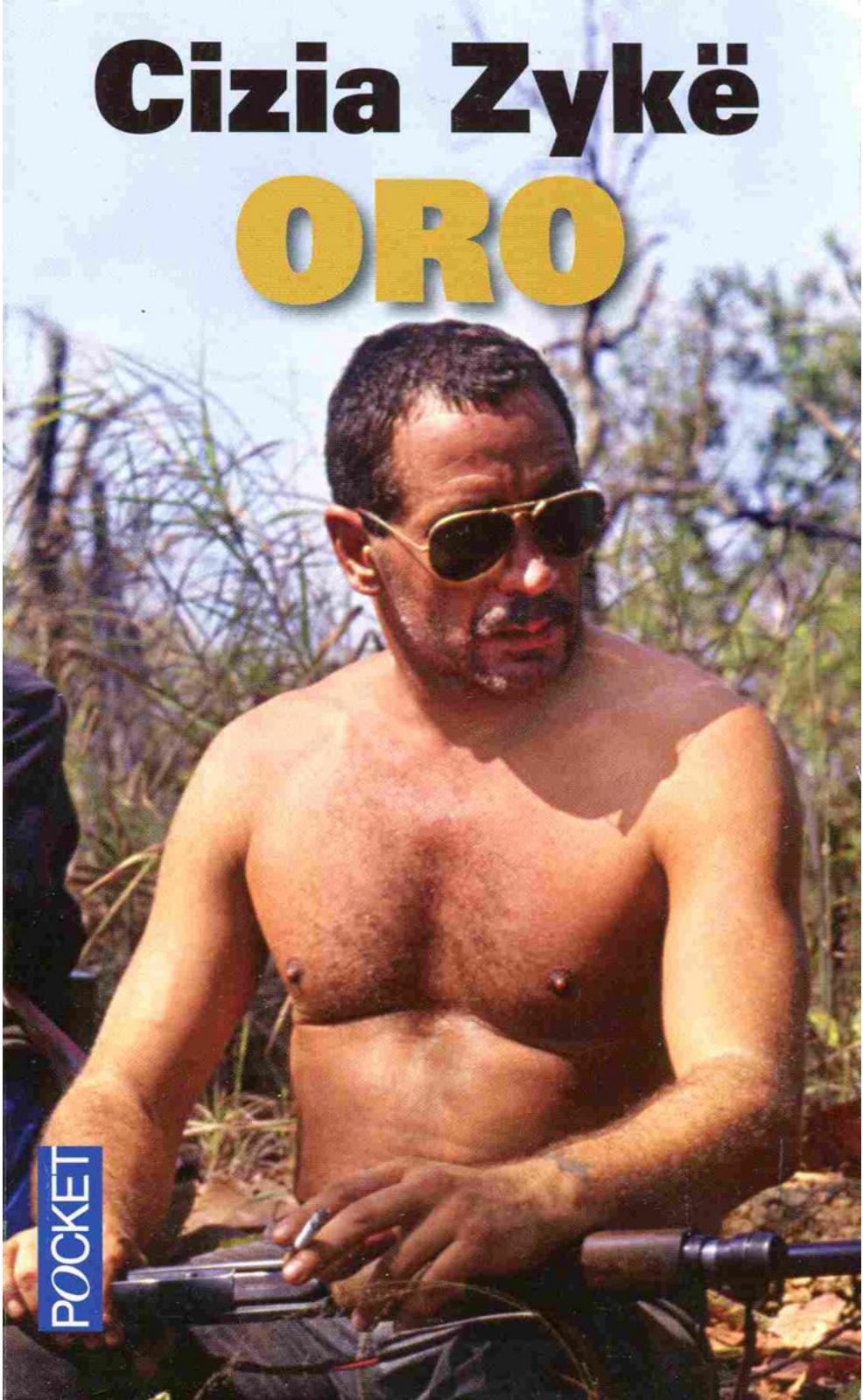
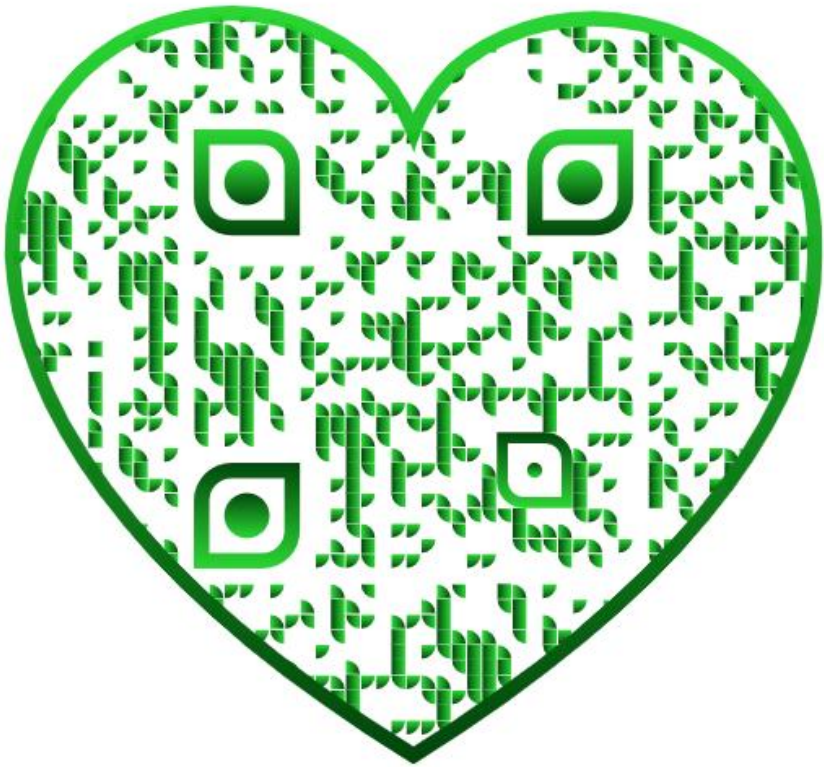
Cizia Zykë

ORO

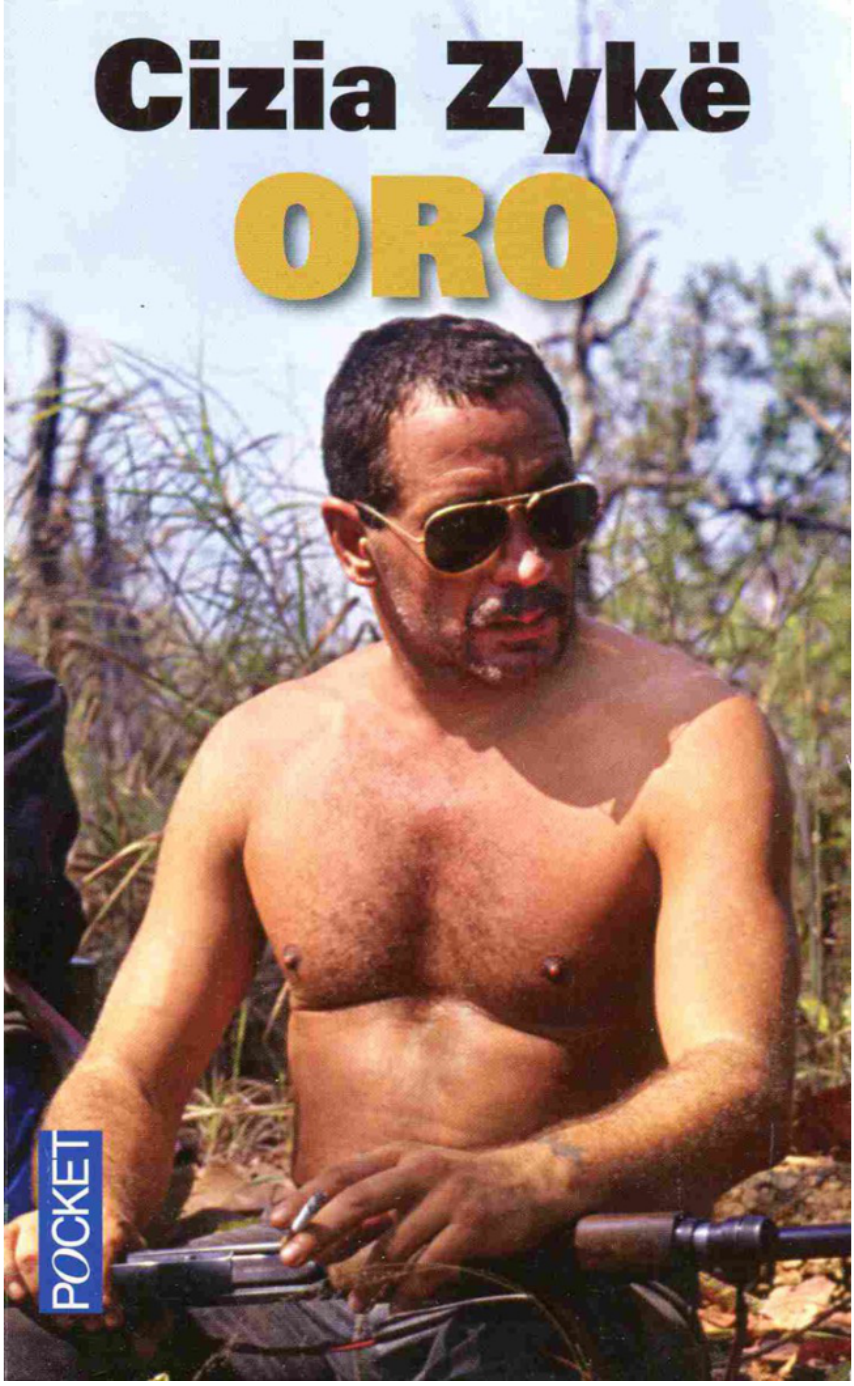


POCKET



Cizia Zykë

ORO



POCKET

Oro

Cizia Zykë

" Oro " est un livre culte. Vendu à plusieurs millions d'exemplaires dans le monde entier, c'est le premier volume de la célèbre trilogie autobiographique de Cizia Zykë, qui se poursuit avec " Sahara ", ses souvenirs de contrebandier du désert, et " Parodie ", ses mémoires de parrain à Toronto. Cizia Zykë est un personnage hors normes. C'est le dernier aventurier du monde moderne. Un homme pour qui l'interdit n'existe pas. Pour oublier la mort de son fils, il s'est lancé à la quête d'actions fortes autour du monde. Il trouve l'aventure dans la jungle de la péninsule d'Osa, au Costa Rica, parmi les serpents, les policiers véreux, les prostituées et les trafiquants. " Oro " est un texte fou, libre, sans pitié et magnifique. Un must du récit d'aventure.

Biographie de l'auteur

Fils d'un légionnaire français d'origine albanaise et d'une mère grecque, Cizia Zykë passe son enfance au Maroc. Sa famille s'installe à Bordeaux lorsque le Maroc gagne son indépendance en 1956. Après une adolescence mouvementée, il s'engage dans la Légion étrangère lors de la guerre des Six Jours. Démobilisé, il part trois ans en Amérique du Sud et fait fortune grâce au commerce d'objets d'art précolombien et au jeu. Drogué, appartenant à un gang, il échappe de peu à une tentative d'assassinat, fait un séjour en prison, organise un trafic d'or... Aujourd'hui, Cizia Zykë reste fidèle à son amour pour l'aventure et ne regrette rien de sa vie agitée. Il est l'auteur d'une trilogie autobiographique " Oro ", " Sahara " et " Parodie " rédigée entre 1985 et 1987 et de " Oro & Co " (Fleuve Noir, 2009).

CIZIA ZYKË

ORO

© Pocket, un département d'Univers Poche, 2009, pour la présente édition ISBN : 978-2-266-19242-2

à Marlène de Haenen

Cizia Zykë

Fils d'un légionnaire français d'origine albanaise et d'une mère grecque, Cizia Zykë passe son enfance au Maroc. Sa famille s'installe à Bordeaux lorsque le Maroc gagne son indépendance en 1956. Après une adolescence mouvementée, il s'engage dans la Légion étrangère lors de la guerre des Six Jours. Démobilisé, il part trois ans en Amérique du Sud et fait fortune grâce au commerce d'objets d'art précolombien et au jeu. Drogué, appartenant à un gang, il échappe de peu à une tentative d'assassinat, fait un séjour en prison, organise un trafic d'or… Aujourd'hui, Cizia Zykë reste fidèle à son amour pour l'aventure et ne regrette rien de sa vie agitée. Il est l'auteur d'une trilogie autobiographique *Oro, Sahara* et *Parodie* rédigée entre 1985 et 1987 et de *Oro & Co* (Fleuve Noir, 2009).

PREMIÈRE PARTIE

Golfito, enfin… Nous descendons du bus, fourbus et écœurés. Pendant plus de dix heures, nous avons eu droit à leur salsa. Abrutis par la musique, étouffés par la chaleur et la promiscuité, sur des banquettes pour trois, le voyage a été un enfer.

Diane, assise près de la fenêtre, n'a pas eu de problèmes. Moi, j'ai eu droit au contact de la masse gélatineuse, malodorante, d'une grosse Tica qui s'est répandue près de moi, mais désertera heureusement le bus à mi-chemin, vite remplacée par un petit vieux édenté, un peu trop affectueux ; il ne tardera pas à s'endormir et prendra mon épaule pour oreiller. Mon amical coup de coude dans les côtes a dû lui faire mal car ses gémissements m'ont bercé jusqu'à Golfito…

Le chauffeur, à ma demande, nous a déposés devant l'hôtel Delfina qui ressemble à toutes les maisons du pays. C'est une vieille bâtisse en bois, recouverte d'un toit de zinc. Nous montons quelques marches jusqu'à la réception. Personne. Seule la télévision qui beugle atteste une présence humaine. Ma belle voix forte fait apparaître une petite vieille.

« Bonjour, ma jolie ! Une chambre pour deux, s'il te plaît.

— C'est cinquante colons payables d'avance.

— D'accord, ma belle… »

Elle nous fait visiter les chambres. Comme d'habitude, c'est sordide. Diane en choisit une qui donne sur le balcon, c'est la moins sale et la plus fraîche. Le lit a connu des jours meilleurs et les draps sont dégueulasses. Je fais changer la literie, Diane en profite pour demander des serviettes et du savon. La vieille maugrée un peu. Elle marmonne quelques mots où il est question de gringos. Sans aucun doute, rien de gentil, mais elle s'exécute.

Pendant que Diane se déshabille, je retire mon 38 et son holster dont les courroies de cuir neuves m'ont abîmé l'épaule. Puis je prends la Bible du sac de Diane, en arrache une page et roule un cigare de Mango-Rosa, la marijuana locale, excellente, que nous fumerons sous la douche.

Qui n'a de douche que le nom, c'est plutôt un cagibi obscur aux murs humides et gluants, où coule un filet d'eau à notre hauteur. Pas de portemanteau, ni même de clou. Le sordide se mélange au bien-être de l'eau qui rafraîchit nos deux corps fatigués.

Calmés et détendus, nous descendons dans la rue de Golfito pour aller manger.

Bordées d'un côté par des boxons et de l'autre par des maisons sur pilotis empiétant sur la mer, la voie de chemin de fer et la route

défoncée occupent tout l'espace disponible de ce petit port coincé entre le golfe et les collines. Golfito n'est qu'un port de chargement construit par les compagnies bananières américaines, et n'est habité que par les travailleurs de ces mêmes compagnies, quelques commerçants et la faune habituelle des petits débarcadères des Tropiques. Le choix d'un restaurant est aisé car tous ne proposent que le *casado,* un plat national composé de riz, de frijoles, d'une banane bouillie et d'un petit morceau de viande également bouilli.

Repus, nous profitons de la fraîcheur du soir et du spectacle de la rue. Quelques types désœuvrés qui déambulent, des poivrots et un maximum de putes.

Il y en a une justement qui se traîne devant nous. Elle est énorme.

« Elle te plaît ? me demande Diane en souriant.

— Je la trouve très sexy. Tu t'imagines la tête exsangue d'un de ces petits Ticos, coincée entre ces énormes cuisses ? »

Nos éclats de rire provoquent un « *¿ Que pasa ?* » de la pute.

« Rien, rien, ma belle. »

Elle s'éloigne. Nous la suivons des yeux. Quelques mètres plus loin, un type qui semble avoir pas mal bu, l'arrête. La manière dont il la touche, s'agrippe à elle, ne laisse aucun doute sur ses intentions. Il veut la sauter là, dans la rue. La grosse lui balance une magnifique gifle qui l'envoie s'écraser sur les tables d'un café. Toute la rue s'embrase. Les rires et les cris fusent : « Vas-y, tue-le. » La pute répond à ses supporters par un bras d'honneur et s'engouffre dans un bar.

« Sacré tempérament », me dit Diane.

Elle est éblouissante, ce soir. Ses yeux vert pâle, ses longs cheveux blond vénitien, sa peau bronzée et saine comme seule peut l'être la peau d'une fille qu'est née et a grandi sous les Tropiques, contrastent agréablement avec la vision pouilleuse qui nous entoure.

J'ai envie d'elle et elle le sent.

« Retournons à l'hôtel », dit-elle en m'embrassant.

La nuit est tombée et Diane dort. Je ne trouve pas le sommeil et sors sur le balcon. Là, appuyé sur la rambarde, un gros cigare de Mango-Rosa à la main, je réfléchis.

Lorsque nous avons quitté les Caraïbes, il y a deux ans, avec Diane que j'avais connue là-bas, nous n'avions aucune préoccupation. L'avenir semblait limpide. La mort de notre fils, survenue un an plus tard, a été le coup du destin dans notre bonheur. Depuis, nous avons parcouru le monde à la recherche d'une aventure, nous plongeant tout entiers dans la drogue et le jeu. Des fumeries d'opium asiatiques au casino de Monte-Carlo en passant par Macao, Bangkok et Las Vegas, je l'ai cherchée partout, pour arriver fauché sur ce continent.

Dans un pays frontalier, l'opportunité d'un rapide commerce m'a remis à flot pour quelque temps. Faire l'intermédiaire entre un gentil vendeur d'armes et un tout aussi gentil dealer de coke est un boulot rapide et lucratif. Mais ma folie coutumière me fit perdre ces vingt mille dollars au casino, aussi vite que je les avais gagnés et c'est avec douze dollars que je passai la frontière du Costa Rica.

Contrairement à la plupart des gens, ne pas avoir d'argent n'est pas un problème pour moi. Depuis dix-huit ans que je vadrouille, le souci pécuniaire ne m'a jamais pris à la gorge. Je n'ai rien à moi. L'argent n'est pas dans mes poches, mais en sécurité dans celles des autres. Je n'ai plus un centime : pas de problème, il y aura toujours une occasion pour en trouver, d'une manière ou d'une autre.

J'ai été plusieurs fois millionnaire, mais l'argent est reparti chaque fois et aussi facilement qu'il était venu.

Je n'accorde de l'importance à l'argent que lorsque je le dépense. Si je devais économiser, je ne serais pas moi-même et n'aurais pas pu vivre ces aventures intenses qui furent les miennes. Une mentalité étriquée ne permet pas de vivre quelque chose de grand. Toute ma vie, mon dernier centime sera dépensé pour la flambe, le confort, pour ne jamais faire de concessions à la médiocrité.

Ma seule réelle préoccupation, le moteur de mes actes, ce qui me fait bouger et tourner autour du monde, est la quête de projets toujours plus grandioses. Après une grande aventure, il m'en faut une encore plus grande. Et ce n'est pas toujours facile.

Mais dans ce monde trop bien réglementé, il est dur d'être un aventurier et de suivre ses propres lois. Pour moi, la notion d'interdit n'existe pas : je *veux* le faire, donc je le *peux*. Hélas ! ce monde moderne n'est plus assez vaste. Il est impossible de se tailler un royaume, de vivre une aventure en dehors des lois, car la lutte est inégale. Tout est fait pour les faibles, groupés tous ensemble sous la bannière des lois à respecter. Ils ont la partie belle contre ceux qui veulent s'en écarter. Ce n'est plus un combat d'homme à homme. Toutes mes aventures m'ont opposé à des gouvernements, en Afrique, en Asie, aux Caraïbes et la partie est toujours perdue d'avance. Je suis cent fois moins pourri que ces dirigeants du tiers-monde auxquels je me heurte, mais eux ont l'avantage de la crédibilité et de la voix internationale. Le Costa Rica va-t-il m'offrir cette aventure que je cherche depuis si longtemps ? J'ai tout examiné en Amérique centrale, que ce soit au Salvador, guérilla de gauche, ou au Nicaragua, guérilla de droite. Mais je suis trop indépendant et devenu trop insensible pour avoir le feu sacré d'un révolutionnaire. Il est utopique d'espérer un monde meilleur car il y aura toujours des exploitants et des exploités. Et si ce n'est pas bien d'être exploitant, c'est encore pire d'être

exploité. De toute façon, je ne me bats que pour moi.

*

À première vue, le Costa Rica n'offre pas l'aspect d'une terre d'aventure. Tout petit pays coincé entre le Panama au sud et le Nicaragua au nord, c'est une Suisse qui aurait subi une dévaluation de 700 p. 100 en quelques mois… La misère commence à faire son apparition, encore très discrète, car si le Tico moyen n'a pas d'argent, il peut toujours se procurer les produits de base, riz, haricots, banane et café. Il n'y a pas encore de famine au Costa Rica, mais il n'y a plus de luxe. Mon premier contact avec le pays avait été la fouille d'un cimetière précolombien dans le centre du pays. J'avais déjà fait ce commerce, une quinzaine d'années auparavant au Pérou, mais dans des conditions différentes. Ici la forêt, quoique luxuriante, n'est pas agréable, et si le manque de nourriture nous a gênés, nous avons surtout souffert des colloradillas, insectes microscopiques qui se glissent par dizaines sous la peau, se précipitent vers le bas du ventre et y provoquent des démangeaisons insoutenables. Mais c'est la vente des objets précolombiens qui fut la plus rude : l'art n'a aucune valeur au Costa Rica et seuls les objets d'or ou de jade intéressent les antiquaires. Ceux-ci m'ont proposé parfois trois ou quatre dollars pour des objets vieux de plus de mille ans ! Un très beau vase de céramique, qui avait bravé les siècles, achèvera ainsi son existence sur la gueule d'un de ces cons de propriétaire d'une galerie précolombienne.

Heureusement que Diane avait pris le relais. Elle a vendu plusieurs pièces à des membres de l'ambassade française. C'est elle également qui a rencontré Schlommo.

Pourvu que ce petit juif sympathique et marginal ne m'ait pas menti. Il m'a dit que je perdais mon temps et qu'il y a des activités plus rentables dans ce pays. Il m'a affirmé que dans le Sud, il y a un endroit qui regorge d'or, la péninsule d'Osa. À l'écouter, il n'y a qu'à se baisser pour le ramasser. Il m'a laissé entendre toutefois que le coin est dangereux, peuplé d'un ramassis d'aventuriers et de criminels fuyant la justice.

Son histoire m'a intéressé. Pas pour l'or, car je sais qu'en ce domaine les gens exagèrent toujours, mais pour cette vie qu'il m'a décrite. La péninsule d'Osa semble être un endroit oublié, avec très peu de communications avec le reste du pays, dangereux, et qui, dans une certaine mesure, échappe à la loi ; un bout du monde comme je les aime.

C'est pourquoi, le surlendemain, après avoir shooté dans les dernières poteries qui me restaient – mille cinq cents ans qui

s'écrasent sur les murs –, nous sommes montés dans le bus pour Golfito, d'où il faut prendre un bateau pour la péninsule d'Osa.

Quelques bons restaurants, l'achat d'un revolver 38 Smith et Wesson canon long à ce même Schlommo, de deux cents grammes de Mango-Rosa et de hongos séchés ont sérieusement entamé les bénéfices de la vente. Demain matin, nous prendrons le bateau pour Puerto Jimenez, seul village de la péninsule. Je compte l'argent. Il me reste dix-huit dollars.

À l'embarcadère, le bateau est ancré à dix mètres du bord, et les passagers sont assis sagement sur le quai sous le soleil qui commence à taper. On me dit que le départ est prévu pour tout de suite, mais je connais les habitudes du pays, et nous allons attendre au frais dans la même gargote qu'hier. Un transistor débite, *Capri, c'est fini,* musique insolite dans ce coin perdu. Une heure après, la situation n'a pas changé, si ce n'est que le soleil tape plus fort sur la petite foule assise sur le quai. Une heure encore et les marins commencent à faire la navette avec des canots. Ils chargent d'abord les passagers, puis les bagages. Nous attendons le chargement de la dernière caisse pour embarquer. Le bateau est une petite barcasse de vingt mètres de long, couverte à moitié par une bâche et chargée au maximum.

Confortablement installés à l'avant, tout le monde étant entassé sur les sièges arrière, nous fumons un pétard en regardant les dauphins qui viennent jouer dans la vague de l'étrave. Puis, je descends à l'arrière, me mêle à la foule, pour voir ce qu'il en est. Il y a beaucoup de femmes, grosses vaches bien charpentées, et quelques hommes tout secs, des outils à la main, qui veulent vraisemblablement tenter leur chance à Osa.

Tout à fait à l'arrière, un petit type à gueule de fouine s'agite au milieu dès autres qui l'écoutent. Il leur montre une pépite, la première que je vois ici. Je m'approche et nous discutons un peu. Il s'appelle Jeremy. C'est un ancien pilote de la compagnie bananière, qui a monté un bar à Puerto Jimenez et traficote l'or, comme toutes les personnes installées là-bas. Il nous invite à venir dans son bar, si nous voulons des tuyaux. Après deux heures de navigation, nous y sommes.

L'arrivée à Puerto Jimenez est assez comique, pas de port, pas de jetée. Le bateau s'arrête quand il n'y a plus assez d'eau et chacun se débrouille pour atteindre la terre ferme par ses propres moyens. Je dois retirer mes bottes et retrousser mon pantalon pour porter Diane jusqu'à la plage. Chacun s'organise dans des cris et des rigolades, pour débarquer ses affaires tant bien que mal. Les trois marins portent les femmes, luttant sournoisement pour se refiler les vieilles et charger les jeunes, corvée qui offre ses compensations. Nous allons jusqu'au bar de Jeremy, le Rancho de Oro, situé un peu en retrait sur la plage, pour

faire le point et boire quelque chose car la chaleur est étouffante.

*

Le bar est bien fait. Tout en bambou, bien aéré, il ne pue pas comme les autres. Il y a peu de monde car c'est l'heure de la sieste. Je remarque dans un coin un type un peu différent. Assis seul à une table, il a devant lui une balance romaine et un nombre impressionnant de canettes de bière qu'il vide régulièrement. La quarantaine, les yeux bleus et, s'échappant de sa casquette de base-ball vissée sur son crâne dégarni, quelques mèches blondes qui me permettent de l'identifier comme un gringo, un de ces Américains venus tenter leur chance au Costa Rica. Je m'approche :

« Je m'appelle Juan Carlos.

— Bonjour, moi c'est Wayne.

— Est-ce que je peux m'asseoir ?

— Bien sûr. »

Wayne est un ancien marine installé au Costa Rica depuis quelques années. Il a bourlingué un peu partout avant de venir ici. Nous avons fait les mêmes endroits : Asie, Afrique, les habituels coins pourris et nous sympathisons.

Il vit à Golfito, marié à une Tica et fait le commerce triangulaire. Il achète de l'or à bas prix dans la péninsule et, une fois par mois, va le vendre plus cher à Miami, d'où il revient avec des dollars. Ces mêmes dollars changés au marché noir font aussi un bénéfice. Ce commerce où l'on gagne deux fois est l'un des plus faciles à faire avec l'or, car la banque du pays n'achète pas au cours mondial. Il me dit qu'avant, il allait dans les montagnes, muni d'une balance romaine, acheter l'or encore moins cher, directement auprès des chercheurs éparpillés, perdus dans la jungle. Mais une embuscade, dont il n'est sorti vivant que grâce au gilet pare-balles qu'il porte constamment, l'a un peu refroidi.

« Maintenant, j'achète ici à Puerto Jimenez. Je viens le dimanche quand les types descendent de la montagne. Le bénéfice est moins grand, mais il y a moins de risques. Je dois penser à ma famille », me dit-il en souriant.

Je devine à travers ses paroles le regret d'être un peu piégé par cette vie, avec femme et enfant, dans ce pays qui s'effondre. Après lui avoir fait part de mes projets, il s'inquiète :

« Tu es armé ?

— Oui, pas de problème.

— Mais tu as des outils, de l'équipement, un cheval ? dit-il en

regardant mes bottes fatiguées.

— Non, mais je me débrouillerai sur place, pas de problème.

— Si je peux te donner un coup de main, si tu as besoin de fric…

— Non, je t'assure, ça ira. Par contre, si tu peux m'indiquer quelqu'un qui part vers un coin intéressant, ce serait sympa.

— Je m'en occupe, repasse ici ce soir.

— À ce soir. »

Le choix d'un hôtel est simplifié, du fait qu'il n'y en a qu'un, au milieu du village. Puerto Jimenez s'étire sur un kilomètre, le long d'une route large et poussiéreuse où le soleil s'écrase. Personne dans les rues, tout le monde fait la sieste à l'abri des volets fermés. Un flic est affalé sur une chaise, le fusil sur les genoux, en face de la banque, bâtiment grand comme une pissotière de taille normale. Un ivrogne est étendu par terre devant un bar, vestige pitoyable de la cuite de la veille. Trois types somnolent sur des chaises, à l'ombre d'un auvent. C'est toute la vie apparente de Puerto Jimenez.

Marchant seul au milieu de cette rue interminable, accablé par le soleil et respirant l'air immobile saturé de poussière, j'ai l'impression d'arriver dans une ville fantôme. Au bout de la rue, le poste de flics dont je ne tarderai malheureusement pas à connaître les occupants.

Je retourne le soir dans le bar, où je n'ai aucun problème pour avoir des informations car les chercheurs d'or, pauvres oreros ivres, sont très bavards. Ils arrosent tout le monde et sont très heureux de payer un coup aux gringos. Comment discerner la vérité dans leurs propos d'ivrognes ?

Puerto Jimenez est un village qui ne vit que la nuit. Les putes sortent à la recherche des oreros pour les soulager de leur or. Les bars se remplissent de ces pauvres chercheurs en quête de plaisir et de dépenses, les putes et les chacals sont là pour les aider. Ils terminent au petit matin, dans les caniveaux, les poches retournées par les gamins, à la recherche de leurs derniers colons. Toute la nuit, Puerto Jimenez est rempli du bruit de leurs soûleries, de leurs rires, de leurs bagarres.

Plus tard, Wayne apparaît avec un autre Européen, Hans, et un Tico, Memo. Hans est un Allemand installé à Puerto Jimenez et il cherche de l'or, lui aussi. Memo part demain matin pour Karate. Nous convenons d'un rendez-vous, et il rejoint ses compagnons.

« Si tu vas à Karate, va voir Brett, c'est un gars sympa », me dit Wayne.

Après quelques verres, nous rentrons à l'hôtel.

Memo vient nous chercher à quatre heures du matin, accompagné par un hercule au faciès d'abruti. Un café rapide, et nous partons.

Diane porte son beauty case, moi le sac commun. Au bout de deux cents mètres, il commence à me peser et j'appelle le compagnon de Memo. Après une rapide discussion, il accepte, en échange de mes cinq derniers dollars, de porter mon sac jusqu'à Karate. Il ne me reste que quelques pièces de monnaie, mais je vais pouvoir marcher tranquille.

Après une demi-heure de marche, Memo prend un raccourci par les montagnes. La partie de plaisir commence. La jungle est un vrai four, moite et étouffant, et nous sommes en sueur. Le sol est détrempé par les pluies et la végétation retient l'humidité. Il n'y a pas de sentier tracé, il faut plusieurs fois ouvrir le chemin à la machette. Du fait de ma stature physique, je n'ai pas la facilité des petits Ticos à courir sans m'enfoncer dans la boue. Et quand je tombe, je tombe de tout mon poids. Diane, déconcertante de légèreté et d'agilité semble effectuer une promenade champêtre. Autant les Ticas sont grosses, autant les Ticos sont petits et minces. Ils sont adaptés à la course dans les bois.

Je marche pieds nus, les bottes attachées autour du cou, car il y a trop de boue. Quand c'est plat, on s'enfonce jusqu'aux genoux et quand ça monte ou descend, on glisse. Pour nous qui avons les mains libres, c'est encore faisable, mais pour l'autre abruti chargé du sac incommode, c'est moins évident. Il a beau être une force de la nature, il morfle terriblement. Il ne cesse de trébucher et de s'affaler, et est rapidement recouvert de boue. C'est ennuyeux car il salit le sac. Tout à coup, il glisse et se prend un valdingue terrible, une glissade de plus de trente mètres qui le laisse à moitié assommé par le sac qui lui est retombé sur la tête. Tout le monde rigole et lui un peu moins car il s'est fait mal. Mais sa bonne grosse face de brute se fend d'un sourire niais et l'appât du gain aidant, il reprend le sac et continue. Nous marchons toute la journée dans ces conditions. Nous ne nous arrêtons que de rares fois pour nous rafraîchir avec des oranges amères cueillies en route, ou pour fumer un pétard. Memo a depuis longtemps disparu, je lui ai dit de ne pas nous attendre.

Il est dix heures du soir quand nous débouchons sur une plage, nous sommes à Rio Oro, à deux heures de Karate. Mes dernières pièces de monnaie nous paient quelques galettes et des boissons gazeuses que nous partageons à trois. Nous décidons avec Diane de dormir ici. Pour me débarrasser de notre porteur, dont l'affection naissante est un peu embarrassante, je lui indique le chemin d'une amicale tape sur l'épaule et lui dis qu'on se retrouvera le lendemain à Karate. Un peu éberlué, mais content de s'être fait de l'argent et des amis, il s'éloigne dans la nuit.

Nous essayons de dormir sur la plage, mais, malgré notre fatigue, la nuit est longue. Entre la chaleur, les moustiques et l'humidité du sable, il est dur de trouver le sommeil. Nous voyons venir l'aube avec

plaisir. J'ai envie d'un café et d'une cigarette, mais nous n'avons plus un centavo.

*

À l'aube, départ pour Karate. En chemin, j'aperçois les traces d'une tortue sur le sable. Les œufs sont enfouis à une trentaine de centimètres de la surface. J'en prends une dizaine puis recouvre les autres. Nous les mangeons crus en guise de petit déjeuner. Nous sommes là, assis sur la plage lorsqu'un autochtone apparaît à cheval.

« Salut !

— Salut ! Où allez-vous ?

— Nous allons à Karate.

— J'y vais aussi.

— Super, c'est une chance car ma femme est fatiguée. »

Et sans lui laisser le temps de trop se poser de questions, je lui demande de descendre de cheval, fais monter Diane et lui passe le sac.

La première surprise passée, le type est heureux de cheminer à mes côtés. Il a mis ses éperons autour du cou et commence un discours qui ne s'arrêtera qu'à Karate. Il est onze heures quand le vieux, nous montrant une maison en bois de style européen, nous dit :

« Karate. Ça c'est la maison des Canadiens, qui dirigent la mine. Mon beau-fils habite derrière, à cinquante mètres. Venez avec moi, on va boire un café. »

Nous arrivons devant une cabane faite de bois et de palmes avec un toit en zinc. Deux enfants nus jouent sur le pas de la porte avec un cochon. Un type allongé dans un hamac rafistolé se lève à notre approche et salue le vieux.

« Bonjour l'ancêtre, comment vas-tu ?

— Bien, Saltarana, Dieu merci, regarde je t'ai amené deux Français qui viennent de Jimenez.

— Français ? Très bien, entrez, asseyez-vous. »

Il sort deux chaises branlantes et interpelle sa femme.

« Hé ! Negra, prépare du café, nous avons de la visite. Vous avez faim, vous voulez manger quelque chose ? »

Pendant que j'aide Diane à descendre de cheval avec le sac, Saltarana s'agite, bousculant les gosses qui nous observent, bouche bée. Nous nous asseyons à l'ombre, fatigués.

Saltarana est un petit type vif, à l'air sympa. Ses yeux inquisiteurs vont de l'un à l'autre pendant que nous buvons le café.

« Qu'est-ce que vous venez faire ici, chercher de l'or ? »

Tandis que je discute avec lui, la señora invite Diane à prendre une douche. Saltarana est installé là depuis deux ans, il travaille plus ou moins avec les Canadiens, leur rend de menus services.

« Les gringos ont peu de contacts avec les oreros, je leur sers de liaison et la Negra est leur femme de ménage. Ce sont les administrateurs de la mine ; ils sont deux, Mr. Bill, le manager du campement et Fucking, le chef mécano.

— Fucking ?

— Oui, on l'appelle comme ça parce qu'il emploie ce mot dans toutes ses phrases. C'est un gros con, conclut-il.

Il sort bientôt une balance romaine et un petit flacon. C'est de l'or qu'il pèse pendant que le vieux compte les billets. Il m'explique qu'ils sont en commerce ensemble. Le vieux lui achète l'or qu'il achète lui-même aux oreros. Ici, toutes les activités tournent autour de ça.

Saltarana me propose de rester ici avec Diane.

« Il y a de la place », me dit-il.

Il écarte une tenture crasseuse et me montre deux lits superposés. Je me tourne vers Diane. Nos regards se croisent. Ce n'est pas le Ritz et c'est même sans doute l'un des endroits les plus crasseux qu'elle voit depuis que nous sommes ensemble. Mais nous n' avons pas le choix et l'aventure nous oblige à faire quelques concessions. Nous acceptons l'invitation.

« Ça, c'est bien, me dit Saltarana, je vais pouvoir partir. »

Je le regarde surpris.

« Tu comprends, j'ai envie de faire la fête, mais je ne peux pas m'absenter trop longtemps, sinon on me vole mes affaires. Un jour, j'ai retrouvé la porte défoncée et tout mon matériel de cuisine avait disparu. Mais, avec vous ici, je peux aller à Jimenez sans problème. Vous pouvez vous installer confortablement, il y a plein de provisions. »

Quelques instants après, ils partent, lui, sa femme et ses deux gamins, les quatre sur une vieille moto. Ils ne me connaissent que depuis quelques heures.

Je passe le reste de l'après-midi relax, à manger sur la plage avec Diane. Le soir, pendant qu'elle prépare le repas, je vais à la pulperia, l'épicerie d'à côté. Qui dit alcool dit vie nocturne. C'est une grande bâtisse éclairée d'où s'échappent des cris et des bruits de beuverie. Lorsque je rentre, un Tico chancelant me bouscule pour aller dégueuler ses tripes dehors. Le bar est plein et il y a déjà plusieurs types écroulés par terre, ivres morts. La pulperia est assez vaste : une partie entrepôt où sont entassés les sacs de riz, de frijoles et autres denrées de première nécessité, séparée du reste de la salle par un bar,

derrière lequel s'empilent les bouteilles de guarro. Ça sent le vomi et l'alcool renversé. Je me fraie un chemin jusqu'au bar ; de l'autre côté, un gringo aidé par une mignonne serveuse sert à boire et gueule sur les ivrognes. Il est grand, blond, la quarantaine, il a les traits marqués par l'alcool. Il me voit et vient vers moi.

— C'est toi le Français qui est arrivé aujourd'hui ? Content de te rencontrer, je suis Brett, me dit-il en me tendant la main.

— Enchanté, je m'appelle Juan Carlos.

— Tu es seul ? On m'a dit que tu es avec une femme très belle. Tu sais, les bruits vont vite ici et toutes les nouvelles arrivent à la pulperia. »

Il s'interrompt pour engueuler un Tico qui fait des signes obscènes à sa femme.

— Je ne peux plus les voir ces cons, ils sont tous plus tarés les uns que les autres. La seule chose qu'ils sachent faire, c'est boire et gueuler. Ça fait trois ans que je suis ici et j'en ai marre de ces abrutis. Heureusement qu'ils dépensent tout leur or chez moi. Et toi, qu'est-ce qui t'amène ici ? Tu viens tenter ta chance avec l'or ?

— Oui, c'est Wayne qui m'a parlé de Karate. Il m'a dit que c'est intéressant. Il t'envoie son salut.

— Wayne, ce vieux fou ! Toujours dans le commerce de l'or ? Il va finir par y laisser sa peau. Tu bois quelque chose ?

— Avec plaisir.

Brett est heureux de parler avec un Européen pour épancher sa bile.

« Regarde ces débris, me dit-il en me montrant deux vieux tout maigres qui viennent d'entrer, un radiocassette déglingué à la main. Tous les soirs, ils sont là avec leur putain de musique. Ils n'ont que deux cassettes et je les entends toute la nuit. Ils habitent juste au-dessus. Ils ont au moins quatre-vingt-dix ans, et vivent ensemble depuis une dizaine d'années. Ils s'engueulent comme un vieux couple. »

Les deux vieux sont secs et tout ridés, ils ont la peau brûlée par le soleil. Leurs membres sont déformés par le travail de l'or et leurs mains ressemblent à des spatules.

« On m'a dit qu'il y avait deux Canadiens ici, ils sont bien ?

— Ces deux connards ? Ce sont eux qui me louent la pulperia. Ils ne veulent pas d'étranger dans le coin, car ils craignent la concurrence. Au début, ils me disaient qu'ils allaient fermer la mine, qu'il n'y avait pas tant d'or que ça. C'est pour ça que j'ai pris la gérance de ce taudis. Tu parles ! Ils travaillent comme des bêtes et ramassent un kilo par jour. Tu ne les verras jamais ici, ils vivent à

l'écart et ne se mélangent pas. Ils interdisent même à leurs employés de venir chez moi. »

Le bruit augmente dans la pulperia et le manque de sommeil se fait sentir. Je suis sur le point de partir quand Brett me retient.

« J'imagine que si tu es venu dans ce trou perdu, c'est que tes poches sont vides. Alors, ne t'inquiète pas pour ça, ici je fais crédit à tout le monde car c'est le seul endroit où ils peuvent s'approvisionner. Alors, quoi que ce soit, tu n'hésites pas à le demander. Faut bien qu'on s'entraide entre gens de même race…

— À demain. »

Je vais retrouver Diane. La cabane sordide est transformée ! Un peu de rangement, deux bougies judicieusement placées l'ont embellie. Diane a préparé un repas simple et bon : des œufs de tortue bouillis avec des épices, du riz et des frijoles frits, du coco et des bananes flambées. Je lui raconte ma visite, il y a de l'or, pas mal d'or. Il reste à trouver quel est le meilleur moyen d'en profiter. Nous sortons sur la plage, mais les moustiques, minuscules et voraces, nous obligent vite à rentrer.

*

Le lendemain, je suis réveillé très tôt par des coups violents frappés à la porte. Une voix crie le nom de Saltarana. Je vais ouvrir, un petit gros debout devant moi me regarde étonné.

« Où est ce con de Saltarana, et qu'est-ce que vous foutez ici ? » me crie-t-il.

Qu'est-ce qu'il me veut ce connard ? Je vais lui foutre une baffe quand un autre type intervient.

« Hé ! arrête ça, on cherche juste Saltarana. Je m'appelle Bill, et lui c'est Fucking. »

Je lui explique que Saltarana est parti et que je suis là provisoirement.

« Nous sommes administrateurs de la mine. Passez donc nous voir un jour », me dit-il en partant.

Bill a l'air sympa, mais Fucking est un petit-fils de pute. Avec Diane, nous décidons d'arranger un peu la maison. Si nous devons y rester quelque temps, autant qu'elle soit vivable. Je détruis les deux lits superposés et en construis un plus grand, puis, pendant que Diane bouche les interstices des planches avec des palmes, j'enlève la tenture et construis à la place une paroi de bambous et de feuilles tressées.

Quand c'est fini, Diane éclate de rire. C'est vrai que j'ai un peu empiété sur l'espace vital de Saltarana, mais j'aime me sentir chez

moi. De toute façon, les Ticos ont l'habitude de vivre entassés.

La maison des Canadiens, celle de Saltarana, la pulperia avec la baraque des deux vieux juste au-dessus, quatre bicoques échelonnées le long du fleuve Karate, composent tout le village. Plus haut sur le rio, le campement de la Karate Mining Company, avec les ateliers pour les machines et le dortoir pour les employés ; encore un peu plus haut, le campement des oreros. C'est un assemblage de cartons et de plastique, véritable bidonville construit par les chercheurs d'or qui se regroupent pour s'entraider.

Ils sont une centaine environ à vivre avec femmes et enfants dans la boue, la promiscuité et l'inconfort, sans envisager d'autre avenir. Ce décor m'est familier. L'or n'est pas nouveau pour moi. J'ai déjà vu des campements de chercheurs d'or au Gabon et au Brésil, à la frontière vénézuélienne. Partout on retrouve la même ambiance pouilleuse et misérable. Ces gars travaillent toute la journée pour en boire le bénéfice en quelques heures. Si j'ai décidé de me lancer dans cette aventure, ce n'est sûrement pas pour faire comme eux. Je veux d'abord en savoir le plus possible afin d'en tirer le meilleur profit.

Nous retournons à la maison. Je sais que Saltarana va revenir dans quelques jours et je veux profiter de ce temps d'intimité pour me reposer avec Diane.

Le soir, je retourne seul à la pulperia. C'est le point stratégique de Karate, car toutes les nouvelles passent par là : l'un a trouvé une pépite de telle taille, l'autre est mort sous un éboulement, une super poche a été découverte à tel endroit. Plus la nuit avance, et plus les nouvelles deviennent fantaisistes : la taille des pépites augmente avec le nombre des bouteilles.

Brett, devenu raciste, les hait. Il faut dire que vu les conditions d'existence, les Ticos d'ici ne sont ni des tendres ni des lumières. Abrutis par un travail de bêtes de somme, le cerveau détruit par l'alcool de contrebande, beaucoup ne sont plus que des loques.

Brett a parfois beaucoup de mal à maîtriser la situation. Il est marié et n'arrive pas à imposer suffisamment le respect pour qu'on laisse sa femme tranquille. De plus, il commet l'erreur de se soûler de temps en temps avec eux, ce qui rompt certaines barrières. Les Ticos ne savent pas faire la différence entre courtoisie et familiarité, et sont vite envahissants. Surtout dans cette pulperia où, après la tombée de la nuit, plus personne ne tient debout. Les bagarres sont monnaie courante et Brett est assez souvent obligé de faire le coup de poing. Il doit sortir, en les traînant par les pieds, des types à moitié inconscients allongés sur le plancher crasseux, pour les jeter dehors où ils finissent la nuit, le nez dans leur vomi.

L'ambiance est pesante, mais c'est ici que je peux recueillir le

maximum d'informations et rencontrer les oreros.

« Tu vois, c'est comme ça toute leur vie, me dit Brett. Ils travaillent pendant plusieurs jours et dépensent tout en une nuit. Remarque, je ne me plains pas, ça termine dans mes poches, ajoute-t-il avec un sourire. Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire, aller avec eux ?

— Non, je n'ai pas une mentalité d'esclave. J'ai l'intention d'en apprendre le plus possible sur l'or et de trouver le moyen d'en tirer profit sans travailler comme un idiot. J'ai juste besoin qu'on m'enseigne la technique de la batée, quelques principes de base. Après, je me démerderai, pas de problème.

— Rien de plus facile. N'importe lequel de ces abrutis te dira tout ce que tu veux, si tu lui offres un coup à boire. Tu veux que je t'en présente ?

— Non, ça va. J'ai mon idée là-dessus. Je te remercie. »

Le lendemain, une paire de bouteilles de guarro sous le bras, je vais voir les deux vieux. Ils sont en train de s'engueuler sérieusement. Étonnés par ma visite ils interrompent leur scène de ménage. La vue des bouteilles leur fend le visage d'une oreille à l'autre.

« Écoutez, les amis. J'ai une proposition à vous faire. J'ai besoin d'apprendre la batée. Je vous offre à boire jusqu'à ce que je sois un expert. »

Ils sont enchantés du marché et prennent ma proposition très au sérieux. Gonflés d'importance, ils descendent solennellement au fleuve. Ma méthode est simple : un coup de batée, une gorgée. La batée est une sorte de grande soucoupe renversée, légèrement renfoncée en son milieu. Une fois emplie avec plusieurs pelletées de gravier aurifère, c'est avec cinq kilos dans les mains qu'il faut s'accroupir et se pencher, en avant. Peu élégante, la position est surtout douloureuse pour les reins.

Installés dans l'eau, la batée à demi immergée, les vieux la remuent d'un mouvement circulaire. Le courant ainsi créé, aidé par la force centrifuge, élimine petit à petit les pierres et le sable. Il faut s'arrêter assez souvent pour les malaxer, afin qu'ils ne fassent pas un tas, et par un mouvement de droite vers la gauche, faire glisser l'or, plus lourd, au fond de la batée, qu'on appelle ici la catiadora. Le mouvement est simple, mais exige une grande pratique. Un peu trop d'eau, un geste trop brusque et les fines paillettes d'or sautent de la batée.

Je m'entraîne une partie de la journée, mais le dos me brûle. Lorsque je décide d'arrêter, les deux bouteilles sont vides et les deux vieux sont pleins. Je les laisse écroulés sur le bord du fleuve et rejoins Diane pour passer l'après-midi à la plage. Plus tard, ayant flairé l'aubaine, mes deux professeurs reviennent. J'ai toutes les peines du

monde à m'en débarrasser. Maintenant que je connais les mouvements de base, je veux me perfectionner. De toute façon… je n'ai pas l'intention de devenir un champion. Si la catiadora doit faire partie de mon futur matériel, je trouverai toujours un abruti pour se casser les reins à ma place.

Saltarana est revenu avec sa petite famille. Il est un peu surpris des transformations, mais s'en accommode. J'ai entamé une cure d'avocats et d'œufs de tortue. Ces braves bêtes viennent pondre dans le sable juste devant la maison. Il suffit d'aller tôt le matin sur la plage pour, en suivant les traces, revenir avec une bonne provision. J'ai essayé de les faire cuire sur le plat, mais le blanc reste liquide. Le mieux est de les faire bouillir avec des épices, car la coquille molle et poreuse laisse pénétrer la saveur des aromates. Les noix de coco dont la plage est remplie, améliorent le menu. Une fois râpées et mélangées à l'eau de cuisson du riz et des frijoles, elles donnent un goût qui permet de ne pas se lasser trop vite des légumes bouillis. La femme de Saltarana essaie tant bien que mal de suivre mes conseils pour varier le menu, sans d'ailleurs en comprendre l'utilité. Les Ticos, nourris depuis leur enfance avec des féculents bouillis, n'ont pas le palais formé à la recherche du goût.

*

Maintenant, chaque matin, je pars le long du fleuve pour observer les oreros. À Osa, c'est l'or de la rivière qui est exploité. C'est un travail à ciel ouvert, dans les rios. L'or, transporté par le courant, se trouve mélangé aux alluvions qui composent le lit de la rivière. C'est toute cette matière qu'il faut laver, jusqu'à la roche mère. Pour cela, une seule méthode : on enlève tout ! Après avoir choisi l'endroit dont la richesse potentielle est déterminée par quelques catiadoras préliminaires, il faut la nettoyer de ses grosses roches. C'est un boulot de dingue.

Il faut casser des pierres de plusieurs tonnes avec une simple barre à mine en tapant dessus toute la journée sous le soleil. Pour ça, les Ticos sont assez étonnants. Petits et secs, ils sautent sur ces rochers et tapent dessus sans relâche des heures entières. Ensuite, ils détournent le cours du rio, ou du moins une partie, pour obtenir juste ce qu'il faut de courant pour la canoa, qui est un truc assez typique d'Osa, très simple.

C'est une sorte de caisse à trois côtés : large de cinquante centimètres sur une longueur d'un mètre cinquante, avec deux planches de quinze centimètres de haut pour canaliser l'eau et le gravier aurifère. L'entrée est complètement ouverte et il y a un tout

petit rebord de cinq centimètres à la sortie pour casser le courant. Il suffit alors d'une ou deux personnes pour charger la canoa, avec des pelletées de gravier que lave le courant. Un type accroupi près de la canoa enlève les plus grosses pierres et la remue sans arrêt pour empêcher que le gravier se tasse. C'est un mouvement très important, car le courant entraîne les cailloux, et l'or, du fait de sa densité, reste sur place ; mais si on laisse la terre et le gravier s'agglomérer, l'or roule sur les pierres et s'échappe. Le secret est la régularité de ce mouvement, lié à un savant dosage du courant et à une bonne inclinaison de la canoa. Dès lors, il suffit de la charger sans s'arrêter pour maintenir la force du courant égale.

Assis confortablement sur un rocher une cigarette de Mango-Rosa au bec, je les regarde s'échiner. Au bout d'un moment, le trou est trop profond pour qu'ils puissent pelleter sans avaler des gorgées d'eau. Alors ils ferment la canoa et prolongent la déviation sur plusieurs centaines de mètres pour baisser le niveau. C'est un vrai boulot de terrassier, un truc de dingue. Je vais d'un groupe à l'autre. Tous utilisent la même méthode, avec plus ou moins d'énergie.

Lorsque, au début d'après-midi, ils relèvent la canoa, je me mêle à eux, curieux de voir le résultat. Ils versent le résidu de la canoa dans la batée et l'or apparaît. Je suis stupéfait : deux à dix grammes ! Une journée de boulot fou pour presque rien. Peu de temps après, je fais part à Brett de mes observations.

« Tous ceux-là sont bidons, me dit-il en rigolant. Il n'y a pas un seul vrai orero professionnel. Entre ça et cultiver des bananes, c'est pareil pour eux. Certains ne s'y connaissent pas plus que toi et moi, et le fleuve a déjà été nettoyé et renettoyé. Les vrais oreros, ceux qui trouvent vraiment de l'or, vivent dans les montagnes, à plusieurs jours de marche. Ceux-là ne viennent que de temps en temps, et toujours les poches pleines. Ils sont faciles à reconnaître : ils font les plus grandes fêtes.

— Et ils sont loin ces types ?

— Certains sont à plusieurs jours de marche, d'autres à quelques heures. Mais pour y aller, tu dois avoir des bottes en caoutchouc, dit-il en regardant mes pieds nus. Je n'ai sûrement pas ta taille, mais demande au pilote de l'avion de la Compagnie de t'en rapporter de San José. »

Je m'oblige à venir chaque soir à la pulperia, pour glaner des informations. Je finis par être connu comme le Français qui veut aller chercher de l'or et les types viennent d'eux-mêmes me parler. J'ai fait la connaissance du dealer local. Il passe régulièrement avec son cheval chargé. L'herbe n'est pas chère. Pourtant son négoce est aussi rentable que celui de l'alcool. Mais, ne faisant pas crédit, peu aimé, son affaire

n'est pas sans danger : son prédécesseur a été retrouvé dans la jungle la tête fendue d'un coup de machette, les poches vides.

*

D'un naturel paisible, les Ticos sont parfois violents quand ils ont bu. Ils sortent facilement la machette et la pulperia s'échauffe de leurs débordements. Un soir où je parle avec Brett, deux types attrapent sa femme. Il en cogne un, mais l'autre sort sa machette. Je m'approche et le matraque avec une bouteille en pleine figure, puis derrière les oreilles pour faire bonne mesure. Il n'a pas l'air d'apprécier la bière et s'effondre sur le sol, la gueule en sang. Ils ont leur compte. Brett fait son ménage et les traîne dehors, tandis que tout le monde rigole. Ils sont laissés là, inconscients. Je ne m'en inquiète pas, je sais qu'ils ont la tête solide.

Le lendemain, je rencontre ma victime de la veille. Il a un grand sourire, ce qui me permet de voir que toutes ses dents ont sauté sous l'impact. Comme il a toujours sa machette, je m'attends à une réaction violente, mais son sourire est sincère.

« Salut le Français, comment ça va ?

— Bien, et toi ?

— Très bien. Quelle bonne fête hier, on était bien bourrés, mais on s'est bien amusés. Je retourne dans la montagne parce que je suis à sec. Au revoir, à la prochaine. »

Et il repart dans la jungle. Cette fête lui a coûté ses dents, mais il s'est bien amusé. Les Ticos sont comme ça. Pas rancuniers.

*

Je passe presque tous mes après-midi avec Diane, en paréo sur la plage. Nous sommes souvent accompagnés par la petite fille de Saltarana qui s'est prise d'affection pour moi. Elle nous accompagne partout et souvent s'endort dans notre lit. Les chevaux de Brett sont attachés en bordure de la plage, car c'est le seul endroit où il y a de l'herbe. On les emprunte quelquefois et nous faisons de grandes cavalcades le long de la piste d'atterrissage. C'est un bout de plage nivelé, où vient régulièrement se poser l'avion de la Compagnie.

Un jour, nous l'entendons arriver, lorsque soudain, un des poulains de Brett, affolé par le bruit, débouche sur la piste. L'avion, presque en fin de course, fait un écart et se retourne : pas de blessés, mais il est inutilisable. Les Canadiens sont obligés de le démonter et de l'envoyer

pièce par pièce dans un appareil loué pour la circonstance ; cela n'arrangera pas leurs relations déjà tendues avec Brett.

Bons nageurs, nous nous baignons souvent, bien que la mer soit mauvaise. Les vagues sont très fortes et il faut plonger sous les premiers rouleaux pour pouvoir ensuite nager tranquille. Nous n'allons jamais loin car il y a beaucoup de requins, surtout à la tombée du jour.

Un soir, en rentrant avec Diane d'une longue promenade sur la plage, je remarque de l'agitation. Une vingtaine de personnes éclairent les berges du fleuve et la mer, à l'embouchure. Lorsque j'arrive chez Saltarana, celui-ci m'explique :

« Une barque s'est retournée. Ils étaient sept pêcheurs. Comme ils avaient des ennuis de moteur, ils ont décidé d'accoster ici, en rentrant par l'embouchure du fleuve. Mais dans l'obscurité, ils n'ont pas vu la barre. Elle les a pris de travers et renversés. On en a retrouvé un. Il est chez Bill avec une épaule démise. Mais je ne sais pas si les autres s'en sont sortis. »

Au matin, aucun des six n'avait reparu. Les requins s'étaient chargés de la sépulture.

*

Deux jours après, Juanito, le frère de Saltarana vient me voir.

« Puisque tu t'intéresses à l'or, pourquoi ne viendrais-tu pas travailler avec nous ? Mon coin est très riche. »

Il me montre trente-deux grammes d'or, leur récolte d'hier, à trois. Par curiosité, je l'accompagne. À vrai dire, je n'aime pas le travail d'équipe, mais si l'endroit vaut le coup, peut-être arriverai-je à le convaincre de bosser pour moi. Il travaille au pied d'une berge très escarpée qui se dresse comme une falaise. Le courant et les coups de pelles ont miné le pied de la paroi, déjà rongée par les pluies violentes en cette période de l'année.

« Hé ! Juanito, dis-je en lui montrant la falaise, tu n'as pas peur que ça te tombe dessus ?

— Oh ! ça arrive, dit-il, avec un grand sourire qui découvre tous ses chicots. Mais on est prévenu par la chute du sable et des petits cailloux. Il suffit de courir vite. C'est un peu dangereux, mais ça vaut le coup. »

En effet, à part quelques fausses alertes qui provoquent des cavalcades éperdues, la matinée se passe sans problème. Vers midi, alors que la pluie a cessé, l'éboulement survient sans prévenir. Nous avons juste le temps de courir à l'abri. La falaise entière dégringole,

des centaines de mètres cubes de terre recouvrent notre travail. Une grosse roche qui se dirigeait droit vers nous est arrêtée par un tronc d'arbre…

Je regarde notre boulot anéanti. Juanito rit encore de la peur qu'il a eue, me parle de louer le tracteur de la Compagnie pour déblayer la terre comme il a l'habitude de faire. Je réalise que, chaque fois, son bénéfice est bouffé par cette location, car vu l'endroit où il creuse, la falaise ne peut que s'ébouler sans arrêt. Brave abruti ! J'ai envie de lui coller une baffe : me faire risquer ma vie aussi stupidement, pour un bénéfice perdu d'avance ! Je laisse ce connard à ses rêves de milliardaire et je rentre.

*

Je commence à en avoir marre. Qu'est-ce que je fous ici ? Je suis venu, prêt à tout, pour remonter la pente, mais tout ce que je découvre est vraiment trop minable. Je ne suis pas là pour gratter la terre comme une taupe et sortir quelques grammes de merde ! Même en bouffant la tête à tout le monde et en les faisant travailler pour moi, je ne suis pas sûr de me payer mes cigarettes.

À force de fouiner à droite et à gauche, je suis maintenant bien connu et plusieurs oreros sont venus me faire des propositions. Rien de valable. Du côté de la Compagnie, ma présence gêne. Mr. Bill m'a reçu poliment mais Fucking me fait la gueule. Et pourtant, je sens que cette péninsule peut être le point de départ d'une aventure intéressante.

J'ai remarqué que parmi les chercheurs d'or qui viennent à la pulperia, certains n'apportaient que des pépites. Saltarana, avec qui je passe souvent mes soirées, me donne l'explication.

« Ces oreros n'ont rien à voir avec ceux d'ici. Ceux-là partent dans la jungle où ils ont installé leur campement. Ils vont dans le parc de Corcovado, la réserve forestière ; c'est illégal et il n'y a pratiquement personne sur des kilomètres. Ici, tout a été remué et travaillé depuis quarante ans, il n'y a plus rien ; là-bas il y a des terres vierges, avec des pépites en surface. La vie y est plus dure mais c'est plus rentable. »

Voilà de vrais chercheurs d'or ! Ils montent dans les montagnes seuls, ou à deux ou trois, chargés comme des baudets, avec juste le nécessaire : riz, farine, sucre et café. Ils partent dans la jungle pour plusieurs semaines, travaillant généralement le même endroit qu'ils recouvrent lorsqu'ils s'absentent. Là, ils vivent sans aucun confort, dormant sur des troncs abattus, abrités par un toit de feuilles ou de plastique. Parfois ils ne reviennent pas, victimes d'un jaguar, d'un

serpent, d'un éboulement ou d'un associé indélicat : dans la jungle, il n'y a pas de témoins. Personne ne sait combien ils sont et personne ne s'en préoccupe. Je sens que c'est là que je dois aller.

Depuis plusieurs jours déjà, j'attends mes bottes. Je suis toujours pieds nus et je ne peux pas aller bien loin. Ce crétin de pilote m'a ramené une paire trop petite et sauf la lui faire bouffer, je ne vois vraiment pas quoi en faire. Ce gros Américain est plus stupide que dix Ticos réunis. Un jour, pour impressionner Diane, il lui propose d'aller lui chercher des langoustes. Il entre dans l'eau avec palmes, masque et tuba. La pêche est rapide. La première vague le rejette comme un paquet, grosse masse gélatineuse échouée sur le sable. La seconde le saisit et l'entraîne au large. Il faut aller le récupérer, à moitié noyé, le masque de travers. Le sourire ironique de Diane le dégoûte provisoirement de la pêche sous-marine.

Je décide de partir. Je ne peux pas laisser Diane seule ici, ni l'emmener. J'ai besoin d'être seul et d'avoir les mains libres, prêt à saisir toute opportunité. Je passe beaucoup de temps avec elle, car je sais qu'il va falloir nous séparer momentanément. Nous allons faire ensemble des catiadoras. Diane est plus douée que moi. C'est en nettoyant un endroit que Juanito nous a indiqué comme vierge, un travail qu'il n'a pas complètement fini, qu'elle trouve sa première pépite : huit grammes, sept grammes en or fin. Sur un carré de cinquante centimètres de côté, on trouve vingt-cinq grammes en une heure. En nous indiquant l'endroit, Juanito ne pensait sûrement pas que nous aurions cette chance…

Le soir sur la plage, Diane me demande quels sont mes projets.

« Penses-tu qu'on puisse faire quelque chose ? Saltarana est bien gentil, mais on ne va pas passer notre vie chez lui.

— Je pense que la seule chose lucrative avec l'or, au début, est d'en faire l'achat dans les montagnes et de le revendre à Panama. Mais pour ça, il me faut du fric. Ce n'est pas avec l'or de Karate que je le ferai. C'est dans les montagnes du parc national de Corcovado que je dois aller, là où il y a le plus d'or, d'après ce que j'ai entendu. C'est bien le diable si je ne trouve pas une centaine de grammes.

— D'accord, ça va faire du bien de bouger. Quand partons-nous ?

— Non, ma belle, je ne veux pas t'entraîner là-haut. Ce ne sont pas des conditions de vie pour toi et tu en as déjà assez vu. Je vais aller tenter ma chance et tu m'attendras à San José. »

Son visage s'allonge, la déception se lit dans ses yeux. Je lui prends le visage entre mes mains.

« Ce n'est qu'une question de deux ou trois semaines. Tu vas aller chez Jean-Paul, le pédé. Il est gentil et ne t'ennuiera pas. On se servira de l'hôtel America comme boîte aux lettres. Mais ce n'est pas pour

tout de suite. On va rester encore un peu ensemble. »

*

Je passe souvent mes soirées avec Saltarana. Il est heureux de nous avoir chez lui. Nous discutons beaucoup, et il me pose bien des questions sur les pays que j'ai visités, leurs coutumes différentes. Sur un vieil atlas d'écolier qu'il connaît par cœur, je lui montre mes voyages. C'est parfois difficile d'expliquer certains trucs à un Tico qui n'est jamais sorti de son pays.

Diane a donné le goût des bains de mer à Negra, la femme de Saltarana, et c'est amusant de les voir ensemble sur la plage : Diane, grande et blonde vêtue d'un paréo, et la Negra, petit pruneau sec et ridé avec un maillot de bain qui lui remonte au nombril.

Mais ce soir, il y a comme une gêne. Saltarana tourne en rond et n'ose pas me parler. Je l'aide.

« Raconte, dis-moi, qu'est-ce que tu as aujourd'hui ?

— C'est les Canadiens.

— Quoi, les Canadiens ?

— Eh bien, ils ne veulent plus te voir ici. Enfin, c'est surtout Fucking qui insiste pour que tu t'en ailles. Je crois que ça les dérange qu'il y ait un autre étranger qui s'intéresse à l'or. Jusqu'ici, ils étaient les seuls, ils ont peur de la concurrence. Ils m'ont dit de te dire de partir. »

De la part de Fucking, ça ne m'étonne pas. Depuis qu'il a failli se prendre une baffe, il ne me dit plus bonjour et évite même de se trouver sur mon passage. Mr. Bill a toujours été correct, mais sans plus. D'un autre côté, je les comprends. S'ils sont les seuls étrangers, ils ont moins de problèmes pour asseoir leur autorité. Ils n'ont pas le contact facile avec les Ticos. En quelques semaines, je suis bien plus connu qu'eux et les oreros ne cessent de défiler pour me proposer toutes sortes d'associations. Ils se sentent en dehors du coup.

« Comprends-moi, continue Saltarana, j'aimerais bien que tu restes, mais ce sont mes patrons et… »

Il est mal à l'aise. Il m'aime bien, mais il doit d'abord penser à sa famille, à son travail. Ces fils de putes le savent et s'en servent pour faire pression sur lui plutôt que de me parler en face.

« Ne t'inquiète pas, Salta. Je ne veux pas que tu aies des problèmes à cause de moi. De toute façon, j'ai décidé de partir. »

Mais il baisse la voix et me fait signe de m'approcher.

« J'ai une idée. Je sais que t'as un revolver, me dit-il avec un

sourire et les yeux pétillants. Chaque semaine, ils emmènent l'or à San José. Des fois, il y a dix kilos. Tu n'as que trois personnes à tuer : le pilote et les deux convoyeurs. On partagera dans le Guanacaste. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Un plan très clair. Visiblement, il en est fier, et il est surpris lorsque je refuse en souriant.

Cette nouvelle facilite ma décision. Je vais aller dans les montagnes et Diane va repartir pour San José avec l'avion de la Compagnie. Je lui laisse l'or que j'ai, trente-cinq grammes, soit environ quatre cent cinquante dollars car je compte en trouver là-haut.

Je suis toujours pieds nus. Mais pas de problème, je suis content de bouger. Seul et sans responsabilité, il me sera plus facile d'arriver à quelque chose, comme toujours. Je veux d'abord mettre Diane en sécurité. C'est la seule fille que j'aie aimée jusqu'ici et nous avons derrière nous cinq ans de belle vie. Née dans les îles, fille d'un des derniers aventuriers des Caraïbes, elle possède cette classe naturelle et cette force de caractère que j'apprécie chez une femme. Riche, elle a tout abandonné pour me suivre. Mais nos dernières aventures l'ont marquée et son état physique s'en ressent. Faite pour vivre dans le luxe, elle n'est pas à sa place dans cette jungle sordide. Notre histoire d'amour est trop belle pour la laisser se ternir dans des conditions de vie pareilles. Le manque d'intimité, la promiscuité dans cette cabane, ce n'est pas ce que je veux lui offrir. Je préfère qu'elle aille se refaire une santé dans la capitale pendant que je m'échinerai dans la montagne ; j'irai la chercher ensuite, je pense dans quelques semaines, avec, j'espère, un résultat. Je l'accompagne à l'avion. « Bonne route et amuse-toi bien à San José.

— Ça va être dur sans toi…

— Ne t'inquiète pas, chérie, dans quelques semaines, je suis là-haut. »

*

Je pars très tôt le matin, toujours pieds nus, vêtu d'un short et d'une chemise, vingt-cinq cartouches dans la poche, des hongos et la Mango-Rosa enveloppés de plastique dans l'autre. Sans oublier ma précieuse Bible, coincée sous le holster. C'est là tout mon équipement.

La cabane de Juan sera ma première étape. Les indications qu'il m'a données sont plutôt vagues. Je dois suivre la plage jusqu'au fleuve Madrigal, remonter celui-ci et compter quatre embranchements. Et là, prendre le premier affluent qui vient de la gauche. En suivant celui-ci,

je devrais théoriquement rencontrer une petite rivière signalée par un arbre foudroyé. La cabane de Juan est par là.

La remontée du fleuve Madrigal est pénible. Il n'y a pas de chemin tracé car nous sommes maintenant dans le parc national de Corcovado, interdit aux chercheurs d'or. Ce qui m'oblige à marcher sur pierres et rochers afin d'éviter de laisser des empreintes trop visibles. Le fleuve étant en crue, je me retrouve bientôt trempé de la tête aux pieds. Je suis inquiet pour mon arme, car je n'ai pas de graisse pour la protéger de la rouille et mon 38, dans ces régions, est plutôt indispensable. Le quatrième embranchement me semble bien loin et je commence à avoir des doutes car nous sommes en pleine saison des pluies et ces averses torrentielles forment de nombreux petits ruisseaux. Je décide de suivre l'un d'eux et je marche pendant plusieurs heures sans rencontrer l'arbre foudroyé. Les berges deviennent de plus en plus escarpées et la rivière se rétrécit pour devenir un filet d'eau qui disparaît. J'ai dû me tromper quelque part, cela fait plus de six heures que je marche.

Je sais maintenant que je suis complètement perdu et je n'ai aucune idée de la route à suivre. Mes pieds, en sang, coupés par les cailloux de la rivière, me font mal. Les rochers abrupts m'obligent à faire de grands détours. Sans machette, j'ai beaucoup de peine à progresser. La nuit commence à tomber quand enfin je trouve l'arbre repère. Il était temps. Je remonte la rivière jusqu'à sa source sans rien voir ; c'est en redescendant que j'entends le bruit régulier d'une hache. Pas de doute, je suis arrivé !

Je m'assieds sur un rocher, bien en vue au milieu de la rivière, et pousse le cri des chercheurs d'or d'Osa, une sorte de hurlement de coyote. J'attends quelques instants et recommence. Les bruits de hache ont cessé et je me sens observé. Je dois leur laisser le temps de m'identifier. Je perçois un léger craquement derrière moi, c'est Juan.

« Salut le Français, comment ça va ?

— Salut Juan ! Et toi ? Je viens te voir et, crois-moi, je me suis bien fait chier pour arriver jusqu'ici et te localiser. »

La figure de Juan se fend d'un sourire. C'est un petit mec musclé, la trentaine, et son rictus édenté le rend bien sympathique.

« C'est que nous sommes bien cachés, il faut faire attention, les gardiens du parc sont de vrais fils de putes. Ils passent de temps en temps par ici. Viens ! »

Je le suis, mais en marchant à quelques mètres sur le côté, afin d'éviter de tracer un chemin qui pourrait guider les gardes jusqu'à sa cabane.

« C'est pas que ces cons soient très malins, me confie Juan, ni très efficaces, mais il arrive qu'ils repèrent les oreros. Dans ce cas, ils

confisquent tout, or, outils. Ceux qui protestent sont jetés en prison. Or, la plupart sont en cavale et n'ont aucune envie de se faire reprendre. »

*

La cabane est très simple : une bâche de plastique posée sur quatre piquets, un coin pour le feu, un lit commun, à trente centimètres du sol, fait de troncs attachés et recouverts de feuilles. Deux autres personnes vivent avec lui. Un jeune, un petite lope vicieuse et sournoise dont je me méfie d'instinct et un vieux taciturne qui s'occupe de la bouffe.

Ils n'ont pas l'air très contents de ma visite.

« Tu peux dormir ici, me dit Juan en me montrant le lit, on se serrera un peu.

— Je te remercie, mais ma religion m'interdit de dormir avec d'autres hommes, je vais m'en construire un. Prête-moi une machette, s'il te plaît.

— Je vais t'aider. »

Je ne pouvais pas lui dire que cette promiscuité crasseuse me dérangeait. Il ne l'aurait pas compris. Pour eux, l'hygiène est un problème inconnu. De toute façon, ils passent leurs journées dans l'eau et se sentent propres.

Nous fabriquons rapidement un lit près du feu. Quatre fourches plantées en terre et une armature en bois soutiennent les troncs de balsa coupés en deux dans le sens de la longueur. À la différence des Ticos, j'enlève l'écorce pour éviter que les insectes ne s'y installent. Puis je recouvre le tout de feuilles de palmes.

La nuit est déjà tombée lorsque nous terminons. Je me sens harassé et sale, aussi je descends à la rivière pour me laver. Je repère un bassin naturel. L'eau, bien que fraîche, est très agréable et me fait du bien. J'en profite pour laver mes short, slip et chemise. Je remonte nu vers le campement. La jeune lope qui se tient devant la cabane m'observe. Je vais pendre mes vêtements au-dessus du feu, et m'installe sur le lit. Occupé à graisser mon arme, je n'avais pas remarqué ce petit con en face de moi. Il me regarde sans pudeur.

« Fils de pute, t'as fini de reluquer, casse-toi ! lui dis-je en me recouvrant le sexe avec une poignée de feuilles.

— Oh ! le Français… on est bien délicat ! » dit-il en tortillant du cul.

Je ne m'étais pas trompé sur cette petite frappe vicieuse, elle n'a pas fini de m'emmerder. Je n'ai rien contre les pédés, mais qu'ils me

laissent en paix.

Après un repas frugal, riz, frijoles et café, on bavarde. Les feuilles de la Bible sont sèches et je roule un cigare de Mango-Rosa que je fais circuler. Au bout de quelques minutes, l'ambiance est joyeuse et les langues se délient. Le vieux et le jeune, que je sais maintenant être un couple, ne sortent jamais de la jungle, Juan leur apporte le nécessaire de Karate. Une obscure histoire a dû les reléguer ici, et les obliger à s'y terrer. Juan s'est endormi et ronfle bruyamment. La petite lope me soûle de questions :

« Où c'est la France ?

— Loin d'ici.

— À combien de journées de cheval ? »

C'est le vieux, un peu moins ignare, qui lui explique qu'il faut prendre l'avion ou le bateau pour venir. Une discussion s'engage entre eux, j'en profite pour fermer les yeux. Au milieu de la nuit, pendant que je somnole, un contact me fait sursauter. La petite frappe est là, sa main sur mon ventre. Le dégoût me submerge et je lui balance mon poing dans la gueule de toutes mes forces. Il s'écroule et pousse un hurlement. Le vieux aussitôt vient à son secours, le relève, l'embrasse, le caresse et l'examine à la lueur du feu. Sa petite femme a la bouche en sang et les lèvres éclatées, et me regarde avec des yeux haineux. Il faudra que je me méfie.

Quand je me réveille à l'aube, transi, il pleut toujours. À Osa, il pleut tout le temps. Il pleuvra tellement ce jour-là qu'il sera impossible de travailler. J'ai enfilé mes vêtements encore mouillés, une journée monotone et triste.

Le deuxième jour, profitant d'une éclaircie, nous partons très tôt pour le rio. Toujours le même merdier : bouger des pierres, casser des roches, remplir la canoa de pelletées de terre. En début d'après-midi, nous arrêtons, après avoir filtré plusieurs mètres cubes de graviers. Juan relève la canoa.

« Regarde, le Français, regarde comme ça brille ! »

Je regarde : quelques paillettes disséminées, trois grammes, pas plus… J'ai envie de tout casser…

Juan sent ma déception :

« Aujourd'hui, c'est pas beaucoup. On n'a pas encore atteint la couche intéressante, mais tu verras demain… »

Et le lendemain, je vois. La pluie incessante a fait glisser de la terre qui a entièrement rebouché le trou : retour à la case départ…

Encore une matinée de perdue. Je gaspille mon temps et l'ambiance se dégrade. J'ai eu à nouveau un accrochage avec le gamin qui voulait m'envoyer chercher de l'eau, ce qui lui a valu une baffe.

*

L'après-midi, las d'écouter leurs conneries, je suis parti en forêt. J'aperçois bientôt une bande de singes en haut des arbres. Ce sont des congos, singes hurleurs dont le cri s'entend à des kilomètres. Ils ont des bouilles sympas, et s'arrêtent pour me regarder. Sympas ou pas, j'ai envie de viande. Je tirerais bien, mais la détonation pourrait attirer les gardes forestiers. Dommage.

Un peu plus loin, un iguane est perché sur une branche. Hélas ! la pierre manque sa cible, et je continue ma balade. Ce même après-midi, je verrai de toutes petites grenouilles, aux couleurs extraordinaires, rouge, vert, platine et or. Je n'ai jamais rencontré en Amazonie ni dans d'autres forêts tropicales, une chose aussi singulière. J'apprendrai plus tard que le simple contact de certaines d'entre elles peut vous foudroyer. C'est sur le chemin du retour que j'aurai la chance de rencontrer un boa. Enfin de la viande ! Cette fois-ci, je ne lui laisse aucune chance. Un coup de machette et je rentre au campement heureux : carnivore, mon organisme ne se contente pas de féculents.

Le boa, contrairement aux autres serpents qui infestent la péninsule, n'est pas dangereux. La morsure de la plupart d'entre eux est mortelle, surtout ici, dans le parc national, et c'est un sujet d'angoisse permanent pour tous les chercheurs d'Osa. Il y en a des milliers, depuis le corail, tout petit serpent minute, jusqu'à la cascabella muda, serpent à sonnettes qui peut atteindre trois mètres, sans oublier le tercio pello, espèce la plus courante, la bocaraca et autres saloperies dont je ne sais pas encore les noms. Ces saletés mordent généralement aux extrémités, les mains et les orteils. Quand un type est mordu au doigt, il se le coupe à la machette. Quelquefois, ça suffit, mais beaucoup en crèvent. J'ai pris l'habitude, comme les oreros, d'inspecter mon lit avant de me coucher. Je prends également beaucoup de précautions lorsque je marche, car je suis toujours pieds nus. On en voit beaucoup dans la journée, et la nuit, plutôt que de risquer de marcher dessus, mes compagnons pissent depuis leur lit, malgré l'odeur qui s'installe autour de la cabane. Hier matin, alors que je déplaçais des rochers pour dévier l'eau, un tercio pello est apparu sous une pierre. J'ai juste eu le temps de faire un saut en arrière. Le tercio pello est un serpent venimeux doté d'énormes crocs capables de transpercer n'importe quelle paire de bottes.

Arrivé à la cabane, je dépèce et vide le boa très rapidement, je le coupe en rondelles. Un festin. Ce soir-là, j'ai droit aux habituelles conneries, des histoires dans le style « Un jour que je chassais, j'ai vu

un endroit où il y avait beaucoup de pépites — Et qu'as-tu fait ? — Rien puisque j'étais sur les traces d'un cochon sauvage »… Pour y échapper, je fume énormément de Mango-Rosa qui est un excellent somnifère.

*

Le quatrième jour est la répétition des trois premiers, et j'en ai vraiment marre. Juan est parti cet après-midi pour Karate et doit revenir demain. Je lui ai donné ma part d'or pour qu'il m'achète de la viande séchée. La nuit sera un enfer. Je suis réveillé par une violente piqûre au doigt. La pensée des serpents est tellement obsédante que je suis déjà prêt à me couper le doigt. Le vieux m'arrête :

« C'est un scorpion, la piqûre n'est pas mortelle. »

Pas mortelle peut-être, mais tellement douloureuse que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je reste assis devant le foyer. Le jour est déjà levé. Les deux loques n'ont visiblement aucune envie de travailler et je décide donc de faire un petit somme.

Quelques heures plus tard, après avoir bu un café, je décide de faire quelques catiadoras dans la rivière. Après plusieurs essais peu fructueux, quelques paillettes que je ne ramasserai même pas, je laisse tomber. Sur le chemin du retour, je tombe sur un spectacle répugnant. À genoux dans la boue, le pantalon sur les chevilles, le vieux enfile le gamin qui arbore une expression satisfaite. Bordel ! Qu'est-ce que je fais avec ces dégénérés ? Dégoûté, écœuré, je rentre à la cabane. Ma décision est prise : Je vais attendre que Juan revienne avec la viande et quitter ce merdier. Je sais que Miguel a sa cabane à deux heures en amont, qu'il partage avec deux putes qu'il a ramenées de Jimenez. Je les ai vues passer quand j'étais à Karate, deux énormes masses écrabouillant chacune un pauvre mulet. Miguel est sympa, c'est un bon orero. Je suis en train de réchauffer des frijoles quand Juan apparaît. Il ne porte pas de provisions, et tient seulement une bouteille de guarro entamée. « Où est ma viande ?

— Écoute, le Français, il y avait une fête à Karate, alors j'ai beaucoup bu et puis je crois qu'il n'y avait plus de viande. »

Il s'embrouille dans ses mensonges d'ivrogne. « Espèce de porc, tu t'es soûlé avec mon or. »

Dans un accès de tendresse alcoolique, il me met la main sur l'épaule et vient me souffler son haleine puante sous le nez.

« Ne te fâche pas, le Français ! Regarde, je t'ai amené du guarro, c'est meilleur que la viande. »

La rage me prend. Je saisis la gamelle bouillante de frijoles et la lui

balance en pleine gueule. Juan, à genoux, hurle de douleur. Ce con m'attendrit, je regrette mon geste. Ses cris ont alerté les deux autres : ils sont surpris mais ne disent rien. Ma méfiance à l'égard du gamin me sauve la vie. Celui-ci se rue sur moi, une machette à la main. Je n'ai que le temps de le braquer avec mon revolver.

« Lâche ça, mon cochon ! Lâche la machette ou je te fais sauter la tête. »

Il obéit à contrecœur et la lâche. Il a peur. « Allonge-toi, pieds et mains écartés. »

Il s'exécute sans broncher. Le vieux n'a pas bougé, lui aussi a peur.

« Toi, le vieux pédé, occupe-toi de Juan. »

Alors, armé d'une machette, je détruis méthodiquement le campement, je déchire la bâche de plastique, je casse les lits, je renverse le foyer. Au passage, un coup de pied dans la tête de la lope toujours allongée…

« Bouge pas, fils de pute ! »

Juan geint toujours, la tête dans les mains. Pauvre type, il n'est pas méchant, c'est juste un minable.

Toujours en les braquant, je m'éloigne. Je me sens plus calme, soulagé.

*

Le chemin jusque chez Miguel est facile. Je ne risque pas de me perdre car je n'ai qu'à suivre le même rio pendant deux heures. Mes pieds me font souffrir, car ils ne sont pas entièrement cicatrisés. Je suis obligé de faire de fréquentes haltes pour enlever les petits cailloux qui se logent dans mes coupures. L'esprit libre, la jungle me semble plus sympathique. Une horde de congos m'accompagne un bout de chemin, m'assourdissant de leurs cris. La pluie a cessé et la Mango-Rosa me rend le chemin presque agréable. J'ai quelque peu perdu la notion du temps lorsque j'aperçois la cabane de Miguel. À ma grande surprise elle est là, posée au bord du rio, pas camouflée du tout. Peut-être que, plus retirée que celle de Juan, sa cahute ne risque pas de visite indésirable.

Au fur et à mesure que j'approche, j'entends des éclats de rire, puis une sérénade s'élève, chantée par une voix de fausset. Je fais quelques pas et découvre un spectacle inattendu. Assises sur un tronc d'arbre devant la cabane, les deux grosses que j'ai entr'aperçues à Karate encouragent Miguel agenouillé devant elles. L'une d'elles me voit et l'interrompt d'un geste. Il redescend de son nuage et m'observe.

« Holà, qui êtes-vous ?

— Je suis Juan Carlos, je viens de Karate.

— Ah ! c'est toi le Français ? Tu vivais chez Saltarana, n'est-ce pas ? J'ai entendu parler de toi. Viens, entre, tu es le bienvenu. C'est lui le Français qui cherche de l'or », ajoute-t-il en se tournant vers les grosses.

*

Miguel est petit, trapu et semble très sympathique. La bonne humeur règne dans son campement. Sa cahute est simple, elle ressemble aux autres. En prévision de ses nuits agitées il s'est fait un grand lit nuptial. Accrochée au plafond par quatre ficelles et bien en vue, il y a une caisse de carton d'où s'échappent des feuilles de Mango-Rosa. Nous passerons toute la soirée à fumer et à rigoler. Grand amateur, je suis quand même impressionné par la quantité d'herbe que nous fumerons cette nuit-là. Ce ne sont plus des cigares, mais d'énormes tromblons roulés dans du papier journal qui circulent. Je sympathise rapidement avec Miguel qui va jusqu'à me proposer une de ses fiancées. Je décline l'offre poliment, prétextant la fatigue, et l'on s'arrange pour la nuit. Il y a de la place pour moi dans ce grand lit et, vu sa taille, je me demande si Miguel n'avait pas pensé ramener plus de compagnes. Miguel dort entre les deux filles. Tout petit, il a complètement disparu entre les deux montagnes de saindoux qui semblent le recouvrir pour le garder au chaud. J'aperçois son visage à moitié dissimulé sous un sein gélatineux, il est hilare, heureux. Je m'endors en prenant mes distances. Je n'ai pas envie d'être englouti par un débordement d'affection nocturne.

Au matin, Miguel me montre son travail. C'est impressionnant. Ce sont des tonnes et des tonnes de pierres, posées les unes sur les autres, formant une muraille longue de plusieurs centaines de mètres. C'est un travail très ordonné et il en est fier. Sa méthode est simple : il enlève toutes les pierres du ruisseau puis, une fois l'eau redevenue claire, il plonge et, à l'aide d'un vieux masque, recueille les pépites.

J'ai remarqué que mes questions le dérangent. Ce n'est plus le même Miguel insouciant et joyeux de la veille, j'en ai vite l'explication.

« Combien de grammes sors-tu par jour ?

— Cela dépend de la clarté de l'eau et… Écoute, le Français, je vais te parler très franchement. Tu es ici le bienvenu. Tu aimes t'amuser et moi aussi. Mais je suis un solitaire et j'ai l'habitude de travailler seul. Tout ça c'est à moi, ça fait longtemps que j'y travaille et… »

Je l'interromps aussitôt :

« Pas de problème, Miguel, je te comprends. Moi aussi je suis un solitaire, je ne vais pas rester ici. Je veux juste me soigner les pieds. »

Il se détend.

« Merci. »

Il a retrouvé son sourire.

« Pour tes pieds, tu peux rester ici le temps que tu veux. Tu es le bienvenu. Reste avec nous à fumer, à manger, à baiser, ça me fera plaisir. »

Puis il appelle la plus jeune des deux putes :

« Rosa ! Occupe-toi des pieds du Français, soigne-le bien. »

Rosa revient rapidement avec une brassée de feuilles qu'elle fait bouillir et réduire en pâte. Elle m'applique l'onguent sur la peau en le maintenant avec des chiffons propres enroulés autour des pieds. J'ai l'impression de me promener en charentaises, mais ça soulage. Rosa est contente de son travail. Je la remercie par une claque affectueuse sur ses énormes fesses.

*

Les deux putes deviennent rapidement des copines. Je surnomme la plus grosse « Pouffiasse », et lui explique que c'est en France le nom d'une très belle fleur. C'est une brute bovine, intéressée, pute professionnelle. J'ai de meilleurs rapports avec Rosa. Presque aussi grosse, elle a un mignon petit visage. Elle me raconte rapidement sa vie. Elle n'a pas toujours été pute, des problèmes avec son beau-père l'ont obligée à quitter sa maison, sa famille et ses études, à Panama. Depuis, de chute en déchéance, elle a fini par se retrouver au bordel de Jimenez à se faire soixante clients par jour. L'arrivée de Miguel et sa proposition l'ont fait venir dans la jungle :

« J'ai l'intention de rester ici un an et d'économiser assez d'argent pour regagner mon pays. »

Elle me fait presque pitié, dommage qu'elle soit si grosse…

Miguel, qui est un solitaire, a eu une brusque flambée de désir après une bonne récolte de pépites. Comme il ne se sent pas à l'aise à la ville, il a préféré en ramener les plaisirs à domicile. Il est donc parti un matin et est revenu quelques jours après avec ces deux ignobles. Vu leur corpulence, j'imagine la partie de plaisir pour le canasson. Depuis, elles ont la vie belle, assises toute la journée sur un rocher en regardant Miguel travailler. Les mamelles à l'air, leur grand calebar remonté jusqu'au nombril, ponctuant leurs éclats de rire de pets sonores, elles passent leur temps à bouffer, à fumer et à chier. Elles le mènent à la baguette, lui mangent toutes ses provisions, lui prennent

tout son or. Elles le font même chanter. Elles l'ont persuadé qu'il a une belle voix. Il chante donc tous les soirs, et je m'amuse beaucoup à voir ce petit mec, un genou à terre, les yeux fermés, chanter la romance à ces deux énormes boudins qui le récompensent par des claques affectueuses derrière la tête.

Je me suis fait un autre lit, car, bien que travaillant dur toute la journée, Miguel baise comme un lapin une bonne partie de la nuit.

Un après-midi, Pouffiasse, intéressée par mon porte-monnaie de gringo, me propose ses services.

« Merci ma grosse, mais tu es vraiment trop moche.

— Et les Françaises, elles sont belles ? »

Expliquer à ce bovin la différence entre le corps svelte d'une Européenne et sa masse gélatineuse et poilue est au-dessus de mes forces. Par contre, j'accepterai une fellation de Rosa, je serai surpris par sa douceur.

*

Mes pieds sont guéris maintenant. Les onguents de Rosa, renouvelés plusieurs fois par jour, ont été efficaces. Je suis en train de graisser mon revolver lorsqu'elle s'approche de moi :

« Tu vas partir ?

— Oui, demain matin. »

Sans un mot, elle se tourne vers la caisse accrochée au plafond et en retire deux grosses poignées de Mango-Rosa, me les enveloppe dans un plastique et me les tend :

« Tiens, c'est pour toi.

— Tu ne crois pas que c'est beaucoup ? Vous êtes trois à fumer ici. »

Elle a un sourire et me fait signe de la suivre. Nous marchons cinq cents mètres, jusqu'à un endroit plat et défriché où une surprise m'attend. C'est une plantation d'herbe, de dix mètres sur vingt, avec des pieds qui atteignent quatre mètres de haut. Sur le chemin du retour je lui demande :

« Miguel n'a pas peur d'avoir des problèmes avec les gardes forestiers ?

— Miguel a beaucoup d'amis parmi eux et assez d'or pour les garder. »

Voilà l'explication de cette cabane non dissimulée avec sa provision de Mango-Rosa bien en vue, et de la tranquillité de Miguel. Installé là depuis longtemps il a su faire son trou.

Le soir, après sa sérénade, je lui pose quelques questions sur les oreros du coin pour savoir où diriger mes pas :

« Sur cette quebrada, il n'y a plus personne, je suis le dernier. Dans la vallée, de l'autre côté, ils sont plusieurs, mais ils ne sont pas très bons. Il y a juste El Gato ; lui est bon, et son endroit est assez riche.

— El Gato, le vieux qui travaille avec Chato ? Ils sont par ici ?

— Oui, tu les connais ?

— Je les ai vus à Karate plusieurs fois. C'est une bonne nouvelle. J'irai les voir. »

À l'aube je fais mes adieux. Rosa, qui s'est attachée à moi, me demande de l'emmener :

« D'accord, mais à la condition que tu me portes jusque chez El Gato. »

Tout le monde rigole, sauf elle. Je ne veux pas lui faire de la peine mais je ne m'imagine pas dans les montagnes avec une masse pareille. Je lui tapote la joue.

« Tu sais très bien que ce n'est pas possible, et puis tu n'es pas malheureuse ici, tu as une chance de t'en sortir.

— Oui, tu as sans doute raison. Bonne chance, le Français. »

*

Hier soir, Miguel s'est lancé dans de grandes explications confuses pour m'indiquer le chemin. Vivant depuis des années dans la jungle, il y est aussi à l'aise que dans les rues d'une ville et ne peut comprendre que, pour moi, tous les arbres se ressemblent. Il ressort de ses indications que je dois remonter la montagne en ligne droite, puis suivre la crête jusqu'à la prochaine vallée et redescendre. El Gato est par là. Ça paraît simple, dit comme ça, mais une fois dans la jungle avec la même végétation devant, derrière et sur les côtés, c'est un peu différent. « Suis la crête. » Faut d'abord savoir qu'on y est sur la crête !…

Je grimpe donc la première montagne, la redescends, en escalade une autre, suis une crête, puis deux et puis merde, je suis complètement perdu. Je n'ai même pas un fleuve à longer. Aucun point de repère. Je descends, je monte, tourne en rond. Le terrain est glissant et ça me coûte quelques valdingues soignées. Les heures passent. Bordel, j'en ai marre, je gueule contre tout ce putain de vert qui ne sert à rien, cette saloperie de pluie et cette boue de merde. Je n'ai jamais aimé la jungle et là, je la déteste. Qu'est-ce que je fous là ? Pourquoi n'ai-je pas eu une vocation de garde-barrière ou de fonctionnaire ?

La nuit va bientôt tomber lorsque je décide de m'arrêter. Ça suffit pour aujourd'hui. Je grimpe sur un arbre et je m'installe sur une grosse branche fourchue à quelques mètres du sol. Les serpents sont nocturnes et je tiens à les éviter. Les allumettes étant mouillées, impossible de me fumer un pétard. Heureusement, il me reste quelques hongos. De toute façon, je sais que je ne dormirai pas entre la pluie et les moustiques.

Ils ont mauvais goût, ils ont pris l'humidité, et je les mange tous. Je passe la nuit complètement halluciné et en hurlant : « Suis la crête ». Les animaux se sont tus et mes éclats de rire sonnent étrangement dans la jungle. L'aube me retrouve aphone, toujours halluciné, meurtri, car je me suis cassé la gueule. Je me remets en route, bien mal en point, un goût de bile dans la bouche. Un peu plus tard, heureusement, j'ai la chance de trouver un petit ruisseau. Je me désaltère, l'eau fraîche me fait du bien. Je suis le cours d'eau sur deux kilomètres, mais il disparaît bientôt dans un trou de rochers.

Depuis hier, je n'ai dans le ventre que quatre crevettes d'eau douce mangées crues. Il y a bien des palmitos autour de moi, mais je n'ai pas de machette. Je m'assois là un bon moment, fais sécher mes allumettes sur une pierre, et je me fume un joint. La première taf est délicieuse, je n'ai plus envie de bouger. La nuit arrive et je déblaie juste un carré par terre pour m'allonger. Rien à foutre des insectes et des serpents !

Le matin me retrouve toujours vivant, encore plus affamé, encore plus sale. Je repars, descendant toujours. Un bruit d'eau me parvient. Je suis sauvé. Cette rivière, cette fois-ci, est trop importante pour disparaître. Je sais qu'il me suffit maintenant de suivre son cours pour trouver une trace de vie humaine ou la mer. Je me lave, je m'allonge sur une roche et m'endors au soleil.

Je suis en train de sommeiller quand la sensation d'une présence me réveille. Un petit vieux vêtu de haillons, les cheveux hirsutes, un gros sac attaché sur le dos avec des ficelles, une machette fatiguée à la main, me regarde, surgi de je ne sais où. Il a l'air aussi surpris que moi.

« Salut, comment ça va ? »

Il s'assied en face de moi sans retirer son sac et allume une cigarette.

« Que fais-tu ici ?

— Je cherche la cabane d'El Gato. Sais-tu où elle est ?

— Tout près d'ici, me dit-il en me montrant une vague direction. Tu suis la crête une heure, tu y arrives, c'est tout simple. »

Encore un con qui me parle de suivre la crête. Je me fâche, mets la main sur le revolver et lui dis :

« Écoute, vieux débile, puisque tu me dis que c'est tout près, tu vas

m'accompagner. »

Il se lève, un peu crispé. Je ramasse sa machette posée sur le rocher. Le pauvre vieux ne m'avait pas menti, car après moins d'une heure de grimpette, nous arrivons au campement d'El Gato.

*

« Salut, Gato, comment vas-tu ?

— Salut le Français, je suis content de te voir. Entre et assieds-toi.

— J'en ai vraiment chié et sans l'aide de cet aimable monsieur, je ne serais pas là.

— Prends un café pour la peine », dit Gato au vieux.

Le vieux expédie son café et s'en va. Dire que nos adieux sont chaleureux serait un peu exagéré.

« Tu viens travailler avec nous ?

— Oui. Pourquoi pas. Où est Chato ?

— Mon Dieu ! Le pauvre Chato ! Une bocaraca l'a mordu au cou, il y a deux jours. C'était pas joli à voir. Il avait le cou et la figure enflés. On l'a enterré hier. Ce fils de pute est mort juste au mauvais moment car nous avons beaucoup de travail. Heureusement tu es là pour le remplacer. »

C'est aussi simple que ça la mort dans les montagnes. Pas de formalité, pas de permis d'inhumer. L'état civil est parfois au courant, par hasard, quelques mois ou quelques années après, alors que les corps de ces pauvres hères sont déjà mélangés à la boue de la péninsule. Oubliés de leurs familles, personne ne s'en préoccupe, certains n'ont jamais eu de carte d'identité, n'ont jamais été inscrits au registre des naissances ni connu d'existence légale.

*

Le campement de Gato est très bien fait. Trois lits indépendants séparés par des feuillages. Je dormirai dans la couche de Chato mais je refuse ses couvertures. L'aide ou plutôt le valet d'El Gato est un Indien de sang pur, une grosse brute simple d'esprit qui s'occupe de la cabane. Sans atteindre des sommets culinaires, c'est un bon cuisinier. Le campement est approvisionné en bouffe variée que Gato se fait régulièrement apporter. Il y a des provisions de viande séchée, plusieurs sortes de légumes et même des condiments comme de l'huile de coco et des piments. L'Indien part souvent dans la jungle pour chasser et rapporte des palmitos frais, des oranges amères et des

racines de yucca.

Je vais passer quelques semaines avec eux. El Gato est, de tous les chercheurs d'or qui travaillent en groupe, le meilleur que je connaisse. Il procède à un nettoyage systématique du gravier, et en suivant la roche mère, descend lentement le cours de la rivière. Quel que soit le temps, nous travaillons tous les matins. Armé d'une barre à mine, l'Indien casse les mottes et sépare les grosses pierres de matières aurifères. Il tape régulièrement sans avouer sa fatigue. Il ne parle pas, ne s'arrête jamais, et j'ai parfois l'impression que son cerveau marche au ralenti, comme une machine vaguement huilée.

Gato, toujours à la canoa, enlève les cailloux et aide le courant à laver la terre pour bien permettre à l'or de se déposer dans le fond. On voit par la régularité de son mouvement qu'il s'y connaît.

Vers une heure, on relève la canoa : jamais moins de dix grammes par jour chacun, l'équivalent de cent cinquante dollars, dont je prélève ma part chaque soir. Ce n'est pas énorme mais régulier. J'ai calculé que dans quelques semaines j'aurai un petit capital, sans compter la possible apparition d'une grosse pépite. Pourquoi pas ?

*

Les après-midi sont tranquilles. Je pars souvent avec l'Indien en forêt pour chasser. Il a une carabine 22 dont la détonation sèche ne résonne pas très loin. C'est un vieux tromblon, tout rouillé, constitué de plusieurs pièces de différentes carabines. La crosse est un morceau de bois grossièrement sculpté. Malgré cela je suis stupéfait de la précision de l'Indien. Je ne l'ai jamais vu rater sa cible. Il part toujours avec seulement trois cartouches mais la première suffit à assurer la viande. Les deux autres sont là, à tout hasard. Les Indiens qui possèdent une carabine sont tous d'excellents tireurs, car leur pauvreté, en plus de la difficulté à trouver des cartouches, les oblige à faire mouche. Gato me raconte qu'il a vu l'Indien chasser le jaguar et le tuer d'une seule balle de 22 dans l'aisselle. Le plus souvent nous rencontrons des pavos, une sorte de dindons, des toucans ou des singes. Nous rapportons une fois un pizote, petit animal dont la viande est savoureuse. Pas plus gros qu'un renard, je l'ai pourtant vu se battre avec trois chiens et en sortir vainqueur. L'Indien m'explique qu'il y a beaucoup de « chanchos del monte », pécaris carnivores qui mangent tout sur leur passage, oreros compris.

Un après-midi, alors que nous revenons de chasser, j'entends un grand bruit de branches brisées. L'Indien me fait signe de grimper très vite sur un arbre, et aussitôt surgit une harde de « chanchos del monte ». L'Indien, toujours dans son arbre, épaule avec une

rapidité stupéfiante et, coup sur coup, tue les deux derniers. Je veux descendre mais il me fait signe d'attendre que la compagnie se soit éloignée. Je lui demande alors pourquoi tant de prudence :

« Le chancho est dangereux, me dit-il en chargeant l'un d'eux sur ses épaules, et n'a peur de rien. S'il te voit, il va essayer de déraciner l'arbre pour te manger. »

J'aimerais en savoir plus mais cet effort intellectuel l'a épuisé. Gato me donnera plus d'explications :

« Si tu es perché à plus d'un mètre du sol, tu ne risques rien car ils ne te voient pas. Ils ne lèvent jamais la tête. Si un jour tu les chasses, ne tire jamais les premiers de la troupe, ce sont les leaders et s'ils meurent, les autres ne bougent plus. Tu es condamné à rester dans ton arbre plusieurs jours. Cela m'est arrivé. Ce sont des animaux très dangereux, même le jaguar les fuit.

— Espérons qu'ils ne nous rendront pas visite. »

Gato hausse les épaules dans un geste fataliste.

« Eh bien, on sera foutus. »

Charmantes bestioles.

*

Les soirées sont calmes. El Gato, qui a passé beaucoup de temps dans la jungle, a plein d'histoires vraies ou fausses à raconter. Nicaraguayen d'origine, installé depuis longtemps au Costa Rica, il me parle souvent de son pays sans me donner les raisons précises de son départ. Je pense qu'il a été mêlé à quelque chose de pas clair, comme tous les types que l'on trouve dans la péninsule. Il est intelligent et plus cultivé que la moyenne des oreros. Malin, un peu trop peut-être, il s'est adjoint cet Indien qui l'admire comme son dieu et le suit depuis des années ; lui confiant sa part d'or et l'écoutant bouche bée, comme un enfant, quand Gato lui raconte ses histoires. Car c'est un conteur-né et il peut parler des heures sans se lasser.

« Tu sais, je n'ai pas toujours été chercheur d'or. Avant, j'étais pilleur de tombes[1]. J'ai arrêté maintenant, car les esprits des Indiens n'apprécient pas.

— Je l'ai fait aussi à Linea Vieja et je n'ai trouvé que des poteries sans valeur.

— Tu n'es pas allé au bon endroit. Dans le Talamanca, derrière la péninsule, il y a eu beaucoup d'Indiens, et donc des sépultures : presque toutes ont de l'or et, dans la montagne, il y a des trésors. »

Il me raconte l'histoire d'un Espagnol, bien connu des huaqueros.

« Ce type partait dans la Talamanca où il y a encore des tribus d'Indiens sauvages et revenait chaque fois avec des objets d'or exceptionnels : masques, statues de grande taille. On dit qu'il avait trouvé une ville légendaire où les Indiens s'étaient réfugiés pour échapper aux Espagnols. Un jour, il n'est pas revenu. Il traitait les Indiens trop durement. Ils ont dû le tuer là-haut, personne n'a jamais retrouvé l'endroit. »

Dans toutes ses histoires, beaucoup sont des légendes ou des récits exagérés mais il y a parfois du vrai. Il me parle aussi de la lagune de Chocuaco, perdue au milieu de la péninsule :

« Il y a là-bas un super filon, mais un Tico appelé Barba Roja, un vrai fils de pute, dur et dangereux, se l'est approprié par la force. »

*

Les journées s'écoulent au même rythme. La production d'or est régulière, mais quelque chose me trouble : nous ne sortons que de l'or fin, juste quelques rares pépites de petite taille. Cela m'étonne, car, travaillant dans le haut d'une rivière, on devrait en trouver plus, et des grosses, comme celles qu'il m'a montrées à Karate. J'ai des doutes sur Gato. Je l'observe en coin de temps en temps, mais comme il travaille pieds nus et en short, je ne vois pas comment il pourrait voler. Ça me tracasse, mais je ne veux pas lui en parler directement pour ne pas donner l'éveil.

Un matin, alors que j'amène doucement la conversation sur ce sujet, un type apparaît en tirant une mule.

À sa vue, Gato pousse un hurlement de joie et laisse tout en plan, court vers lui et l'embrasse, en proie à une excitation folle. L'Indien les regarde, consterné. Je m'approche d'eux, ils sont en train de faire un marché :

« Combien il t'en reste ?

— Deux gallons. Ce sont les derniers, mais c'est du bon guarro.

— Vends-les-moi tous les deux.

— Non, je peux te vendre juste un litre car j'ai d'autres personnes à voir et ils me paient bien.

— Je te l'achète le prix que tu veux mais, nom de Dieu, donne-moi tout. »

Il disparaît en courant dans la jungle où il a caché une bouteille qui contient tout son or. J'observe le type. Il décharge deux *pichingas,* des bouteilles de trois litres et demi en plastique. Rien qu'à l'odeur, j'ai deviné. C'est un vendeur de guarro de contrebande, un alcool infâme et très fort, distillé clandestinement par les paysans de la

péninsule. Ils y mettent de tout et le corsent en rajoutant de l'alcool à 90°. Pour le cerveau, c'est comme du poison.

Gato revient de plus en plus excité avec sa bouteille d'or à la main :

« Dis-moi ton prix, je le paie. »

Après une discussion menée de main de maître par le vendeur, Gato lui pèse quarante grammes d'or en échange des précieuses bouteilles. C'est un prix dément, cinquante fois la valeur réelle pour une merde pareille. Mais Gato s'en moque, il est prêt à vendre père, mère, femme et enfants et lui-même s'il le faut pour les avoir. Le vendeur n'est pas encore reparti que Gato, assis sur un rocher, commence à boire à grandes gorgées.

Il va se taper les sept litres en deux jours à lui tout seul. Je ne bois pas et l'Indien non plus. Deux jours pendant lesquels il va hurler, dégueuler, se prendre des gamelles soignées, se pisser dessus, bref foutre un bordel pas possible. La première bouteille ne lui fera pas la journée : il déambule dans le camp, saccage pas mal de trucs. Je dois repousser ses assauts d'ivrogne en mal d'affection ; il s'écroule enfin, mais se réveille, se met à boire un grand coup, titube et s'écroule à nouveau. Il passe une bonne partie des deux jours suivants affalé dans un coin, sa précieuse bouteille serrée contre lui, à divaguer et à chanter. De temps en temps, un élan le prend, il se lève avec de grandes résolutions, mais heureusement ne tient pas longtemps debout.

Je ne travaille pas pendant ces deux jours, à part quelques batées. J'attends que ça passe, je sais que les vieux soiffards ont une résistance peu commune, mais là il me souffle.

L'Indien ne le quitte pas des yeux, il le ramasse, l'empêche de trop s'éloigner, avec des gestes qui démontrent une vieille habitude. Le deuxième gallon est vide au milieu du troisième jour et Gato, dans un dernier hoquet, sombre dans le coma. L'Indien l'emporte comme une poupée de chiffon et le couche dans son lit. Je suis curieux de voir dans quel état il va émerger.

Le lendemain matin, la gueule blafarde, allongé dans ses vêtements souillés, il appelle l'Indien d'une voix pâteuse :

« J'suis dans les vaps, va me chercher une bouteille. »

Il recommence à ronfler et l'Indien m'explique qu'après une cuite pareille, la seule possibilité de récupérer est de continuer à boire, mais très peu, quelques gorgées, pour combattre le mal par le mal. Il va à Karate acheter une bouteille.

*

Je décide d'aller avec lui afin de reconnaître le chemin. Pour aller à Karate, il doit passer par la cabane de Miguel, et puis, pour une fois, je vais marcher dans la jungle sans me paumer.

Il part au pas de course. Mes pieds sont en bon état maintenant, avec une couche de corne et je peux le suivre sans problème. Je lui emprunte sa machette pour faire des marques sur les arbres en prévision de mon retour. Trois heures après, on est chez Miguel : c'est bien plus rapide en ligne droite ! Mais je suis crevé en arrivant, je vais attendre son retour ici avec Miguel et ses deux compagnes.

Il ne s'arrête pas et continue son chemin à la même vitesse. Je me fais une provision d'herbe, la mienne est presque épuisée. Ils sont contents de me voir et Rosa me fait remarquer que j'ai maigri. L'évocation de Gato bourré à mort les amuse beaucoup et la disparition de Chato les attriste. La nuit est presque tombée quand l'Indien revient. Comment a-t-il fait pour aller si vite ? Il n'a pas l'air essoufflé. Je propose qu'on dorme ici.

« Je dois partir, mon maître est malade, il a besoin de moi.

— Mais il va faire nuit dans dix minutes, couillon ! Où veux-tu aller ? »

Il demande une bougie à Miguel et se fabrique une lanterne avec une boîte de conserve découpée sur un côté. Son phare à iode à la main, il me fait signe, et s'enfonce dans la nuit. S'il le fait, je peux le faire. Je le suis.

Gato a mis toute la journée à se remettre. Assis sur son lit, un verre à la main, buvant à petites gorgées, il n'a pas dit un mot.

Le lendemain, il a récupéré et on peut se remettre au travail.

*

Ça fait maintenant plus de trois semaines que je bosse avec Gato et j'ai presque cent dix grammes d'or. Tout va bien, mais je suis un peu inquiet car, bien que je mange convenablement, mes forces continuent de diminuer et je sens que j'ai beaucoup maigri. En outre, je dors très mal, à cause de l'humidité, et, même bien arrangé, un lit en rondins de bois reste inconfortable.

À plusieurs reprises, j'ai entendu Gato revenir de la rivière avec la catiadora et se recoucher discrètement. Un matin, entre chien et loup, je le vois quitter le campement avec la catiadora. Je le laisse s'éloigner puis je me lève et le suis. Le jour n'est pas levé. J'essaie de marcher sans bruit, à l'aveuglette. Je crois l'avoir perdu, quand je le vois. Il est accroupi à dix mètres de moi. Il est en train de chier dans la batée. Pas

besoin de dessin. Pendant le boulot, ce salaud avale en douce les pépites, puis il les récupère par le cul. La rage me prend. S'il y a un truc qui me rend fou c'est qu'on essaie de m'arnaquer. Et ce salaud utilise pour ça la catiadora dans laquelle on fait cuire le riz ! J'ai envie de le descendre. Je sors doucement mon revolver. Mais son instinct de tricheur, toujours sur le qui-vive, lui fait relever la tête. Il me voit, le flingue à la main et fait un bond de côté. La balle frappe le sol juste entre ses jambes et il détale, le pantalon sur les chevilles. C'est ce qui le sauve, car je ne tire jamais dans le dos des gens. Je m'approche, non pour voir ce qu'il y a dedans – je m'en doute –, mais parce que dans sa panique Gato a oublié son précieux bocal. Je le récupère. Il y a facilement deux cent cinquante grammes, tout en pépites. Pendant qu'on se partageait les paillettes, ce salaud se gardait les gros morceaux. Je regrette de l'avoir loupé. Quand je reviens au campement, l'Indien est debout, effrayé, il me voit avec le bocal, le revolver à la main. Il a entendu la détonation. Il est persuadé que j'ai descendu Gato et croit que ça va être son tour.

« N'aie pas peur. Je n'ai pas tué Gato. Mais dis-lui qu'il a eu de la chance. Dis-lui aussi que je ne veux plus le revoir et qu'il s'arrange pour ne jamais être sur mon chemin car je ne le louperai pas.

— Si Señor.

— Et ne reste pas avec lui car il ne te donnera rien.

— Si Señor. »

Ce pauvre type est incapable de dire autre chose, visiblement les événements le dépassent et mes paroles sont trop compliquées pour son cerveau d'idiot. Il me regarde, complètement désemparé, sûr que j'ai tué son dieu.

Je ne veux pas rester ici plus longtemps et avant de partir je prends son fusil, casse la crosse contre un pilier de la cabane et lui balance une pépite d'une dizaine de grammes. Elle tombe à ses pieds, mais il ne la ramasse pas. Il lui faudra sans doute plusieurs jours pour comprendre, si sa tête n'éclate pas avant. Je le laisse à son vide intellectuel et je repars vers Karate.

*

Ma colère est tombée. Je rigole tout seul en revoyant l'image de Gato détalant la merde au cul. Finalement, je n'ai pas fait une mauvaise affaire. Sa tricherie m'a mis en possession de trois cent cinquante grammes d'or. Je transvase ma part dans le flacon. Je marche depuis une heure environ quand un étourdissement me prend. En quelques minutes, je suis trempé de sueur et mes jambes ne me

portent plus. Je dois m'asseoir sur le sol. Ma tête tourne et ma vue se trouble. Je perds conscience. Je resterai toute la journée et la nuit allongé par terre, grelottant. Je suis incapable de me relever, et le moindre mouvement est un supplice. Je suis brûlant, en sueur, et je claque des dents. Au matin, la crise diminue un peu et je me remets lentement en marche. Chaque pas est un effort, je dois m'appuyer aux arbres car la tête me tourne. C'est dans cet état que j'arrive le soir chez Miguel, guidé par les encoches que j'avais pris soin de faire.

« Que t'arrive-t-il, le Français ? » me demande Miguel.

Je suis incapable de parler, je n'ai qu'une envie, m'allonger. Je m'écroule sur le lit après avoir caché l'or sous les feuilles du matelas : j'ai confiance en Miguel, en Rosa mais la Pouffiasse ne m'inspire rien qui vaille.

Rosa, contente de me revoir, mais inquiète de mon état, enlève ma chemise trempée et m'installe plusieurs couvertures, puis elle me masse les bras et les jambes. Pendant les deux jours du plus fort de la crise, je délire, inconscient. Rosa qui s'occupe beaucoup de moi, me demande un matin :

« Qui est Diane ? C'est ton amour ? »

J'acquiesce.

« Quand tu délires, tu prononces beaucoup son nom ! »

C'est vrai que je pense beaucoup à Diane et que j'aimerais la revoir.

Miguel ne s'inquiète pas. Pour lui, toutes les maladies sont des *mal de vientre*, des indigestions, et il suffit d'attendre pour que ça passe. Pourtant, mes bras commencent à se bloquer et je fais tous les gestes au ralenti. Je suis incapable d'avaler, et quand j'avale, je dégueule tout, même les liquides, et je sue comme un damné ; mon urine est sale, malodorante. Je reconnais les symptômes de la malaria, maladie que je traîne depuis plus de dix ans. Mais cette crise me semble plus sévère.

Au matin du troisième jour, ça ne va pas mieux. Je sens que si je reste ici, je vais crever. Je vais essayer de retourner à Karate. L'effort que je fournis en me levant me fait tourner la tête, et je dégueule de la bile. J'imagine le calvaire qui m'attend. La brave Rosa propose de m'accompagner mais vu ses difficultés à se mouvoir, elle ne me serait pas très utile.

*

C'est l'enfer. Il va durer deux jours. Chaque enjambée m'est pénible, je marche lentement, incapable de faire de grands pas. Je dois

gravir la moindre côte à quatre pattes, m'arrêtant sans cesse. À la première descente, mon propre poids m'entraîne et je boule jusqu' à la rivière. Je suis à moitié assommé, je reste longtemps allongé dans la boue, les pieds dans l'eau, sans pouvoir me relever. J'ai mal dans tout le corps, je sombre dans l'inconscience. Les premiers rayons du soleil me réchauffent et me donnent la force nécessaire pour repartir. J'ai perdu ma chemise en haillons depuis un bon moment, et attaché mon short en lambeaux avec les courroies du holster. Malgré toutes mes chutes, j'ai réussi à conserver mon précieux flacon. Lorsque vers midi, les feuillages qui s'éclaircissent me laissent entrevoir la plage, j'ai envie de crier victoire. Mais je ne suis pas encore au bout de mes peines.

Sur la plage, je marche par étapes courtes. Je me fixe un point, un cocotier, un gros rocher, un buisson, à une centaine de mètres, et m'efforce de les atteindre. Je franchis ces courtes distances sans quitter le repère des yeux. Je m'allonge pour reprendre des forces, et recommence, un cocotier, un rocher, un cocotier. Chaque étape est une victoire qui me donne de la force pour la suivante, mais les haltes sont de plus en plus longues. Je m'oblige à repartir, car si je m'arrête trop longtemps, je resterai cloué sur place. Souvent la tentation est grande d'abandonner, mais la volonté d'en sortir et mon désir de revoir Diane me stimulent. J'arrive enfin à Karate.

*

Saltarana ne me reconnaît pas. Je suis sale, pas rasé depuis cinq semaines, amaigri, les yeux fiévreux. Il va chercher Mr. Bill.

Le Canadien m'emmène chez lui. Inquiet de mon état, il propose de me conduire le lendemain à San José avec l'avion de la Compagnie.

Au matin, je récupère mes affaires propres, laissées chez Saltarana. Mon jean flotte autour de mes jambes et c'est avec beaucoup de difficulté que j'enfile mes bottes. Je me rase avec peine et me découvre dans la glace : je comprends la surprise de Saltarana, j'ai vraiment une gueule de cadavre. Je lui donne mon revolver.

J'embarque sous l'œil narquois de Fucking, cet enfoiré exulte de me voir dans cet état.

*

À San José, une camionnette de la Compagnie nous prend à l'aéroport et nous dépose sur la place centrale où les Canadiens ont leurs bureaux, à cinquante mètres de l'hôtel America. Ces derniers

mètres me paraissent très longs et je mets beaucoup de temps. Surpris de me voir dans cet état, le patron m'aide à monter les marches qui mènent à la réception. Là, un message de Diane m'attend qui m'apprend où la joindre.

Je fais composer le numéro par l'employé.

« Allô ?

— Salut, ma belle.

— Où es-tu ?

— À San José, mon petit. Écoute, ne me pose pas de question, je suis mal en point. Prends un taxi et viens me chercher à la pension America. Fais vite, ma chérie. »

Je raccroche. Ces quelques mots m'ont fatigué, mais je suis heureux. Je vais revoir Diane.

Quelques minutes plus tard, elle est là. Son sourire disparaît dès qu'elle me voit.

« Chéri, que s'est-il passé ?

— J'ai la malaria. Rien de grave, mais j'ai besoin de repos. »

Ses beaux yeux verts cherchent le compagnon qu'elle a laissé il y a cinq semaines. Elle veut se jeter dans mes bras, mais je la repousse gentiment, car je me sens sale et puant.

Dans le taxi qui nous emmène chez Jean-Paul, serrée contre moi, elle me détaille et je vois qu'elle a du mal à contenir ses larmes. Lorsque nous arrivons, elle m'aide à sortir de la voiture. Elle me fait asseoir dans un fauteuil, m'embrasse sur le front et va me préparer un bain. Lorsqu'elle revient, elle me déshabille doucement, me retire les bottes délicatement car j'ai les pieds enflés et douloureux.

Une demi-heure plus tard, propre, j'ai enfin figure humaine. Enveloppé dans un peignoir, je bois un thé. Diane, installée en face de moi, me regarde. Une gêne s'est installée entre nous, car nous n'osons pas aborder le sujet de la maladie. Elle a bien remarqué ma maigreur lors du bain, mais peut-elle deviner à quel point je me sens mal ? Je lui donne le flacon d'or, je m'apprête à lui raconter l'épisode Gato, lorsque je sens une nouvelle crise monter et les tremblements qui me reprennent me font lâcher la tasse.

« Viens t'allonger, me dit Diane.

— Ne t'inquiète pas, c'est juste une crise de malaria. Pas de problèmes. »

Puis c'est Jean-Paul qui arrive. Pour lui aussi c'est un choc. Allongé sous une masse de couvertures, je dois avoir l'air encore plus maigre. D'un signe, il entraîne Diane à l'écart, il n'ose pas poser de questions devant moi, et comme beaucoup d'homosexuels, il a une terrible crainte des maladies.

Il va chercher un médecin, un ami à lui, qui habite juste en face. C'est un brave type, qui me prend la température et m'ausculte rapidement. Son diagnostic : fièvre infectieuse. Il veut me faire hospitaliser immédiatement. Je refuse. J'ai déjà connu les hôpitaux du tiers-monde, Afrique, Asie, Amérique du Sud, et je n'ai aucune envie d'y remettre les pieds. Je sais ce que j'ai, je peux très bien me soigner tout seul, là-bas ils sont capables de m'achever.

« Ce n'est pas raisonnable, me dit-il, vous avez besoin de soins constants. Il faut faire des analyses pour identifier le virus. Cela peut être contagieux et vous n'avez pas le droit de refuser l'hospitalisation. »

Ce ne sont pas les paroles sensées de ce bon doc qui me convaincront, mais les yeux de Diane qui me supplient d'accepter.

À l'hôpital Calderón Guardia, le docteur s'occupe des formalités pendant que je fais mes adieux à Diane. Allongé sur un brancard, ses mains dans les miennes, j'essaie de la réconforter. Son beau visage est couvert de larmes. Je me rends compte à quel point je l'aime. À peine l'ai-je retrouvée que je dois la quitter. J'ai le cœur serré.

« Ne t'inquiète pas, je m'en sortirai. »

Le docteur parle avec un de ses collègues et je vois dans le regard des infirmiers qui viennent me chercher qu'ils m'ont déjà condamné. Pour eux, je suis un mort en sursis. Ils m'emmènent sur un lit roulant et Diane me regarde partir. Elle pleure sans retenue. Je lui fais un dernier signe de la main et elle disparaît de ma vue.

L'un des infirmiers me fait une piqûre antispasmodique pour me relaxer, le seul traitement que j'aurai en dix jours d'hospitalisation. Pendant qu'un jeune interne me fait une fiche de santé, on me pèse : soixante-deux kilos. J'ai maigri de vingt-huit kilos en cinq semaines !

On m'installe dans une chambre indépendante, juste en face d'une grande pièce noire et silencieuse. Le soir, une petite infirmière boulotte m'apporte le dîner : j'avale quelques bouchées que je vomis aussitôt. Elle me donne des calmants et des somnifères. Je lui en demande plus car je sais que mon corps, habitué aux excès de drogue, ne résiste que trop bien aux narcotiques. Et c'est bourré de calmants que je m'endors, bercé par son babillage.

C'est elle qui me réveille le lendemain pour le repas de midi. Elle est gentille mais bavarde. Contente de discuter avec un étranger, elle m'abrutit de questions sur Osa ou Paris. Je ne l'écoute plus, car depuis quelques instants, j'ai remarqué un bruit bizarre, qui vient de la chambre d'en face. Une sorte de râle amplifié. Stoppant le flot de ses paroles, je lui demande :

« Qui fait ce bruit ? »

Avec un grand sourire, elle ouvre la porte. Il y a douze lits, avec

douze moribonds, qui attendent, une croix au-dessus du lit, condamnés. D'un de ces lits s'élève le râle qui m'avait intrigué, une respiration saccadée. C'est l'antichambre de la mort, on y met les malades qui n'ont plus aucune chance d'en sortir.

Je comprends maintenant pourquoi je ne suis pas dans une chambre commune, dans l'autre aile de l'hôpital. Ces enfoirés m'ont mis ici pour s'éviter une fatigue inutile. Encore heureux qu'ils ne m'aient pas mis avec ces pauvres types. Je ne sais pas encore si je suis foutu. Mais une chose est sûre, je ne crèverai pas ici. Une balle dans la tête est encore la meilleure solution. La nuit suivante, je dors très peu. Comme prévu, les somnifères ne sont pas assez forts. Je pense à Diane, à notre fils mort, à cette putain de malchance qui s'abat sur nous depuis plus de deux ans maintenant. Diane qui était née pour être heureuse, et qui prend baffe sur baffe.

Je suis perdu dans mes pensées lorsque j'entends du bruit dans le couloir. Je remarque aussi que le râle du vieux a cessé. Poussé par la curiosité, je me lève.

Le vieux a calanché et est entouré par deux infirmiers qui lui retirent le bas du pyjama, en discutant. Puis sans s'arrêter de parler, d'un geste habituel, ils lui appuient un grand coup sur le ventre pour le vider de sa merde, et, toujours sans la moindre émotion malgré l'odeur, ils l'emballent dans le drap, le jettent sur un chariot. Et zou ! un paquet cadeau pour les vers. Il n'y a aucune humanité, aucun sentiment dans leurs gestes, ces deux croque-morts agissent sans émotion, blasés sans doute par les centaines de personnes qu'ils ont dû empaqueter.

Mais ce qui me choque le plus, ce sont les croix au-dessus des lits. Pauvres types ! Dès qu'ils ont cette putain de croix sur leur tête, ils sont foutus. Ils n'ont pas droit au miracle. « O.K. ! mon vieux, tu as ta croix, dépêche-toi de crever. » Plus tard, des hypocrites en soutane verseront une larme de crocodile sur leur vie exemplaire. Je retourne dans ma chambre, plus décidé que jamais à sortir vivant d'ici.

*

Le lendemain matin, après un petit déjeuner que j'ai pu garder, j'ai droit à la visite du curé. Ce charognard n'a pas perdu de temps.

« Mon fils, parles-tu espagnol ? » Je ne réponds pas.

« Es-tu prêt à paraître devant ton Créateur ? »

Lui aussi m'a déjà condamné. Je l'interromps aussitôt :

« Écoute, fils de pute, je me suis baisé six bonnes sœurs et une mère supérieure, j'ai forniqué, pissé et chié dans des églises, mais je

n'ai jamais enculé un prêtre. Comme ta sale gueule ne m'inspire pas, je me contenterai d'une pipe, cela m'ouvrira peut-être les portes du paradis. »

Le charognard s'est relevé, offusqué.

« Mon fils, vous délirez !

— Tire-toi, salope, tu pues. »

Je prends une de mes bottes pour lui en foutre un coup sur la gueule. Mais mon geste manque de force et de rapidité. Je le touche à l'épaule. La haine m'anime, et je me relève pour le finir. Le charognard recule jusqu'à la porte, essaie de m'envoyer un rapide signe de croix, que j'esquive de justesse. Il disparaît alors que je cherche un autre projectile. Je suis content d'avoir dégagé cette charogne. Satan est vaincu.

Je me fous de la religion, elle ne me dérange pas. Je sais que les faibles ont besoin de quelque chose à quoi se raccrocher, une carotte pour oublier le bâton. Souffre mon frère, ferme ta gueule et travaille, ta place au paradis est assurée… C'est pas un truc pour moi.

Mais ce sont ces chacals en soutane que je hais. À part une demi-douzaine de missionnaires rencontrés au cours de mes aventures, je n'ai vu que des hypocrites, jouisseurs et profiteurs. Surtout dans les pays sous-développés où la crédulité des masses est plus grande. Dans le Sahel, en plein pays touché par la sécheresse, alors que les gosses crevaient la faim et tombaient comme des mouches, je les ai vus trafiquer avec la nourriture, échanger un bol de riz contre les faveurs de gamins affamés. À l'abri dans leur mission, ces modernes curés bouffaient, buvaient et baisaient comme des salopards pendant que les gens crevaient autour d'eux. À côté de cela, ils continuent à dire la messe, prêchant l'abnégation et le repentir.

Un jour, j'ai pu en choper un et je l'ai tabassé. Ce qui m'a valu pas mal d'ennuis avec les autorités locales qui fricotaient avec la curaille.

Cet incident m'a rendu populaire dans cette partie de l'hôpital. Des malades, des internes viennent voir « el Francés », chercheur d'or et fou. Le docteur m'a apporté un jeu d'échecs. Il travaille dans un autre service mais s'échappe dès qu'il le peut pour prendre de mes nouvelles et faire une partie avec moi. Croyant et pratiquant, il ne comprend pas mon geste envers le charognard, et nous avons de grandes conversations théologiques. C'est un brave type et je lui dois beaucoup.

On ne me donne toujours pas de traitement, mais chaque jour, ces vampires viennent me tirer du sang pour faire des analyses. J'arrive maintenant à garder la nourriture et commence à manger régulièrement, je sais que je m'en sortirai.

Je joue tous les soirs aux échecs avec un petit vieux, un ancien

professeur. Il est au service des cardiaques, hospitalisé depuis deux mois, et se sait condamné. Il est gentil, mais son histoire est classique : marié très jeune, père de deux enfants, il a travaillé toute sa vie. Bien que catholique fervent, il a une sacrée trouille de mourir ; sa femme l'a fait cocu depuis toujours et l'a déjà oublié. Il crève tout seul à l'hôpital et ses enfants ne viennent jamais le voir. Un jour, il pleure et commence à s'apitoyer sur son sort. Je l'arrête aussitôt.

« Écoute prof, tu as eu la vie que tu as choisie, ne compte pas sur moi pour te plaindre. »

Je n'aime pas ceux qui pleurnichent. Ce soir, il n'est pas venu jouer aux échecs, je le retrouve plus tard : il a pris place dans la chambre des morts. Il est inconscient, je sais que c'est fini pour lui. La mort l'a mis mat avant moi.

Au matin, plus défoncé que d'habitude, j'aperçois le charognard qui lui donne l'extrême-onction. On dirait un corbeau surveillant son repas. C'en est trop, je ramasse un broc d'eau et le lui jette en l'injuriant. Par malchance, je ne suis pas encore très habile, et c'est le prof qui écope du cadeau. Le curé part en courant. Au regard des infirmiers, je comprends que je suis peut-être allé un peu trop loin. Pourvu qu'ils ne me prennent pas pour un fou ! Un peu anxieux, je vois arriver le directeur qui me dit :

« Je ne sais pas comment cela se passe dans les hôpitaux français, mais au Costa Rica, on respecte les mourants. Vous sortez cet après-midi. »

L'infirmière en chef, au moment de me rendre mes habits, me fait promettre de repasser pour les examens. J'acquiesce, mais je sais que je ne reviendrai pas. Pour moi, c'est fini, je suis guéri. Il ne me reste qu'un mal de tête persistant. Je téléphone à Diane pour qu'elle vienne me chercher.

Une demi-heure après, je suis dehors. Je m'en suis encore tiré. Pour combien de temps ?

DEUXIÈME PARTIE

On n'apprécie vraiment les petits plaisirs que si l'on en a été privé. Ces quatre semaines à San José ont été avant tout une recherche de moments agréables, de petits bonheurs, de joies de la ville.

Quand je suis sorti de l'hôpital, nous nous sommes installés au Grand Hôtel de Costa Rica, luxueux, en plein centre de San José. Après tant de moments pénibles, j'avais un immense besoin de propreté et d'une vie normale.

Nous avons vendu l'or très vite, sans le toucher, sans même le peser. C'est le bijoutier de la 2e Avenue, chez qui nous l'avons négocié, qui s'est chargé de le faire devant nous. Il n'a pas compris notre réticence à manipuler cet or. Il ne pouvait pas savoir par quel chemin ténébreux il était passé ! Enfin, c'est avec trois mille huit cents dollars en poche que j'ai fait ma réapparition au chaud soleil de la capitale.

San José est une ville qui, loin d'atteindre la propreté et l'animation d'une capitale occidentale, propose plus de plaisirs que n'importe quelle ville d'Amérique centrale. Construite à la manière américaine – ses rues numérotées – elle n'en garde pas moins son côté latin. Bruyante et animée le jour, elle est déserte la nuit. Il ne faut pas compter y vivre des émotions fortes. Ce n'est pas la capitale du vice ou de la violence. À côté de ses voisines, Managua ou Panamá City, elle mérite bien son nom de « Suisse de l'Amérique centrale ». On trouve tout à San José, mais à petites doses.

Les putes sont couchées à trois heures du matin, les bars ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre se comptent sur les doigts d'une main, et dans la *Zona Roja,* le quartier dangereux de la ville, le pire qui puisse arriver est d'être bousculé par un ivrogne à la sortie d'un bar pouilleux. C'est une capitale de paysans. Il s'en dégage une impression de sécurité, de tranquillité, qui surprend agréablement quand on arrive de pays voisins. Cela me convient parfaitement, j'ai eu ma part d'émotions, j'ai besoin de paix.

Nous fêtons nos retrouvailles physiques avec Diane et aucun plaisir n'est comparable à celui que nous donne le renouvellement de nos étreintes. Nous passons des journées entières dans la chambre, hors du monde.

Je devrais arrêter de fumer mais je n'y arrive pas.

*

Diane se sent bien. Elle apprécie ce moment de calme, où je suis près d'elle, loin des dangers d'Osa. Sans qu'elle me le dise, je sais

qu'elle aimerait ne pas y retourner et aspire à une vie citadine. Jean-Paul nous a parlé d'un night-club que vend sa voisine, une Américaine installée dans le pays depuis longtemps. Le prix est correct, le club est très bien situé, il se trouve juste en face de l'hôtel. Bien arrangé, ce serait une bonne affaire : Diane est intéressée, moi pas.

J'ai eu plusieurs boîtes de nuit. La première, à l'âge de dix-huit ans en Argentine, puis deux autres à Toronto, à vingt et un ans. Je ne me plais plus dans les villes, et l'aventure des night-clubs est limitée. Mais, surtout, je sais que ma route passe par Osa. Je n'ai pas souffert pour rien ni passé des semaines à connaître l'or, supporté la bêtise des oreros pour tout laisser tomber. Pour l'instant, je termine ma convalescence. Mais l'inactivité me pèse déjà et j'aimerais trouver de quoi m'occuper.

Je commence donc à tourner dans San José, à la recherche d'une aventure. Je repère rapidement quatre endroits qui peuvent être intéressants : le Manolo, bar cafétéria situé dans le centre où viennent presque tous les touristes, où il est possible de faire des rencontres. Le Soda Palace, le plus vieux bar de la ville, toujours animé. S'y réunissent une bonne partie des Européens installés au Costa Rica. Assez âgés dans l'ensemble, ils connaissent les possibilités du pays pour y avoir vécu de petits trafics ou de commerces plus ou moins légaux. Ils végètent là, profitant du soleil et des petites filles.

Seul café avec terrasse de tout San José, le bar de l'hôtel Costa Rica fait aussi partie des bons endroits. Les investisseurs gringos y descendent généralement et beaucoup de gros marchés sont traités entre le fromage et le café : cela va du *real estate business* à l'achat de cargaison d'armes ou de drogue. Enfin, il y a l'Esmeralda, le rendez-vous des trafiquants d'art précolombien, que j'ai connu en essayant d'y vendre mes poteries lors de mon premier passage.

C'est Diane, en allant chercher le courrier à l'ambassade de France, qui dénichera l'occasion que je cherche. On l'y connaît bien pour nos fouilles et notre commerce ancien : un membre de l'ambassade lui a demandé d'entrer en contact avec un de ses amis, fonctionnaire également, mais à l'ambassade de… (Je tairai ici les noms de ces fonctionnaires véreux.) Le lendemain, je me rends là-bas, et j'y suis reçu par un couple sympathique.

« Qu'est-ce qu'ils voulaient ? me demande Diane à mon retour.

— Je pense qu'il y a quelque chose d'intéressant. Les petits malins veulent acheter un demi-kilo d'or précolombien. Ils veulent des petites pièces portables en bijoux. Ils se prétendent collectionneurs, mais je ne les crois pas. Ils ne veulent pas payer plus de quarante dollars le gramme d'or ancien.

— Qu'est-ce qu'ils veulent à ce prix-là ?

— Du faux, tout simplement ! Mais de parfaites imitations. Ils sont assez fins pour ne pas le dire directement, mais vu le prix qu'ils veulent payer, ils sont conscients qu'ils ne peuvent pas avoir de l'authentique. À moi de trouver de bonnes imitations.

— Tu penses en trouver ici ?

— Là où l'authenticité est chèrement prisée, il y a obligatoirement des contrefaçons. J'ai vu des faussaires d'art précolombien au Pérou, en Équateur, en Colombie, il y en a sûrement ici. Je vais bien voir, cela m'occupera. »

*

L'Esmeralda est un des quelques bars ouverts jour et nuit. Le soir, c'est le rendez-vous des mariachis, ces chanteurs importés du Mexique, reconnaissables à leurs grands sombreros, leurs pantalons collants à triple rangée de boutons de cuivre sur les côtés, et leurs têtes d'abrutis. De jour, c'est le quartier général des trafiquants de précolombien.

On pourrait les imaginer avec des mines patibulaires, mais pas du tout. Ce sont tous des petits vieux tranquilles avec des bonnes têtes de père de famille. Ils ont, enfouis dans leurs poches, des objets d'or et de jade qui attendent le client. Un seul d'entre eux a essayé de se donner un genre, en portant continuellement des lunettes noires, les cheveux bien gominés. Il ressemble à un mac marseillais des années 50.

Lorsque je m'installe dans ce bouge, j'y retrouve une vieille connaissance, Carlos Finca. C'est un petit gros, la cinquantaine, jovial. Il essaie toujours de me refiler des trucs sans valeur à des prix exorbitants.

« Écoute, Carlos, j'ai un acheteur pour des petits *huacas* en or… »

Je n'ai pas terminé ma phrase qu'il a déjà déballé le contenu de ses poches sur la table : des bouts de poteries, du jade et des morceaux d'or sans valeur. Je vois le moment où il va ajouter sa montre et ses chaussures et me faire un prix pour le tout.

« Non, Carlos, cela ne m'intéresse pas. Je veux acheter un demi-kilo d'or en figurines. Des petites pièces si possible, à pas plus de vingt-cinq dollars le gramme. Il y a une bonne commission pour toi, si tu m'aides. De bonnes imitations feront l'affaire. »

Au mot imitation, il joue l'indigné. Il hésite et je le comprends. Il n'est qu'un intermédiaire et en me révélant ses sources, il court le risque de se faire éliminer de la transaction. C'est la promesse d'un bon pourcentage qui le décide à m'aider.

Je vais le laisser mijoter quelque temps. S'il y a, comme je le

pense, une équipe de faussaires, ma demande devrait les faire bouger.

*

Je discute souvent avec les petits cireurs de bottes, qui ont d'excellentes informations. Rabatteurs de putes, vendeurs d'herbe, ce sont de très bons guides. L'un d'eux m'emmène un soir dans un endroit étonnant appelé le Bunker. C'est une maison située dans la zone rouge. Une grande grille, où il faut montrer patte blanche, protège l'entrée. Quelques marches, un couloir, et on arrive dans un endroit qui tient de la cour des miracles. Dans cette cave transformée en bar, toute la jeune pègre de San José est là : voyous, cireurs-dealers, voleurs et putes se retrouvent ici. L'herbe et l'alcool sont en vente libre au comptoir et toute cette saine jeunesse gît là, raide défoncée.

Finalement, Carlos a eu les renseignements. Lorsque nous arrivons à l'Esmeralda, il n'est pas encore là. Ce qui nous vaut la visite des autres vendeurs. Le bruit a couru que je suis dans le business et ils viennent tenter leur chance. Nous avons droit à un déballage d'objets assez minables et surtout très chers. Il y a trop d'intermédiaires qui se sucrent au passage.

Je joue un peu avec l'un des vendeurs :

« Regarde, le Français, c'est joli, non ?

— Très, très joli.

— Je le vends cinq mille colons. Un prix spécial pour toi.

— C'est vrai, c'est pas cher du tout.

— Alors, tu l'achètes ? demande-t-il, l'espoir au fond des yeux.

— Non. »

Ce genre de dialogue de sourds m'amuse toujours. Quand ces cons se font un peu trop insistants avec leurs verroteries, Diane leur réplique que leurs objets sont laids, ce qui met un terme à toute discussion.

Heureusement, Carlos Finca vient nous chercher. Il a pu toucher plusieurs personnes. Nous allons voir successivement Colman, patron de la Casa del Cacique, située sur la 2e Avenue, le gros Sergio, propriétaire d'une boutique d'achat d'or, le directeur de la Galerie précolombienne et Julio Nargas qui possède une maison de change sur l'Avenue Centrale.

Je ne peux conclure aucune affaire car ils se retranchent derrière leur déclaration de pièces authentiques, donc chères. Ils ne doivent pas voir souvent des étrangers à la recherche de faux. Arnaqueurs de profession, il ne leur est jamais venu à l'idée de vendre du faux pour

du faux, traiter sans mentir attenterait à leur honneur. Tant pis. Avec mon mal de crâne, je mets rapidement un terme à ces discussions stériles. Si les petits malins de l'ambassade téléphonent, qu'ils aillent faire leur marché eux-mêmes ! De toute façon, je suis en convalescence et je n'ai pas trop envie de me fatiguer.

Je suis toujours dans cet état d'esprit quand le vieux Carlos réapparaît à l'hôtel :

« Francés. Chocho veut te voir. Ta proposition l'intéresse. »

Je n'y crois pas trop, mais, n'ayant rien à perdre, je vais au rendez-vous. Et c'est ainsi que je fais la connaissance de Chocho Verde, le plus grand faussaire du Costa Rica.

Je ne voudrais pas avoir l'air de me répéter en disant que c'est un gros, alors sachez qu'ici prospérité rime avec obésité. Un bon ventre est un signe extérieur de richesse, comme en Asie.

Chocho Verde est souriant. Plus intelligent que ses confrères, il va droit au but :

« Bonjour le Français, Carlos m'a dit ce que tu cherches. À ce prix, je ne peux t'offrir que du faux. »

Enfin quelqu'un qui comprend.

« D'accord, mais il faut de la bonne imitation, qui puisse passer en Europe, et surtout de l'or qui soit supérieur à vingt carats.

— Tu veux les vendre là-bas ?

— Non, c'est une commande. Mais je pense que mon acheteur, lui, ira les négocier en Europe.

— Bon, je vais te montrer quelques pièces qui sortent de ma fabrique. Je ne débite malheureusement pas beaucoup car le travail est soigné, mais je couvre quand même San José.

— J'ai vu Julio Nargas et les autres, ils m'ont surtout parlé d'authentiques.

— C'est moi qui les ravitaille, dit-il dans un grand sourire. S'il y a jamais eu le moindre objet authentique chez eux, c'est vraiment par hasard. Je vais t'expliquer. Quand des huacas sont trouvées, elles ne restent pas longtemps sur le marché local. Soit elles partent rapidement vers les États-Unis, soit mes rabatteurs me les ramènent. Ce sont ces pièces originales qui servent de modèles. Nous employons la même méthode que les Indiens, la cire perdue. Je peux te montrer, si tu veux, quelques-unes de mes pièces qui se trouvent au musée de l'Or à San José. Il y en a aussi dans les musées américains et européens. J'en suis très fier ! Pour tout dire, il m'est arrivé de racheter comme authentiques des pièces que j'avais fabriquées quelques années auparavant.

— Les experts sont donc si mauvais que ça ?

— Il n'y a pas de véritables experts en or précolombien. J'ai réussi à abuser le plus connu de ceux qui se prétendent tels. Il s'appelle Noli et vit à New York. Lorsque je lui envoie un lot important, je glisse un dixième d'authentique. Il est arrivé qu'il m'ait retourné les vraies en me disant qu'elles étaient fausses, c'est vraiment un con. Quant aux experts locaux, à part le vieux Carlos Holtzer qui commence à devenir aveugle, il n'y a personne… »

Je trouve le gros Chocho vantard, mais ses reproductions sont très bonnes. Le convaincre de me vendre les objets au prix de vingt-cinq dollars le gramme n'est pas une chose facile. Finalement, après une discussion interminable, nous nous mettons d'accord. La somme totale à payer est de douze mille cinq cents dollars. Je devrai verser sept mille dollars en caution pour les objets et cinq mille cinq cents dollars après la vente.

La transaction est bonne, mais je suis dans une impasse. Où trouver cette caution ? De l'argent d'Osa, il ne me reste plus que deux mille dollars. Je ne peux cependant amener mes « ravioli » chez Chocho, pour deux raisons : ils tiennent à garder l'anonymat, et ce renard de Chocho essaierait de traiter directement. Ce sont des touristes francophones, rencontrés chez Manolo, qui vont m'apporter la solution.

*

Il faut dire que, quelques jours plus tôt, j'avais rencontré des types à l'Esmeralda. Mes bottes leur plaisaient, on s'était liés. Deux Canadiens, apparemment, un juif pied-noir et un Basque espagnol. Deux jours après ma rencontre avec Chocho, je retrouve à nouveau chez Manolo le pied-noir David et le Basque Roberto. Roberto me demande comment faire du fric rapide. David, le plus jeune, est assez sympa, style démerdard parisien. Roberto est plus malin, mais moins plaisant : c'est un petit voyou. Ils tombent à pic. Je vais voir ce qu'ils ont dans le ventre :

« Vous voulez gagner mille dollars rapidement ?

— Sûrement, me dit Roberto. Que faut-il faire ?

— J'ai un commerce en cours, mais je suis limité par le cash. J'ai besoin d'un prêt de cinq mille dollars pour quelques heures. Si vous les avez, je peux vous donner mille dollars d'intérêts. »

Ils se regardent. David est enthousiaste, mais Roberto se méfie :

« Qu'est-ce qu'on a comme garantie ? C'est quoi ton deal ? Après tout on ne te connaît pas. »

Ces questions, bien que pertinentes, m'énervent. Le gros Basque

m'est antipathique.

« Écoute, mon gros, des garanties, je n'en ai pas à t'offrir. Tu m'as demandé un commerce rapide : en voilà un. Quant au deal, c'est juste une vente de précolombien. »

Là, c'est David qui intervient :

« Ne t'énerve pas, Juan Carlos, Roberto est inquiet pour le fric, car si nous avons cinq mille dollars, c'est toute notre fortune. Nous avons dû faire plusieurs magouilles de traveller's checks pour atteindre cette somme et on a pris pas mal de risques.

— Si ça vous rassure, je peux faire le deal à la pension America, réserver une chambre près de la vôtre. Comme ça, vous pourrez garder un œil sur votre précieux pognon. C'est tout ce que je peux faire.

— Moi, ça me convient », dit David.

Roberto est plus réservé, mais finit par accepter.

Le lendemain, je conclus le deal avec l'Italien, qui commençait à s'impatienter. Le plus drôle, c'est que lui qui pensait rester dans l'anonymat, était espionné de partout. D'un côté, un homme de confiance de Chocho, chargé de me surveiller, en faction dans le hall : de l'autre, les deux guignols. Au bout d'une heure, il repartait avec cinq cents grammes d'objets en or, aigles, grenouilles, caciques : autant d'excellentes imitations, et vendues comme telles.

Après avoir payé tout le monde, cette opération me laisse un bénéfice de six mille dollars. Ce n'est pas le Pérou, mais cela suffit pour redescendre à Osa et commencer l'achat-vente. Je finirai de me guérir là-bas, car je ne veux pas redépenser ce capital à San José.

Le même soir, David et Roberto nous invitent au restaurant pour fêter ça. Au cours du dîner, je leur parle d'Osa et de mes projets. Vivement intéressés, ils demandent à m'accompagner. Roberto, en bon opportuniste, propose même de mettre son fric à ma disposition dans une sorte d'association. Ils insistent tellement que, je ne sais pourquoi, je commets l'erreur d'accepter. Eux voient ça comme une péripétie, un bon souvenir pour plus tard, et, si ça tourne mal, ils pourront toujours retourner chez papa et maman. Dans mon cas, l'aventure est un mode de vie et la moindre erreur peut être tragique. Il n'y a pas encore d'allocation chômage pour les aventuriers.

Je ne sais pas si c'est ce putain de mal de crâne qui m'empêche de penser ou le fait que je sois bien disposé à leur égard après ce petit service, toujours est-il que nous prenons rendez-vous pour le lendemain.

Nous sommes tous les quatre en fin de visa et il nous faut sortir du pays. Le plus simple est de prendre l'avion pour San Andres, une petite île colombienne à une heure d'avion de San José.

Le soir, lorsque nous sommes seuls, Diane, préoccupée, me demande :

« Pourquoi veux-tu t'embarrasser de ces gamins ? Dave est sympa mais n'a pas d'envergure. Quant à Roberto, ce n'est qu'un petit voyou qui ne m'inspire pas confiance. Il est profiteur et hypocrite.

— O.K., je sais que ce ne sont pas des recrues de choix. Mais après le service qu'ils m'ont rendu, je n'ai pas pu refuser. Nous pourrons toujours nous en séparer, s'ils deviennent trop encombrants.

— Autant le faire maintenant.

— Écoute, ma belle. Je comprends que tu préfères être seule avec moi, mais ce qui est fait est fait. Je n'ai qu'une parole et je ne reviendrai pas dessus. On verra bien. »

Maintenant encore, je ne peux expliquer cette erreur qu'en la mettant sur le compte de ma maladie.

*

Cela nous fait du bien d'aller à San Andres. Je sais que d'ici peu, on sera de nouveau dans la pourriture d'Osa et le séjour dans cette station balnéaire est très agréable. Plage l'après-midi, casino le soir et coke toute la journée.

Pour une des rares fois de ma vie, je suis raisonnable au casino. Je sais qu'une autre action m'attend et je ne prends pas de risques. En fait, c'est l'inactivité qui me fait jouer : dès que je commence à m'ennuyer, je me retrouve devant un tapis vert, et le désastre est proche. Ces deux dernières années ont été néfastes : les casinos de Macao, Vegas et Panama m'ont pris environ cent cinquante mille dollars, mes derniers sous.

Diane me fait remarquer que notre croupier garde les grosses coupures au lieu de les mettre dans la caisse. Très habile, il est capable de distribuer tout un deck de cartes avec le billet plié au creux de la main. Il sait que nous avons repéré son manège et augmente discrètement nos gains, il a dû s'assurer la complicité du surveillant de la table. Roberto, excité par la coke et le jeu, la tête gonflée par sa prochaine descente à Osa, veut le faire chanter. Pauvre petit voyou européen qui veut se mesurer à des Colombiens… Mon refus le fait se tenir tranquille. Il veut jouer les durs, mais reste lucide, et préfère marcher derrière moi à l'abri. Ce n'est vraiment pas une recrue de choix.

*

Le retour à San José se passe sans problème. Là, notre « copain » de l'ambassade de France me fait un magnifique cadeau. Un Magnum 357, chromé. C'est une arme qui a déjà servi, mais elle est superbe. Il a tenu à me remercier pour les services rendus à ses amis de l'autre ambassade. Les derniers achats effectués, nous prenons l'avion pour Golfito. Des troubles dans cette ville nous obligent à nous poser à Coto 47, petit village bananier, à une quarantaine de kilomètres. De là, nous louons un taxi-camionnette.

Un petit Tico d'aspect anodin me demande la permission de venir avec nous. Une fois arrivés à Golfito, le taxi est stoppé par des manifestants qui bloquent les rues. Je suis obligé de louer une barcasse qui nous emmène au bateau la *China,* toujours accompagnés du petit Tico silencieux. Voyage sans histoire, Dave et le Basque sont excités par la proximité de l'aventure.

Pour ma part, les événements de la matinée m'ont fatigué et je me repose à l'avant du bateau en compagnie de Diane. Avant de m'endormir, la pensée que je n'ai toujours pas de plan défini pour mes futures activités à Osa me traverse l'esprit. Mais, on verra sur place…

*

À l'arrivée, nous allons tous au bar de Jeremy, le Rancho de Oro. J'y retrouve Wayne, toujours assis devant une multitude de canettes. Il semble ne pas avoir bougé depuis la dernière fois. Je le revois avec plaisir. Il a eu des échos de ma maladie. Les Ticos ayant une tendance à exagérer, il est surpris de me voir vivant.

« Je te croyais mort. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Je lui raconte brièvement les épisodes de Karate et de Madrigal. L'anecdote de Gato, qu'il connaît bien, le fait rire aux larmes.

« C'est ton équipe ? me demande-t-il en me montrant Roberto et Dave.

— Pas vraiment. Ce sont deux touristes qui veulent connaître le grand frisson. Ils vont m'accompagner dans les montagnes. Nous avons un petit capital, je vais le faire travailler en achetant de l'or et en le revendant à Panamá.

— Où penses-tu aller ?

— Je ne sais pas encore.

— Alors, je te conseille Cerro de Oro. Beaucoup d'or sort de là-bas.

— C'est loin ? »

Je n'ai toujours pas vu de carte de la péninsule d'Osa. Il serait

peut-être temps que j'en achète une.

« Tu suis la route qui va au nord, celle qui traverse le fleuve Tigre, puis tu continues jusqu'au terrain d'atterrissage de Las Palmas. Après, tu te renseignes car il faut monter par les sentiers.

— Il y a un avion qui va là-bas ?

— Tu peux en louer un. Mais ce n'est pas loin, prenez plutôt un camion. »

À ce moment, le petit Tico qui était avec nous dans le taxi, s'approche et demande la permission de se joindre à nous. Il est petit, gras, noir de peau et porte fièrement une ridicule barbiche de mousquetaire. Seuls ses yeux dénotent une certaine vivacité. J'arrête d'un geste Roberto qui s'apprête à le rembarrer, et l'invite à s'asseoir.

« Je m'appelle Manuel Sanchez Riviera, dit-il en serrant les mains. Je vous écoutais. Moi aussi, je suis là pour acheter de l'or. Je vois que vous connaissez le coin. Si on part ensemble pour Las Palmas, on pourrait partager les frais et, là-bas, acheter chacun de son côté. On diminuerait les risques. »

Il s'exprime dans un anglais parfait et n'a pas l'air con. De plus, la présence d'un Tico dans le groupe est une bonne chose. Et puis, mal barré comme je suis avec ces deux gamins qui jouent les cow-boys, pourquoi ne pas accepter ce Sancho Pança ?

« O.K., j'ai l'intention de partir demain matin, en avion, sur Las Palmas. Si ça t'intéresse, bienvenue. »

Pendant que Sancho s'occupe de téléphoner à Golfito pour commander l'avion, Roberto se rapproche.

« Pourquoi tu prends ce Charlot ? On est déjà assez nombreux pour s'emmerder avec lui.

— Écoute, Ducon, ici c'est moi qui prends les décisions. Toi, tu as juste le droit de fermer ta gueule. Si t'es pas content, tu prends ton fric et tu te casses.

— Te fâche pas, Juan Carlos, je disais ça comme ça. »

Roberto est le genre de type qu'il faut stopper très vite, si on ne veut pas qu'il vous bouffe sur la tête. Autant Dave peut être sympathique avec son côté gamin étonné, autant le gros Basque est désagréable avec son côté opportuniste.

*

Le lendemain, nous sommes en train de déjeuner copieusement lorsque le pilote de l'avion loué vient nous chercher. Il ne paie pas de mine. Tout petit, ventru, il porte une casquette trop grande qui lui

donne l'air vraiment con. Enfin, ne nous fions pas aux apparences, c'est peut-être un bon pilote.

À ma grande surprise, nous ne volons pas depuis cinq minutes que l'avion redescend déjà. Pensant qu'il y a un problème, je demande : « Que se passe-t-il, l'ami ?

— C'est ici. Nous sommes arrivés. »

Je n'ai que le temps de lui filer une grosse tape sur la casquette, ce qui l'aveugle un peu, et nous atterrissons dans un éclat de rire général. Je le paie, lui donne un bon pourliche pour me faire pardonner ma plaisanterie et surtout pour qu'il s'achète une casquette plus petite. Je lui fais promettre de venir nous chercher dans trois jours.

Comme nous sommes chargés, j'envoie Dave et le gros à Las Palmas, chercher une voiture-taxi.

Pendant leur absence, Sancho me montre fièrement son arme qu'il tenait cachée dans la ceinture. C'est un petit 22 à barillet, une arme pour gosse. À la vue de mon 357 Magnum, il prend un complexe terrible. Pauvre vieux, il paraissait si fier de son flingue !

Las Palmas est le dernier village avant les montagnes. En fait, il n'y a que cinq ou six maisons et un café où nous pénétrons. Le patron, servile à souhait, s'empresse de nous préparer le café. Alfredo, c'est son nom, me confirme que les oreros sont bien à Cerro de Oro, à quatre heures de cheval. Il est donc trop tard pour faire l'aller-retour aujourd'hui. Mais j'apprends qu'il y a un tout petit campement à une heure et demie environ, en amont du fleuve Rincón. Alfredo, qui a l'air d'aimer l'argent, accepte de me louer des chevaux. Il se propose même de nous loger pour la nuit.

Il n'y a pas grand monde au campement et nous n'achetons qu'une trentaine de grammes d'or. J'ai surtout fait ce trajet pour entrer tout de suite dans l'action. En fait d'action, c'est Sancho qui va être servi. Le fleuve est en crue et il faut faire attention en le traversant. Au retour, en remontant la berge, son cheval glisse et ils tombent tous les deux à l'eau, aussitôt emportés par le courant. Sancho, complètement paniqué, tourbillonne dans les remous en hurlant. Nous le rattrapons alors qu'il est emmêlé dans les branches. Il est à moitié déshabillé et a perdu ses bottes.

« Mon sac, mon sac, crie-t-il. Tout mon argent est accroché à la selle. »

Il y a un moment de panique, heureusement son cheval a réussi à sortir du courant et à prendre pied sur la berge. La selle a tourné, mais la sacoche y est toujours accrochée. Dave qui est allé chercher la bête, me signale que le portefeuille de Sancho est bien rempli, uniquement de billets de mille colons.

Après cet incident, nous retournons chez Alfredo. J'ai décidé de

m'y installer. Je préfère me taper huit heures de cheval tous les jours plutôt que de vivre dans la boue.

Alfredo est un peu surpris en apprenant qu'il devient soudain gérant d'un hôtel, mais c'est sans trop de réticence qu'il déplace ses affaires pour s'entasser, avec sa femme et ses gosses, dans une petite pièce, afin de me laisser sa chambre où je m'installe avec Diane. Il faut bien soigner les premiers clients. Les autres vont s'installer un peu partout dans la salle commune. Je vois bien que ça fait chier Roberto qui aimerait aussi bénéficier d'un traitement de faveur, mais il n'ose pas trop l'ouvrir.

C'est le soir que je me rends compte que je ne me suis pas trompé sur Sancho. Il a raconté à Alfredo que j'étais très riche, que j'allais tout acheter et qu'il fallait bien me traiter. Il s'exprime avec cette aisance des gens cultivés, qui impressionne tant les paysans. Il vous entube son mec en moins de deux. C'est un tricheur, mais malin et rapide. Son physique ingrat le fait prendre pour une andouille mais il ne le mérite pas. Son seul point faible, c'est qu'il est peureux et c'est pour cela que, d'instinct, il s'est mis sous ma protection.

Contrairement aux deux autres qui jouent aux cow-boys et se foutent de lui continuellement, je pense que c'est le plus valable du groupe. Une complicité s'installe rapidement. J'apprécie sa rapidité d'esprit et son efficacité, lui se sent en sécurité avec moi. La manière dont j'ai pris possession de l'endroit lui a bien plu. Je continue le show avec Alfredo et n'hésite pas à dépenser pour affermir mon image. Lorsque, plus tard dans la soirée, je décide qu'il nous faut des chevaux frais pour le lendemain, personne n'est très enthousiaste pour sortir dans la boue, en pleine nuit, sous cette pluie qui tombe continuellement. Le fils du patron, Carlito, brave attardé mental, y va en courant quand je lui propose deux cents colons.

Je passe une bonne nuit, bien à l'abri. À l'aube, Alfredo, aidé de sa mégère, m'apporte le petit déjeuner au lit. Je suis agréablement surpris et le complimente. Il en rougit de plaisir. Décidément, il prend sa nouvelle profession bien à cœur. Dehors, le temps est dégueulasse, il pleut toujours autant.

Une dernière bise à Diane et je sors. On nous a amené trois chevaux et une petite mule. Le mien, le plus fort, est déjà sellé et m'attend à l'abri. J'observe mes compagnons qui luttent sournoisement pour ne pas avoir la mule. C'est Sancho, moins rapide ou plus timoré, qui se retrouve sur le baudet. L'image est assez comique de ce gros bonhomme qui trottine à côté de nous, et fait rigoler tout le monde. Mais la suite nous apprendra que c'est lui le mieux loti.

Le jeune type qui a loué les chevaux nous accompagne, car c'est lui

qui ravitaille la pulperia de Cerro de Oro. Il est à pied et sautille devant nous. Ce n'est pas une partie de plaisir qui s'annonce car il pleut de plus en plus fort et le chemin est dégueulasse, complètement détrempé. Les chevaux s'enfoncent parfois jusqu'au poitrail dans la boue rouge et gluante. Ces pauvres bêtes sont extrêmement résistantes et courageuses. Cela dure une heure comme ça. Une heure de ligne droite le long du rio dans les bourbiers où les chevaux peinent terriblement. Après, on s'attaque aux collines. Le Rincón fait d'innombrables méandres. Il faut alors traverser et remonter sur la berge glissante, franchir quelques centaines de mètres de sous-bois plats et boueux, et recommencer ; on le fera plus de vingt fois. Le fleuve en crue est profond et le courant est très fort. À plusieurs reprises, Sancho, sur sa petite mule, manque d'être submergé. Nous avons tous de l'eau plus haut que les genoux, des troncs glissent à vive allure et chacun d'eux pourrait emporter cheval et cavalier.

Remontées et descentes ne sont pas de tout repos, les côtes sont terriblement raides. Finalement, c'est Sancho qui est avantagé car sa mule a le pied sûr et grimpe sans problème. Les chevaux, eux, glissent et tombent plusieurs fois, dégringolant sur plusieurs mètres. Nous sommes bientôt, excepté Sancho, recouverts de boue de la tête aux pieds. Ce serait un calvaire si tout le monde n'était pas de bonne humeur.

Chaque chute provoque des éclats de rire. Le petit Dave s'est fait une énorme bosse sur le front, mais apprécie la randonnée.

« C'est quand même génial, me dit-il en chevauchant à mes côtés. C'est le genre d'aventure dont j'ai toujours rêvé. Dès que je peux, je m'achète des éperons et un chapeau. Tu sais où on peut avoir des revolvers d'occase ?

— Non, Dave, pas de flingue. Avoir une arme, c'est une responsabilité qu'il faut assumer. Si tu as un revolver, c'est pour t'en servir ?

— Oui.

— Et si tu descends quelqu'un devant témoin, que fais-tu ?

— Ben, je suis dans la merde.

— Exact, et nous aussi. Alors tant que tu es avec moi, pas de feu. Que l'on déconne, que l'on s'éclate ensemble, tant que tu veux, mais chacun ses limites. D'accord ?

— D'accord, boss. »

*

Après quatre heures et demie de cette promenade récréative, nous

arrivons enfin à Cerro de Oro. L'endroit est situé en bordure du parc national de Corcovado. Une vingtaine de cabanes minables, crasseuses, constituent le village. Nous arrêtons nos chevaux devant un rancho un peu moins délabré que les autres, situé légèrement à l'écart.

Le propriétaire des lieux, Andres, un vieux à gueule de pirate, nous accueille fort aimablement et nous offre le café. Bavard, il me renseigne sur le coin. Il m'apprend qu'il y a deux personnes qui font déjà le commerce de l'or. L'un est un Européen, Patrick, installé à Osa depuis une quinzaine d'années. L'autre est un Tico, il s'appelle Cartago et tient l'unique pulperia du coin. Andres ne semble pas le porter dans son cœur.

« C'est un fils de pute, un voleur. Il achète l'or pour presque rien et vend ses marchandises cinq à six fois plus cher que le prix normal. C'est le plus riche d'ici. Personne ne l'aime, mais tout le monde dépend de lui. »

Quelques minutes plus tard, nous sommes prêts pour l'achat de l'or. Je me suis installé au centre du village, sous un toit de plastique, avec une chaise et une table prêtées par Andres. J'ai devant moi la balance romaine, à droite le revolver posé sur la table, à gauche une pile de billets de mille colons et une calculatrice. Dave et Roberto sont debout à côté de moi, Sancho est parti au rabattage.

Le premier client est un petit vieux édenté. Il s'approche, circonspect. Je le comprends : l'image de notre groupe n'est pas faite pour rassurer.

« On m'a dit que vous achetez de l'or.

— Exact. Si tu en as à vendre, je l'achète.

— Oh ! je n'en ai pas beaucoup. Un petit gramme seulement. »

Il sort de sa poche un bout de papier d'aluminium où sont enveloppées quelques paillettes.

« Combien paie Cartago, le pulpero ?

— Cent cinquante colons le gramme.

— Oh ! le voleur ! Eh bien, moi, je paie cent soixante-quinze colons le gramme. Toi, comme tu as une bonne tête, je te fais un cadeau », dis-je en lui tendant cent quatre-vingts colons.

Il part ravi. En payant l'or à cent soixante-quinze colons le gramme, soit sept dollars cinquante, je fais une bonne affaire, car à l'extérieur il est coté entre douze et treize dollars.

Le vieux revient quelques minutes plus tard accompagné de deux oreros.

« Ils en ont à vendre aussi. »

Je leur achète leur or, soit sept et dix grammes. Aussitôt, le vieux

sort un flacon de sa poche. Il y a cette fois pratiquement vingt grammes. Vieux menteur, va ! Ou plutôt, juste prudence !

Le temps qu'ils retournent au camp répandre la nouvelle et les vendeurs affluent. Il en sort de partout et je suis obligé de les mettre en file pour éviter le bordel. Certains en ont très peu, un ou deux grammes, d'autres une plus grosse quantité.

Je vais rester là toute la journée. Sancho continue sa pub et m'allonge du « Don Juan Carlos » long comme le bras. Il a le chic pour embobiner les paysans. Connaissant les prix pratiqués par Cartago, il leur parle de coopérative, de contrôle d'achat, de guarro à moitié prix. Il se montre si convaincant qu'au bout de quelques heures, ils ont tous l'impression que je suis leur sauveur, que grâce à moi tout va changer. Ils n'ont pas compris grand-chose, si ce n'est que l'alcool va être moins cher. Il les embrouille également avec la machine à calculer et contrebalance ma générosité.

De temps en temps, je lui dis à voix haute de rajouter un peu d'argent sous prétexte que le type a une bonne tête, ou m'est sympathique. Cela contribue à fabriquer mon image. Pour tout le monde, je suis maintenant « Don Juan Carlos ».

Ce qui m'intéresse dans cette opération n'est pas seulement de faire un gain, mais surtout de me faire connaître. Sancho, qui essaie d'arnaquer les chercheurs d'or au poids ou à la calculatrice, s'inquiète de ma générosité :

« Tu es sûr qu'on va arriver à faire un bénéfice comme ça ?

— T'inquiète pas, c'est la méthode « Ben Zykë ». Ce que je veux c'est que tout le monde me connaisse et sache que je suis généreux. Après quelques jours de ce traitement, mes seules promesses vaudront du cash.

— Mais c'est un peu hasardeux, on peut y laisser le capital, dit cet abruti de Roberto.

— Mon gros, ce que tu vois là, c'est dix-huit ans d'expérience en pays sous-développés. Résultat garanti.

— Et si ça ne marche pas ? ajoute-t-il.

— Si ça ne marche pas, t'es ruiné ! Si tu m'as confié ton fric c'est que tu me faisais confiance, alors continue. Mais si tu as une méthode pour faire des passes de travellers avec les chercheurs d'or, te gêne pas, chacun son domaine. »

Ce gros porc ne sait pas rester à sa place, et ça m'énerve. Je suis plusieurs fois obligé de le rembarrer quand il intervient dans les transactions.

Dans l'après-midi, un type à gueule de gringo vient nous voir.

« C'est Patrick », me souffle Sancho qui, peu rassuré, s'est

rapproché de moi.

En cassant les prix, on a raflé toute sa clientèle. Je m'attends à une réaction brusque, je suis prêt.

« Alors, vous êtes venu pour acheter de l'or ? dit-il.

— Comme tu peux voir.

— Combien vous le payez ?

— Cent soixante-quinze colons le gramme.

— C'est bon, mais ne cassez quand même pas trop les prix, les gars, que je puisse en racheter un peu. »

Et c'est tout.

Ça ne l'affecte pas plus. C'est pas lui qui me gênera. Cartago, lui, ne se montre pas.

À la fin de la journée, j'ai acheté deux cents grammes.

*

La nuit commence à tomber quand je donne le signal du départ. Si l'aller était dur, le retour de nuit, dans la jungle, sera pire. On n'y voit absolument rien, heureusement que les chevaux connaissent le chemin. Il faut se coucher sur l'encolure pour éviter de se prendre des branches en pleine tête. Il est plus de dix heures quand nous arrivons à Las Palmas, trempés, boueux et crevés.

Nous mangeons rapidement un excellent repas préparé par la femme d'Alfredo, sous la direction de Diane. Alfredo est toujours aussi attentionné, il m'apporte des brocs d'eau chaude dans la chambre pour faire ma toilette. Chacun s'est écroulé dans son coin, on repart cette nuit à quatre heures.

Le lendemain, à Cerro de Oro, les vendeurs affluent de partout. Cartago ne s'est pas montré, j'en parle avec le vieil Andres :

« Ce lâche ne viendra pas. Il n'a pas de couilles. Tu devrais installer une épicerie ici, me dit-il.

— J'y pensais. Il va falloir que je fasse construire une petite maison.

— Je te passe mon rancho, si tu veux.

— Superbe ! Combien tu me le loues ? »

Le vieil Andres qui doit vraiment haïr Cartago me répond :

« Rien du tout. Du moment que cela fait chier cet enfoiré, je suis content. »

*

Ce soir-là, alors que Dave et Roberto sont allés s'écrouler, Sancho me prend à part :

« J'aime beaucoup la manière dont tu conduis les affaires. J'aimerais entrer en association avec toi. Actuellement, je dispose de six mille dollars et de quelques tracteurs, héritage de mon père, d'une Land Rover, d'un bateau. Si tu trouves une utilité à tout ça, ils sont à ta disposition. Penses-y ! »

Penser, je ne vais faire que ça cette nuit-là. Ce que j'ai appris en quelques jours sur le coin, lié à la proposition de Sancho, me fait voir l'avenir sous un nouveau jour. Les éléments se mettent en place, un plan s'élabore.

Au matin, j'ai une discussion avec Sancho. « J'ai beaucoup réfléchi cette nuit, lui dis-je. Je crois qu'il faut passer à la vitesse supérieure. Je pense qu'il faut voir grand et surtout agir très rapidement. Si tu es à la hauteur, on peut grandir très vite. Es-tu prêt à te lancer à fond avec moi ?

— J'ai entièrement confiance en toi. Si tu continues ainsi, je suis prêt à te suivre et foncer. Une seule chose ; c'est avec toi que je veux marcher, les deux autres ne m'intéressent pas.

— Je ne suis lié par aucune promesse, mais j'aime être loyal. Ils m'ont rendu un service. Je vais les garder un mois avec moi, afin qu'ils puissent faire un petit bénéfice. Après je peux m'en séparer.

— J'aurais aimé qu'ils disparaissent plus vite, mais je te comprends.

— Parfait, un point de réglé. Maintenant, dis-moi, peux-tu avoir la Land Rover et le bateau immédiatement, et de quelle puissance est le moteur du bateau ?

— Je peux les avoir tout de suite, ils m'appartiennent. Quant au moteur, il fait quarante-cinq chevaux. Pour les tracteurs, il faut que j'aille voir ma mère, c'est elle qui s'occupe des affaires de famille. Mais cela ne posera pas de difficultés quand elle saura que c'est sérieux.

— O.K. Alors, je te propose que l'on s'associe pour monter une compagnie d'exploitation d'or sur le Rincón. Tu mets tes machines, moi je mets ma connaissance de l'or et mon sens des affaires. Quarante-cinq pour cent pour toi, et cinquante-cinq pour moi !

— Pourquoi cette différence ? remarque-t-il.

— Tout simplement parce que je suis incapable de concevoir une association à parts égales. J'aurais l'impression d'être lésé et ce n'est pas bon pour les affaires. J'espère que tu peux comprendre ça.

— De toute façon, tu as une manière d'agir différente de tout le monde, je dois m'attendre à ce que tu aies aussi une manière

différente de penser. O.K., c'est bon comme ça, dit-il en me tendant la main.

— Bien ! Maintenant qu'on est d'accord, passe-moi ton fric et va réveiller les deux clowns. On a un maximum de choses à préparer. »

Dix minutes après, nous sommes réunis tous les cinq autour de la table avec la première tasse de café de la journée. J'explique à Dave et Roberto l'accord que j'ai passé avec Sancho.

« Mais votre fric, il va falloir le gagner. Vous allez vous occuper tous les deux de la pulperia que j'ai l'intention d'installer à Cerro de Oro, chez Andres. Nous verrons ensemble les prix à pratiquer. Nous allons surtout vendre de l'alcool, c'est avec ça que nous ferons un carton. Ça vous ça ?

— De toute façon, on n'a pas tellement le choix, me répond Roberto.

— Exact. Mais rassurez-vous, vous n'en sortirez pas perdants. »

Dave est triste et heureux à la fois. Triste que l'aventure se termine dans un mois, heureux qu'elle ne finisse pas demain. Roberto fait un peu la gueule car il sent la bonne affaire lui échapper et il regrette de ne pas l'avoir saisie. Je fais le point.

« Diane et moi restons ici. Vous allez bouger tous les trois. Il faut que vous profitiez de l'avion-taxi qui arrive ce matin. Il vous emmènera à Golfito. De là vous prendrez l'avion de la Samsa jusqu'à San José. Sancho et Roberto, vous allez vous occuper d'acheter le ravitaillement de la pulperia, je vais vous faire une liste. Sancho, je te passe du fric, tu en es responsable. Une fois les achats effectués, toi, Roberto, tu loues un avion-taxi pour transporter le tout jusqu'ici. Sancho et Dave, vous descendez la voiture et le bateau par la route. Pensez à réserver une place sur la barge pour la voiture. Vous avez le temps de tout faire en trois jours. Grouillez-vous maintenant, l'avion ne va pas tarder à arriver. Tout est bien clair, pas de problèmes ?

— Non, tout va bien ! me répondent-ils.

— Tant mieux ! Sancho, viens dans la chambre que je te passe l'argent. »

Une fois seuls, je lui dis :

« Tu es responsable de ce pognon. Surveille Roberto, qu'il n'achète pas trop de conneries. »

Comme ils se détestent tous les deux, je suis sûr, en les envoyant ensemble, qu'ils vont se surveiller de près. Une heure après, ils sont partis et je suis enfin seul avec Diane.

*

Je passe l'après-midi à lui apprendre à tirer avec le 357 Magnum. Habitués aux claquements secs du 22, la détonation du Magnum, semblable à un coup de canon, effraie les Ticos. Le surlendemain, nous allons voir un campement situé à deux heures et demie de Cerro de Oro. J'ai loué trois chevaux, afin d'en avoir un de rechange. Excellente cavalière, Diane n'est pas à la traîne. Le 22 de Sancho passé dans la ceinture, elle en impose bien plus aux Ticos que mes deux cow-boys. Très féminine, elle n'en dégage pas moins une grande force de caractère qui impressionne énormément les types, habitués aux grosses vaches mollassonnes. Elle sait se faire respecter et ils le sentent. Elle me seconde parfaitement et nous achetons cent soixante-dix grammes d'or dans la journée.

Le soir, on retourne à Cerro de Oro pour passer la nuit dans notre futur comptoir. Le vieil Andres, très empressé, nous prête deux hamacs.

J'ai entr'aperçu Cartago, l'épicier. Il a l'air de vouloir nous éviter. Pour rigoler, Diane lui fait un grand bonjour de la main, auquel il est bien obligé de répondre. Je sens qu'on va être bons voisins…

*

Nous retournons à Las Palmas le lendemain assez tôt. J'espère que tout le monde sera ponctuel et qu'on pourra démarrer rapidement. Le premier arrivé est Dave, au volant de la Land Rover. Tout s'est bien passé et il a même apporté un petit moteur pour laver les matières aurifères. Nous allons ensuite chercher Sancho qui doit avoir abordé à Playa Blanca. On laisse le bateau à la garde de la femme d'Andres, vieille sorcière, pute à ses heures.

L'avion-taxi qui amène Roberto arrive peu de temps après. Il y a presque une tonne de marchandises et nous devons faire plusieurs voyages en voiture pour décharger. L'alcool compose plus de la moitié du chargement, le reste est assez diversifié : riz, frijoles, dentifrice et jusqu'à des illustrés minables qu'affectionnent les oreros.

Nous finissons de tout entreposer provisoirement chez Alfredo, quand Sancho vient me voir, un peu gêné.

« Juan Carlos, je ne sais pas si c'est une bonne chose, j'ai laissé Roberto s'acheter un flingue, me dit-il.

— Et merde ! C'est pas vrai ! Mais t'es pas plus futé que les autres ! Tu devrais savoir que c'est une source d'emmerdes. On n'est pas là pour faire joujou, bordel !

— Oui, je sais, mais il m'a gonflé toute la journée en disant qu'il y avait du fric à lui, qu'il en prenait la responsabilité, que c'était utile

dans les montagnes, etc. Et il m'a laissé entendre que tu étais plus ou moins au courant.

— Jamais de la vie. Bon, maintenant que c'est fait, autant limiter les dégâts. Va me chercher cet idiot. »

Roberto arrive, il a déjà le revolver à la ceinture, un 38 brésilien à canon long.

« Bon, tu es content ? lui dis-je. Tu t'es passé ton caprice ?

— Écoute, Juan Carlos, c'est pas seulement un caprice. Si on doit rester seuls là-haut, Dave et moi, un flingue peut être nécessaire. On va quand même avoir une bonne quantité d'or, si tout se passe bien. Et puis, il y a quand même du fric à moi dans le capital. Tu n'auras qu'à décompter cet achat de ma part. »

Je n'ai pas envie de perdre du temps avec cette histoire. Je suis fatigué d'avoir tout à leur dire.

« O.K. Tu l'as ! C'est fait ! Mais c'est sous ta responsabilité. Ne compte pas sur moi en cas de problème. Et c'est pour la pulperia, exclusivement. On ne doit pas le voir ici, je ne veux pas avoir à revenir là-dessus. »

Heureusement, ils disparaissent dans un mois !

*

Le lendemain, on commence à monter le chargement à Cerro de Oro. J'ai loué neuf chevaux, mais cela prendra pas mal de temps. En effet, les bouteilles en verre ne résisteraient pas aux chutes, et pour limiter la casse, nous sommes obligés de très peu charger les bêtes, trente kilos au maximum. Il nous faut plusieurs jours pour tout acheminer. Roberto reste en haut pendant que je dirige les aller et retour. Notre guide en monte également une partie, c'est lui qui ravitaille d'habitude la pulperia de Cartago. Pour ce dernier, c'est la ruine qui s'annonce et il tire vraiment la gueule.

C'est l'événement, à Cerro de Oro, cette caravane de neuf chevaux qui arrive chargée à bloc d'alcool. Mes promesses semblent se réaliser.

Malgré mes précautions, on a un peu de pertes, dues à nos chutes successives : essentiellement des bouteilles et quelques tubes de dentifrice qui ont pris des formes inhabituelles. Tout le stock a une odeur prononcée de guarro, même les illustrés. Tant mieux, ça attirera davantage les clients. Quand il n'y aura plus d'alcool, ils pourront toujours distiller les savonnettes.

Je reste le premier jour pour organiser l'installation. Mes prix sont de vingt-cinq pour cent inférieurs à ceux pratiqués par Cartago, mais le bénéfice reste énorme : jusqu'à quatre fois le prix d'achat à San

José, en décomptant le coût du transport. Les denrées peuvent être payées en colons, ou en or. Dès le premier jour, les acheteurs affluent.

Maintenant que la pulperia est lancée, je peux laisser Dave et Roberto seuls et m'occuper de l'autre partie du commerce avec Sancho. À l'aide d'une carte d'état-major, nous avons délimité un terrain de quatre kilomètres le long du fleuve Rincón.

*

Mon plan est simple. Je sais que si le fleuve porte de l'or en amont, il en contient aussi en aval. Mais il s'agit d'un or fin qui ne peut être exploité que mécaniquement. Mon idée est d'acheter toutes ces terres du bas, pour ensuite les travailler à l'aide de machines, ou les négocier plus tard. On repère donc les lieux et on fait d'incessants aller et retour pour voir les propriétaires disséminés le long du fleuve.

Ma méthode d'achat repose sur plusieurs points. Premièrement, ces propriétaires ne sont pas des chercheurs d'or. Ce sont des petits fermiers qui survivent en plantant trois bananes et deux haricots, ils ne songent pas à l'exploitation aurifère des parcelles. De plus, ces *playones,* comme ils les appellent, sont incultivables : situées en bordure du fleuve, elles subissent des inondations fréquentes. Elles ont donc très peu de valeur et je peux les acheter à très bas prix.

Deuxièmement, et c'est le point le plus important, toute cette opération est fondée sur la dégringolade de la monnaie locale par rapport au dollar. En trois mois, celui-ci est passé de huit à vingt-cinq colons et ce n'est pas fini. Une dévaluation de cette importance ne peut que s'accélérer, et ça m'arrange, car je vendrai l'or au Panama contre des dollars.

Je paie immédiatement à chaque propriétaire deux à trois pour cent du prix. En échange, il me signe un reçu qui, bien que légalement sans valeur, bloque l'achat du terrain. Il est convenu que le restant du paiement sera échelonné sur un an, sans intérêt. D'ici là, il est évident qu'avec l'augmentation du coût de la vie, plus la chute du colon, le prix fixé représentera à peu près le prix d'un demi-kilo de riz par hectare…

Évidemment, c'est un peu gros, mais, pour un paysan de là-bas, le raisonnement est trop compliqué. Littéralement entortillés par Sancho, ils ne retiennent qu'une seule chose, un fou veut leur donner de l'argent pour un terrain sans valeur. En outre, je promets à chacun un travail pour au moins un membre de sa famille, car il y a toujours un abruti qui a déjà vu un tracteur, ou a une vague idée du maniement d'une pelle.

Ainsi tout le monde est content. Eux se débarrassent d'une terre inutile, et moi, contre trois fois rien, je serai le propriétaire d'un terrain de quatre kilomètres de long, qui renferme de l'or.

Une fois tous les propriétaires contactés, j'ai l'intention de les amener en groupe chez un avocat pour légaliser les transactions. Ces préliminaires sont épuisants, Sancho et moi rentrons très tard le soir à Las Palmas, et repartons avant l'aube. Je m'occupe très peu de l'achat d'or, car je compte sur la pulperia.

*

Malheureusement, là-bas, ça ne va pas comme j'aimerais. Dave et Roberto se défoncent trop et je dois les contrôler. Lorsque j'arrive le matin, il y a toujours des Ticos affalés par terre, ivres morts. Ça ne fait pas propre, je n'aime pas le négligé chez moi. Pour eux, j'ai un traitement spécial. Je tire une balle dans le sol à cinq centimètres de leur tête. Tout bourrés qu'ils soient, ils bondissent généralement sur leurs pieds et cavalent dehors, sans chercher à comprendre. C'est toujours divertissant, mais je préférerais que le nettoyage soit fait avant que j'arrive.

De plus, Dave, tout content, m'apprend qu'ils augmentent les prix en fin de soirée quand les consommateurs sont bourrés.

« C'est stupide, ce que vous faites là, leur dis-je. Ça ne rime à rien. Ce ne sont pas dix ou quinze colons arnaqués par-ci, par-là qui vont nous enrichir. On n'est pas ici pour faire un bénéfice rapide et minable. Je vois les choses en grand. Pour ça, il faut s'installer et inspirer confiance.

— Il ne s'agit pas de grosses sommes…

— Oui, mais ça nuit à l'image que je veux donner. Sancho et moi, on se balade partout en parlant de coopération, d'association et vous, pour faire trois ronds rapides, vous faites la même erreur que Cartago. Ces petits gains stupides ne paient même pas les pourboires que je laisse aux paysans chez qui je bois un café.

— Mais personne ne s'en rend compte…

— Il y a toujours un abruti qui remarque. Et en plus, c'est une mentalité d'épicier qui ne me plaît pas. Que l'on vende le guarro cinq ou dix fois plus cher, c'est normal. S'ils veulent se bourrer la gueule, qu'ils mettent le prix. On leur fait payer le risque qu'on prend en vendant de l'alcool sans licence. Mais tricher de trois ou quatre colons sur des produits de première nécessité…

— D'accord, je ne savais pas que tu étais contre l'arnaque.

— Ce n'est pas de l'arnaque. C'est de la mesquinerie, de la petite

tricherie. Tout ce qui est petit, c'est trop facile. »

*

À part ça, les bénéfices sont très élevés. La réserve d'or augmente car pratiquement tout le monde achète chez nous.

Au bout d'une semaine, le stock d'alcool est épuisé. Quatre cents litres en six jours, bonjour les dégâts ! Je suis heureux d'avoir introduit les bienfaits de la civilisation dans ce coin de montagne !

Comme on se prépare à renouveler la provision, Roberto et Dave me disent qu'ils n'ont plus envie de rester là-haut.

« On s'emmerde, ici. Dans la journée, ils travaillent et il n'y a personne. Le soir, ils sont tous là, bourrés, et on doit supporter leurs conneries.

— Vous n'avez qu'à garder vos distances.

— Quand même, c'est pas marrant d'être bloqués ici. »

Je ne peux pas leur en vouloir vraiment.

« Qu'est-ce que vous proposez alors ? Fermer la pulperia ?

— Non. On en a discuté avec le petit-fils d'Andres, il est d'accord pour s'en occuper. Il est honnête et puis c'est facile à contrôler. On pourra désormais aller avec toi. »

Je connais le gamin et c'est vrai qu'on peut lui faire confiance. De toute façon, il ne fera pas plus de conneries que ces deux-là.

*

Et nous nous retrouvons tous à Las Palmas. C'est un peu lourd parfois, surtout avec le gros Roberto, qui n'a aucun savoir-vivre et se comporte comme un goret. Diane le remet plusieurs fois à sa place, mais c'est désagréable. Par contre, je finis par trouver Dave bien sympathique. Complètement irresponsable, il fait pas mal de conneries sans conséquences, mais apporte une note de gaieté dans les relations. Il est toujours distrait et casse pas mal de trucs. Il réussit même à provoquer involontairement un début d'incendie dans le café.

Notre présence crée de l'animation. Ce petit village, bien tranquille avant notre arrivée, n'a jamais connu un tel bordel. Il nous arrive parfois de rester quelques jours à nous reposer et à déconner. Il y a pas mal de coups de feu, car, sous prétexte de s'entraîner, on tire tous les soirs dans l'arrière-cour, au bout de laquelle passe un sentier. À la nuit tombée, plus personne n'ose s'y risquer. On doit bien gêner un peu, mais grâce à mon image de milliardaire généreux, et légèrement

timbré, personne n'ose faire de commentaire. Nous avons annexé le café maintenant, et nous sommes de plus en plus connus.

Le bruit s'est répandu que Don Juan Carlos achetait des terrains et souvent, au matin, plusieurs personnes m'attendent sagement. Certains viennent pour leur terre, d'autres pour toutes sortes de propositions. Sancho, parfait dans son rôle de secrétaire, me les envoie un par un et je les écoute en prenant mon petit déjeuner, puis je prends la décision qui s'impose. La plupart ne viennent que pour raconter des conneries, je les envoie les raconter ailleurs.

Je suis en train de mettre la patte sur le coin et nous ne loupons pas une occasion de renforcer notre position.

*

Un jour le village organise un *Turno*. C'est une sorte de kermesse avec un orchestre et surtout un prétexte à beuveries. En tant que « notable », je me dois d'y assister.

À un moment, un fermier met aux enchères un petit cochon rôti. Ça devient intéressant ! Pour gagner du temps, je lance une enchère triple de la dernière. À ma grande surprise, quelqu'un en lance une supérieure. C'est mon vieil ami Cartago, venu assister à la fête et qui tient à marquer un point sur moi. Attends, vieille noix, je vais te saigner.

Les enchères montent de façon vertigineuse et atteignent des prix incroyables. C'est une lutte de prestige dans laquelle Cartago a perdu d'avance. Cette andouille s'obstine. J'ai presque envie de le laisser gagner, histoire de voir comment il va payer. Mais j'ai une réputation à défendre et, pour les Ticos, celui qui remportera le cochon sera le plus fort. Chaque enchère est accueillie par des exclamations de joie. Mon adversaire finit par capituler sous les moqueries de tout le monde, et nous embarquons le cochon pour l'équivalent de deux cent cinquante dollars, un prix fou à l'époque.

C'est le fermier qui est content : à ce prix-là, il était prêt à donner son troupeau, sa ferme et sa femme. La flambe m'a toujours amusé et j'envoie Sancho annoncer au micro que la compagnie offre une caisse de bière à l'assistance. C'est le délire.

Toute la nuit, je répète le manège. Un signe au chanteur, et il s'égosille au micro :

« Et encore une caisse de la part de la compagnie. »

C'est la ruée assurée vers le bar, une bousculade violente aux cris de : « Vive la compagnie ! Vive Don Juan Carlos ! » L'orchestre s'arrête normalement à minuit, je les paie pour qu'ils jouent jusqu'à quatre

heures du matin à condition qu'ils crient « Vive la compagnie ! » entre chaque chanson. Le cri est repris par tout le monde.

Ne buvant pas d'alcool, on se fume d'énormes pétards toute la nuit, tranquilles à notre table, en savourant le spectacle.

À l'aube, le pré autour de l'orchestre n'est plus qu'un vaste champ de boue, ils en sont tous couverts, et une quinzaine de types ivres morts y sont vautrés. Après une telle fête, personne de Dos Brassos à La Palmas ne pourra ignorer la compagnie.

*

Je continue mes achats de terres, mais maintenant ce sont les paysans qui viennent me chercher pour aller les visiter. On s'y rend tous, et j'en profite pour faire un petit travail sur chaque terrain afin de vérifier la teneur en or.

Un jour, nous sommes allés en examiner un situé à une heure et demie de Las Palmas. Carlito nous accompagne. Au moment de repartir, Dave propose de redescendre en « troncomobile ». Ça consiste à se laisser emporter par le fleuve en crue, accroché à un des nombreux troncs qui filent dans le courant. L'idée, bien folle, car le courant est très violent, nous enthousiasme, excepté Sancho. Je confie les armes et l'argent à Diane qui va revenir avec Carlito et les chevaux. Et nous voilà tous à l'eau.

Ça va très vite, on est seul ou plusieurs sur un tronc, Sancho a une trouille bleue et chacun s'amuse à le pousser. Souvent l'arbre se bloque sur la berge ou se coince dans des branches, ou encore, le courant devenant plus rapide nous jette sur les rochers. On est passablement égratignés, mais on rigole beaucoup. Les seuls passages vraiment dangereux sont les tourbillons. Quand les branchages font un barrage, l'eau passe par en dessous et nous aspire littéralement. C'est l'angoisse, car s'ils s'enfoncent trop, le courant nous plaque sur le fond, et il est impossible de remonter à la surface. C'est ainsi que Sancho, le premier, disparaîtra complètement sous l'eau, pour réapparaître cinq mètres plus loin, à moitié noyé. La même chose arrivera à chacun de nous. Mais ça fait partie du jeu.

On arrive complètement frigorifiés. Notre équipée fluviale aura duré trois heures.

*

J'ai pratiquement contacté tous les propriétaires de terrain, et,

entre deux visites, on remonte acheter de l'or. La pulperia produit toujours, le petit-fils d'Andres est correct et je passe ramasser l'argent de la caisse une fois par semaine. On a déjà renouvelé à deux reprises le stock d'alcool, que nous ramenons de Golfito par bateau.

Un matin, nous démarrons au galop, et je vois Dave, dont la selle est mal fixée, se déséquilibrer lentement, comme au ralenti, et s'écraser par terre. Ça nous amuse beaucoup, surtout Sancho qui se venge comme il peut. Une demi-heure plus tard, c'est lui qui va s'éclater au sol, après un vol plané de toute beauté. C'est plus sérieux, et il est un peu sonné. Seules d'amicales mais énergiques claques dans la gueule le réveillent. L'après-midi, toujours au galop dans les sous-bois, c'est moi qui me prends en pleine tête un nid de guêpes accroché à une branche. Le choc me désarçonne, je me retrouve par terre sans avoir le temps de me plaindre, ce qui serait humain. Car aussitôt les guêpes m'attaquent et je dois fuir, imité par les chevaux qui s'égaillent un peu partout : les piqûres des bestioles les ont rendus fous.

Ce sont ces petits moments agréables qui ajoutent du piquant à la vie de tous les jours.

Lors de nos achats d'or, Sancho ne peut s'empêcher de tricher. Avec la balance et la machine à calculer, il gagne quelques colons par gramme. Je n'approuve pas mais le laisse faire car c'est dans sa nature, un peu mesquine. Ce n'est pas très glorieux en effet de voler ainsi des chercheurs d'or illettrés, qui ne se font déjà pas beaucoup de profit. Une fois, ils s'en rendent compte et se mettent en colère contre lui. Je les laisse le secouer un peu pour que ça lui serve de leçon. Puis, lorsqu'ils s'apprêtent à le découper en rondelles, je sors les armes : il ne faut pas qu'ils me l'abîment, j'en ai encore besoin !

Il me reproche de ne pas être intervenu plus tôt. Je lui explique :

« Si tu triches, tu dois assumer les risques. Je n'aime pas ta méthode, mais je ne t'aurais pas abandonné ; je voulais seulement que tu comprennes. »

À part ce petit défaut, il est excellent pour le travail. Son contact avec les paysans, sa manière de me présenter et de recevoir les Ticos à Las Palmas ont fait progresser les achats de terrain. Ma provision d'or atteint les deux kilos, mais je veux continuer d'en acheter le plus possible, car la chute du colon s'accélère.

Le seul point négatif, c'est qu'il revient assez cher de faire vivre ainsi cinq personnes sur un bon pied, et qu'il est assez pesant d'être toujours ensemble. Un jour, pour être seul avec Diane, nous partons tous les deux en Jeep à Puerto Jimenez pour aller chercher de l'herbe. Mais les crues interdisent le passage des rivières en voiture et nous décidons de prendre le bateau pour Golfito. Roberto doit venir nous chercher à Playa Blanca à quatre heures de l'après-midi.

L'aller se passe sans problème, et, après avoir acheté l'herbe, on se fait un super repas avec Wayne qui est content de nous revoir. On repart à deux heures, car il faut environ une heure et demie pour traverser le golfe. La pluie tombe à verse, mais je ne m'inquiète pas. On est à mi-chemin quand la tempête éclate. Une tempête dans un golfe, je ne savais pas que ça existait ! Le vent se lève, les vagues commencent à arriver dans tous les sens, remplissent le bateau. Je laisse la barre à Diane qui est meilleur marin que moi, pour écoper. La pluie redouble, au bout de dix minutes, on ne voit plus rien, plus de berges, aucune idée de la direction. On navigue à l'aveuglette, attentifs surtout à éviter les grosses vagues. On tourne depuis plusieurs heures et la flotte augmente, quand on aperçoit un bref instant, surgie du rideau de pluie, une crête juste devant nous. Diane met le cap dessus en espérant qu'il n'y ait pas d'écueil. À notre grande surprise, on arrive sur une plage où l'on aborde tant bien que mal. Il faut tirer le bateau haut sur le sable car les vagues peuvent l'emporter comme un fétu. L'endroit nous est complètement inconnu. On se dirige vers une cabane de pêcheurs d'où un vieux, à l'abri, nous regarde approcher.

Il nous offre l'hospitalité et nous apprend que l'on est à Playa Sancudo, à vingt kilomètres au sud de notre point de départ ! Une heure de plus et on se retrouvait en plein Pacifique avec notre coquille de noix… On dort chez le vieux, on repart au matin. On arrive rapidement à Playa Blanca où tout le monde nous croyait noyés. Pour couper court à toute effusion je fais seller les chevaux, et nous repartons immédiatement sur les montagnes.

*

J'ai fait le bilan aujourd'hui. Il y a pratiquement un mois que nous sommes dans la péninsule, j'ai plus de deux kilos d'or, vingt-quatre mille dollars environ, et il ne me reste que trois mille dollars en cash : il est temps de passer à la suite. Roberto et Sancho vont aller à Panamá pour vendre l'or et rapporter des dollars ; Diane, Dave et moi, nous les attendrons à San José. Ensuite, j'irai avec Sancho voir sa mère pour discuter de notre projet « machines ».

Nous sommes partis tôt ce matin. Après une traversée sans problème, nous arrivons à l'embarcadère de Golfito. Le frère de Sancho est là. Contacté la veille par téléphone, il a roulé toute la nuit pour apporter la voiture familiale qui amènera Sancho et Roberto à Panama. De rapides présentations, puis il repart, pressé, à l'aéroport. Après avoir confié le bateau à Wayne, nous allons tous ensemble à Villa Nelly, petite ville qui se trouve à une vingtaine de kilomètres de

la frontière panaméenne. Je ne veux les laisser qu'au dernier moment, afin d'être sûr que tout se passera bien.

Il y a un petit risque : c'est le passage de l'or à la frontière. En effet, la banque du Costa Rica ne paie pas encore l'or au prix international. Se faire prendre entraînerait la confiscation de l'or, une grosse amende, et peut-être la taule. Ce serait trop bête, après tant d'efforts. Je cache les deux kilos d'or dans le dossier du siège du chauffeur. Il y a peu de risque qu'ils fouillent méthodiquement une voiture costaricienne. Je leur donne les dernières instructions :

« Sancho, tu es responsable de l'or. Tu ne dois jamais t'en séparer. Tu dors avec, tu chies avec. Toi, Roberto, tu assures la protection de Sancho, mais tu ne touches pas à l'or. D'accord ? »

Le gros Basque accuse le coup, mais acquiesce. Je poursuis :

« Voici l'adresse d'Aldo, c'est un ami italien qui vit à Panamá. Il vous conduira chez Nat Mendez, un grand bijoutier qui paie bien. Autre chose, une fois l'or vendu, vous revenez immédiatement à San José, je vous y attends. Ne dépensez pas trop, bonne chance. »

À l'aéroport de Villa Nelly une mauvaise surprise nous attend, l'avion est déjà parti. Il n'y en a pas d'autre avant demain. Villa Nelly est trop moche pour qu'on y reste, ne serait-ce que vingt-quatre heures et nous décidons de revenir à Golfito en taxi.

*

Dans l'après-midi, installés à l'hôtel Delfina, nous faisons la sieste, Diane et moi, lorsque Dave frappe à notre porte.

« Entre.

— Je m'emmerde, ce serait sympa si on avait de l'herbe.

— Tu en as vraiment envie ?

— Tu sais, je suis seul et je me fais chier.

— O.K., va m'attendre dans ta chambre. Je t'y rejoins. »

Diane, contrariée, me fait remarquer :

« Tu es trop gentil avec Dave. Nous partons demain, il pourrait se passer d'herbe pour une journée quand même.

— Tu as raison, ma belle, et dans quelques jours, je serai financièrement capable de me débarrasser d'eux. Moi aussi, j'ai envie d'être seul avec toi. »

Je téléphone à Fernando, mon fournisseur habituel. Nous fixons rendez-vous dans une heure à Las Cabinas Tortugas, un endroit tranquille à la sortie de Golfito.

Lorsque nous arrivons, il est déjà là. Il a apporté un demi-kilo de

Mango-Rosa. C'est bien trop, mais je l'achète, car Fernando n'est pas un petit dealer. C'est un grossiste qui s'occupe de plusieurs plantations disséminées dans la jungle d'Osa, et s'il est venu, c'est surtout pour me faire plaisir.

L'avion part à neuf heures ce matin et cette andouille de réceptionniste ne nous a pas réveillés.

Pendant que Diane rassemble nos affaires, je cours réveiller Dave :

« Dépêche-toi, nous sommes en retard. Il faut enterrer ça, lui dis-je en lui tendant le paquet d'herbe. J'en ai gardé juste un peu que j'ai planqué dans mon slip.

— Ce n'est pas la peine, je vais la prendre avec moi. Du moment que j'ai le flingue, je peux aussi prendre la came.

— Comment ça le flingue ?

— Ben oui, le 38 de Roberto. Il m'a dit de le garder au cas où on ne reviendrait pas dans la péninsule.

— Vous êtes cons ! Si Sancho et moi, nous avons laissé nos armes à Las Palmas, c'est pas pour prendre un risque avec celle-là.

— Ne t'inquiète pas, Juan Carlos, j'en prends la responsabilité.

— On ne va pas discuter des heures, nous sommes en retard. Fais comme tu veux ! »

C'est fatigant de toujours donner des conseils et puis je ne veux pas être le papa qui s'inquiète. Qu'il se démerde !

Quand nous arrivons à l'aéroport, l'avion est déjà là. Le taxi nous laisse à une centaine de mètres de l'espèce de hangar qui sert de salle d'attente, de l'autre côté de la piste. C'est en les parcourant, le sac à la main, que je me rends compte du nombre d'uniformes. D'habitude, il y a toujours un flic, mais là, j'en compte six. Ce sont des types du Commando Sur, mi-flics, mi-militaires. En allant m'asseoir sur les bancs, j'observe l'activité inhabituelle de cet aéroport de campagne. À ma gauche un petit muret d'un mètre de hauteur délimite la salle d'attente ; devant moi, le guichet où ils enregistrent les billets ; en face, à droite, une table sur laquelle les flics fouillent les bagages. Ce n'est pas systématique, mais, à trois Européens, nous sommes sûrs d'y avoir droit : ça sent les emmerdes à plein nez. L'air dégagé, je m'adresse à Dave assis près de moi :

« Il faut se débarrasser de la came, car nous serons fouillés. Le mieux, c'est de la jeter discrètement de l'autre côté du muret. Après, on embarque séparément, ne te lève pas en même temps que moi.

— Mais l'herbe est empaquetée avec le flingue !

— Balance le tout ! »

Masqué par Diane, je balance mon petit paquet d'herbe derrière le muret. Il est assez rare, dans les pays latins, d'être fouillé à cet endroit

du corps, mais je ne prends jamais de risques inutiles. Pendant que Dave se lève à son tour, nous nous dirigeons, Diane et moi, vers la table de fouille. Comme prévu, nous y avons droit. Pendant qu'ils vérifient mon sac, je jette un coup d'œil discret aux alentours et vois que Dave n'est pas dans la salle. Nous marchons vers l'avion quand je l'aperçois. Il est à cinquante mètres de la baraque et revient vers la piste encadré par deux flics.

« Et merde, quel con ! »

J'imagine que ce crétin n'a pas voulu abandonner purement et simplement le flingue et qu'il a dû essayer de s'éloigner pour le cacher. Comme si un type qui s'éloigne tout seul de l'aéroport, à travers champs, n'allait pas attirer l'attention. Les flics locaux sont cons, mais quand même !

Il est vert de peur. À voir sa tête décomposée, je devine qu'il n'a pas eu le temps de se débarrasser de quoi que ce soit. Seul un miracle peut le sauver. Mêlé aux autres passagers qui observent la scène à dix mètres de là, je regarde les emmerdes s'avancer à grands pas. Les flics maintenant déballent ses affaires et déroulant un pantalon, trouvent le flingue, puis l'herbe. Ils l'entourent, fusils braqués.

Cette fois, il est pris et bien pris. Quel manque de pot ! Je ne peux rien faire pour lui, et surtout pas intervenir. Je suis en train de penser à quel avocat je vais faire appel, quand cet abruti, ce connard, fait la chose la plus stupide, la plus antiprofessionnelle qui soit : il m'appelle d'un grand geste de la main. Con ! Triple con ! C'est la réaction typique d'un gamin paniqué. Mais qu'est-ce qu'il veut que je fasse maintenant ? Les flics, surpris, me regardent et l'un d'eux me fait signe d'approcher. Je dis discrètement à Diane de ne pas bouger et j'y vais. En marchant vers eux, j'essaie de contenir ma colère qui monte, mais ne peux m'empêcher d'apostropher Dave :

« Alors Ducon, t'as réussi !

— Vous connaissez cet homme ? me demande le plus gradé des flics, un noiraud au visage hargneux.

— Un peu, oui.

— Vous voyagez ensemble ?

— Non, on s'est retrouvés ici. »

Miracle, ma réponse semble le satisfaire. Ils sont contents d'avoir une proie et ne s'occupent plus de moi. Ils sont tout excités et font stopper l'embarquement des passagers. Ils chargent Dave dans une Jeep et, toujours en le braquant, ils disparaissent sans me jeter un regard. Il en reste un seul, en civil, avec des lunettes noires. Cette erreur de leur part est assez exceptionnelle et ne peut se produire que dans ces pays de bananes. Mais j'ai l'expérience de ces situations et je sais que ce n'est qu'un court moment de répit. Il va sûrement y avoir

un gradé moins bouché que les autres qui va se préoccuper de savoir si Dave était vraiment seul, et réagir plus intelligemment. Je profite de ces quelques instants pour donner tout le cash à Diane.

« Ils vont venir me chercher, ma belle. Il faut se séparer. Si tu passes au travers, prends l'avion comme si de rien n'était. Ne te préoccupe pas, je te contacterai par l'intermédiaire de Jean-Paul.

— Tu es sûr qu'ils vont revenir ?

— Sûr, si l'avion n'est pas parti dans les deux minutes, j'y ai droit. »

Effectivement, cinq minutes après, la Jeep revient à fond de train. Les types en sortent et me braquent. Ils ont dû se faire engueuler et je les devine mauvais. Je fais attention à ne pas faire de gestes brusques, car je sens qu'ils ne sont pas rassurés et prêts à tirer. Pendant que l'un d'eux me fouille rapidement, je vois le flic en civil leur faire signe d'emmener aussi Diane. Enculé de ta race ! C'est ce que je craignais le plus.

Dans la Jeep qui nous emmène, j'ai le temps de rassurer Diane.

« Tout ira bien. Tu ne sais rien. Tu ne comprends pas et c'est tout. »

Arrivés au poste, ils me refouillent et me conduisent dans le même cachot que Dave. Deuxième erreur. Diane est assise dans le bureau et j'ai juste le temps de lui faire signe que tout va bien.

*

Tout va bien, j'en suis tout ce qu'il y a de moins sûr et j'ai une haine terrible quand j'entre dans le cachot. J'ai rarement eu autant envie de tuer quelqu'un. J'essaie de me raisonner pour ne pas l'éclater tout de suite sur le mur. Qu'il me fasse avoir des problèmes… ça fait partie du métier ; mais qu'il en fasse voir à Diane, c'est différent. Ce n'est pas la première fois que je suis dans ce genre de situation, mais c'est la première fois qu'une de mes compagnes s'y trouve mêlée. D'habitude, quand je sens qu'il y a du danger, j'écarte les gens auxquels je tiens et je monte seul au front. La réaction de Dave a été trop stupide pour qu'il me fût possible de la prévoir. C'est cette succession de conneries : prendre le flingue, l'herbe, son geste idiot de tout à l'heure, qui a conduit Diane ici. Cela me rend fou, car je connais les taules latino-américaines et je sais qu'il y a de quoi s'inquiéter.

Quand la porte se referme derrière moi, il y a un grand silence. Si Dave ouvre la bouche, je ne vais pas pouvoir me contenir. Il le sent et se tait. Je le regarde. Il est assis, là, devant moi, prostré, les larmes aux yeux. C'est une larve, juste un gamin perdu dans un truc trop dur

pour lui. Il me fait presque pitié et c'est ça qui le sauve.

Au bout d'un long moment, il rompt le silence :

« Excuse-moi, dit-il sans relever la tête.

— Je ne t'excuse pas. La connerie est faite, maintenant il faut s'en sortir.

— Tu ne m'en veux pas trop ?

— Je t'en veux énormément mais on réglera nos comptes plus tard. Pour l'instant, je veux limiter la casse. Il faut profiter de cette erreur incroyable qu'ils ont faite en nous mettant ensemble. Ouvre tes oreilles, petit con, que je te prépare pour la suite. »

Pendant deux heures, je lui parle. C'est toute l'expérience d'une vie d'aventure et de plusieurs arrestations que j'essaie de lui inculquer. Avant tout, empêcher qu'il craque. Il faut qu'il prenne ses responsabilités. J'ai l'habitude de la violence et je sais à présent que lui ne l'a pas.

« Si tu sens que l'interrogatoire va être brutal, si ça commence par des coups, n'hésite pas, fonce dans le tas. Ta seule chance, c'est de te faire assommer le plus vite possible, pour ne plus sentir les coups. Après deux ou trois fois, ils finissent par te respecter.

— Tu crois que ça peut aller jusque-là ?

— Franchement, je ne sais pas. Je n'ai jamais été arrêté dans ce pays. À première vue, ils n'ont pas l'air trop redoutables, mais les flics dans ce continent sont toujours des enculés. Alors, autant être prêt à tout. On va préparer ton histoire pour qu'elle tienne debout. Premièrement, je nie toute collaboration avec toi, je te connais à peine et c'est tout. Pour être efficace, il faut que je sois dehors avec Diane. Par contre, écoute bien ! Si tu me suis et fais ce que je te dis, je te donne ma parole d'homme que je te sors d'ici par n'importe quel moyen, quels que soient le fric à payer ou les efforts que je dois y mettre. Tu peux me faire confiance, compris ?

— Compris.

— Mais, si tu flanches, si tu me balances ou si tu refais une connerie, je t'enfonce et tu en prends pour vingt ans. Pour ça aussi tu peux me faire confiance. O.K. ?

— O.K., Juan Carlos.

— Bon, maintenant, mets-toi bien tout ça dans la tête. Il ne faut dénoncer personne et surtout pas l'autre avec ses plantations. Si notre histoire prend une trop vaste ampleur, on ne pourra plus s'en sortir. Il faut que cela ait le moins de répercussions possible. Prépare-toi une description du personnage qui t'a vendu l'herbe. Le mieux, c'est de décrire un copain à toi ; comme ça, tu ne t'emmêleras pas dans tes descriptions. Il ne faut pas non plus que ce soit trop précis. Imagine

une bonne histoire : comment il t'a abordé, où vous avez fait la transaction, etc. Et surtout, insiste sur le fait que c'est ta consommation personnelle. C'est très important, car ils sont très durs pour le trafic.

— Et le flingue ?

— Le flingue, c'est un peu moins important. Invente aussi un personnage, un touriste par exemple qui te l'a vendu avant de repartir. »

Je lui construis une histoire, je la lui fais répéter plusieurs fois pour être sûr qu'il ne se coupera pas. Je fais aussi tout mon possible pour le rassurer. C'est un gamin qui peut flancher, et tout dépend de la façon dont il se comportera. Une chance qu'ils nous aient mis dans la même cellule !

Au bout de deux heures, un flic ouvre la porte.

« Toi, dit-il, en me montrant du doigt, suis-moi ! »

Un dernier conseil à Dave :

« Et surtout, ne marche pas dans le truc classique de la douceur et des promesses. N'oublie jamais que ce sont tous des enfoirés. Bonne chance, petit ! »

Pendant que le garde referme la porte de la cellule de Dave, je lui demande :

« Où est ma femme ?

— Elle va bien. T'inquiète pas. »

Il n'a pas l'air bien éveillé et je lui pompe des renseignements.

« Où m'amènes-tu ?

— Je te change de cellule. On s'est fait engueuler pour vous avoir mis ensemble.

— Par qui ?

— Par les Narcotiques. Nous les avons prévenus. Deux d'entre eux descendent aujourd'hui par avion. Vous êtes des terroristes ?

— Non, pourquoi ?

— Parce qu'il y a une semaine, l'avion de Liberia a été détourné. C'est pour ça qu'on fouille tout le monde maintenant. »

Quelle malchance ! Tomber à cause du seul détournement d'avion qu'il y ait probablement eu au Costa Rica ! Perdu dans les montagnes, je ne risquais pas de lire le journal.

Le gardien m'enferme dans une cellule située juste à côté de celle de Dave. Vraiment des professionnels… De toute façon, je n'ai plus rien à lui dire. Je commence à sérieusement m'angoisser pour Diane. J'ai été arrêté plusieurs fois dans les pays sous-développés et je sais de quoi les flics peuvent être capables. La savoir à leur merci, ce

sentiment d'impuissance me rend fou et je tourne en rond dans mon cachot. Je sais qu'elle a suffisamment de force de caractère pour en imposer à ces crétins mais quand même…

Le temps passe et il faut que je me relaxe. Je m'allonge sur un bout de carton et essaie de me décontracter. Quelle connerie ! Alors que j'étais au bout de mes efforts, que tout se passait bien ! Je risque de tout perdre, liberté comprise. Tout ça pour une inconscience de gamin. Salaud de Roberto ! Indirectement, c'est lui le grand responsable.

Il fait nuit quand la porte en s'ouvrant me tire de ma somnolence. Cette fois, on me mène au bureau et j'ai droit aux menottes. En chemin, j'aperçois Diane, assise, seule dans une pièce. Elle semble être super relaxe et me fait un signe de la main le pouce en l'air : Tout va bien.

Un énorme soulagement m'envahit. Sacrée Diane, elle doit les mener par le bout du nez. C'est regonflé à bloc que j'entre dans le bureau où m'attendent les agents des Narcotiques. Je suis surpris de leur look. Ils sont jeunes, portent les cheveux longs et ont des gueules à la Starsky et Hutch, version latino. Il semble que ces deux clowns ne soient pas ici pour rigoler car aussitôt ils attaquent par une méthode des plus classiques :

« On sait tout, ce n'est pas la peine de nous mentir. Si tu nous dis la vérité et coopères, on s'arrangera pour que tout se passe sans problème. Tu es déjà bien dans la merde, alors, t'enfonce pas plus ! D'accord ?

— D'accord !

— Qui t'a vendu l'herbe ?

— L'herbe ne m'appartient pas. Je n'ai rien à voir dans cette histoire.

— Tu ne savais pas que ton compagnon avait ça sur lui ?

— Absolument pas. Je le connais très peu et c'est par hasard qu'on s'est rencontrés à Golfito.

— Mais tu fumes de l'herbe, non ?

— Pas du tout, je ne touche pas à ça.

— Et ça, c'est quoi ? » me dit l'un d'entre eux en me montrant une rouleuse et un paquet de papier à faire des joints.

Merde, j'avais oublié cette rouleuse qui se trouvait dans le sac de Diane. Je ne l'utilise jamais, c'est surtout un souvenir. Il faut que j'innocente Diane.

Le flic qui a deviné mon trouble, insiste.

« Alors, tu fumes ?

— Oui, énormément et depuis très longtemps. Je suis né au Maroc

et là-bas c'est plus ou moins légal. Tout le monde fume dans ma famille, mon père, mon grand-père, moi depuis l'âge de quatorze ans, et je ne considère pas ça comme un délit. »

Je vois qu'ils sont surpris par ma réponse. Ils n'ont pas l'air bien méchant, et je sais que les cinq premières minutes sont déterminantes. Si j'obtiens qu'ils quittent leur personnage, et parviens à leur parler d'homme à homme, je suis sûr de leur bouffer la tête rapidement. Alors, je continue :

« Vous comprenez, je vis à Osa. Je suis prospecteur d'or. Je ne sais pas si vous connaissez, mais c'est un coin pourri. C'est plein de serpents, de moustiques et de saloperies désagréables. L'herbe me sert de somnifère.

— Tu es à Osa ? On connaît bien, on y va quelquefois pour essayer de repérer des plantations. C'est vrai que c'est l'enfer. Tu es où exactement ?

— À Cerro de Oro.

— Ah ! oui, je vois. C'est sur le Rincón, non ? »

Ils ont complètement oublié pourquoi on est là. On parle maintenant de la péninsule, des coins qu'ils connaissent. Je sens qu'il n'y a plus de problème, que tout va bien se passer. Ce sont des citadins, des branlos qui sont de l'autre côté de la barrière. Pour eux, Osa est très dure et ils savent apprécier la valeur d'un type qui y vit. Ils voient ça comme un exploit : Un Européen qui survit là-haut ! L'ambiance est maintenant complètement décontractée, un certain courant de sympathie passe même entre nous. Ils me posent bien de temps en temps une question sur l'herbe, c'est un reste de réflexe professionnel. Ils ont Dave et cela leur suffit.

Pour la forme, ils font une dernière tentative :

« L'herbe n'était pas destinée à être vendue à San José ?

— Parole que non. Ce n'est pas mon commerce. Mon truc, c'est l'or. Je suis un défoncé, mais je n'ai jamais vendu de la drogue. »

Ça c'est vrai, je n'ai jamais trempé dans un trafic de dope. Je n'ai jamais non plus incité quelqu'un à en prendre.

« O.K., tu es libre. Ta femme aussi. Nous ne retenons aucune charge contre toi. »

Je les remercie, heureux.

Quand ils veulent me retirer les menottes, il y a un instant de flottement. Dans leur précipitation à partir de San José, ils ont oublié les clefs là-bas. Si ces trucs-là ne coupaient pas les poignets, la situation serait même comique.

« Écoutez. Vous sciez les menottes et je les paie.

— Ce n'est pas aussi simple, on risque un blâme à la brigade.

— Que fait-on alors ? Elles sont trop serrées et me font mal.

— Sois sympa, attends demain. On se débrouillera avec un serrurier. Nous allons dire à ta femme qu'elle aille vous chercher à manger et on t'installera un coin confortable pour la nuit. »

La situation est renversée, ce sont eux maintenant qui me remercient d'être sympa. C'est assez marrant, mais je préférerais quand même être dehors. Je profite de ma nouvelle position pour alléger le sort de Dave :

« Matraquez pas trop le petit, il n'est pas méchant.

— T'inquiète pas, on fera juste le nécessaire. Attends dans le réfectoire, on te l'amène plus tard. »

Plus d'une heure de suspense. Si Dave a bien appris sa leçon, tout ira bien. J'ai confiance, car Dave est sympathique et ces gars ne sont pas des salauds.

Je suis déjà plus relaxe quand on m'apporte un repas gargantuesque, cinq poulets rôtis achetés par Diane. J'attaque le deuxième quand ils ramènent Dave. Il est tout souriant et fait bonne figure.

« Alors, pas de problème ?

— Aucun. J'ai dit exactement ce que tu m'as dit de dire et c'est passé sans problème. Ils n'étaient pas aussi durs que tu m'avais dit, ajoute-t-il.

— Petit rigolo. N'oublie pas que je suis passé avant toi et que le travail était déjà mâché. Mange maintenant !

— Oui, je sais. Ils m'ont dit qu'ils avaient une super trouille de toi. C'est pour ça qu'ils t'ont mis les menottes. Tu parles, taillés comme ils sont, tu as dû leur mettre un vieux complexe. »

Il est tout à fait rassuré et je le fais rire même, en décrivant sa tronche à l'aéroport. J'ai invité les deux agents des Narcotiques à manger, mais ils ont refusé à cause des autres flics. Alors que nous buvons le café, un gros sergent s'approche de moi, examine mes poignets et se propose de crocheter les menottes. Pendant la demi-heure que durent ses essais infructueux, il me parle élogieusement du Señor Monge, le candidat favori des prochaines élections présidentielles. Je ne comprends pas pourquoi il me gonfle avec ça mais j'acquiesce à tout ce qu'il dit.

Dave a déjà réintégré son cachot lorsque, fatigué, je demande à dormir. L'un des deux Narcotiques, Luis, me prépare un lit sommaire mais confortable. Il est très sympa et n'a pas du tout la tête d'un inspecteur. Blond, frisé, les cheveux aux épaules, il a davantage une gueule de hippie. Il aime bien Dave et il est finalement plutôt ennuyé par toute cette histoire. Je lui demande :

« Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

— Nous sommes obligés d'envoyer un rapport à San José. Nous allons essayer d'adoucir au maximum les charges contre Dave, mais on ne peut pas faire plus. Votre histoire a fait un sacré bruit là-bas et on ne peut pas l'étouffer. Allez, bonsoir, Juan Carlos.

— Salut, Luis, et merci pour tout. »

Le matin, après une nuit des plus inconfortables, je suis enfin libéré des menottes. Luis est allé chercher une clef chez un confrère dans une autre brigade. Je quitte enfin le poste, après avoir serré une multitude de mains. C'est le gros sergent de la veille qui me conduit en Jeep jusqu'à l'hôtel de Golfito où Diane s'est installée. Avant de me laisser, quand il me serre la main pour la troisième fois, il me fait promettre de ne pas l'oublier. Sans comprendre, je le lui promets.

Après ces moments d'inquiétude, la joie de nos retrouvailles avec Diane est indescriptible. Je prends une douche pendant qu'elle me raconte :

« Ils ont été très corrects du début jusqu'à la fin. Ils ne doivent pas avoir l'habitude des Européennes.

— J'étais très inquiet pour toi.

— J'ai eu de la chance. Dans la salle où j'étais, il y avait la télévision qui passait un discours de Monge. Sans idée préconçue, j'ai dit : "Tiens, c'est Monge." Le flic m'a regardé bizarrement et m'a demandé si je le connaissais. J'ai sauté sur l'occasion, et je lui ai répondu que mon mari le connaissait un peu, que tu avais traité des affaires avec le *Partido del Pueblo Unido.* Son attitude a complètement changé, il est devenu presque servile et a donné pour consigne de ne pas m'ennuyer.

— Bravo, ma belle, tu t'es bien débrouillée. Je comprends maintenant pourquoi cet abruti de sergent me gonflait à parler de Monge, il faisait du lèche-bottes. Si seulement il savait. »

*

Après un repos mérité, je vais voir Dave. Il a été transféré dans la prison de Golfito. Elle est minuscule : une salle d'attente avec un comptoir, une porte ouvrant sur un patio entouré de cellules, un hangar dans le fond, et deux gardes en tout et pour tout.

Dave a l'air moins flambant qu'hier.

« Ça va ? T'as pas l'air en forme.

— C'est vraiment crado ici. Tu vois les cellules derrière ? Elles sont inondées. Alors on est entassés dans le hangar.

— Je vais t'acheter ce dont tu as besoin. Draps ? Couvertures ?

— Oui, et un matelas mousse, si tu trouves. Il n'y a rien pour dormir.

— O.K., je m'en occupe, je t'envoie ça tout à l'heure. Quoi d'autre ?

— Un peu de fric. Il y a des petits malins qui vendent des joints de l'extérieur. Ils les font parvenir par les interstices des planches.

— D'accord, mais fais attention, c'est sérieux. Tu as tenu le coup, c'est bien, le gros du danger est écarté, et je t'ai donné ma parole que je t'en sortirai : je le ferai. Alors continue de garder la forme.

— Merci, j'ai confiance en toi.

— À propos, pas de problèmes avec les autres détenus ?

— Non, ça va. Il y a juste deux têtes de cons qui veulent jouer aux durs.

— Appelle-les, je vais leur parler. »

Je sais que dans l'espace clos qu'est une taule, il y a toujours des abrutis et que le tout est de s'affirmer. Ce sont deux petits voyous de vingt à vingt-cinq ans, pas bien dangereux mais stupides. Je leur offre à chacun une cigarette.

« Écoutez bien, Dave est mon petit frère. Il ne va pas rester longtemps ici, mais si vous l'emmerdez, je viens m'occuper de vous, compris ?

— Compris. »

Les flics sont là et apprécient cette petite démonstration. L'un d'eux me fait signe qu'il n'y aura pas de problème.

*

Il est tard, cette nuit-là, lorsqu'on frappe à la porte de notre chambre. C'est Fernando, le vendeur d'herbe. Il est au courant de nos problèmes et doit mal dormir depuis hier. Il ne sait pas comment aborder le sujet et je réponds tout de suite à la question qui lui brûle les lèvres.

« Rassure-toi, ton nom n'a pas été mentionné. Tu es en dehors du problème, ne t'inquiète pas. Mais ne refais pas ce genre de connerie, de venir me voir à l'hôtel, comme ça, même la nuit.

— Je sais, mais je ne pouvais pas te joindre et j'avais besoin de savoir. Tu es sûr que je n'aurai pas d'ennuis ?

— Pourquoi veux-tu en avoir ? Personne ne t'a balancé.

— Je te remercie.

— Pas de quoi, c'est normal. Maintenant, il faut que je sorte le

petit de taule avant qu'ils ne le transfèrent ailleurs. Quel est le meilleur avocat de Golfito ?

— José Araya. Il est excellent mais très cher. C'est vraiment le meilleur et il m'a déjà sorti de ce genre d'histoires. Il a d'excellents contacts avec tous les gens importants de la ville. Il a son bureau en bas. Si tu veux, on se retrouvera demain à neuf heures chez lui.

C'est mon avocat, et personne ne s'étonnera de nous voir ensemble.

— Parfait. Il vaudrait mieux que tu disparaisses, maintenant. »

Au moment de sortir, il se retourne :

« Il n'y a pas beaucoup de gens qui savent tenir leur langue par ici. Alors si tu as besoin de fric pour l'avocat, ou d'un coup de main, demande-le-moi. Je te dois bien ça.

— De l'argent, j'en ai assez. Si j'ai besoin d'autre chose, je te préviens, pas de problème. Bonsoir.

— Bonne nuit, à demain. »

*

Le lendemain, à neuf heures précises, je suis chez l'avocat. Comme prévu, le brave Fernando m'attend. Il a déjà dû lui parler, mais me présente quand même. « C'est un type bien. Il faut l'aider. Il le mérite. »

L'avocat est un grand type, bien gras, avec une gueule de corbeau. Ses yeux vifs, derrière de grosses lunettes, m'étudient. Il a l'air véreux à souhait, c'est exactement ce que je cherche. Dans ces pays, un avocat honnête ne touche pas une bille. Plus il est corrompu et plus on a de chances qu'il réussisse du moment qu'on le paie bien. Ces gars-là ont un don pour sentir le pognon et le señor Araya ne fait pas exception.

« Votre affaire est grave, c'est plus qu'un délit. Avez-vous lu *La Crónica* de ce matin ? »

Il me tend un journal du pays. En troisième page, il y a un article qui relate la capture de trois dangereux terroristes européens arrêtés avec armes et drogue. Bien que mal écrit, il peut porter. Il n'est pas très long et j'ai fait mieux dans d'autres pays. Je lui rends le journal et déclare :

« Ce n'est pas bien terrible, le public oublie vite ce genre de chose.

— Le public oui, mais pas la justice. Pour une fois qu'ils en tiennent un, ils ne vont pas le lâcher. Le cas est difficile à défendre. »

Technique habituelle, il noircit le tableau à plaisir. Pour gagner du temps, je lui demande :

« Alors, quelle est votre solution ?

— La meilleure serait d'avoir un non-lieu, puis faire disparaître le dossier. Le juge est un ami d'enfance. Mais ce sera difficile, il aime tellement l'argent… Je ne sais pas si vous pourrez payer… »

Je stoppe le gros malin :

« Écoutez, on ne va pas tourner autour du pot. Je veux cette personne dehors avant une semaine, et pour ça il y aura vingt mille dollars pour vous. »

L'énormité du chiffre le fait tressaillir, c'est une fortune pour le Costa Rica. J'en suis conscient, mais on ne marchande pas une liberté. J'ai une parole à respecter et je me sentirais mesquin de chipoter avec des centimes alors que Dave a une totale confiance en moi.

« À ce prix-là, il n'y a pas de difficulté. »

Je l'espère pour toi, enfoiré !

« Je vais vous payer tout de suite deux mille dollars. Je vous donnerai le reste dans quatre, cinq jours au plus tard.

— Je ne peux pas vous donner de reçu, vous comprendrez pourquoi…

— Je n'en ai pas besoin, je ne crois pas au papier. Mais que l'on se mette bien d'accord : à partir du moment où vous acceptez cet argent, vous prenez l'engagement de sortir le petit avant une semaine. Une fois l'accord scellé, je n'accepterai aucune excuse, aucune tricherie. Je n'ai pas encore d'oreilles d'avocat dans ma collection, mais ça peut arriver.

— Je comprends très bien. Il sera dehors avant une semaine. »

En sortant du bureau, je sais que j'ai joué un coup de poker. Si l'avocat ne tient pas sa parole, il me faudra tenir la mienne. Il ne me restera plus qu'à lui mettre une balle dans la tête et quitter le pays en essayant d'enlever Dave.

*

L'après-midi et le lendemain, nous allons voir Dave. Les gardiens se sont habitués à nos visites et à mes pourboires. Nous pouvons lui parler sans surveillance. Il nous arrive même de bavarder sur le perron de la taule.

Le matin du troisième jour, je vois débarquer les deux Canadiens, rencontrés quelques semaines plus tôt à San José. Ils ont lu l'histoire dans les journaux et c'est la cavalerie qui arrive en renfort. Ils me parlent d'attaquer le poste, de faire sauter la prison. Encore deux durs à la mords-moi-le-nœud, tu parles d'un renfort ! Je me sens un peu

ridicule avec ces deux apprentis justiciers qui me suivent partout et je m'en débarrasse en les envoyant m'attendre à Puerto Jimenez.

Sancho et Roberto doivent être maintenant à San José. Quand je leur téléphone, ils sont déjà au courant pour Dave. Je les rassure rapidement en leur disant que tout va bien. Il ne faut surtout pas qu'ils paniquent, qu'ils refusent de descendre. Si Sancho se doute un seul instant de ce que je vais faire avec son fric, il ne va jamais venir. Je leur donne rendez-vous pour le lendemain matin, au restaurant Miramar. C'est un coin bien tranquille situé en dehors de Golfito.

Le lendemain, tout le monde est là. La vue du gros Basque, responsable de tout ce merdier, ravive ma haine. Je coupe court à toute explication sur le sort de Dave :

« Ici, ça va. Tout s'est bien passé au Panamá ?

— Oui, pour nous aussi ça s'est bien passé », me dit Roberto en rigolant.

Attends, mon gros lard, je te réserve une surprise.

« Il a fallu que je surveille de près Roberto. Je le soupçonne d'avoir voulu voler l'or, accuse Sancho.

— Ça ne va pas, non ? » rétorque celui-ci.

Ils commencent à s'engueuler tous les deux, ils ne peuvent apparemment plus se voir et je suis sûr que Sancho dit la vérité. Je m'interpose :

« Bon, on réglera ça plus tard. Combien d'argent y a-t-il exactement ?

— 21 775 dollars », me dit Sancho en me tendant une liasse de dollars et un reçu.

Je recompte rapidement et empoche le tout. Maintenant que c'est au chaud dans ma poche, je vais pouvoir régler mes comptes.

« Il faut s'occuper de Dave. Je peux le sortir du trou mais l'avocat est très gourmand. Je vais le payer avec ta part, Roberto, et celle de Dave.

— Eh, faut pas déconner ! Pourquoi ma part ? C'est lui qui a fait une bourde, qu'il en subisse les conséquences ! Moi, je ne vais pas perdre tout mon fric pour le sortir de là. »

Espèce de salaud, prêt à sacrifier son copain pour du fric. Je le savais pourri, mais pas à ce point-là. Je me lève et lui écrase mon poing sur la gueule.

« T'es qu'un enculé. Tu as mis tout le monde dans la merde et tu es prêt à abandonner ton copain, pourriture de merde ! »

Le gros salaud est assis par terre, le visage en sang, passif et minable. Cela me dégoûte encore plus et je continue ma correction à grands coups de pied dans la gueule et sur tout le corps : inutile de me

salir les mains sur cet enfoiré. C'est à quatre pattes qu'il regagne la route, poussé par des coups de pied au cul.

« Casse-toi, salope. Je ne veux plus jamais te revoir ici. »

D'un dernier coup de pied, je le pousse dans la bonne direction et le regarde s'éloigner sur la route, complètement anéanti.

Sancho ferme sa gueule. Je sens malgré tout qu'il jubile intérieurement. Son pire ennemi est enfin éliminé.

Quelques minutes plus tard, je suis chez José Araya, l'avocat. Je sors dix-huit mille dollars en billets de cent. Cela fait un joli paquet sur la table. Cette ordure est émue et tremble en les recomptant. Je pense que jusqu'ici, il n'y croyait pas.

« Je vous rappelle notre accord, lui dis-je. Il reste quatre jours, ne l'oubliez pas.

— C'est une question d'heures maintenant, tout va se régler très vite.

— Je l'espère. Sachez que si vous ne tenez pas votre promesse, moi, je tiendrai la mienne. »

Il m'accompagne à la porte, dégoulinant de servilité. Je suis sûr qu'il me prêterait son cul, si je le lui demandais.

En sortant, ma décision est prise. Si Dave n'est pas libre avant la fin de la semaine, je m'en occupe de façon plus expéditive.

J'ai déjà une petite idée là-dessus. Je décide de n'en parler à personne, mais il me faut le champ libre. Je ne veux pas que Diane soit mêlée au danger. Je profite qu'elle m'ait parlé d'un mal de dents pour lui dire :

« Tu vas tirer parti de ce que nous sommes bloqués ici sans rien faire pour aller chez le dentiste à San José. »

Son intuition féminine, liée à l'habitude de vivre avec moi, ne la trompe pas.

« Je n'ai pas envie de monter à San José maintenant. Le dentiste peut attendre. »

Mon mécontentement doit être visible, car elle ajoute :

« Toi, Charlie, tu prépares quelque chose.

— Écoute, chérie, ne m'oblige pas à te mentir. J'ai besoin d'être seul, d'avoir les coudées franches. Prends l'avion de demain, je te téléphonerai tous les jours. »

*

Maintenant, il faut que je mette mon plan au point. Je vais voir Wayne. J'ai besoin de son aide et il sait garder un secret. En outre,

mon idée ne devrait pas déplaire à cet ancien marine.

Il est chez lui, l'inévitable bouteille à la main.

« Hello, Wayne.

— Hello, Juan Carlos, quoi de neuf ? Toujours dans la merde ?

— Oui, c'est pour ça que je viens te voir. Tu as des armes en ce moment ?

— Très peu. Tout part sur le Nicaragua.

— Il me faudrait de la dynamite, tu as ça ?

— Quelques bâtons. Tu passes aux choses sérieuses, dis donc ! Tu veux faire sauter Golfito ?

— Non, juste l'avocat et peut-être la prison.

— Superbe ! Tu veux un coup de main ?

— Non, je te remercie. »

Il se lève. Brave Wayne, c'est vraiment un chic type. Il s'active dans la pièce, et me tend des boîtes.

« J'ai huit bâtons de dynamite, cinq détonateurs, de la mèche en quantité. Tu en veux quelle longueur ?

— Pour une quinzaine de minutes environ, ça suffira.

— J'ai aussi un gilet pare-balles, si tu veux et je peux te passer un 45.

— Non, ça ira. Je ne fais pas confiance aux automatiques. Ils s'enrayent trop facilement.

— Tu n'as besoin de rien d'autre ? Quel est ton plan ?

— Faire sauter l'avocat, puis profiter de la diversion pour libérer Dave. J'irai lui rendre visite à trois heures. Pendant la sieste, il n'y a qu'un vieux garde. Dès qu'il m'amène Dave, je le braque et lui mets un grand coup sur la tête. À cet âge-là, ça ne doit pas être bien résistant. Il m'aimait bien, ça sera la surprise de sa vie. J'aurai une voiture garée dehors pour filer au port. De là, j'embarque dans notre bateau vers Punta Burrica, quelques heures de marche dans la jungle et nous sommes au Panama.

— Ton plan tient debout. Tu es sûr qu'il n'y aura qu'un garde à la prison ?

— Un ou deux c'est pareil, il y en aura pour tout le monde.

— Tu es sûr que je ne peux pas t'aider ? Je m'occuperais de l'avocat par exemple.

— Non, il est pour moi, je le lui ai promis. Je vais l'attacher sur une chaise, de la dynamite dans la bouche et dans les poches avec une mèche d'une quinzaine de minutes. C'est le temps qu'il me faut pour le reste des opérations.

— Moi, je lui mettrais la dynamite dans le cul, dit Wayne,

songeur ; ça me rappelle des bons souvenirs. J'ai deux passeports suisses si ça t'intéresse.

— Bien sûr, dis-moi combien je te dois. Je te laisse tout ça ici, j'en prendrai livraison juste avant l'action.

— Tu me paieras si tu arrives au Panama. En revanche, préviens-moi pour le show. On se prendra de la coke et j'irai me boire une bière avec ma femme pour assister au spectacle. C'est pas tous les jours qu'il se passe quelque chose à Golfito.

— O.K., Wayne, c'est promis. »

*

Le lendemain matin, j'accompagne Diane à l'aéroport. Je la sens préoccupée et fais de mon mieux pour apaiser son inquiétude. Je lui laisse assez d'argent pour parer à toute éventualité. Une fois l'avion parti, je retourne à l'hôtel où Sancho dort toujours. Je le réveille.

« Nous allons partir à Las Palmas, puis à Puerto Jimenez. Il y a les deux Canadiens qui m'attendent. Si tu es d'accord, on leur confie la bombe[2] et on les emmène à Karate. J'y connais un petit filon. Ça nous fera toujours une rentrée d'argent. On en a besoin, car l'avocat a fait un trou sérieux dans nos finances. »

Nous allons voir Dave avant de partir. À voir sa gueule triste, je comprends qu'il en a marre.

« Courage, petit, tu vas bientôt sortir ! »

À Las Palmas, je récupère mon flingue et, aidé d'Alfredo et de son fils Carlito, nous chargeons le moteur et les tuyaux de la bombe dans la Land Rover. Deux heures après, nous sommes à Puerto Jimenez où je retrouve mes deux Canadiens au bar Rancho de Oro. Ils sont enthousiastes et accrochent bien avec Sancho.

Celui-ci, bien qu'échaudé par les étrangers, sent que ces deux beaux gosses à tête vide ne sont pas dangereux. Bien employés, ils peuvent même faire du bon boulot.

« Une bonne occasion pour vous de commencer l'aventure. Je vous emmène à Karate, en avion-taxi avec le matériel. Là-bas, je vous laisse chez un copain, Saltarana. Il vous indiquera un endroit intéressant où travailler, et comment procéder. »

Vingt minutes après, l'avion-taxi est là. C'est toujours le même petit pilote. Cette fois, il râle un peu lorsque nous chargeons le moteur et les tuyaux. Avec raison d'ailleurs. Le moteur est noir de cambouis et les tuyaux emplis de boue occupent toute la place, nous sommes obligés de virer les sièges des passagers. Son joli petit avion vient de prendre un coup de vieux, et il n'est pas content du tout. Je l'assois de

force devant les commandes et lui intime l'ordre de démarrer. Gêné par les tuyaux, il peut à peine conduire. Nous nous sommes allongés dessus, et pris de fou rire, nous les coinçons tant bien que mal pour lui permettre de piloter. Nous ne pourrons empêcher que l'un d'eux ne vienne lui frapper un grand coup sur la nuque.

À l'atterrissage à Karate, Saltarana est là. Quelques rapides explications pendant que l'avion est déchargé. Puis nous repartons aussitôt, car la nuit tombe. Les deux Canadiens sont un peu surpris par la rapidité de l'action ; autant qu'ils se mettent au diapason tout de suite.

Nous dormons à Puerto Jimenez. À l'aube, quand nous repartons avec notre bateau pour Golfito, Sancho pose la question qui le dérange depuis quelque temps :

« Combien as-tu donné à l'avocat ?

— Vingt mille dollars.

— Vingt mille dollars ! Mais c'est trop. On aurait pu se débrouiller avec beaucoup moins !

— Je ne pouvais pas jouer avec la liberté du petit. Tu ne veux pas le laisser en taule, toi aussi, non ?

— Non, non. Mais tu te rends compte, tout notre capital !

— Tu me gonfles. C'est fait et je ne le regrette pas, alors écrase. J'ai autre chose à penser. »

J'ai décidé d'agir dans les deux jours. Je ne peux pas attendre plus, car s'ils transfèrent Dave dans une autre prison ou à San José, tout est foutu. Je vais demander à Fernando, le dealer, de me passer sa voiture. Qu'il la déclare volée. Il m'a proposé son aide, il devrait accepter.

*

Il m'est déjà arrivé de faire des visites à main armée dans les édifices publics, mais là, je suis ému. C'est la première fois que je vais attaquer une prison. Il faut bien un début à tout. La seule chose qui m'ennuie vraiment est de devoir tout abandonner ici. Tout ce boulot pour rien. Mais une parole est une parole ! Avec la ligne de vie que je me suis tracée, si je ne respecte pas cette promesse, je ne pourrai plus me regarder dans une glace.

Ce sont ces pensées qui m'animent lorsque je rentre à l'hôtel. Quand je pousse la porte de ma chambre, une surprise m'attend : Dave, allongé sur mon lit, dort comme un bébé. L'avocat a tenu parole. C'est Wayne qui va être déçu.

*

Le même jour, nous remontons sur San José. Je préfère ne pas traîner dans les parages. De toute façon, nous devons faire le bilan, et la mère de Sancho nous attend pour la suite des opérations : il faut revoir nos plans, sur les vingt-quatre mille dollars, il n'en reste plus que trois mille.

De plus, après la tension de ces journées, chacun aspire à souffler un peu. Je retrouve Diane, heureuse de me voir, et nous allons voir la mère de Sancho. Dave est parti fêter sa liberté avec une copine à San Pedro.

M^me^ Riviera est une femme d'affaires emmerdante. Les projets ne l'intéressent pas, seuls les résultats comptent. Le contact est assez froid, le montant de la commission d'avocat lui est resté en travers de la gorge.

« Ce que je ne comprends pas, c'est que vous ayez utilisé le capital commun pour votre ami sans consulter personne, commence-t-elle.

— Madame, les décisions n'appartiennent qu'à moi et je fais ce qui me semble le meilleur. Si c'était à refaire, je le referais. Dites-vous bien que si ça avait été votre fils, j'aurais agi de la même façon. Ce n'est pas une question d'amitié, mais de loyauté.

— Bon, c'est fait, il est trop tard pour revenir là-dessus. Par contre, Sancho, était-ce vraiment utile ces locations d'avion pour aller poser le moteur à Karate, à trois kilomètres, et personne pour le surveiller ?

— Maman, tu sais bien que c'est Juan Carlos qui dirige… »

Pauvre petit Sancho qui tremble devant sa maman comme un écolier pris en faute. Nous avons du mal à nous retenir de rire, Diane et moi. Je le savais lâche, mais à ce point ! La vieille continue.

« Maintenant, expliquez pourquoi cette association à quarante-cinq et cinquante-cinq pour cent, alors que nous apportons pratiquement tout le capital. »

Elle commence à me gonfler, la vieille noix. Depuis que je cours plus vite que mon père, personne au monde ne m'a donné un ordre. Il ne faudrait pas qu'elle confonde politesse et faiblesse. Malgré son âge, elle risque d'avoir des surprises si elle continue sur ce ton… Je décide de couper court.

« Écoutez. De l'argent, il y en a partout. Trouver une personne qui veuille investir avec moi n'est pas un problème. Moi, je connais l'or et j'ai l'habitude de la jungle, tout le monde ne peut pas en dire autant. C'est votre fils qui m'a demandé une association, je ne suis allé chercher personne. Mais il n'est pas trop tard pour rompre, je ne vous retiens pas.

— Non, je ne veux pas dire ça. Nous sommes de toute façon trop engagés pour reculer. Nous allons continuer comme avant, mais j'aimerais mettre une condition : que Dave ne continue pas avec vous, il est trop irresponsable.

— Non. Je n'ai pas sorti ce gamin de prison pour le jeter à la rue sans un centime. J'ai l'intention de le garder avec moi jusqu'à ce que je puisse lui donner quelques centaines de dollars. Mais il n'est pas question de le laisser comme ça. Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de le garder éternellement non plus, c'est l'affaire de quelques semaines. »

Nous décidons finalement de poursuivre ensemble. Nous devons bloquer un terrain assez grand pour nous y installer et y travailler. Mais en sortant de cette réunion, je n'ai plus autant la foi. La vieille m'a énervé, je n'ai pas envie de faire de concession et j'ai perdu tout respect pour Sancho, décidément trop lâche.

Nous demeurons quelques jours à San José pour profiter des bons restaurants et du cinéma, puis on redescend à Las Palmas.

Tout le monde y est au courant de l'arrestation et avec leur tendance à exagérer, les Ticos ont pas mal brodé dessus. Nous décidons de rester pour fixer le choix d'un terrain, mais l'ambiance n'est plus la même. On ne chahute plus autant, il est impossible de flamber car il n'y a plus de cash, il n'y a plus d'esprit de groupe. Autant je trouve Dave sympathique maintenant, autant Sancho commence à me dégoûter.

On est là depuis deux jours, et je vois apparaître un des Canadiens que j'avais laissé à Karate. Il a maigri et marche avec difficulté. Rien ne fonctionne là-bas, me dit-il.

« Tu nous a balancés comme des merdes. On pensait que tu allais repasser tout de suite après. On n'y connaît rien en or et ton copain Saltarana n'en a rien à foutre. C'est un flemmard qui n'a jamais levé le petit doigt pour nous aider, on n'a pas sorti un gramme. »

J'ai du mal à garder mon sérieux. C'est vrai que je m'en étais un peu débarrassé. J'avais monté cette opération au cas où l'avocat respecterait sa parole, mais j'étais tellement sûr d'avoir à choisir l'autre solution et de quitter le pays, que je n'y avais pas vraiment attaché d'importance. Une fois l'enthousiasme de l'avion passé, ils ont dû se retrouver un peu perdus sur la plage avec ce moteur dans les pattes.

« Bon, ce n'est pas grave. De toute façon, j'ai besoin du moteur pour travailler ici. Retourne là-bas dire à Claude que j'irai le chercher dans quelques jours.

— Je n'y retourne pas, j'en ai ma claque ! Je me suis déjà tapé tout le retour, et j'ai les pieds bousillés. Osa pour moi, c'est fini. Je

remonte à San José. »

Son aventure n'aura pas fait long feu.

Je suis monté voir un terrain aujourd'hui. Un vieux paysan veut quitter le coin avec son fils et vend sa terre. Entourée de jungle, juste à côté du parc et à trois heures et demie de marche de Las Palmas, elle fait cent hectares et le prix n'est pas élevé. Je suis intéressé car l'argent file vite. Mais pas le choix. Je dois partir le lendemain à Golfito pour les papiers.

Sancho n'est pas très chaud, il est irrité par Dave qui a chahuté avec la voiture, mais je passe outre ses humeurs et le mets au pied du mur.

« Sancho, c'est le moment de bouger. On a le terrain, il faut faire venir les tracteurs, avant d'être complètement à sec.

— Mais c'est trop tôt, il n'y a pas de chemin. Cela ne passe pas partout un tracteur, on risque de tout casser.

— Il faut y arriver, même si on doit les monter morceau par morceau.

— C'est de la folie, j'en ai marre. Pourquoi n'achète-t-on pas plutôt une pulperia ici, pour faire tranquillement l'achat d'or ?

— Ça ne rapporte pas assez, et il est trop tard pour faire marche arrière. Tu ne vas pas nous lâcher maintenant ?

— O.K., je te suis à condition que tu laisses Dave. Il prend tout comme un jeu. Il n'y a pas moyen d'être sérieux avec lui. Aujourd'hui, il a failli perdre la voiture dans le fleuve. Qu'est-ce qu'il va casser demain ? »

Depuis qu'il a vu éliminer Roberto, il a repris du poil de la bête. Mais, malheureusement pour lui, je commence à ne plus le supporter. Son physique même m'écœure. Que tout le monde en veuille à Dave me le rend encore plus sympathique. C'est vrai qu'il est irresponsable, mais j'ai un faible pour les fous.

« Sancho, j'ai déjà dit que je n'accepte aucune condition et surtout pas celle-là. Si tu veux continuer avec moi, c'est avec Dave ou rien. Dernier avis, à prendre ou à laisser.

— Bon, je crois que je vais laisser alors. Je suis fatigué de ces histoires de dingues. Je reprends mes billes.

— Après tout, c'est peut-être mieux ainsi. On n'a pas les mêmes critères et on ne respecte pas les mêmes choses. Je te propose de partager l'argent qu'il reste. Reprends la Jeep et le bateau, si tu veux, mais, désolé, mon vieux, je garde la bombe. Je ne peux rien faire sans elle, je te la rendrai plus tard. »

Il n'est pas très content de se séparer de son moteur, mais est heureusement surpris de s'en tirer à si bon compte : il s'imaginait

avoir tout perdu. Je lui donne mille deux cents dollars et une journée pour partir.

Je sais que c'est une folie de le virer, lui qui amène tout, pour garder Dave qui n'apporte que des ennuis. Mais il commençait à me sortir par les yeux et ce n'est pas la première fois que je laisse passer un super commerce par amitié. Sacrée sentimentalité, je me fais toujours avoir par la même corde !

Sancho parti, je vais à Golfito avec le propriétaire pour enregistrer mon nouveau terrain. Je paie dix mille colons d'avance, le reste plus tard, toujours la même méthode. En revenant, je retrouve Claude, l'autre Canadien qui arrive en camion à Jimenez. Il me dit que le moteur est en sécurité chez Saltarana. Son copain a définitivement quitté la péninsule, mais lui désire travailler avec moi. Cette volonté de continuer, après leur échec à Karate, montre qu'il est un lutteur. Il est fort et a une bonne mentalité. C'est une recrue valable.

Nous restons trois jours à Jimenez, le temps que l'ex-propriétaire construise un toit sur mon terrain ; il m'a assuré que ce court délai lui suffirait. Nous allons ensuite chercher le moteur à Karate en avion, toujours avec le même pilote. C'est un gros moteur puissant et très lourd, il fonctionne comme une pompe à incendie et projettera l'eau sur un flanc de falaise pour le nettoyer. Je loue ensuite un camion pour l'emmener à Las Palmas, on y reste deux jours, puis on monte.

Et la merde recommence.

On met la journée pour faire un chemin qui prend normalement trois heures et demie. Le moteur déséquilibre les chevaux qui tombent plusieurs fois. C'est un gros bloc compact et il est impossible d'en répartir le poids sur le dos d'un bourrin. En outre, on a accroché à leur queue des centaines de mètres de tuyaux qui s'emmêlent partout, s'accrochent aux arbres et ralentissent la marche. Enfin, nos vivres et tout le matériel nécessaire pour une installation de longue durée. Nous avons même une poule, cadeau d'une femme de la pulperia.

Cette expédition ressemble un peu à un exode, mais je suis content de quitter Las Palmas, car, après y avoir vécu avec un certain train de vie, je ne supporte pas d'y être limité par le fric.

Lorsque nous arrivons le soir, trempés et boueux, rien n'existe de l'abri promis : à peine les armatures principales et un quart de toit. On se contente d'installer des hamacs. Le lendemain, un sérieux boulot nous attend.

On va travailler pendant une semaine comme des fous pour s'aménager un coin présentable dans cette jungle encore plus dense que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. Levés à quatre heures du matin, nous sommes à pied d'œuvre jusqu'à la nuit avec de courtes haltes pour manger. L'endroit est vraiment pourri, une humidité

dingue – le fleuve coule à trente mètres en contrebas –, et la végétation pousse à une vitesse folle. Des jours durant, on dégagera à la machette cinquante mètres autour de la maison, mais une plante prédomine, qui repousse presque plus vite qu'on la coupe, grandit de cinq centimètres par jour : je n'ai jamais vu cela ! Le sol n'est qu'une boue rouge et collante. Quant aux serpents, il en sort de partout. Trois personnes font le toit, que Diane mène à la baguette.

J'ai décidé de faire un chemin du fleuve à la maison. Il y a trois mètres de dénivellation : trois marches, une plate-forme, trois marches, etc., sur trente mètres de large. C'est un boulot de fous, car j'ai décidé de tout recouvrir de gravier. Ce seront d'incessants voyages depuis la rivière avec sur le dos des sacs de jute remplis de gravier qu'on étale dans un coffrage de bois. C'est très lourd et lassant. Depuis que je suis revenu dans la jungle, mon corps s'est affaibli à nouveau et j'ai la dysenterie. Je fais ma part de boulot, mais c'est encore plus dur. Heureusement que Dave en met un coup et que Claude, taillé en athlète, est très efficace. Le chemin prend forme et c'est joli à voir. On a besoin, quand on vit dans ces trous pourris, de faire quelque chose d'esthétique, pas vraiment utile, mais qui permet de ne pas redevenir une bête. Pas un Tico ne voit l'intérêt de ce chemin, de style japonais, et c'est vrai qu'il est assez surprenant à voir, ici en pleine jungle.

Diane, de son côté, s'occupe de la maison. Elle a commencé par isoler une partie pour nous deux afin de créer l'intimité d'une chambre ; le reste, qui fait salle commune et chambre pour les autres, est à claire-voie. Elle organise l'aménagement avec goût et efficacité, fait une cuisine présentable et tient son intérieur comme un appartement parisien.

Bien qu'il n'y ait pas encore de mur et que la forêt pénètre dans la cuisine, il n'est pas question de rentrer avec des bottes boueuses. Nous voulons tous les deux créer quelque chose de propre dans cette pourriture.

On mange énormément, mais mal. Riz au piment, haricots au piment, régimes de bananes. Nous en faisons une telle consommation que celles-ci n'ont pas le temps de mûrir. Un régime nous fait trois jours. Dave mange comme un ogre et se descend des régimes à lui tout seul ; c'est la première fois de sa vie qu'il fait un travail physique de cette ampleur. On a tous envie de manger la poule, mais elle se cache. Bien qu'elle soit toute jeune, on cherche partout un petit œuf miracle.

*

J'ai délimité mon territoire et joue du pistolet pour en marquer les limites. Je veux que, quand on ira dans la jungle, les Ticos aient appris

à ne pas approcher. Ils ont l'habitude de traverser le terrain et je tire au-dessus de la tête de tous ceux qui s'approchent. Si on les laissait faire, ils viendraient carrément s'installer à la table. Et cela m'amuse de les voir sursauter et cavaler. Il y a un sentier qui passe en face de la maison et j'en ai interdit le passage après la tombée de la nuit. Celui qui s'y risque se paie une frayeur maison. Plus d'un abandonne son chargement pour courir plus vite. J'ai installé un grand panneau : propriété privée défense d'entrer, et les types sont obligés de faire un détour par l'autre berge, presque impraticable. Ça m'est égal. Ici c'est chez moi et je ne veux pas y voir un de ces abrutis.

J'ai l'habitude de voyager à travers le monde avec juste un jean, une chemise et une paire de bottes. Je n'ai rien à moi, mais quand je possède quelque chose, mon sens de la propriété est extrême. Le bruit a vite fait de se répandre et rapidement, plus personne n'entre sans crier : « Don Juan Carlos » d'abord. De plus, les Ticos n'ont aucun respect des belles choses et l'un d'eux va même jusqu'à monter notre escalier de gravier à cheval. C'est Diane qui, très en colère, lui tire dessus, et cheval et cavalier s'enfuient, chacun de son côté.

Le soir est le seul moment où on peut se relaxer. Après le riz au piment, on se fume d'énormes joints. On capte même Radio Golfito sur le petit transistor à piles de Diane. Leur slogan nous amuse toujours : « Radio Golfito, la radio la plus grande du monde. » Je l'ai visitée une fois, tout est concentré dans une pièce de trois mètres sur sept !

Ces soirées sont un moment privilégié après le dur travail de la journée car l'ambiance est bonne. Dave est toujours aussi fou, mais il a quand même réussi à apprendre certaines règles de savoir-vivre. Il ne fait plus irruption n'importe quand dans ma piaule. Claude, lui, est très calme, très relaxe, mais aime aussi déconner sans retenue. On fume énormément et le soir, complètement défoncés, un rien nous amuse. Par exemple, on guette les Ticos qui essaient de se faufiler par le sentier, et les bonds qu'ils font quand la balle leur siffle aux oreilles provoquent nos éclats de rire. On est tous les quatre de bons tireurs, et, la défonce aidant, on vise les types le plus près possible : si on touche, on a perdu !

J'ai dû me séparer des employés qui construisaient la maison, pour une parole en trop à l'égard de Diane. Je les ai engueulés, ai menacé l'un d'eux de le pendre par les couilles. J'avais dit cela sans y prêter trop attention, mais lui a pris ça très au sérieux et ils sont partis sans demander leur dû.

Le gros problème, c'est la malaria qui est réapparue. Le climat malsain et la mauvaise nourriture m'ont affaibli et la maladie reprend le dessus. J'ai une dysenterie permanente, je passe des nuits sans dormir, à transpirer et à grelotter. Diane change constamment la

literie trempée de sueur. Au matin, je suis crevé et j'ai envie de dormir, mais je dois me remuer : je suis censé être le chef et si je ne mets pas la main à la pâte, personne ne s'active.

Une nuit, je vais dormir dans un hamac. Je ne supporte plus le lit et je veux donner à Diane quelques heures de sommeil. C'est un hamac pourri, qui descend presque au ras du sol. À l'aube, je suis tiré de ma somnolence : à dix centimètres de ma main qui pend sur le sol, la poule tue, à grands coups de bec sur la nuque, un petit tercio-pelo d'un mètre. Il s'en est fallu de peu que, dans ma nuit agitée, je ne le heurte de la main. Brave petite poulette ! Elle m'a sauvé la vie, et la sienne par la même occasion, car il est interdit de la manger maintenant.

Beaucoup de gens passent me voir pour me vendre de l'or alors que je n'ai plus un sou vaillant pour le leur acheter. Je leur dis que je m'installe d'abord, qu'on verra après. J'ai un peu plus le temps de discuter avec eux et je découvre un autre aspect d'Osa. Certains sont des réfugiés nicaraguayens, anciens combattants des forces antisandinistes, d'autres, cubains, ont demandé asile à l'ambassade du Venezuela à Cuba, il y a quelques années.

L'un d'eux offre à Diane un singe, capturé dans la jungle. C'est un Colorado. On l'a baptisé Arturo. C'est un vrai petit diable, une calamité. On le retrouve, lui ou des traces de son passage, dans les lits, dans les sacs dont le contenu est éparpillé, sur le toit dont il arrache les feuilles, sur la table quand on mange, dans les assiettes. Il a en particulier l'habitude de soulever le couvercle des gamelles et se brûle régulièrement : résultat, des gesticulations et des cris à n'en plus finir, et il fout tout en l'air. Il s'est également pris d'affection pour la poule et lui court après pour lui arracher des plumes en souvenir : c'est alors une valse endiablée dans toute la baraque, qui n'épargne rien…

Avec le peu de viande qu'on a et le bordel qu'ils mettent, j'ai vraiment envie de les manger tous les deux, mais ils sont sacrés. Avec Arturo, les coups n'y font rien ; si je le frappe ou l'attache, ce sont des hurlements terribles. J'ai parfois envie de l'étrangler, mais Diane prend sa défense, et il va se réfugier près d'elle après chaque connerie. Il sait très bien quand il a dépassé les limites. Mais on l'aime bien, et le soir, on le défonce pour qu'il s'amuse avec nous. On lui souffle la fumée dans le nez car il aime ça, devient encore plus fou. L'avantage, c'est qu'après il s'endort.

Un vieux vient me voir assez souvent. Il s'appelle Tonio. Il est installé depuis longtemps à la limite du parc. Le gouvernement veut l'expatrier avec indemnités. Pour cela, il faut qu'il monte à San José. Mais, orero depuis toujours, il est sorti deux fois de la péninsule en cinquante-six ans, et il voudrait que je l'accompagne car il a peur des

villes. C'est avec lui que je vérifie la teneur en or du terrain.

En quatre jours de boulot intensif, à quatre, on ouvre une tranchée sur toute la longueur du terrain. On détecte de l'or un peu partout, à un mètre de profondeur. C'est une excellente concentration, mais il est impossible de le travailler à la main. Il faut des machines et je n'ai plus un rond pour en louer. Il faut que je me fasse rapidement quelques milliers de dollars pour commencer l'exploitation ici.

Tonio me parle d'un cours d'eau à sec où, en chargeant dans un sac des pelletées de graviers aurifères qu'il lave dans une rivière à cinquante mètres, il se fait cinq grammes d'or fin par jour. C'est impeccable pour moi, car avec la machine, je peux amener l'eau et accroître le rendement. Le seul problème est que l'endroit se trouve à une heure et demie, en plein dans le parc. Il est interdit d'y pénétrer, encore plus d'y travailler avec un moteur. Je monte avec lui et vérifie la véracité de ses dires. Le coin est riche, mais l'accès est difficile. La côte est trop raide pour les chevaux, et monter le matériel va être une partie de plaisir.

Je redescends. La perspective de l'action m'excite.

« Dave, tu vas prendre les chevaux et aller à Las Palmas acheter deux bidons de vingt litres d'essence.

— Mais tu n'envisages pas de mettre le moteur là-haut ?

— Si, on va aller y travailler.

— Mais tu as vu la côte, les chevaux ne pourront jamais monter !

— Qui te parle de prendre les chevaux ? On va tout monter à dos d'homme. Ce n'est pas cette petite distance qui t'effraie ?

— Ben si, un maximum. On se casse déjà la figure quand on n'a rien à porter… C'est un truc de fous !

— Ça tombe bien, il n'y a que des fous ici. Dépêche-toi, il faut que tu partes maintenant pour être revenu avant minuit. Je veux faire toute la partie de chemin découvert en profitant de l'obscurité. Il faut que personne ne soit au courant, sinon ils vont aller rapporter ça aux gardes. Allez, hop ! remue-toi. »

On part dans la nuit, comme des conspirateurs, le moteur chargé sur un cheval, l'essence sur l'autre. Ils sont épuisés par l'aller et retour à Las Palmas et ils ont du mal à avancer jusqu'à la falaise. Là, les réjouissances commencent. C'est encore plus dur que je ne pensais. Cette pente est terrible. Même avec les mains libres, nous dérapons. Ce putain de moteur est vraiment lourd et n'a aucune prise. La seule solution est que chacun le porte tour à tour sur le dos. Bien que matelassé de sacs de jute, il y a toujours un coin qui fait mal. Taillés comme des allumettes, Dave et Tonio peuvent à peine le soulever. Aussi font-ils toute la montée avec un bidon chacun, en traînant derrière eux les dizaines de mètres de tuyaux attachés à la ceinture,

car il faut une main libre pour s'accrocher aux arbres. Claude et moi, nous nous relayons. Avec ma dysenterie, le manque de sommeil et de nourriture, je suis très faible et j'ai beaucoup de mal à grimper. Je lui refile le bébé tous les dix mètres. Heureusement, Claude, habitué à la montagne, fait des merveilles. Il monte sur trente mètres, lentement mais sûrement : pas question de tomber, on serait écrasé par le poids du moteur, ou pire peut-être, on le verrait dévaler jusqu'en bas.

Pendant que l'un porte, l'autre lui déblaie le passage, à cause des serpents. En effet, plié en deux sous le poids et s'accrochant d'une main aux racines et aux arbres, il ne pourrait se défendre en cas d'attaque.

On met toute la journée pour monter cette côte. Arrivés à la rivière, j'ai des étoiles devant les yeux et un vertige m'oblige à m'allonger. J'aimerais passer la nuit là, mais c'est impossible, et je repars sur mes jambes chancelantes.

*

Le lendemain, on est sur place très tôt. Pendant que j'installe la canoa, Claude et Dave mettent le moteur en marche. Il démarre à plein régime et Dave, effrayé par ce bruit qui retentit dans le silence de la forêt, le stoppe. Impossible alors de le faire repartir. On essaie tout ce qu'on peut. On tire comme des fous sur cette putain de ficelle, la haine aux tripes. J'ai envie de le pulvériser et de l'éparpiller dans tous les coins ; on l'injurie, mais cela ne change rien. Cette saloperie de bloc de ferraille nous nargue par son immobilité. Personne n'y connaît quoi que ce soit en mécanique et, de toute façon, on n'a même pas un tournevis ! Tout le monde est abattu et je les sens inquiets de ce qui les attend. Après un silence, je lance la phrase fatidique : « Bon, on redescend. »

Cela peut paraître fou, mais je suis têtu, et j'ai l'habitude d'aller au bout de ce que j'entreprends. Même si on en crève, on y arrivera. C'est notre seule solution et ce n'est pas cette saloperie d'engin qui va faire la loi : c'est moi qui commande ici !

On le redescend moitié glissé, moitié porté, chacun a envie de le pousser délicatement pour qu'il dévale jusqu'en bas et aille s'écraser sur les rochers.

Quand on arrive à la maison, il fait encore jour. Tout le monde est crevé, mais je ne veux pas que la démoralisation s'installe. On ne va pas rester sur une défaite.

« Dave et Claude, chargez les chevaux, vous avez encore le temps, en partant maintenant, de prendre le bateau la *China* qui part de Playa

Blanca à quatre heures du matin et va à Golfito. Là trouvez un mécano, réparez cette merde et revenez.

— Mais on est crevés. Le chemin est dur et long jusqu'à Las Palmas, on va en chier !

— On va en chier tous et on va tous continuer à en chier. Tu as vu dans quel état je suis. Ce n'est pas une colonie de vacances ici, une aventure, ça se mérite. Allez-y, vous pouvez être revenus demain soir. Profitez-en pour acheter de l'herbe, il n'y en a presque plus. »

Rien à manger cela passe encore, mais rien à fumer cela ne va plus.

*

Le lendemain, après une nuit de malaria, alors que je viens de me fumer le premier joint de la journée, allongé sur le lit, la maison se remplit soudain d'uniformes. Il en sort de partout. Par la porte, les fenêtres, des fusils sont braqués sur nous.

« Ne bougez pas ! Mains en l'air ! »

Ça alors ! D'où sortent-ils, ceux-là ? Ils ne vont pas recommencer ? Ça devient une habitude ! J'ai mangé mon joint d'un geste naturel et j'ai l'herbe en sécurité contre les couilles, comme toujours, même ici. La tension est extrême et les flics sont nerveux. À peine ai-je remué une main qu'on m'ordonne de ne pas bouger. C'est encore les flics du Commando Sur, mais de Jimenez. Ils me palpent rapidement et commencent à chercher dans toute la maison. Ils nous font sortir de la chambre. Ils fouillent absolument partout, vident les sacs ; l'un d'eux monte sur une chaise et regarde méthodiquement sur chaque poutre, fourrage dans les feuilles du toit ; ils iront retourner les pierres et les troncs autour de la maison et inspecteront même les abords immédiats de la jungle. Je ne sais pas d'où vient l'attaque, ni ce qu'ils cherchent, et j'essaie de comprendre. Diane ne panique pas et surveille qu'ils ne volent rien.

Je leur demande ce qu'ils veulent :

« Ta gueule et pas un geste, dit un gradé en me braquant parce que j'ai avancé d'un pas.

— Hé, je peux savoir ce qu'on me reproche ?

— Où est ton flingue ? Où est l'herbe ?

— Le flingue, je l'ai perdu en traversant la rivière et je n'ai pas d'herbe ici. »

Le type éclate de rire.

« Arrête, le Français, on sait que tu es un rapide. On est au courant pour Golfito, n'essaie pas de faire croire que tu es un saint ! Où est ton

flingue ?

— Je vous assure que je l'ai perdu. Fouillez partout, vous verrez bien.

— C'est bien ce qu'on va faire. Gare à toi, si on le trouve. »

Je sais très bien où il est mon flingue. À vingt centimètres de ses pieds, glissé dans mes bottes, là, par terre. Ils n'ont pas eu l'idée de regarder ; si elle leur venait à l'esprit, je ne sais pas ce que je raconterais. Pareil si l'un d'eux se mettait à me lorgner les couilles. Je suis en short et ça me fait une énorme paire de balloches.

« Et l'argent, où l'as-tu caché ? »

Ça c'est nouveau ! Je ne pige pas. Ce n'est pas les quelques milliers de colons qui les intéressent. Et même si j'ai la réputation d'être riche, ça n'est pas interdit.

Après avoir questionné et fouillé sans résultat, ils se détendent un peu. Je leur propose un café qu'ils me laissent faire. Profitant que je tourne le dos à tout le monde, je jette d'un geste rapide le sac d'herbe dans le feu. J'ai juste le temps d'en aspirer une bonne bouffée. L'odeur du plastique qui brûle couvre celle de l'herbe, et l'endroit est suffisamment ventilé pour qu'ils ne soient pas alertés. Quand je reviens avec le café, j'aperçois Sancho dehors avec les flics. Il a l'air apeuré, mal à l'aise.

« Désolé, Juan Carlos, je suis prisonnier moi aussi. J'ai dû parler pour notre trafic au Panama. »

Il a l'air dans la merde, est-ce la trouille de m'avoir trahi ou celle d'avoir été arrêté ? Diane me fait alors remarquer la bosse du flingue dans sa chemise. Je la lui désigne du doigt.

« Tu voudrais me faire croire qu'ils t'ont laissé le revolver après t'avoir arrêté, salope ! »

Le simple fait de tendre l'index le fait sursauter et j'ai vite compris la vérité. Tout s'explique : cette violence des flics tout à l'heure, ces questions. Il a dû leur dire que j'étais dangereux, qu'il valait mieux tirer les premiers. Dave, pour l'effrayer, lui avait raconté que j'étais un ancien mercenaire et que mon plus grand plaisir était de couper les têtes… Je réalise aussi qu'il n'a jamais cru à la somme versée à l'avocat. Il a dû s'arranger avec les flics, moitié moitié sur tout ce qu'ils trouveraient et les appâter avec la perspective de confisquer mon arme : ce n'est pas avec leur salaire qu'ils peuvent se payer un 357 Magnum chromé.

Puis j'aperçois le borgne, vendeur du terrain, et Carlito, le fils d'Alfredo, qui les a vraisemblablement conduits jusqu'ici, car Sancho ignorait où j'étais. Tout ce petit monde m'accuse des pires méfaits. Quand le bateau coule, les rats quittent le navire. Cela faisait longtemps qu'ils n'avaient pas vu d'argent, alors autant faire une

méchanceté. Les flics ont pris les passeports, leur supérieur s'adresse à moi :

« Je vais garder les passeports. Vous êtes expulsés de la péninsule. Faites vos bagages. On va vous raccompagner. On ne veut plus de vous ici. Vous avez fait trop de bordel. Tu es accusé de menaces de mort sur un de tes employés, de port d'arme, de tirer sur les gens, d'usage de drogue, de trafic d'or, et, pour finir, de construire une maison sur le territoire de la réserve forestière ! Comprenez qu'avec ça, vous devez partir rapidement. »

Un peu anéanti, je suis allé m'asseoir.

« Je ne peux pas. Je suis trop malade pour bouger aujourd'hui.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Dysenterie et malaria. Je tiens à peine debout.

— C'est vrai que tu n'as pas bonne mine. »

Et il se produit ce qui s'est produit tout au long de ma vie chaque fois que j'ai été arrêté. Les premiers moments durs passés, je les gagne à la sympathie et au respect. Il y a un phénomène qui se crée, une histoire d'homme à homme.

Le lieutenant Nogales ne fait pas exception. C'est un dur, mais qui sait reconnaître son alter ego. On discute pendant une heure. Le type est valable et plus intelligent que la moyenne, et je devine que la servilité de mes dénonciateurs le dégoûte un peu. Je sens qu'il est prêt à m'aider.

« Bon, je vais vous laisser quelques jours pour que tu puisses te retaper. Mais il me faut le moteur.

— Pourquoi ? Il est à moi. Il était à la société qu'on a créée avec Sancho.

— Non, non, dit ce dernier qui écoutait derrière, c'est à moi. J'ai les papiers à mon nom. »

Pauvre petit minable qui a besoin de papiers pour se protéger ! Si j'en ai le temps, je vais m'occuper de toi quand tu seras moins entouré. En attendant je lui crache en pleine gueule.

« Calme-toi, me dit Nogales. Je veux bien être sympa, mais n'exagère pas, Sancho est dans son droit.

— O.K. Mais j'ai envoyé le moteur à réparer à Golfito, vous devrez le récupérer là-bas.

— On y va. Passe me voir dès que tu vas mieux pour discuter. »

Ils étaient arrivés exténués, parce qu'ils avaient pris le chemin le plus long. Par sympathie pour Nogales, je leur indique un raccourci.

Deux heures après, alors que Diane et moi discutons des événements, Dave et Claude arrivent.

Ils tirent tous les deux une drôle de gueule, j'apprends vite pourquoi. Le hasard a voulu qu'ils rencontrent les flics en pleine jungle. J'avais dit en effet à Claude de ne pas traîner, mais je ne pensais pas qu'ils iraient aussi vite ! Le mécanicien les avait emmenés dans son camion pour leur éviter le bateau, c'était un sacré gain de temps. Mais, pour leur malheur, les flics ont pris le moteur et trouvé l'herbe accrochée à une selle. Heureusement, Claude a tout pris sur lui, en tant que récidiviste. Dave risquait gros. Nogales a été sympa, il s'est contenté de ramasser les deux passeports. Cela fait tout de même beaucoup de contacts avec les flics ces derniers temps !

Je décide de tout régler le plus vite possible et pars le lendemain avec Diane à Jimenez.

*

Je suis très bien reçu. En voyant ma mauvaise mine, Nogales va jusqu'à m'offrir un repas dans son bureau. On a de bons rapports maintenant, et il s'excuse pour l'intervention violente d'hier.

« Tu comprends, avec la réputation que tu t'es faite et la nature des plaintes qu'il y a contre toi, j'étais obligé de prendre mes précautions. Je peux te le dire maintenant, tout le monde avait peur et on était prêt pour un combat. Quel est ton projet maintenant ? Tu ne peux rester là-haut, cette histoire a fait trop de bruit.

— Je ne peux aller nulle part. Je n'ai pas un centime, il faut que je me fasse un peu d'argent.

— Écoute, voilà ce que je te propose. Je pars pour San José pour fêter Noël. Je reviens le 5 janvier. Promets-moi que d'ici là, tu seras parti. On est le 15, cela te laisse vingt jours. C'est le maximum que je puisse faire et j'arrangerai le coup avec mes supérieurs. Mais, si à mon retour tu es encore là-haut, je t'arrête… Donne-moi ta parole et reprends les passeports.

— Tu l'as, sans problème. »

Nous profitons de notre passage à Jimenez pour acheter des vivres, riz et haricots, c'est tout ce que l'on peut s'offrir. Plus cinq cents grammes d'herbe. Espérons qu'on aura le temps de la fumer. Je veux juste m'offrir un plat de viande, car chaque fois que je mange bien, ma fièvre tombe. Au Rancho de Oro où nous sommes allés, je rencontre Hans et un copain à lui, Faulker, un autre Allemand, marié à une Tica de dix-neuf ans. Il est arrivé depuis peu dans la péninsule et a encore une bonne gueule. Les bottes, le Stetson, la mine soignée, on dirait un cow-boy de pub pour cigarettes.

Je leur raconte mon histoire. Ils sont intéressés, surtout Faulker qui

a déjà une bombe travaillant sur le fleuve Tigre.

« Tout aurait dû marcher, le filon est bon, mais je n'ai plus de moteur.

— Ma bombe ne produit que dix grammes par jour. Combien faisais-tu là-haut ?

— Pratiquement deux cents grammes par jour quand il n'y avait pas de problème. »

Un gros mensonge, mais j'ai besoin de m'en sortir. Il est trop mignon avec sa dégaine d'aventurier de salon et son moteur peut m'aider.

« On pourrait peut-être s'associer avec toi et emmener la bombe là-bas. Quand peut-on passer te voir ?

— Quand vous voulez, le plus tôt possible. »

Ils me ramènent en voiture à Las Palmas. J'en profite pour achever de les convaincre. Il me faut ce moteur. Je les persuade enfin de l'amener en voiture à Las Palmas le lendemain, et là, d'embaucher quelqu'un pour les guider chez moi.

Bientôt, arrivent Faulker, sa femme et un employé tico. Faulker a écarté Hans de l'histoire, il a senti la bonne affaire, et il ne veut pas partager. Décidément, sous ses dehors de cow-boy d'opérette, c'est un pirate : de la mauvaise espèce, de ceux qui peuvent éliminer leurs amis. Même si ceux-ci leur ont rendu un service comme c'est le cas ici. Hans lui a tout appris sur la péninsule. Je n'ai plus envie de prendre des gants avec lui.

Quand ils arrivent boueux et fatigués, ils pensent avoir accompli un exploit. Je ne décharge pas le cheval car je veux en profiter pour l'amener jusqu'à la côte, pas de répit. Faulker a une peur bleue des serpents, il est effrayé quand il nous voit les tuer. On en rajoute, chacun raconte en avoir aperçu un énorme pas loin, je dois stopper Dave qui en fait un peu trop : il est prêt à en inventer un de dix mètres de long.

Son moteur est encore plus lourd que le nôtre, mais on le monte à quatre avant le début de la nuit. Cet effort, la boue et les serpents ont complètement démoralisé *Viele Schlange* (Beaucoup de serpents) comme on le surnomme déjà. Il a été antipathique à tout le monde dès le début. Il déteste les animaux et ne comprend pas ce que foutent dans la maison cette poule et ce singe qui lui tirent les cheveux. Il essaie d'amadouer Arturo, qui le mord jusqu'au sang. Diane a cette remarque :

« Ce ne doit pas être un bon type car Arturo ne l'aime pas. »

Cette réflexion du singe l'a condamné encore plus sûrement. Le soir, il ne peut manger notre repas, trop épicé : on a forcé exprès sur

les piments, et même pour nous, c'est un peu fort. Il sort alors de son sac tout un tas de provisions, conserves, lait en poudre, cubes de Viandox ; sa femme ouvre une boîte et ils mangent tous les deux dans leur coin sans partager : ça, mon vieux, c'est pas bien !

Au moment de se coucher, il a un moment d'hésitation. On lui a fait rapidement un lit matrimonial au beau milieu de la salle commune. Dave, Claude et le Tico occupent un hamac de chaque côté et jettent des regards en coin à sa femme. En pyjama au milieu des autres, ils ont l'air un peu ridicules, l'image du cow-boy en a pris un sacré coup. J'ai une petite faim et je file à la cuisine. J'y retrouve Dave, Claude et Arturo déjà attablés devant ses provisions. On se fait une petite orgie nocturne, on mange même son lait déshydraté à grandes cuillères. Arturo a compris la blague, et s'empiffre en silence de tout ce qu'il peut attraper. Quand on abandonne la cuisine, on a descendu la moitié des provisions.

Au petit déjeuner, il tire un peu la gueule. C'est Arturo couvert de lait en poudre qui porte le chapeau.

« Pourquoi as-tu mangé les provisions de Viele Schlange ? C'est très mal ! » lui dit Diane d'un ton sérieux.

Faulker n'est pas dupe, mais n'ose rien dire.

On remonte travailler. On perd énormément de temps à installer les tuyaux et le soir quand on revient après avoir caché le moteur, on a juste huit grammes d'or. Viele Schlange n'est pas content. Son employé, qui a compris la tournure que prennent les choses, s'en va sitôt rentré à la maison. Il préfère partir dans le noir que de repasser une nuit ici. Faulker a trouvé Arturo (qui prend décidément de mauvaises habitudes) couché dans son lit, enveloppé dans les draps. Au cri qu'il pousse, le singe se sauve en hurlant et laisse en souvenir une belle merde sur l'oreiller.

À peine notre gentil couple s'est-il couché, que la sarabande de la veille recommence dans la cuisine. Cette fois, on offre à Arturo les cubes de Viandox pour manger le reste en paix. Le temps qu'il enlève le papier, on est tranquilles. Emportés par la rigolade, personne ne peut s'arrêter de bâfrer. On laissera en tout et pour tout un cube de Viandox. Même Arturo semble repu.

Au réveil, comme un fait exprès, Diane tue deux serpents dans la cuisine. Viele Schlange tire une drôle de gueule et part travailler le ventre vide : un cube de Viandox, cela ne fait pas lourd au petit déjeuner.

Faulker nous gonfle. Il veut sans cesse intervenir, râle, donne des conseils. Il faut dire qu'il s'attendait à deux cents grammes par jour, il est pas mal déçu. Le coin n'est pas mauvais, mais personne n'a le cœur à l'ouvrage, et puis j'en ai marre de ce connard. Soudain, je donne le

signal du départ à Dave et Claude, on ramasse nos outils et sans rien dire, sans même arrêter le moteur, on s'en va.

Faulker est abasourdi et gueule des trucs en allemand. Il court vers nous, affolé, puis retourne essayer de cacher son moteur. Mais vaincu par la trouille de rester seul là-haut, il redescend avec nous en vociférant. On ne l'écoute pas, c'est carrément la franche rigolade. Pour le faire taire un peu, je le menace de la barre à mine. Il se calme.

Rentrés à la maison, c'est la débâcle. Chacun se moque ouvertement et plus c'est lourd, plus cela nous amuse. Claude lui chante des chansons en allemand en faisant des grimaces…

J'aurais pu travailler sérieusement avec lui, mais il avait trop mal agi avec Hans pour commencer sur de bonnes bases. Il a complètement perdu sa belle apparence, sa femme nous hait pour l'image ridicule qu'on donne de lui. Il me demande de l'aider à redescendre son moteur, je l'envoie chier. Il essaie avec les autres, essuie des bras d'honneur pour toute réponse. D'ailleurs, j'ai interdit qu'on prenne les chevaux pour ce travail, je leur trouve mauvaise mine en ce moment…

Il finit par s'énerver et recommence à crier. Au début, c'est rigolo, au bout d'un moment ça soûle. Je me sens un peu faible aujourd'hui, et je demande à Claude :

« S'il te plaît, mets une baffe au monsieur. »

Il se lève. Faulker, qui ne comprend pas le français, croit que j'ai dit à Claude de l'aider. Il est tout surpris de prendre une beigne sur le museau. Claude mesure un mètre quatre-vingt-quinze, lui un mètre soixante-dix, alors il n'ose pas répliquer. Mais on sent que cela ne lui a pas fait plaisir.

Je me dis qu'après tout, s'il abandonne son moteur là-haut, rien ne m'empêche de m'en servir. Je pourrais aussi bien le confisquer, mais il y a déjà eu un peu trop de visites de flics ces derniers temps.

À force de s'activer, il finit par trouver trois Ticos qui acceptent de lui descendre le moteur et la canoa. Ils partent avec un cheval loué et ne ramènent que le moteur.

*

L'aventure tire à sa fin et l'échéance approche. Je vais à Golfito vendre l'or de ces derniers jours, afin d'acheter de quoi passer un bon Noël. Wayne m'offre un peu de coke. On se fait un excellent Noël aux chandelles, complètement défoncés. C'est une bonne rigolade, une ambiance de fin d'aventure, on sait qu'on va se séparer bientôt.

Avant de partir, on réunit les paysans et on vend tout, chevaux,

gamelles, pelles et même la canoa de Faulker, on récupère ainsi quelques milliers de colons, juste de quoi retourner à la civilisation. Puis Dave ne résiste pas à la tentation de mettre le feu. Alors, assis sur un tronc et fumant un gros pétard, on regarde notre maison partir en fumée ; on a lâché la poule dans la nature, on ne veut rien laisser.

On redescend à pied sur Las Palmas, je porte Arturo dans mes bras. On est le 3 janvier 1982. Je n'ai pas eu de chance dans la péninsule : la première fois, j'en suis ressorti malade à crever ; la deuxième, je suis expulsé.

TROISIÈME PARTIE

Diane est partie. Ces trois mois que nous venons de passer depuis mon expulsion d'Osa ont été la douce fin d'une belle histoire d'amour. Je l'avais rencontrée cinq ans auparavant dans une île des Caraïbes, lorsque j'arrivais, fauché, de la forêt amazonienne. Riche et belle, elle était la fille du dernier aventurier des Caraïbes. Maire d'une île voisine, marié avec une femme issue de la vieille souche des Blancs installés dans l'archipel, son père avait trois filles superbes. Diane était la plus ravissante. Pendant un an et demi, nous avons vécu comme des rois. J'avais monté un commerce qui rapportait gros et nous ne nous privions de rien. Puis le racisme et les nombreux ennemis que je m'étais faits m'ont obligé à quitter l'île quand Diane était enceinte. Je voulais pour mon gosse un autre cadre de vie. Je me suis installé en Turquie, puis en Égypte et dans l'océan Indien. C'est en allant en Espagne, pour monter une affaire de show-business que la catastrophe qui a déclenché ma chute est arrivée.

Cizia, mon fils âgé d'un an, est mort dans mes bras, en une seconde, d'une maladie inconnue. La drogue et le jeu ont toujours fait partie de ma vie ; mais cette fois, pour noyer notre spleen, nous avons plongé à fond dedans : l'Asie, Hong Kong, Macao, autant d'échecs qui m'ont finalement mené à Osa.

Après cette série de déboires, j'ai besoin d'être seul pour recommencer.

Ayant quitté Osa, je suis allé voir Wayne à qui j'ai laissé mon Magnum 357 en échange de cinq cents dollars. Avec cet argent, j'ai pu acheter quelques objets précolombiens garantis authentiques que j'ai passés à Dave pour qu'il les vende en France. En lui laissant de l'argent, je respectais mon contrat. Comme convenu, il m'a renvoyé mes cinq cents dollars et a gardé le bénéfice. Le fric est arrivé juste au moment de l'élection de Monge, candidat du *Partido del Pueblo Unido,* en remplacement de Carazo qui a ruiné le pays.

Resté seul avec Diane, j'ai pu lui consacrer ces derniers moments.

Fille du soleil et de la mer, élevée dans une île, elle voulait aller vivre sur la plage. Mais quitter Osa sans en avoir rien sorti n'est pas mon style. Alors, on y est retournés, mais par un autre côté, discrètement.

On s'est infiltrés par les marais de Sierpe, l'autre moyen d'accès. Mon intention première était d'aller à Isla Violin, où, d'après les légendes, se trouve enterré le trésor de Morgan, le pirate, dans une grotte juste au bord de l'eau.

De nombreux aventuriers l'ont déjà recherché, en vain. Une

déception m'attendait. Par un mouvement naturel de terrain, la mer a déposé du sable et des alluvions et reculé de vingt mètres depuis le temps de Morgan. Ce n'est donc plus une frange en bordure de mer qu'il aurait fallu explorer mais une bande de vingt mètres de large, trop grande pour être passée au crible.

De là, je suis allé en face, à Guerra, chez le vieux don Nizaro dont le terrain est rempli de cimetières précolombiens. Mais l'endroit était infecté de colloradillas et de moustiques ; je ne voulais pas voir Diane en souffrir plus longtemps.

J'ai fini par accéder à sa demande : après douze heures de marche à travers la forêt, nous sommes arrivés à la baie de Drake. C'est une anse superbe aux eaux calmes et claires où l'histoire dit que le corsaire Sir Francis Drake est venu refaire sa provision d'eau douce.

L'arrivée à Drake a été assez amusante. Je n'avais que quelques centaines de dollars en poche quand j'ai loué une chambre dans l'unique pulperia de ce village de pêcheurs. Pourtant le pulpero m'a aussitôt proposé de me vendre un terrain. Ce genre de situation s'est produit tout au long de ma vie, et plus encore maintenant que quelques cheveux blancs sur les tempes me donnent un air respectable. Alors même que je me trouvais sans un centime en poche, on me croyait riche et nombreux furent les propriétaires de terrains, d'hôtels ou de fonds de commerce tentés de traiter avec moi.

Bien que fantastique, le terrain ne valait sûrement pas le prix astronomique qu'il me demandait : cinquante mille dollars. Le salaire de la vie entière d'un Tico ! Fidèle à mon habitude, j'accepte. Je lui dis toutefois qu'il faut d'abord que je m'y installe quelque temps pour voir s'il me convient. Il s'empresse de déménager de sa maison et me la loue deux cents colons par mois, soit quatre dollars.

À partir de ce jour, le pulpero, qui est la figure la plus importante du village, devint vraiment servile avec nous ; il comptait sur une affaire en or. Et c'est installé ici, tranquille, que j'ai passé mes trois derniers mois avec Diane.

*

On sait tous les deux que c'est la fin de notre histoire d'amour. Je ne veux pas qu'elle continue de souffrir et j'ai besoin d'être seul pour remonter la pente. Après une série d'échecs, il faut que je nettoie tout autour de moi, que je fasse complètement place nette pour repartir. Nous sommes arrivés à une impasse. Mais je voulais qu'on se sépare sur un bon souvenir.

L'endroit est magnifique. C'est une presqu'île bordée d'un côté par

la mer et de l'autre par un rio qui nous sépare du village, nous assurant ainsi une certaine intimité. Il y a de longues plages de sable et la mer n'est pas trop forte.

La végétation y est bien entretenue, composée en grande partie d'arbres fruitiers. Il y a un point d'eau douce où viennent se ravitailler les pêcheurs. Au milieu du terrain, une plaque commémorative, scellée dans du béton, honore la mémoire de Drake.

Nous avons vécu là des jours paisibles, avec Arturo, sans grandes dépenses car nous n'avions pas de grands besoins. Les gens du coin n'avaient pas la fièvre de l'or. C'étaient surtout des pêcheurs, tranquilles et polis. Il y avait là le seul boulanger de toute la péninsule, qui faisait un pain excellent. Que faisait-il perdu ici ?

Je passais beaucoup de temps à pêcher dans le rio où les trous de rochers étaient pleins d'une sorte de rouget délicieux. Les pêcheurs qui venaient s'approvisionner en eau, m'apportaient des crevettes, des écrevisses, des poissons divers, que nous consommions cuits à toutes les sauces ou crus « en cebiche ». Beaucoup de fruits aussi, et les plants de yucca, dont la racine est excellente, complétaient le menu.

Le pulpero, enfin, nous avait laissé une dizaine de poules à surveiller, qui nous fournissaient en œufs. Si de temps en temps, l'une d'elles tombait par hasard dans la marmite, c'était fait sans méchanceté.

J'allais parfois chasser avec les types du coin. Ils partaient sans fusil traquer le tepesquintle, sorte de lièvre des montagnes, avec juste un chien qui forçait l'animal à se réfugier dans son terrier. Après, il suffisait d'éventrer le terrier à la machette pour le récupérer. C'est une chasse très sportive, car si le chien court après le lièvre, le chasseur, lui, court après le chien. Heureusement que celui-ci aboie d'une façon différente selon qu'il suit à la trace ou à vue.

Seul point noir de ce paradis, les requins dont cette mer superbe pullulait. Il était dangereux de se baigner, et s'éloigner à plusieurs mètres du rivage aurait été de l'inconscience. Le soir, on lançait de grandes lignes dotées d'énormes hameçons et, au matin, s'ils n'avaient pas été dévorés par leurs congénères, on ramenait de petits requins-marteaux.

*

Je profitais de ces jours tranquilles pour me refaire une santé. Les fièvres avaient cessé mais je voulais raffermir mon corps pour éviter une rechute. Je nageais beaucoup dans le rio et cavalais sur la plage déserte sur de longues distances, quand le soleil ne tapait pas trop

fort. Nous appréciions ces moments d'intimité, les premiers depuis longtemps, à deux, sans arrière-pensées, sans autre occupation que celle d'être bien.

Pour ne pas rester complètement inactif, j'allais de temps en temps fouiller, avec un gamin du coin, un cimetière précolombien, situé à une dizaine de kilomètres de là, en bordure de plage. Toujours pour me remettre en forme, je m'efforçais de faire ces dix kilomètres au pas de course.

Le cimetière n'était pas très riche, mais j'y ai trouvé quelques objets en or de petite taille. En les vendant aux touristes américains, j'ai pu offrir à Diane le voyage jusqu'à San José pour aller chercher le courrier de sa famille.

*

Le vieux Nizaro, malin comme un singe, vivait entouré de ses dix enfants, sept filles énormes et trois garçons. Sa maison était vraiment pourrie et je suppose que pour vivre ainsi serrés dans ce trou infesté de moustiques, il devait y avoir quelque chose de pas clair dans sa vie. Il m'a raconté qu'à l'âge de vingt ans, quelqu'un lui avait tiré dans la tête une balle de 22. La balle lui était entrée par la joue, laissant une petite cicatrice rose bien visible, pour se loger dans la colonne vertébrale, où, du reste, elle était toujours. Bien vivant et en pleine possession de ses moyens, il n'avait pas jugé utile de se la faire retirer. Âgé de soixante-treize ans, le vieux bonhomme avait passé sa vie à fouiller les cimetières précolombiens et à chercher de l'or. Il connaissait très bien la péninsule et ses renseignements étaient précieux. Il me racontait avoir trouvé une pépite de sept cents grammes dans un site appelé Rancho Quemado, le ranch brûlé.

« L'endroit est très riche, sans doute le plus riche de la péninsule, mais j'en ai été chassé il y a dix ans par un fils de pute : Barbaroja. C'est un borgne, un voleur et un assassin. Il a interdit à tout le monde de s'approcher de son territoire et il fait sa loi là-haut.

— Je connais l'histoire. Un orero me l'a racontée à Karate, mais je ne savais pas que c'était toi qui l'avais découverte.

— Bien sûr que si ! Même que c'est à cause de moi que ça s'appelle Rancho Quemado. J'ai fait brûler ma maison en voulant faire sécher de la viande de cochon sauvage. Qui t'en a parlé ?

— Gato, un orero que j'ai rencontré à Karate.

— Gato ? Je le connais aussi. On a fait équipe ensemble. C'est un bon buveur et un malin. À l'époque, sa spécialité, c'était de manger les pépites et de les récupérer après. Il en a roulé plus d'un comme ça.

Moi compris. »

Comme les histoires se retrouvent ! Au moins, j'avais la satisfaction de ne pas avoir fait partie des pigeons. Les histoires de ce vieux m'intéressaient car je n'avais pas complètement perdu de vue la possibilité de revenir à l'exploitation de l'or.

Au cours de ces trois mois, en prévision d'une aventure prochaine, je m'étais en effet remis un peu au boulot. J'avais fait, avec la catiadora des tests dans toutes les rivières voisines, qui se révélaient positifs : l'or est partout dans cette péninsule. Je montais explorer dans la jungle trois fois par semaine, et en peu de temps, je les avais toutes testées. J'avais même examiné tout le pourtour de la lagune de Chacohuaca, pas loin de l'endroit dont m'avait parlé le vieux Nizaro. Partout, il y avait présence d'or, en particulier autour de la lagune. Je me disais que ce marais où arrivait une bonne partie des quebradas de la péninsule, devait être un énorme réservoir d'or. Mais pour l'exploiter, il aurait fallu investir des centaines de milliers de dollars en machine, pour nettoyer le terrain.

*

Entre-temps, je caressais un autre projet. La beauté du lieu me faisait concevoir un hôtel un peu spécial pour milliardaires. En plus des plaisirs habituels que l'on peut se procurer dans les coins retirés, je pouvais leur proposer d'autres sensations : pêche aux requins, chasse aux caïmans dans la lagune, recherche d'or et fouilles de cimetières précolombiens. Est-ce qu'un hôtel peut proposer un tel programme ?

Comme les paysans s'empressaient de venir me voir pour me proposer leurs terrains, au bout de trois mois, j'avais pris une option sur presque toute la baie, du moins la partie qui m'intéressait. Toujours la même histoire. Encore plus fauché qu'avant, j'avais payé chacun avec des promesses. C'était plus que suffisant. Mais plus j'avançais dans ce projet, moins il m'intéressait : c'est Osa que je voulais affronter de nouveau.

De quelle manière, je l'ignorais encore. Mais il me fallait y retourner. Et je savais que je devais le faire seul.

*

Nous étions début mai, et cela faisait trois mois que je vivais une douce romance avec Diane. Bien que nageant dans le beau, le clair, le propre, je ne m'étais pas battu toute ma vie pour m'endormir sur une plage du Pacifique. Diane, qui me connaissait, savait que je n'allais

pas rester plus longtemps inactif. Elle aussi sentait l'échéance approcher. Nos rapports étaient de moins en moins verbaux, tout était dans une communion de l'esprit. Nous nous réveillions enlacés le matin, nous ne nous quittions pas de la journée. L'idée de me séparer d'elle me faisait terriblement mal.

Je dois dire que, revenu de tout, blasé très tôt dans mon existence des femmes et des plaisirs qu'elles peuvent m'offrir, Diane est la seule que j'aie aimée, la seule digne d'être la mère de mes enfants. Elle a été ma compagne totale, sans restriction, pendant plus de cinq ans. Les bons, les mauvais jours, elle a tout supporté, sincère, loyale, active. Dotée d'une force de caractère peu commune, c'était la seule qui avait une place à mes côtés. Là où beaucoup de types auraient flanché, elle était là, luttant avec moi. Jamais un signe de lassitude, jamais un mot de reproche pour les situations dans lesquelles j'ai pu l'entraîner. Elle était faite pour l'amour, mais je ne sais pas vivre que pour l'amour. Et c'est parce que je l'aime comme j'ai rarement aimé dans ma vie, que je ne veux plus l'embringuer dans ces histoires de fous. Il n'y a pas d'avenir avec moi. Demain, je peux être milliardaire et tout flamber en une semaine pour repartir sur les routes sans un centime en poche.

*

Sachant bien qu'il n'y avait pas d'alternative, Diane aurait voulu rester quelque temps encore avec moi. J'avais réussi à la persuader de remonter ensemble à San José et là, de téléphoner à son père, qui lui envoya aussitôt un billet d'avion. Je savais qu'entendre une voix familière lui rappellerait de bons souvenirs et que ça l'aiderait à passer le cap. Je ne me sentais pas coupable. Je ne l'abandonnais pas, seule, dans une ville inconnue. Elle allait retrouver la sécurité de sa famille, les lieux où elle avait vécu heureuse avant que je débarque dans sa vie.

Il y eut bien une tentative désespérée pour me ramener dans son île, où je savais trouver le luxe et une vie facile. Mais revenir fauché dans un endroit d'où je suis parti en vainqueur m'était impossible.

Nous avons passé notre dernière nuit sans dormir, à nous regarder, à nous parler, à essayer, une dernière fois, de nous remplir les yeux de l'image de l'autre.

Notre au revoir, à l'aéroport, fut bref mais tellement intense. Pas de larmes, pas de paroles inutiles. Notre douleur était intérieure, la même pour nous deux. Pas besoin de l'exprimer : « Te reverrai-je un jour ?

— Qui sait, ma belle ? En tout cas, je l'espère sincèrement. File,

maintenant ! Ne rends pas ces moments plus dur qu'ils ne sont ! »

Un dernier baiser plein d'amour et elle est partie, sans se retourner.

*

Après ce départ, je n'ai plus envie de rester dans la capitale, et Osa, c'est encore trop tôt. J'ai envie de partir pour Punta Burrica. Grâce à mes conversations avec les vendeurs de précolombien, j'ai appris que le plus gros objet en or déniché dans ce pays venait de là. C'est suffisant pour que je m'y rende, sans autre projet plus précis. J'ai surtout besoin maintenant de nettoyer cinq ans de vie conjugale, de me réhabituer au célibat, un état qui me fut pourtant, et pendant longtemps, coutumier.

*

J'ai rencontré, il y a deux jours, un jeune Français, Nicolas, qui avait entendu parler de moi et qui me cherchait. C'est un voyageur parti depuis quelques mois de France et qui veut du frisson, hors des sentiers abattus. Il a demandé à m'accompagner. La même dégaine que Dave, punk parisien, les cheveux teints en rouge et la boucle d'oreille, il semble un peu moins irresponsable, bien qu'un peu plus vénal. Il a envie de s'amuser et moi aussi. C'est ce qui me fait accepter, même si je suis un peu fatigué de m'encombrer de non-professionnels. De plus, je n'ai jamais su refuser l'aventure à quelqu'un. De toute façon, j'ai décidé de partir à Punta Burrica en balade, sans aucune intention de faire quelque chose de sérieux. Quelqu'un pour discuter et déconner le long du chemin est le bienvenu.

Je lui fixe rendez-vous, on descendra directement dans le sud. Il n'a pas l'air très solide physiquement, et, pour m'éviter de le traîner sur la route, je lui ai conseillé de se charger le moins possible et finalement de ne rien prendre du tout. Il faut dire qu'à force de me balader dans cette jungle, j'en suis arrivé à la considérer comme un jardin. Quand même, il a paru surpris :

« Qu'est-ce qu'il faut prévoir ? m'avait-il demandé, quelque chose de spécial ?

— Non, rien du tout. Te fatigue pas.

— Un hamac ?

— Non. On trouvera toujours un abruti chez qui dormir.

— Une machette au moins, pour les serpents ?

— Si tu y tiens, mais c'est lourd et pas très esthétique. Et puis, les serpents, on en fait tout un plat, mais ils ont encore plus peur que toi. »

Grâce à quoi, sur ces bonnes paroles, on se retrouve, les mains dans les poches, à marcher sur cette plage qui n'en finit pas. Le chemin est vraiment très simple : il n'y a qu'une seule voie d'accès pour atteindre Punta Burrica. Il faut suivre la plage puis remonter un sentier de contrebandiers utilisé pour passer le bétail, en direction de Panama, et traverser la réserve indienne. De là, on verra. Pas de carte, pas de bagage, c'est la balade. On achète de la nourriture en chemin chez les paysans qui vivent là. Tout se passe bien, sauf que le soir, on n'a toujours pas atteint le chemin des contrebandiers. Chassés par la marée, on est obligés de grimper le premier rio qu'on rencontre. Et on se retrouve en dehors de tout chemin quand la nuit tombe. Je décide de m'arrêter :

« Bon, on va dormir ici. Il faut s'installer avant qu'il fasse complètement nuit.

— Où ça ?

— Moi, je vais prendre cette branche. Trouve-t'en une confortable dans les alentours. »

Nicolas est un peu surpris, mais puisque j'ai l'air de trouver ça naturel, il s'accommode.

« D'accord. Le dernier couché éteint la lumière. »

Je roule un dernier joint avant de dormir. Je remarque avec émotion que je suis arrivé à la fin de l'Ancien Testament. Aux dernières lueurs du jour, je prends même le temps de lire quelques lignes de l'Évangile selon saint Matthieu à Nicolas qui me regarde étonné. Puis, la fatigue et l'herbe aidant, nous nous endormons rapidement.

*

Le lendemain, on retrouve le chemin. Il y a les traces fraîches d'un passage de bétail. En les suivant, on aperçoit un campement d'Indiens vers lequel on se dirige.

N'allez pas imaginer de grands Indiens bronzés avec des plumes partout. Ce serait plutôt un paquet de dégénérés, devenus idiots à force de mariages consanguins. Ils sont généreux, mais leur bouffe est infâme. Les femmes restent cachées et nous observent discrètement, alors que les hommes sont assis autour de nous. Comme on s'apprête à partir, le plus vieux me demande :

« Comment avez-vous trouvé le chemin ?

— On a suivi les traces du bétail, un peu plus bas. »

Ils ont l'air surpris et tiennent un conciliabule animé. Puis, ils ramassent chevaux et carabines et sortent du village au galop. Je devine qu'ils doivent avoir des accords avec les contrebandiers et que ceux-ci sont passés de nuit pour ne pas avoir à les respecter. De toute façon, ce n'est pas notre problème, je ramasse Nicolas qui traîne du côté des cuisines :

« Viens, on se casse. Il semble que ces crétins soient partis sur le sentier de la guerre. »

*

On se balade trois jours, tantôt du côté panaméen, tantôt du côté costaricien. Il y a suffisamment de maisons sur ce plateau pour nous permettre de nous arrêter boire un café ici, manger une bricole là, acheter des cigarettes ou dormir. La saison des pluies est finie et le soleil ne tape pas trop fort. C'est en discutant avec un gamin que j'apprends qu'un vieux Danois, Lars, s'est installé dans la Punta Burrica, à Penas Blanca, il y a déjà plusieurs années. Je décide d'aller le voir, par curiosité.

Il nous propose aussitôt de rester chez lui le temps qu'on voudra. Il n'a pas beaucoup de visites et il est tout content de pouvoir discuter. C'est un personnage de valeur et que j'apprécie tout de suite. Il a longtemps travaillé dans ce pays et a fini par se retirer dans ce coin perdu au bord de la plage. La civilisation ne l'intéresse plus, il préfère rester ici à élever son gamin, un morpion de treize ans qui le fait tourner en bourrique. C'est une force de la nature, malgré ses soixante-huit ans. Très grand, les cheveux blonds, il a une ossature très forte. Il se ravitaille à Puerto Annuelles, du côté du Panama et marche deux jours avec ses trente kilos de provisions sur le dos. À son âge, en Europe, les vieux ne sont même plus capables de traverser la rue. Il ne veut pas faire ses courses ici, car depuis que le bateau de ravitaillement s'est écrasé sur les rochers, les prix ont triplé.

Sa maison est plus que sommaire mais sa table est bien garnie, heureusement, car on a des appétits d'ogre et les trois semaines que nous passerons chez lui feront un sacré trou dans ses provisions. Après avoir ramassé une trentaine d'avocats, il pensait que ça durerait une semaine. Il est donc tout surpris quand il n'y en a plus le lendemain. Cette nuit, une petite faim nous a ramenés dans la cuisine. Généreux, il nous a dit de prendre tout ce qu'on voulait, c'était peut-être une erreur. Je suis un bon mangeur mais je suis surpris par la capacité

d'absorption de Nicolas. Ce grand type tout maigre mange comme quatre et je me demande où il peut mettre tout ça.

Je décide de rester chez lui jusqu'au 17 juin, date à laquelle je veux retourner à la civilisation pour le Mundial de football.

Juste après mon arrivée, je découvre dans la cabane une catiadora et tout le matériel du chercheur d'or, y compris une canoa en métal et des tuyaux. Et puis, à ma grande surprise, j'apprends que Lars est ingénieur géologue.

« J'ai travaillé pour des sociétés minières un peu partout, principalement en Alaska, nous dit-il. Au Costa Rica, je me suis occupé pendant vingt-cinq ans d'une mine de cuivre. Mais je ne supporte plus les Ticos. Absents, flemmards, ils n'ont aucune conscience professionnelle.

— Mais ce matériel, c'est à toi ?

— Oui, j'ai un peu travaillé aux alentours par curiosité. Ces rivières sont porteuses d'or, mais en faible densité. De toute façon, la fièvre de l'or m'a quitté depuis longtemps. Je suis plus intéressé par les autres minéraux, plus esthétiques. Sur la plage, il y a un coin rempli d'agates.

— J'ai travaillé l'or aussi. J'irais bien faire un tour avec ton matériel.

— Vas-y, bonne chance. Demande à mon fils de t'accompagner, il connaît bien les rivières.

— Je te remercie. Sais-tu s'il y a des cimetières précolombiens par ici ?

— J'ai entendu dire que des gens d'ici avaient trouvé des pièces, mais, si tu veux, je te présenterai Pedro. C'est un vieil Indien, il a quatre-vingt-six ans et ce n'est plus un bon grimpeur, mais il peut te donner pas mal de renseignements. »

Dès le lendemain, je commence à faire quelques rivières. Il y a effectivement de l'or, mais impossible à travailler. C'est ce qu'on appelle du « microgold », des paillettes de la taille d'une demi-tête d'épingle, rentable seulement dans le cadre d'une grosse exploitation.

Nicolas, qui n'a jamais vu d'or, est fasciné et ne comprend pas mon désintéressement :

« Tu es sûr qu'on ne peut rien faire avec ça ? C'est de l'or, non ?

— Bien sûr, mais tu as vu la taille ? Il te faut mille de ces points pour faire un gramme. Tu peux l'exploiter si tu veux, tu as juste à investir un million de dollars en machines.

— Dommage, c'est la première fois que je vois de l'or. Merde ! C'est quand même émouvant.

— Ce sera plus émouvant quand tu trouveras des pépites de

plusieurs grammes. Ça m'est arrivé à Osa.

— C'est ça que je ne comprends pas. Tu connais des endroits valables. Pourquoi on n'y retourne pas ? Ça me dépasse un peu.

— Vieux, te raconter tout prendrait trop de temps. Je ne veux pas retourner dans la péninsule ou alors cette fois-ci ce sera pour faire les choses en grand. »

À part ces excursions, je ne fais rien de vraiment poussé. Même quand le gamin nous emmène sur le lieu présumé d'un cimetière, l'expédition manque de sérieux. Un jour, nous partons avec deux chiens et nous marchons depuis une heure quand ils débusquent un pizote, sorte de renard arboricole. Aussitôt, on abandonne tout : matériel et résolution. Le cimetière, l'or, le jade, rien n'a autant d'importance que cette possibilité de pouvoir se rassasier de viande fraîche. L'animal, très violent, a abîmé les deux chiens, mais n'a pas résisté à un coup de machette sur la tête. Ses dix kilos de viande nous font un jour et demi. Lars, qui n'est pas carnivore, n'en revient pas. Quant à suivre les indications du gamin, il fabule trop pour que nous perdions notre temps à vérifier tous ses dires. C'est une petite peste. Je n'aime pas la façon dont il profite de son père. Un jour, il nous emmène chez un Indien qui, paraît-il, aurait trouvé des tombes. En fait, il ne sait rien et voulait juste faire la causette avec moi. Au passage, il nous demande de réparer sa radio. Nicolas, gentiment, accepte, mais n'y connaissant rien, l'achève complètement.

*

Nous sommes là depuis une semaine quand Pedro, prévenu par Lars, vient nous voir. Il marche en s'aidant d'une canne, dont l'extrémité se termine par un crochet en fer qu'il accroche aux arbres dans les montées. Voilà enfin un Indien qui marche moins vite que moi dans les montagnes ! Il nous montre des *molejones de hule*, des boules de caoutchouc naturel que les Indiens utilisaient pour délimiter leurs cimetières ou leurs villages.

« Qu'est-ce que tu en penses ? dit-il, fier de sa trouvaille.

— À mon avis, c'est un relleno, un village. Il y a bien quelques morceaux de poterie, mais trop éparpillés, ça ne vaut pas le coup. »

Sur le chemin du retour, Nicolas me demande :

« Alors il n'y a rien ? Ce vieux schnock nous a fait monter tout ça pour rien ? C'est encore du temps perdu ?

— Non, pas cette fois. Il y a de fortes chances que ce soit un cimetière et on va s'en occuper.

— Pourquoi t'as dit ça au vieux ?

— Je ne veux pas que ça se sache, sinon il ne va plus se sentir et sera sur notre dos tout le temps. En outre, il parlerait et on aurait tous les types du coin qui rappliqueraient et saccageraient tout. Nous, on va fouiller calmement. Essaie de trouver chez Lars une tige de fer d'un mètre cinquante de long et mets discrètement de côté une pelle. Toi qui furettes partout, tu dois savoir où ça se trouve.

— Tu ne veux rien lui dire non plus ?

— Non, je ne préfère pas. Son fils irait le répéter.

— Mais il nous suit partout. Ça ne va pas être évident de s'en débarrasser.

— Joue-lui un tour à ta façon, qu'il soit vexé pour une journée. »

*

Trois jours après, on y retourne. La technique est simple : on sonde le sol avec une tige de fer en forme de T. Mille ans après, la terre ne s'est pas complètement retassée et, quand on a l'habitude, on sent une différence de consistance. Après plusieurs essais, je heurte une succession de pierres à cinquante centimètres de profondeur. C'est un redondelle. On appelle ainsi de tout petits cimetières. Celui-ci fait quatre mètres sur six, délimité par un muret de trente centimètres de haut, fait de pierres parfaitement encastrées. Après tout ce temps, malgré les mouvements du sol, elles n'ont pas bougé. Je dénombre cinq tombes. Je décide de commencer par la plus immédiatement accessible.

Nicolas est enthousiaste et prêt à faire le premier effort physique de sa vie. Je le laisse creuser les cinquante premiers centimètres, puis je prends le relais dès que la terre change de couleur. Il faut en effet continuer délicatement en raclant doucement avec la machette pour ne rien perdre et ne rien casser. Amollies par leur long séjour dans la terre humide, les poteries sont en effet très fragiles. Une heure après, la première apparaît. C'est un tripode de trente centimètres de haut, que je dégage avec précaution. Je continue. À la fin de la journée, j'en ai quatre qui sèchent au soleil.

J'en prends une et la montre à Nicolas, très excité :

« Tu vois, ça a au moins mille ou quinze cents ans. Parfois, on trouve encore des dessins dessus. Dans le Guanacaste, par exemple ; mais ici c'est trop humide, ils ont disparu.

— C'est assez fabuleux de trouver ça comme ça. Ça a de la valeur ?

— Non, pratiquement pas. Dans ce pays, seul l'or compte. »

Et sans prévenir, je jette la poterie sur un arbre où elle s'éclate. Nicolas, dont le père est archéologue, est sidéré, puis il éclate de rire.

« Quand je pense que je me suis fait chier des dimanches entiers, quand j'étais gamin, à recoller des bouts de céramique qui n'avaient pas le quart de cette beauté, et que tu les traites comme ça ! Tu m'en laisses une, que je commette un sacrilège ?

— Non, mon vieux. Les sacrilèges, ça se mérite. »

*

Nous reviendrons cinq fois en quinze jours, je veux espacer nos visites pour ne pas donner l'éveil. La cinquième est la bonne. Je sors une pièce, qui, sans être belle, a le mérite d'être en or pur. C'est un cacique de quatre-vingts grammes environ. Il est plié en deux, avec un bras cassé et son chapeau est tordu. C'est ce qu'on appelle une pièce « sacrifiée » : son propriétaire était un lâche, et ses bijoux ont été tordus avant d'être enterrés avec lui.

« Combien ça peut valoir ? me demande Nicolas, des chiffres plein les yeux.

— Cinq mille dollars environ.

— Tant que ça ? Et on n'a fait que le tiers du cimetière ! Avec un peu de chance, quand on aura fini de le nettoyer, on en aura encore d'autres.

— Eh bien, ce sera pour une autre fois ! N'oublie pas que je veux remonter pour le Mundial de foot ; et c'est dans trois jours.

— Je sais, mais c'est dommage de partir maintenant qu'on a trouvé ça. Et puis, tu sais, moi, regarder des types qui courent en short derrière une baballe, ça ne m'a jamais tellement intéressé. Ils feraient mieux d'en prendre une chacun et tout serait réglé.

— Non, mon vieux. Tu parles à un ancien espoir des Girondins avant son expulsion du club. On a chacun ses petits plaisirs dans la vie, et moi, j'aime regarder une bonne rencontre, jouée par des équipes de qualité. Et dis-toi aussi qu'en Amérique centrale les gens jouent beaucoup sur les matches. Je m'y connais suffisamment pour pouvoir faire du fric là-dessus.

— C'est quand même dommage. On avait ici une rentrée presque sûre.

— De toute façon, c'est comme ça. Ce truc-là n'a pas bougé depuis mille ans et peut attendre encore un peu. Écoute, je pense que le mieux à faire est de refiler le coin à Lars. C'est la moindre des choses après la façon dont il nous a reçus. Je ne sais pas si tu as remarqué qu'on lui a mangé toutes ses provisions. Il n'y a plus un seul avocat sur l'arbre et même les bananiers ont pris une claque, il commence d'ailleurs à te regarder d'une drôle de manière et il serait peut-être

temps de partir avant qu'il t'empoisonne.

— O.K., O.K. C'est toi qui décides. »

Il me prend pour un fou mais il y a certaines choses qu'il ne peut pas comprendre. Depuis la découverte de cette pièce, je me demande si la chance n' a pas tourné et j'ai envie d'aller le vérifier en pariant sur les matches. Je suis un joueur et l'occasion est trop belle. De plus, je sais que le fait d'avoir trouvé une pièce ne veut pas dire qu'il y en a d'autres et je désire vraiment aller voir le Mundial. Je donne à Lars quatre-vingt-dix dollars sur les cent qu'il me reste et lui indique l'emplacement du cimetière. Il nous passe son fils comme guide pour nous indiquer un raccourci par la montagne.

*

On part à quatre heures du matin car je veux essayer de faire en une journée ce qui nous a pris trois jours à l'aller. Après trois heures de marche dans la jungle et une descente très raide, on arrive sur la plage où on se sépare du gamin.

Il a dû nous accompagner jusqu'en bas pour récupérer les bottes que son père m'avait prêtées, les miennes étant hors d'usage. Il fait la gueule devant la remontée qui l'attend. Ça lui fera les pieds et lui apprendra à être plus correct avec son père. Une dernière moquerie, une dernière claque sur la nuque, et on y va.

Je n'ai pas tenu compte de la marée et nous avons intérêt à nous dépêcher. En effet, il vaut mieux ne pas être bloqués à marée haute contre la falaise car elle est à pic et il n'y a aucun moyen de s'échapper : une fois engagés, il nous faut aller jusqu'au bout. On se fait les derniers quarante kilomètres au pas de course. Heureusement, le séjour chez Lars nous a mis en bonne condition physique. On y parvient *in extremis* en franchissant les derniers rochers, trempés par les vagues qui ont rejoint la montagne. On dort sur place, puis un bus, au matin, nous transporte à Paso Canoas.

On y trouve l'ambiance typique des villes-frontières. Uniquement peuplées de petits trafiquants, de contrebandiers qui jouent sur la chute du colon costaricien par rapport au dollar. La frontière est un véritable gruyère car les rues commencent au Costa Rica et se terminent au Panama. Toute la ville est en effervescence et chacun ne parle que du Mundial. Le football tient une très grande place dans les pays latino-américains, et bien sûr c'est un événement, même si le Costa Rica, trop nul, n'y a pas d'équipe engagée. Le premier match est Belgique-Argentine. Si pour la majorité des Ticos, la Belgique est un pays inconnu, l'Argentine, ils connaissent, et c'est la favorite. Un jeune

trafiquant péruvien rencontré dans un bar me confirme la chose :

« Personne ne veut parier contre l'Argentine. Ce sont des Latins comme nous et ils ont été champions du monde en 1978.

— C'est ce qu'on va voir. Où est le meilleur bar pour regarder la télé ?

— Va chez le Chinois, en face. C'est là qu'il y a le plus de monde. »

Apparemment, je suis le seul à savoir que la Belgique a été vice-championne d'Europe en 1980. Ça, plus ma nouvelle chance à laquelle je crois, me donnent envie de jouer un peu. Je vais parier pour la Belgique, j'ai un pressentiment. Pour ça, j'ai besoin d'un minimum de cash.

« Nicolas, tu vas me prêter deux cent cinquante dollars. Va changer les travellers du côté du Panama, prends un billet de cent dollars et cent cinquante coupures de un dollar.

— Tu es sûr de ce que tu fais ?

— Commence pas à t'inquiéter sinon, avec moi, tu ne vas pas vivre vieux. Tiens, garde la pièce en garantie. C'est honnête, non ? »

Trois heures avant le match, je suis dans le bar du Chinois. Alors, je commence ma petite comédie. Moi qui ne bois pas d'alcool, j'ai pris une bouteille de whisky et, au bout d'une demi-heure, je feins d'être beurré. Le bar est rempli, et les types, surexcités par l'approche du match, scandent : « Argentina ! Argentina ! » Au bout d'un moment, à la stupeur générale, je braille : « Belgica ! » Les Ticos se retournent tous vers moi, je recommence de plus belle et annonce :

« Vous n'avez pas l'air d'aimer la Belgique. Moi, je suis Belge et je prends les paris pour mon pays. Je parie à trois contre un que la Belgique gagne avec un but de différence. En cas de match nul, c'est vous qui gagnez. »

Ils me regardent et rigolent. Ils me prennent pour un fou, avec une grande gueule. Je sors ma liasse, avec le billet de cent dollars sur le dessus :

« J'ai de quoi payer, j'ai confiance en mon pays. Alors, qui se décide ? »

Les types commencent à me prendre au sérieux et, ravis de l'aubaine, s'approchent. Nicolas, inquiet, note les noms et les sommes sur une grande feuille de papier. Lui aussi doit penser que je suis fou. Je fais attention à n'accepter aucun pari supérieur à cent dollars, car, en cas de victoire belge, comme je l'espère, ils ne pourront refuser de payer. Je demande à chacun d'eux de me montrer l'argent et de le laisser sorti sur leur table devant eux. Certains retournent même chez eux en chercher. Pas un ne songe à vérifier ma pile de billets.

Je charge Nicolas de me faire de la pub :

« S'ils te posent des questions, dis-leur que je suis très riche mais un peu branque raconte-leur que c'est pas la première fois que je perds et que quand je suis bourré, je fais souvent des conneries, mais que j'ai de quoi payer.

— Si tu veux. Maintenant, c'est toi qui prends les paris. Moi, je reste debout près de la porte.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer. Les Ticos ne sont pas méchants.

— Peut-être, mais ils sont plus nombreux que nous. »

C'est vrai qu'ils sont nombreux. Il en sort de partout. J'ai l'impression que tout le village s'est donné rendez-vous ici. Heureusement que la frontière n'est pas loin.

Quand le match commence, j'ai parié avec une trentaine de types la somme de deux mille quatre cent cinquante dollars. Si je perds, je devrai en rembourser sept mille trois cent cinquante dont je n'ai pas le premier sou. Tant pis, j'ai envie de déconner et puis je fais confiance à mon étoile. J'appelle le garçon :

« Sers à boire à tout le monde. Le perdant paie. »

À la fin de la première mi-temps, alors que ces enfoirés de mangeurs de frites n'ont pas été foutus de marquer un but, j'ai une petite appréhension.

J'appelle Nicolas, toujours debout près de la porte :

« On va manger. Je commande un poulet pour chacun. Il faut prendre des forces, si jamais ça tourne mal. Dans ce cas, on se retrouve au Panama.

— Je ne sais pas comment tu te défends avec les poings, mais moi je cours vite. Sinon, comment tu sens le truc ?

— Ça va. Relaxe. D'accord, ils sont un peu nombreux, mais je pense que si ces incapables mettent un but et le gardent, on va se payer du bon temps.

— Oui, mais s'ils ne le mettent pas, ça va pas être triste.

— Tranquille. Aie confiance. Tiens, prends un verre.

— Non merci. Mais t'es sûr que tu ne devrais pas arrêter de boire ? Si ça tourne mal, il vaudrait mieux être en pleine forme.

— Pas de problème, mon corps est tellement habitué aux drogues fortes que l'alcool ne me fait pratiquement plus d'effet. »

Il a à peine fini son repas qu'il retourne à la porte. C'est à ce moment là que la Belgique marque un but.

Bravo, les bouffeurs de frites ! Je vous aime, je vous adore. Je pousse des cris de victoire dans le bar et Nicolas, soudain plus confiant, revient s'asseoir près de moi, un grand sourire aux lèvres. Pour les autres, c'est la consternation. Cinq minutes avant la fin, je me

lève :

« Viens, on va à la porte, pour pas qu'ils se sauvent. Mon coup de bluff a réussi, mais il faut agir vite maintenant.

— Tu crois qu'avec mon gabarit, je vais impressionner quelqu'un ?

— C'est pas grave. Aie l'air méchant ! »

Sitôt le match fini, je prends la feuille et les appelle un par un. Quand ils ne réagissent pas, ce sont les autres qui les poussent en avant. Ils ont la vague impression de s'être fait avoir, mais un pari est un pari. Ceux qui n'ont pas parié rigolent et sont de notre côté. Le jeune Péruvien de la veille nous a rejoints et blague avec les types qui viennent payer. Quand j'arrive à la fin de la liste, je donne le signal du départ. Les Ticos ne sont pas violents, mais je préfère ne pas m'éterniser. Pas mal de monde sait que je me balade avec une somme rondelette. On se dirige du côté panaméen et le Péruvien, qui vient avec nous, nous indique un billard qui fait boîte de nuit situé à cheval sur la frontière, avec un accès dans chaque pays. C'est l'euphorie, je décide de faire une grande fête. Je l'envoie acheter dix grammes de coke et, bien défoncés, on s'installe dans la boîte. Je rends les deux cent cinquante dollars à Nicolas plus deux cent cinquante d'intérêts et je reprends la pièce d'or.

Au fur et à mesure que la nuit tombe, les Ticos arrivent et l'orchestre démarre à la salsa. C'est toute la faune des trafiquants qui se retrouve ici, et comme ils font du fric rapide, ils n'hésitent pas à le dépenser. Tout le monde est rapidement bourré.

Notre provision de coke file vite et les heures passent dans la rigolade. La nuit s'achève quand je décide de varier le plaisir. On vient de vivre trois semaines dans la jungle sans rien voir de féminin. J'envoie le Péruvien qui connaît tout le monde nous rabattre une demi-douzaine de putes pour pouvoir choisir. On garde le tout. J'en prends quatre, Nicolas, une ; s'il n'y a pas la qualité, autant avoir la quantité. Notre rabatteur a pris aussi la quantité, mais en une seule fois ; il s'en est ramené une énorme, trois fois grosse comme lui.

On retourne à l'hôtel, avec nos maîtresses sur les talons. Le portier fait un peu la gueule, mais un billet le décide. Deux heures plus tard, je vais chercher Nicolas et le Péruvien. Je lui demande :

« Tu as payé quelque chose ?

— Non, j'ai dit que c'était toi qui invitais.

— Et toi, Nicolas ?

— Pareil, j'ai dit que tu étais très riche et que tu payais la fête à tout le monde, comme d'habitude.

— Bon, c'était pas génial : sur les quatre, pas une de valable. Allez, venez, on se casse. »

Et nous quittons l'hôtel sous les injures de nos dulcinées. Toute peine mérite salaire, mais le manque de professionnalisme doit être sanctionné.

*

Remplis de coke jusqu'aux yeux, nous n'avons toujours pas dormi. Un taxi nous emmène à Golfito qui est à quatre-vingts kilomètres de là. On débarque chez Wayne qui n'est pas encore réveillé. Deux lignes de coke plus tard, il est d'aplomb. Il est bizarre sans bière à la main.

« Qu'est-ce que tu viens faire ? Tu retournes à Osa ?

— Non, je vais voir le Mundial à San José. Tu as toujours mon flingue ?

— Oui, je te l'ai bien entretenu. C'est un vrai bijou. Si tu veux le vendre un jour, pense à moi !

— D'accord. Voilà cinq cents dollars plus les intérêts.

— Non, pas de ça entre nous. Ça me fait plaisir de te rendre service, c'est tout.

— Merci, c'est sympa. Bon, on file. Je veux prendre l'avion de ce matin. »

À l'aéroport, deux flics surveillent l'embarquement. Je les avais oubliés ceux-là. J'ai le revolver dans les bottes et la coke dans le slip. L'un d'eux vient vers moi. C'est le sergent qui m'a parlé de Monge lors de l'arrestation de Dave :

« Oh ! le Français, tu as vu ? C'est Monge qui a été élu. Tu penseras à moi avec tes copains du *Pueblo Unido ?*

— Promis. Pas de problèmes.

— Merci. Alors, tu n'as rien cette fois ?

— Pas grand-chose. Juste un revolver et de la cocaïne. »

Il éclate de rire. Je lui mets une grande claque sur l'épaule et on monte dans l'avion sans être autrement inquiétés. Ça sert d'avoir des relations.

Dans l'avion, Nicolas qu'a laissé pantois mon dialogue avec le flic, demande à piger. Je lui raconte l'histoire en faisant deux lignes de coke.

« Hé ! arrête. Pas ici, tout le monde peut nous voir.

— Et alors ? On dira que c'est de la nivaquine. De toute façon, ce sont les dernières. »

Pendant le trajet, je réfléchis. Je n'ai pas envie de me séparer maintenant de la pièce, en la vendant à perte. J'ai d'autre part bien envie de vivre ce Mundial dans le luxe et pour cela, je dois produire.

Le plus simple serait de continuer les paris. Avec un peu de chance, ce devrait être suffisant. Un seul problème : mon apparence. J'ai remarqué que depuis plusieurs mois, ma tête ne passait plus. Autant mon physique joue en ma faveur dans une action forte, dans la jungle ou dans les campagnes, autant en ville, les gens se méfient de moi. C'est pour cela que je décide de garder Nicolas. Lui, bien qu'il soit possible de suspecter rapidement sa vénalité, a un abord sympathique qui peut faciliter la jonction.

*

Arrivés à San José, je vais à l'hôtel Balmoral et Nicolas à l'Amstel. La réceptionniste de mon hôtel luxueux est l'ancienne copine de Dave, petite boulotte très sympathique. Pendant que je remplis ma fiche, je remarque l'en-tête avec stupeur : *Balmoral, Hôtel, Casino.* Il y a donc des casinos dans cette ville ! Vicky me confirme la chose. Voilà une bonne nouvelle. Ma visite avait été bien mal faite, la première fois. Je suis sûr que Diane était au courant, connaissant ma folie elle a préféré me le cacher.

J'ai fixé rendez-vous à Nicolas le soir même au Key Largo, un bar américain. Après quelques bonnes heures de sommeil, je m'y rends. Le Key Largo est un café de luxe tenu par des Américains et fréquenté par les gringos riches du coin. Il est rempli de petites Ticas venues chercher le riche parti. L'une d'elles, séduite par la belle allure de mes poches, vient rapidement à notre table. Comme j'explique à Nicolas ma joie d'avoir trouvé un casino, elle me propose de m'emmener à l'un d'eux, le Torre Blanca. Son frère, d'après elle, est croupier ou un truc dans ce genre-là ; en fait, cette Tica est sûrement une rabatteuse.

Nicolas, qui a retrouvé une copine à l'hôtel, nous quitte rapidement. Pour moi, rien n'est plus important que la table de casino. À une nuit avec la plus belle fille du monde, je préfère de loin une sérieuse partie de poker. Le Torre Blanca est une petite maison qui fait night-club et strip-tease. Au premier étage, la salle de jeu. C'est un tout petit casino avec juste trois tables de black jack.

Je suis le seul joueur et, à voir l'empressement des croupiers, il ne doit jamais y avoir foule. Je m'installe et la lutte commence. Je joue jusqu'à cinq heures du matin, heure de la fermeture. Ma chance est revenue. Ce n'est pourtant pas grâce au casino qui a essayé de me plumer. Ils m'ont pris pour un pigeon dès le début. Vu le nombre de clients, ils ne peuvent pas se permettre de trop perdre et je suis le seul joueur de toute la nuit. C'est vraiment un combat, car tous les croupiers, inoccupés, sont autour de moi et je sens la tension qui monte chaque fois que je gagne. Je dis lutte, car au black jack il y a

toujours un rapport d'adversaires entre le croupier et le joueur.

À Macao, le croupier nous injuriait en chinois. Ici, seul à la table, je les sens tous contre moi. Le gérant fait signe à la serveuse de remplir sans arrêt mon verre mais cette attention m'est plutôt agréable car l'alcool ne m'a jamais fait perdre la tête. C'est dans cette chaude ambiance familiale que je rafle mille trois cents dollars.

Je suis euphorique quand je rentre à l'hôtel. Ma conquête m'a suivi, accrochée à mon bras. Dans l'ascenseur, pour tester son affection, je bloque les portes et, rapidement je la sodomise. Ses protestations me font comprendre que son amour n'était, hélas ! pas sincère et, pendant qu'elle se rajuste, je file dans ma chambre dont je referme la porte à clef. Elle a beau frapper, je reste raisonnable. Je sais qu'il ne faut pas abuser des bonnes choses et ma maman m'a dit de me méfier des femmes qui cédaient trop vite.

*

Quand Nicolas vient me réveiller à quatre heures de l'après-midi, je lui raconte ma victoire de la veille. Je sens que la chance a tourné et que le Mundial va bien se passer.

« Viens ce soir avec moi. On va déconner ensemble au casino.

— Avec joie, je n'ai jamais vraiment mis les pieds dans ce genre d'endroit. »

Quand on arrive, une minute après l'ouverture, l'accueil est chaleureux. Après mes gains d'hier, ils avaient peur que je ne revienne plus. Aujourd'hui, ils pensent pouvoir récupérer leurs mises. Mais ils se trompent. Je suis bien parti et je continue de gagner. Tout en accumulant les jetons devant moi, j'explique les règles du jeu à Nicolas, assis à mes côtés. On nous traite toujours aussi bien et cela me fait plaisir de voir leurs sourires forcés. Continuez à payer, et avec le sourire, s'il vous plaît ! Vers minuit je ramasse les jetons.

« Vous partez déjà ? me demande le gérant, crispé.

— Non, on va juste faire un tour en bas. »

L'étage en dessous, c'est la salle de spectacle. Assis au bar, je rigole avec Nicolas en commentant la tête du gérant. Sur la scène, le spectacle est minable. Des filles, toutes danseuses non professionnelles, se déshabillent en se déhanchant, sur des musiques plus ou moins modernes. Dans une arrière-salle, deux ou trois chambres attendent le client assez fortuné pour s'offrir une danseuse. C'est ni plus ni moins qu'un bordel, pour une clientèle aisée, car la location de la chambre avec la fille de son choix coûte cinquante dollars, tandis qu'une pute de la rue n'en coûte que cinq.

J'en ai repéré une assez mignonne, qui termine son show avec juste une paire de socquettes blanches. J'ai toujours aimé les petites filles et j'envoie le garçon la chercher. Avant de passer dans l'arrière-salle, je dis à Nicolas :

« Je m'absente quelques minutes. Choisis-en une, si tu veux. Tu la mets sur ma note.

— Alors, quand tu dis tous frais payés, c'est vraiment tous les frais.

— Tous, mon vieux. Profite ! »

À la lumière, je ne suis pas déçu, comme ça arrive souvent, quand elles sortent de l'éclairage de scène. Eva, son nom de guerre, je suppose, me propose un pétard, mais je préfère une ligne de coke. Quand j'enlève ma chemise, mon flingue tombe par terre. Elle paraît un peu étonnée mais ne fait aucun commentaire. Elle est douce, jeune, pas désagréable.

Aussitôt après je remonte, bientôt rejoint par Nicolas. Je suis toujours le seul joueur de la salle. Ce petit intermède hygiénique m'a coûté cent dollars que je veux regagner. Quand j'en suis à cinq cents dollars de gain, je décide de partir. Le gérant fait grise mine. Ce gros bonhomme couvert de chaînes en or a perdu toute sa jovialité.

« Vous partez déjà ? me demande-t-il.

— Oui, pourquoi ? Ça vous ennuie ?

— Non, mais restez donc encore un peu !

— Tu veux que je rejoue ? »

Cette rapacité à vouloir me plumer m'énerve. Je ne viens pas ici comme un pigeon, mais pour leur rafler de la monnaie. Ils feraient bien de s'y habituer :

« Regarde, quitte ou double avec mes gains, sur la carte la plus haute. D'accord ? »

J'étale le tout sur la table et choisis une carte. Je la retourne. J'ai un petit pincement au cœur car c'est un sept. On ne peut pas toujours gagner. Dommage, c'est un beau coup de flambe. Le gérant est, comme moi, sûr du résultat. Il retourne sa carte et pousse un grand soupir : c'est un trois. Je ramasse mes mille dollars et pars en leur donnant rendez-vous pour demain. Puisqu'ils y tiennent, je reviendrai : ils ont l'air de prendre ça comme un défi personnel, et ça m'amuse.

Nicolas est content, il sent que la survie est assurée sans problème.

« Ce qui est marrant, lui dis-je, c'est que je dois être le seul client du casino. Chaque fois que je gagne, j'ai l'impression de prendre dans leurs poches. C'est sympathique, j'y retournerai tous les soirs, ils vont se bouffer les couilles.

— Espérons que tu continueras de gagner !

— Sois pas pessimiste, tout va bien se passer. Je sens que j'ai la chance. »

J'irai quatorze fois. Je gagnerai quatorze fois. C'est devenu une habitude. Tous les jours, je suis réveillé à trois heures de l'après-midi par un Nicolas affamé. On mange, puis c'est la visite au barbier et au cireur de bottes qui nous connaissent bien désormais. J'ai un chauffeur de taxi attitré, Roberto, un bon gros moustachu et rigolard. Il me fournit en coke et m'apporte chaque jour cinq grammes, ma consommation nocturne. À partir de quatre heures, il m'est réservé, et m'attend où que j'aille. Après les cireurs de bottes, un autre repas copieux, quelques lignes, et c'est l'heure de l'ouverture des casinos que j'attends impatiemment.

Je commence toujours par une visite de politesse au Torre Blanca qui continue à me payer royalement. J'ai découvert les autres casinos qui ont plus de classe, mais je me sentirais ingrat si j'abandonnais mon copain le gérant. Je pense qu'il serait déçu si je ne venais pas lui prendre un peu d'argent chaque soir. C'est comme une vieille copine qu'on va honorer par gentillesse. De plus, ici je me sens un peu chez moi. Ils sont si gentils !

Après ma ponction quotidienne, une rapide et passionnante discussion avec Eva, et Roberto m'emmène pour la tournée des casinos : l'hôtel Irazu, l'hôtel Cagliari, l'hôtel Balmoral. Tous ne me paient pas aussi volontiers, certains même me soutirent un peu d'argent. Mais, en général, mes gains quotidiens sont plus que suffisants. Bien que je ne me refuse rien et que notre train de vie me coûte très cher, je n'arrive pas à tout dépenser et mon capital augmente.

Au matin, après la fermeture des tables de jeu, moment qui m'attriste toujours un peu, nous allons au Soda Palace, le seul endroit ouvert à cette heure-ci, manger une paella et se prendre une dernière ligne. Là, nous trouvons de quoi terminer la nuit proprement. Dans ce pays en crise, en effet, la prostitution est le plus sûr moyen de survivre, et plus la chute du colon s'accélère, plus les trottoirs se remplissent. Mais l'offre finit par dépasser la demande, et à six heures du matin, le Soda Palace se remplit des laissés-pour-compte. Dans l'ensemble, ce sont les plus jeunes. Mineures, elles ne peuvent exercer librement, lourd handicap pour le racolage.

Un café au lait, la perspective de dormir dans un lit, c'est généralement suffisant pour les décider à nous accompagner.

Vers dix heures, après un dernier repas, chacun regagne son hôtel pour reprendre des forces jusqu'au soir.

Un matin où mes études m'ont retenu un peu plus longtemps que d'habitude, il y a une descente des Narcotiques à l'hôtel. Nous sommes

dans le hall quand je reconnais Luis qui dirige les opérations. Lui aussi m'a reconnu et il vient vers nous. On va boire un café. On a des rapports de vieux copains maintenant et on rigole en repensant à l'histoire de Golfito.

Il a pris Nicolas pour Dave et je dois le détromper. Je le sens préoccupé et il m'explique qu'il a des petits problèmes :

« Ma fiancée est enceinte, mais je ne veux pas me marier maintenant. Le mieux serait qu'elle avorte, mais ici c'est interdit et ce sont de vrais charcutiers. Il faudrait qu'elle aille au Panama mais ça coûte trop cher.

— Tu as bien agi avec moi, la dernière fois. À mon tour. »

Et je lui tends six cents dollars.

« Je te remercie, c'est gentil. Mais je ne peux accepter, je serai incapable de te rembourser.

— Je le sais très bien, et c'est un cadeau que je t'offre : je suis en période de chance.

— D'accord Juan Carlos, à charge de revanche. »

Bien qu'il soit sympathique, mon geste n'est pas complètement désintéressé. Vu ma consommation de drogue, il est toujours bon d'avoir un allié de l'autre côté.

*

Je n'ai pas oublié le Mundial et, chaque fois qu'il y a un match intéressant, je me réveille un peu plus tôt ou je supprime un plaisir, et nous allons le voir à l'Escurial.

C'est un café restaurant tenu par des Espagnols qui ont installé, pour la circonstance, un grand écran vidéo. Beaucoup d'étrangers s'y retrouvent, principalement des Européens et les paris varient selon la nationalité des équipes. Il est devenu plus dur de gagner de grosses sommes, car les spectateurs ne sont pas aussi naïfs que mes Ticos de Paso Canoas.

J'y rencontre un jour un Espagnol pied-noir, naturalisé Français et travaillant pour la Belgique. C'était un délégué syndical qui, à la suite d'une grève, s'est retrouvé représentant en Amérique latine pour une compagnie de wagons frigorifiques. Il est intéressé par mes histoires sur Osa. Comme tous les types qui n'ont pas eu de contacts avec l'or, les mines le fascinent et il me pose des tas de questions. Je lui réponds par politesse, mais sans y accorder d'importance. C'est pourtant le premier maillon de mon retour à Osa.

Pour l'instant, je suis beaucoup plus occupé par les plaisirs de la ville. Je n'ai aucune préoccupation sérieuse et le jeu, la coke, les

écolières du café au lait me suffisent. La vie de célibataire a du bon. Je peux notamment me permettre de vivre tranquillement, au jour le jour.

Je continue mes tournées quotidiennes et mes visites au Torre Blanca sont surtout des prétextes à rigolade. Je dépense au bordel une partie de l'argent gagné à l'étage. Ils commencent à bien nous connaître là-haut. Un croupier a même demandé si j'avais une méthode spéciale pour gagner. Nicolas lui a répondu que j'avais une super mémoire et que je retenais toutes les cartes qui sortaient, je pouvais ainsi prévoir les autres. Avec les deux cent cinquante cartes utilisées pour le black jack, cette explication n'a aucune logique, mais elle a contribué à grandir ma réputation.

Un soir, au retour d'une leçon de science naturelle avec Eva, je fais la connaissance de deux Européens installés à ma table habituelle. Le premier est un Belge. Il porte une veste de smoking blanche, comme Humphrey Bogart dans *Casablanca.* Le fait qu'il soit gros, chauve et court sur pattes nuit à l'effet recherché. L'autre est un Français plus âgé, assez grand, avec une tête de traître. On sent qu'il y a une recherche dans l'habillement, mais la veste rouge trop cintrée sur un pantalon écossais qui s'arrête au-dessus des chevilles manque de sérieux. Une grosse bague de maquereau marseillais qu'il exhibe à tout moment et un accent du Sud-Est de la France complètent l'image de petit truand sans envergure.

Leur duo voudrait avoir de la classe, mais ils ne réussissent qu'à ressembler à Laurel et Hardy. Ils jouent des petites sommes, se plaignent chaque fois qu'ils perdent. Le gros Belge est plutôt attachant, le genre petit flambeur, qui sait gagner la sympathie par un discours amusant. Il nous fait rire en nous racontant les problèmes qu'il a eus dans son pays. Mais il joue très mal, et il me fait perdre plusieurs fois.

Je décide de tenter un gros coup avant de partir : je monopolise toute la table et mets cent dollars sur chacune des sept cases. Comme je l'espérais, le croupier fait plus de vingt et un. Le grand con est sidéré et le Belge se moque du croupier. Sa conduite me plaît et je les invite dans ma suite au Balmoral.

Au bout d'une heure, le gros, abruti par l'alcool, somnole dans un coin, le grand m'a demandé une ligne et comme la coke délie les langues, on ne peut plus l'arrêter. Poussé par un stupide besoin de m'impressionner, il se dépeint comme un arnaqueur professionnel et me raconte sa dernière opération.

De toutes ses explications confuses, je retiens simplement qu'il a volé un copain de longue date en se servant de son amitié. Pire : trouillard, il craignait des représailles et l'a balancé aux flics.

« Le temps qu'il fasse sa peine en Europe, je serai tranquille », me

dit-il très content de lui.

Comment cet enfoiré ose-t-il me raconter ça ? Et il est fier, en plus ! Ce n'est pas une arnaque, c'est une ignominie ! Je ne veux pas de ce type une seconde de plus chez moi et regrette de l'avoir invité. Je réveille amicalement le gros en lui tirant l'oreille et prétextant la fatigue, mets tout le monde dehors rapidement. Avant qu'ils sortent, je dis à Nicolas d'un ton naturel :

« Viens me voir tôt demain, nous aurons une dure journée de travail. »

Au regard souriant qu'il me lance, je vois qu'il a compris. Il sait que la grande ordure est condamnée.

Le lendemain à dix heures, il est là. Tout est déjà prêt dans ma tête.

« Ce type est une ordure finie, un salaud de la pire espèce. Je veux lui donner une leçon bien sévère dont il se souviendra. Il se prétend arnaqueur mais ce n'est qu'un minable. Tu voulais voir une arnaque, c'est une bonne occasion. Si tu fais bien ce que je te dis, on va le nettoyer en quelques jours.

— Entièrement d'accord. Il m'écœure aussi.

— Alors, écoute bien. Le type est intéressé, très intéressé. Il est persuadé que je suis très riche. Le coup des sept cents dollars hier l'en a convaincu. C'est le genre de type radin qui ne comprend pas la flambe. On va le retrouver.

— Il m'a dit qu'il allait souvent au Key Largo, l'après-midi.

— Bon, tu vas aller là-bas. S'il y est, fais comme si tu le rencontrais par hasard, et relaxe, tu t'attables avec lui. S'il n'est pas là, installe-toi, il finira par apparaître. Normalement, il doit venir te brancher pour faire la liaison avec moi. Après ma froideur d'hier, il ne va pas oser me téléphoner directement. Mais il a senti le pognon, il va te demander qui je suis, ce que je fais. N'hésite pas à en rajouter. Dis-lui que je suis très riche, que je m'occupe d'un gros trafic de précolombien. Parle-lui des gigantesques bénéfices que l'on peut faire en vendant en Angleterre : quatre, cinq fois la mise de départ. Tu peux être sûr qu'il va essayer de se placer. N'aie pas l'air d'accepter trop vite. Dis-lui que je suis très occupé, et que je ne traite pas aisément avec des inconnus, que j'ai mauvais caractère ou des trucs dans ce genre. S'il sent que c'est trop facile, il va deviner l'hameçon. Fais-le-lui à la sympathie. Dis-lui que tu vas voir ce que tu peux pour lui. Très important : arrange-toi pour savoir combien il a de fric. C'est vital pour la suite.

— Et s'il n'est pas intéressé ?

— T'inquiète pas pour ça, il va plonger à pieds joints. S'il te demande un rendez-vous avec moi, dis-lui que c'est très difficile. Comme il va insister, dis-lui que tu manges demain midi avec moi au

Balmoral et qu' il peut y passer, comme par hasard. Il est important qu'il se sente en position de demandeur, qu'il voie ça comme une faveur que je lui accorde. Alors il sera à point et je me charge de la suite.

— Oh ! je sens qu'on va s'amuser.

— Et surtout, n'oublie pas : ne pas avoir l'air trop intéressé, laisse-le poser les questions. Qu'à aucun moment il n'ait l'impression d'être manœuvré. »

Le soir, Nicolas vient au rapport.

« Tout s'est déroulé sans problème, exactement comme tu l'as prévu. Il a sauté sur l'occasion. Il est super impressionné par toi. Il va passer demain à l'heure du repas. Sais-tu ce qu'il a eu le culot de me dire ? Que ça tombait bien car il avait l'intention de venir manger avec nous. Tu parles, radin comme il est. Il était juste un peu inquiet d'avoir trop parlé, hier.

— Tu as réussi à savoir combien il a ?

— Oui, ça a été le plus dur. Il possède exactement dix mille six cents dollars. Il n'a pas payé l'addition pour autant, le salaud ! C'est moi qui ai dû la prendre.

— C'est pas grave. Dans quelques jours, il n'aura plus rien. »

Tout est prêt pour le show le lendemain midi ; quand Ducon arrive, nous sommes installés à une table, tous les deux plus Eva louée pour la circonstance. Il nous salue et comme il se dirige vers une autre table, je lui fais signe de venir à la nôtre, il a l'air soulagé. Je ne parle pas au début, j'ai commandé ce qu'il y a de mieux et je le vois évaluer le prix des bouteilles de vin français. Vers la fin, il se lance à l'eau :

« J'ai appris que tu faisais le commerce de précolombien. C'est vraiment rentable ? »

Je feins la surprise.

« C'est moi qui ai un peu parlé, dit Nicolas d'un air gêné.

— Pas de problèmes, ce n'est pas vraiment un secret. Ça me rapporte assez pour vivre à l'abri des surprises.

— Je te dis ça parce que ça m'intéresserait de faire affaire avec toi. J'ai un peu de fric et j'aimerais investir.

— Ça peut s'arranger. Combien voudrais-tu mettre ?

— J'avais pensé cinq ou six mille dollars.

— Désolé, je ne traite jamais à moins de dix mille. Je ne peux pas me permettre de dealer à petite échelle.

— Mais dix mille dollars, c'est trop pour moi !

— Ce n'est pas grave, il y a d'autres opportunités. De mon côté, je me suis toujours fixé certaines règles dans mon commerce. »

Je laisse le silence s'installer, puis règle une note de douze mille colons, et je me lève.

« Bon, messieurs, j'ai des affaires urgentes à régler avec madame. Nicolas, je te vois ce soir. »

Comme prévu, Nicolas reste à la table. La conversation qui va suivre a été préparée et je peux la deviner :

« Il est un peu dur, ton copain.

— Tu sais, comme tous les types riches, il n'est pas intéressé par les petites affaires. Il a l'habitude de jongler avec des grosses sommes.

— Mais cinq mille dollars, c'est pas rien. Et si j'en mets dix mille, j'ai juste de quoi me payer le billet d'avion pour Londres. Une fois là-bas, je n'ai plus rien et ne saurai même pas où m'adresser.

— Si c'est ça, je peux te rendre un dernier service. Comme je m'occupe un peu de ses affaires, je peux te donner les adresses des salles de vente spécialisées dans le précolombien.

— Ça risque de prendre du temps. Tu n'as pas l'adresse d'un collectionneur ?

— Je ne peux pas te les donner. C'est les trucs à Juan Carlos. Mais par les salles, tu peux remonter jusqu'à eux très vite.

— Faut que j'y pense. Vous restez longtemps en ville ?

— Je l'ignore. Normalement oui, mais avec Juan Carlos on ne sait jamais. »

Comme je suis sûr qu'il va poser ces questions, j'en ai précisé les réponses auparavant. Quand Nicolas remonte, il est hilare.

« Ça va ?

— Comme sur des roulettes. Il a les boules de louper une affaire, mais il hésite à mettre tout son fric. Il est convaincu par ton personnage à cent pour cent. Tu l'as vu loucher sur la note ?

— Bon, parfait. On va le laisser tranquille quelque temps et attendre qu'il revienne de lui-même. Il sait où te contacter ?

— Oui, je lui ai donné l'adresse de mon hôtel.

— S'il se manifeste, lâche du lest et dis-lui que je l'ai trouvé très sympa, qu'il peut essayer de me demander une bonne adresse. »

Nicolas, dont c'est la première arnaque, redoute qu'on le laisse échapper.

« T'inquiète pas. Il va revenir. Laisse-le mûrir ! »

*

Dans l'après-midi, j'ai la visite d'Ureba, le pied-noir rencontré à

l'Escurial. Il a parlé à des clients qui veulent s'entretenir avec moi, ils sont intéressés par l'or.

« C'est pas n'importe qui. Ce sont des types bien placés. Tu connais la famille Caracas ? C'est eux qui dirigent le pays en sous-main. Le vieux est à l'origine du *Partido del Pueblo Unido,* au pouvoir maintenant.

— Je n'aime pas tellement les partis politiques, tous des voleurs. Chaque fois que j'ai traité avec eux, ça a été un échec. En Afrique ou ici, c'est pareil.

— Pas ceux-là, ils sont différents. Ils sont dignes de confiance et aiment leur pays, ils ne sont pas pourris. J'aimerais que tu rencontres Herman Weinberg, leur porte-parole.

— Tu en es sûr ?

— Certain. Je leur ai dit que tu étais le plus grand explorateur du coin, tu ne peux pas me faire le coup de ne pas venir ou je passerai pour un mythomane et un con. Si vous pouvez vous arranger, ça m'intéresse car je suis sur une grosse affaire avec eux. Ce petit service viendrait à point.

— D'accord, j'irai les voir, je ferai ça pour toi.

— On y va maintenant ?

— Non, passe me voir demain à la même heure. »

*

Herman Weinberg est le genre de businessman qui fait oublier son physique de boule de graisse par une conversation débordante et attentionnée. Il a constamment le sourire et la plaisanterie aux lèvres. Sympathique au premier abord, on le devine excellent homme d'affaires. Il est en costume-cravate. Je porte selon mon habitude un tee-shirt, un jean et une paire de bottes : il faut bien respecter l'image de marque ; aventurier salonnard ou explorateur.

Après les mondanités d'usage, Herman va droit au but :

« Ureba m'a dit que vous avez une grande connaissance de l'or, c'est une chose qui nous intéresse. Vous n'êtes pas sans savoir que le pays traverse une grave crise économique, l'or peut l'aider à en sortir. À Malessa, nous avons de nombreuses machines qu'il nous est impossible de vendre, du fait de l'inflation. Elles pourraient être utilisées dans le cadre d'une exploitation minière. »

Son discours est tout préparé, je sens que j'étais attendu. Il m'amène dans le hall de son usine où sont exposés les engins. Il y en a de tous les modèles, de toutes les tailles. Pendant qu'il m'en vante les mérites, je me demande vraiment pourquoi il perd son temps avec moi

qui fais tout juste la différence entre une voiture et un avion. Je ne me sens pas vraiment concerné par les explications techniques : ce que je sais, c'est qu'on ne vous donne jamais une machine sans un technicien, et un technicien, je sais comment ça marche. Au bout d'une demi-heure, voyant l'intérêt évident que je porte à ses précisions, Herman me ramène dans son bureau.

« Vous avez la connaissance de la péninsule, et nous avons les machines. C'est un bon point de départ. Politiquement, nous sommes en place pour quatre ans, donc très forts, et l'obtention d'une concession minière ou de toutes sortes de permis est, pour nous, chose facile. Je sais que vous avez eu quelques problèmes dans la péninsule. Avec nous, ces problèmes n'existent pas : résidence, permis de port d'arme, tout se règle très vite. Notre point faible, c'est de ne pas avoir d'homme de terrain. Verriez-vous un quelconque problème à une possible association ?

— C'est très intéressant. Mais je ne peux pas vous répondre maintenant. Pour tout vous dire, je tiens à voir la fin du Mundial avant de prendre une décision et il se termine dans quinze jours. Cela peut vous paraître un peu fou, mais j'ai toujours fait passer mes plaisirs en premier.

— Vous vous intéressez au football ? Moi aussi. »

Sa marque d'intérêt sonne faux. J'ai vite fait de me rendre compte qu'il s'y connaît autant en foot que moi en machine. Je dois représenter quelque chose pour lui, si j'en crois tous ses efforts pour m'être agréable. Je décide de prendre congé. On convient plus ou moins de se revoir après le Mundial.

Dans la voiture qui me ramène en ville, Ureba me demande :

« Que penses-tu de mon copain ?

— Un hypocrite.

— D'accord, mais tous les hommes d'affaires le sont. Je te parle de ses propositions. Intéressant, non ?

— Oui, bien sûr. Ça peut faire un bon allié. Mais, vois-tu, je n'aime pas l'idée d'association, devoir partager le pouvoir de décision avec quelqu'un…

— Bien sûr, mais tu devrais quand même y réfléchir.

— Peut-être, on verra. De toute façon, y a pas le feu. »

De retour, Nicolas me signale que l'autre schnock cherche à me voir, qu'il s'est décidé. Ils sont convenus d'un rendez-vous demain dans la soirée.

Dans la journée, je vais à l'Esmeralda où il y a longtemps que je n'ai pas mis les pieds. J'y retrouve Carlos Finca. Je lui demande ce qu'il a de moins cher et de plus moche. Je lui achète pour trente-

sept dollars de reproductions en pierres d'un vert clair ou foncé, pompeusement baptisées jades ; pour faire bonne mesure, j'y ajoute deux clochettes en cuivre plaqué or et un os sculpté, censé avoir deux mille ans, mais qu'on a dû trouver dans un pré avec le reste de la vache il n'y a guère plus de six mois.

Le soir, nous nous retrouvons : « Je t'ai apporté quelques échantillons de pièces. Tu pourras décider de ton prix de vente. Comme indication, je peux te dire que les objets en jade sombre sont les plus chers. Ils sont rares, donc plus recherchés. L'or sculpté a aussi une grande valeur. Il est difficile d'en trouver en bon état, car le temps et l'humidité détruisent les matières organiques. Celui-là provient du désert de Guanacaste où le climat sec a permis sa conservation. »

Tu parles, encore un coup de chance qu'il ne sente pas l'eau de Javel !

« Les objets en or peuvent être bien vendus, c'est de l'or pur. Tiens, rends-toi compte du poids. »

Il les soupèse d'un air connaisseur. S'il a l'expérience de l'or, il risque d'être surpris car, vu leur taille, ces clochettes devraient peser quatre fois plus. Je m'amuse énormément.

« Effectivement, c'est du sérieux. Mais, dis-moi, il n'y a pas moyen d'acheter pour moins de dix mille dollars ?

— Je croyais que vous vous étiez mis d'accord. Dans le cas contraire, c'est pas grave. Oublie tout. On a perdu assez de temps. »

Je commence à remballer mon trésor. Nicolas, qui voit le pognon s'en aller, est inquiet. Moi, je sais qu'il va tomber et puis j'ai toujours mon arme secrète : quelques lignes de coke plus tard, il est conquis. Généreux, je lui laisse une adresse bidon et son argent change de poche. Mes objets ne résisteront pas trente secondes à l'examen d'un simple amateur, mais bien présentée dans une boîte recouverte de tissu noir, ma collection a de la gueule. C'est bien suffisant pour un néophyte.

Il emporte avec lui de quoi amuser ses petits enfants, s'il en a. Ce qui me semble improbable, car je ne vois pas quelle femme pourrait supporter un connard pareil. L'avantage avec ces babioles, c'est qu'il ne risque pas d'avoir de problèmes à la douane.

*

Nicolas vient me réveiller le matin suivant. Malgré son fou rire il parvient à me raconter :

« Au début, tout allait bien. Il était tout excité et voulait faire la fête. Vers trois heures du matin, quand la coke a cessé de faire son

effet, il a commencé à se poser des questions et à se demander s'il n'avait pas fait une connerie. J'ai dû lui repasser un peu de coke pour qu'il cesse de m'ennuyer. Dès l'ouverture de l'agence, on est allés à Air Florida pour acheter son billet et c'est là que ça devient le plus marrant. Comme il ne parle pas du tout l'anglais, je me suis occupé des réservations. Jusqu'à Miami, pas de problème. Mais pour Miami-Londres, pas moyen d'avoir de la place avant trois jours. Je l'ai inscrit sur une liste d'attente et lui ai dit que tout était O.K. Je ne sais pas comment il va se démerder là-bas, mais il aura sans doute une sacrée surprise. Il n'a plus un rond et j'ai dû lui passer du fric pour la taxe d'aéroport, mais je lui en ai refusé pour le taxi : faut pas exagérer, je lui ai donné quinze colons pour le bus.

— Tu es bien sûr qu'il est parti, au moins ?

— Oui, certain. J'ai pris un taxi et j'ai assisté à son départ. Il avait l'air heureux. Espérons pour lui que ça dure.

— Tu as eu raison de ne pas partager le taxi avec lui. S'il n'a pas d'argent, il ne peut pas prétendre à des plaisirs de riches. Tiens, voilà ta part, cinq cents dollars.

— Eh bien, ils n'auront pas été trop longs à gagner ceux-là ! Et on a fait une bonne action, ça lui apprendra à être malhonnête.

— Viens, pour fêter ça je t'invite à manger une langouste à Golfito. On va dire bonjour à Wayne. »

*

Je suis un peu fatigué du casino et de la fête. Ça fait plusieurs semaines qu'on abuse et entre notre vie nocturne et l'abus de coke, la santé a fini par en prendre un coup. Deux jours de plage nous feront le plus grand bien. Je peux m'offrir une avionnette jusqu'à Golfito grâce à la générosité de notre « ami ». Quand on arrive, Wayne s'apprête à partir à Jimenez pour son achat d'or hebdomadaire. Il nous invite à venir avec lui faire la fête là-bas. J'hésite un peu et Nicolas, qui ne connaît pas mes histoires, ne comprend pas ma réticence. De toute manière, comme dit Wayne, après tous ces mois ils doivent m'avoir oublié. Par sécurité, je laisse mon revolver chez lui. Pendant que Wayne va voir ses contacts, on s'installe à Rancho de Oro pour manger un festin de langoustes. On n'est pas là depuis une heure que cinq flics nous entourent, fusils braqués. Ils nous fouillent sommairement sans trouver l'argent caché dans mes bottes. Et là commence l'habituelle discussion. Un type qui m'a reconnu est allé me dénoncer. Nicolas est encore pris pour Dave, ils pensent que l'ancienne équipe est revenue.

Pendant qu'ils sont en contact radio avec San José pour

vérification, le chef du détachement me fait la morale et me répète que dans ce pays on n'a pas le droit de tirer sur les gens. À ma question : « Est-ce que j'ai une tête à tirer sur des gens ? » il me répond par la négative, mais je vois qu'il pense le contraire.

Trois heures après, ils nous relâchent en nous demandant de repartir pour Golfito. C'est ma troisième arrestation dans le pays. Puisqu'ils m'accueillent si mal dans le sud, je décide de remonter à San José.

*

Le Mundial touche à sa fin à ma grande tristesse. La demi-finale a été un coup dur pour moi. Confiant en la surprenante percée des Français, j'avais parié sur eux trois mille cinq cents dollars. Jusqu'au dernier penalty, j'ai cru que mon choix était bon, mais les Teutons se sont partagés mon argent. Aujourd'hui, c'est la finale et j'espère bien prendre ma revanche. L'ambiance de l'Escurial est différente de celle des autres jours. D'un côté de la salle, les Allemands, de l'autre les Italiens. Ma sympathie va plus vers les Ritals qui, en bons Latins, braillent et mettent le souk dans le café. Ils sont venus avec femmes et enfants et le restaurant ressemble à un café napolitain.

De l'autre côté, les Teutons restent calmes et sérieux. J'ai parié presque tout ce qui me reste sur les Italiens et j'espère que les raviolis ne vont pas me faire faux bond. En cas de perte, il n'est pas question de s'échapper car les mises, plus importantes, sont confiées au patron du restaurant qui fait office de bookmaker.

Le match se déroule dans un bruit indescriptible. À ma grande joie, les Italiens ont l'avantage, et à chaque but ce sont de grandes embrassades et des bras d'honneur aux Teutons. Quand le match se termine sur la victoire, j'ai gagné neuf mille huit cents dollars et pris ma revanche sur les vainqueurs d'hier. Toute la colonie italienne se retrouve dans la rue pour un défilé spontané. Ils bloquent la circulation et mettent le bordel à grands coups de « Italia ! Italia ! ».

Assis sur la banquette arrière d'une Mercedes qui défile en klaxonnant, nous crions aussi. Ce n'est pas une joie patriotique qui me submerge, mais une allégresse toute financière. Je peux les acclamer après tout, ils m'ont fait gagner près de dix mille dollars. Le soir, la fête se termine dans la maison d'un riche Italien. Pendant que, bourrés, les types se congratulent et se démontrent mutuellement que les Italiens sont les meilleurs au foot, on s'efforce de prouver à leurs filles, à grand renfort de coke, que les Français sont pas mal non plus dans un autre domaine. Quand la fête s'arrête au matin, la gent féminine de la colonie italienne n'a plus de secret pour nous.

Ça fait deux jours que le Mundial est terminé et je commence à me demander ce que sera demain quand Ureba repasse me voir à l'hôtel de la part d'Herman Weinberg. Je l'avais oublié celui-là.

« Tu sais, tu ne devrais pas laisser tomber. C'est quand même une bonne occasion. Beaucoup de gens aimeraient s'associer avec eux. Tu devrais profiter du fait qu'Herman t'apprécie.

— Tu es sûr que ce n'est pas plutôt la perspective d'un nouveau commerce qui l'a conquis ?

— Arrête tes blagues. Téléphone-lui. Ses associés aimeraient te rencontrer. Il y aura Tino, le fils de l'ancien président et Orlando, son neveu qui a fait West Point. »

*

C'est ainsi que je retourne à Malessa. Lorsque je pénètre dans le bureau, un inconnu occupe le fauteuil d'Herman, assis, lui, dans un coin. Quatre autres personnes sont là qui m'attendent. Au moins, je suis le bienvenu.

On me fait les présentations. Tino Caracas, fils de Juan, le fondateur de la Démocratie costaricienne, Orlando, le neveu, Oscar Trous et Mario Terrino.

Celui qui est assis derrière le bureau d'Herman est Tino. À première vue, on dirait un timide instituteur de province. Mal coiffé, grand et dégingandé, il porte des sandalettes aux pieds. Sous des dehors inexpressifs, je le sens froid et dangereux comme un serpent.

Orlando Caracas, le neveu, est tout son contraire : petit, gras, il ressemble à un bœuf et le même degré d'intelligence se lit sur son visage sanguin.

Les deux autres sont plus effacés et ressemblent à de typiques hommes d'affaires. Ils sont installés en demi-cercle et, assis au milieu, j'ai l'impression d'être dans un tribunal. Ils m'ont fait le vieux coup du fauteuil plus bas que les autres et essaient de m'en mettre plein la vue.

Ils me posent quelques questions sur Osa. Orlando, direct, émet quelques doutes sur ma connaissance.

« Bon, si je comprends bien, vous connaissez toute la péninsule ?

— C'est exact.

— Vous avez fait plusieurs tentatives d'exploitation qui ont échoué ?

— Oui, je pense que vous êtes au courant.

— Et vous aimeriez vous lancer dans une nouvelle expérience avec notre aide, si nous acceptons de risquer quelques capitaux ? »

Je le vois venir, gros comme une maison. Pense-t-il vraiment me mettre le pied sur la tête comme ça ? D'abord, couper court à cette mise en scène. Je me lève et vais m'appuyer contre le mur :

« Hé ! un petit moment, il y a erreur. Qui vous a parlé d'argent ? Je ne suis allé chercher personne. N'inversez pas les rôles. C'est vous qui avez besoin de moi. Moi, je me débrouille très bien tout seul. »

Aussitôt, Tino prend la parole. C'est lui le psychologue du groupe :

« Nous sommes tous entièrement d'accord là-dessus. Orlando est parfois un peu direct. C'est sa façon d'être. Mais nous sommes tous réunis dans l'intention de voir en quoi une association ou un travail en commun pourrait être profitable à tout le monde. Je pense que nous pouvons nous apporter mutuellement ce qui nous manque. Nous savons que vos autres tentatives se sont soldées par des échecs. Peut-être pouvons-nous vous aider ?

— Si mes tentatives se sont mal terminées, ce n'est pas à cause de l'or, faute d'argent ou manque d'expérience, mais à cause de problèmes avec la police. Comme vous devez le savoir… C'est ça et seulement ça qui m'amène à considérer votre proposition.

— C'est entendu. Dites-moi, est-il vrai que la péninsule est dangereuse ?

— Plus ou moins. Disons qu'elle est habitée par des types qui peuvent l'être. D'où la nécessité d'utiliser les mêmes manières et parfois d'en faire plus. C'est ce qui explique mes problèmes passés.

— C'est en ça, je pense, qu'une association peut être profitable. Nous pouvons vous aider en ce qui concerne les papiers et votre protection. De notre côté, nous avons des machines mais aucun homme de terrain. Par contre, nous pensons que votre efficacité d'Européen peut aider à sortir Malessa de son déficit.

— Entendu, mais je serai dur sur les conditions. »

On en vient à préciser les termes de notre arrangement. Je veux ma complète liberté d'action. Ils se chargent de leur côté de toute la partie paperasserie, y compris mes problèmes de résidence et l'autorisation d'un port d'arme, et surtout, c'est le plus important, ils s'engagent à me couvrir dans tout ce que j'entreprendrai. Ce n'est pas que j'aie l'intention de mettre le pays à feu et à sang, mais une histoire d'or n'est pas une aventure pour enfant de chœur.

Toute cette discussion se déroule à trois : Tino, Herman et moi. Orlando, vexé par ma première réaction, boude dans son coin. Les deux autres, vraisemblablement moins importants dans l'association, se contentent de poser des questions et d'approuver.

« Juan Carlos, conclut Tino, Herman est notre porte-parole. Tu pourras nous contacter par son intermédiaire. Il va s'occuper de tous tes papiers. Quand comptes-tu partir ?

— Dans une semaine, je pense. Je vais y aller en exploration pendant un mois. Je veux reconnaître certains coins de manière approfondie. J'ai déjà une idée de l'endroit où on peut travailler. Contrairement aux autres compagnies, on va s'installer en haut des montagnes. C'est plus dur mais plus rentable.

— Parfait. À ton retour, on pourra s'occuper des papiers de notre association et légaliser la compagnie. Nous avons le meilleur cabinet d'avocats de la ville. »

Ils partent et je me retrouve seul avec Herman. Son éternel sourire aux lèvres, il m'invite à prendre un cognac :

« Tu as du tempérament. N'oublie tout de même pas que ces gens sont très importants dans le pays. »

— Importants ou pas, pour moi c'est pareil. Je ne fais pas de concession et travaille à ma manière. Si toi, tu dois faire des courbettes, moi je ne dois rien à personne.

— Ce n'est pas une question de courbettes. Ce sont avant tout des amis d'enfance. Que comptes-tu faire cette semaine avant ton départ ?

— Préparer l'expédition et aller aux bureaux du ministère de la Géologie et des Mines chercher les plans des zones en concession, afin de ne pas perdre de temps.

— As-tu besoin de quelque chose dans l'immédiat ?

— Une Jeep, si tu en as.

— Je vais t'en faire préparer une, ainsi qu'un laissez-passer pour les autorités locales. Je vais même te fournir un chauffeur qui te sera utile dans les montagnes. C'est un Indien métis qui, enfant, a suivi son père partout dans la jungle.

— Je te remercie, mais j'ai l'habitude d'être seul.

— Oh ! il ne te gênera pas, tu verras. Il est très bien. »

Je me doute qu'il aimerait surtout placer un espion auprès de moi. Je peux faire cette petite concession :

« O.K. Où puis-je le rencontrer ?

— Passe avant de partir, je te le présenterai. Tu es le bienvenu à Malessa. Ta présence peut être un sacré coup de main. La compagnie est en déficit de huit cent mille dollars et cette affaire peut l'aider à s'en sortir. C'est le Ciel qui t'envoie. »

Je préfère le quitter avant que les effusions ne recommencent.

*

Jimmy est un métis indien petit et svelte, au visage ouvert. Je le jauge rapidement pendant le repas que nous prenons ensemble. C'est

le type même de l'homme de confiance, serviable sans être servile, sympathique par son bon caractère, apparemment calme, mais capable d'explosions violentes. J'ai appris par la suite que, lors d'une bagarre, il avait sectionné avec les dents le doigt de son adversaire. C'est l'ami d'enfance d'Herman, il lui sert d'homme à tout faire, et connaît bien la famille Caracas. Enfin, il est malin sans être roublard, et je le vois plus comme un auxiliaire que comme un espion.

Nous allons ensemble aux bureaux de la Géologie et des Mines. Le travail n'y est pas très sérieux et tout se fait à coups de pots-de-vin mais j'obtiens le renseignement que je voulais : il n'y a pas de concession autour de la lagune de Chocohuaco. C'est une bonne nouvelle et j'ai hâte de redescendre dans la péninsule. Lorsque j'étais à Drake, j'ai parcouru pratiquement toute cette zone.

*

Quelques rapides détails à régler et je suis prêt à partir en fin de semaine. Herman doit m'envoyer des topographes qui ne seront libres que dans quelques jours. Je ne perdrai pas de temps à les attendre et décide de partir après un dernier week-end de fête. Les plaisirs de la ville ont un peu perdu de leur saveur depuis que je sais qu'une nouvelle aventure va bientôt commencer.

Nous partons le lundi, Jimmy, Nicolas, Jairo et moi. Jairo est un de ces petits dealers de rue que j'utilise pour de menus services. Il s'occupera de mes affaires personnelles ; puisque l'occasion m'est donnée de revenir en force dans la péninsule, autant faire tout de suite bonne impression et m'adjoindre un valet. Herman a compris mon goût pour les actions qui sortent de l'ordinaire et m'a recommandé la prudence :

« Ne casse pas tout sur ton chemin. Nous pouvons te protéger mais il vaut mieux éviter la publicité.

— Ne t'inquiète pas. J'ai l'intention de passer par Sierpe et Guerra. C'est plus discret pour les premiers temps. On sera à pied d'œuvre avant que l'information n'arrive à Jimenez.

— Tu connais déjà ta destination ?

— Oui, j'en ai une idée. Mais l'endroit auquel je pense est occupé par un fils de pute. Je serai peut-être obligé d'employer la manière forte.

— Va doucement. Ne te lance pas dans une guerre, n'use pas trop de violence.

— Juste le nécessaire. J'agirai au mieux de nos intérêts. »

Nous sommes partis de nuit, pour faciliter le passage des différents

postes de contrôle sur la panaméricaine ; malgré la carte de recommandation d'Herman, on ne sait jamais. J'ai un revolver, un 357 Magnum au numéro limé, Nicolas a un 38, acheté au marché noir, et Jimmy une carabine 22 sans papier : en cas de fouille sérieuse, c'est suffisant pour perdre quelques heures. Jimmy, ex-chauffeur présidentiel, conduit très bien, mais la Jeep est pourrie. À part le col de Cerro de la Muerte où il fait un froid terrible, la route est bonne mais longue. Nous allons ainsi jusqu'à Sierpe, où nous laissons la voiture, car là commencent les marais. Je rencontre Miguel qui avait embarqué Diane plusieurs fois depuis Drake ; il nous prend dans son bateau, un simple tronc d'arbre creusé.

Pour accéder à la péninsule, nous naviguerons durant trois heures dans ces marais, infestés de moustiques et de caïmans et d'où seuls émergent çà et là quelques arbres. Nous débarquons enfin à Guerra, petit village insalubre en bordure de marécage, où habite Nizaro. Le vieux est content de me revoir, et accepte volontiers de nous héberger. En attendant les topographes, j'irai juste faire une visite à Rancho Quemado. Il nous propose sa maison que je refuse car c'est vraiment trop sale. On accroche nos hamacs dans une cabane qui lui sert de débarras, mais on comprendra vite que ses cochons l'ont élue pour dortoir. La nuit, ils viennent s'installer sous nos hamacs, et nos coups de crosse n'y pourront rien : ces stupides animaux s'obstinent, ce sera tous les soirs la même corrida.

La journée commence par un petit footing dans la boue, sous la pluie, pour se mettre de bonne humeur. Puis, travail dans un cimetière précolombien situé à un kilomètre de la maison. L'endroit a été fouillé et refouillé, il s'agit davantage d'un exercice de mise en condition. Le soir, on discute et on joue aux cartes, je fais équipe avec don Nizaro contre Jimmy et Jairo. Sous ses dehors de père tranquille, le vieux triche comme un professionnel et si notre séjour s'était prolongé, le naïf Jairo y aurait perdu tout son salaire. Il faut dire aussi que Nicolas, assis à côté de lui, nous aidait bien, en me nommant ses cartes en français.

Don Nizaro, qui hait Barbaroja, est content d'apprendre ma destination, mais l'idée de m'accompagner l'effraie.

« Avec moi, tu ne risques rien. Si tu veux, tu nous attendras à l'écart.

— Oui, mais il saura que c'est moi qui vous ai emmenés. Toi, Juan Carlos, tu es seul ; je dois penser à ma famille. »

Parlons-en de sa famille. Entre sa femme et sept énormes filles, les deux mâles de la maison parviennent difficilement à assurer le quotidien. Ils sont tout maigres et tout secs. Sa femme, une grosse mégère criarde le pousse à accepter ma proposition. Elle a senti

l'argent et elle est prête à l'envoyer se faire tuer du moment qu'il est payé d'avance. Pour sauvegarder sa tranquillité, le vieux finit par accepter.

« Barbaroja est donc si terrible que ça ?

— C'est un voleur et un assassin. Il a plusieurs meurtres sur la conscience : des types ont disparu. Il emploie les gars en leur faisant miroiter un partage. Mais en fait, il ne les utilise que pour le déblaiement de la terre non porteuse. Il prend prétexte ensuite de ce qu'ils n'ont pas produit d'or au bout d'une semaine pour les renvoyer sans les payer, et tire à vue à la moindre tentative de contestation. Il ne lui reste plus alors qu'à exploiter un terrain bien préparé, en interdisant à quiconque d'approcher.

— Le terrain est-il à lui ?

— Pas du tout. Il n'a acheté qu'un petit lopin de terre pour quelques colons, un bout de pré qu'il a défriché. Tout le reste a été volé, il s'est même approprié toutes les rivières. La dernière fois que je suis allé là-bas, il m'en a chassé à coups de fusil, alors que c'est moi qui ai découvert l'endroit.

— Ne t'inquiète pas, pense plutôt que toi et ton fils vous aurez du travail dans la compagnie.

— Et s'il fait le méchant, tu as de quoi le calmer, me dit-il en montrant mon revolver. N'hésite pas à tirer en premier, il est dangereux. »

Dommage qu'il se trouve sur ma route, j'aurais plutôt de la sympathie pour Barbaroja. Qu'il ait tenu tout seul dans les montagnes pendant si longtemps dénote plus de valeur que n'en auront jamais les connards qui le critiquent : je sais apprécier le courage du solitaire. Pour autant, je ne ferai pas de sentiment s'il se met en travers de mon chemin, et je l'écarterai sans pitié. Mais c'est décidé, s'il se montre correct, je lui laisserai une porte de sortie.

Nous sommes là depuis quatre jours, il est temps de monter. Nous partons très tôt, pour faire l'aller et retour dans la journée. Et la même merde recommence : Osa ne semble être faite que de boue et de montagne. On est fin juillet, en pleine saison des pluies, et le chemin est pourri, comme d'habitude. Une demi-heure de marécage où les chevaux s'enfoncent jusqu'au ventre, puis trois heures de montée ininterrompue jusqu'à six cents mètres d'altitude. Il faut suivre une espèce de sentier creusé dans la boue par l'écoulement des eaux, c'est raide et très glissant. Souvent il faut descendre de cheval, grimper en s'aidant des arbres et traîner sa monture qui renâcle. Jairo, en bon citadin, se prend pas mal de gamelles et peine beaucoup : on l'a chargé de tous les outils. Jimmy, lui, fait merveille. Petit, léger, adroit, il va d'un pas vif sans jamais glisser, et marque à peine le sol quand je

m'enfonce à mi-cuisse. Lorsque nous arrivons au plateau, il est le seul à n'être pas couvert de boue. Nizaro refuse d'aller plus loin :

« C'est tout droit. La maison du barbu est à cinq cents mètres.

— Tu ne viens pas avec nous ?

— Non. Il faut quelqu'un pour garder les chevaux. »

Cinq minutes après, nous sommes en vue de la cabane de Barbaroja, posée au milieu d'un pré. Une dizaine de cochons, une vache, des poules, mais aucune présence humaine. La porte et les fenêtres sont closes et la maison semble déserte. Nous avançons prudemment. Lorsque nous arrivons, nous constatons qu'il n'y a effectivement personne.

« Jimmy, il faut savoir où il est avant de se diriger vers les rios. Je ne veux pas avoir cet enfoiré dans mon dos. »

D'un bond, il grimpe sur le mur et se glisse avec la souplesse d'un chat dans l'ouverture pratiquée sous le toit. Il réapparaît deux minutes plus tard.

« Il y a du café encore tiède sur la table. Ça fait moins d'une heure qu'il est parti.

— Il faut savoir où il est.

— C'est pas difficile : après la pluie de ce matin, on peut distinguer les traces fraîches. Par là, ils sont trois », crie-t-il au bout d'un moment.

Fier de lui, il me montre trois empreintes différentes de bottes dans la boue.

« Allons-y. »

Nous le suivons pendant un quart d'heure en silence, quand il nous fait signe de stopper. Trois types travaillent à dix mètres. Barbaroja, reconnaissable à sa barbe rousse fait une batée. À ses pieds, ses deux employés, de l'eau jusqu'à la taille, poussent la pelle et la barre à mine. Nous sortons du couvert des arbres et marchons vers lui.

Sa première réaction en nous apercevant est de se diriger vers sa carabine, posée à quelques mètres. J'ai prévu ça et le braque avec mon revolver en lui intimant l'ordre de ne pas bouger. Il hésite… Je tire, une balle tout près de son arme. La détonation retentit comme un coup de canon ; il s'arrête aussitôt, le visage crispé. Les deux employés se sont figés, appuyés sur leurs instruments. J'envoie Jimmy chercher le fusil et fais signe à Barbaroja d'approcher. Peu rassuré, il essaie toutefois de faire bonne figure. C'est un homme costaud, un visage de brute méchante, des yeux cachés derrière des lunettes noires bon marché.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? C'est chez moi.

— Erreur, l'ami. C'est toi qui es chez moi. À partir de maintenant,

toutes ces montagnes sont à moi. Je viens d'en demander la concession, je suis le propriétaire légal. »

Ce n'est pas tout à fait vrai. En lui annonçant l'irrémédiable, j'évite que, d'une balle dans le dos, il pense naïvement pouvoir empêcher le cours des choses. Je lui montre le sauf-conduit rédigé par Herman à l'intention des autorités. J'ignore s'il sait lire mais les papiers à en-tête impressionnent toujours. Je lui parle de la compagnie, des machines, du développement du pays, il n'est déjà plus très sûr de lui.

« Alors, vous voulez me prendre mon terrain ?

— Qui te parle de prendre quoi que ce soit ? On a une concession sur les montagnes, c'est tout. Tu peux rester ici, ta présence ne me dérange pas. Il faut que tu t'habitues à avoir des voisins, c'est tout. Je vais revenir dans quelque temps avec des ingénieurs et des employés, il faudra que tu abandonnes tes airs méchants. »

Je vide le magasin de son arme et la lui rends ; les gens d'ici n'ont jamais de cartouches dans leurs poches ; de mauvaise fabrication, l'humidité ambiante les rend rapidement inutilisables.

« Je vais faire quelques essais. Je passe te voir chez toi tout à l'heure. Prépare du café, on pourra discuter. »

*

Une fois éloignés, nous nous défaisons de notre sérieux et rigolons en décrivant la mine de Barbaroja. Mais il ne faut pas le prendre à la légère : ce n'est peut-être qu'un paysan facile à embrouiller, mais, pour avoir fait sa loi si longtemps, il a forcément des qualités et je doute qu'il s'en tienne là. Je veux lui laisser le temps de réfléchir avant de discuter avec lui. En attendant, chaque fois que l'on s'arrête pour creuser, je place Jimmy en sentinelle pour parer à toute éventualité, au cas où il réagirait plus vite que prévu. Une fois la première surprise passée, il va se ressaisir.

Jairo, qui s'était coltiné tous les outils depuis le matin a enfin la piètre consolation de s'en servir : pauvre Jairo qui commence à se demander dans quelle histoire il s'est fourré. Comme je m'y attendais, il y a présence d'or fin un peu partout : s'il y avait eu besoin de confirmation, nous l'avons.

À notre retour, Barbaroja n'est plus sur la rivière. Il a dû regagner sa cabane pour réfléchir. Lorsque nous débouchons des arbres, l'un des employés, qui faisait le guet, prévient les autres et tous les trois nous attendent sur le pas de la porte. Au centre, Barbaroja nous fait signe de venir.

Nous avançons prudemment, prêts à réagir vite en cas de traîtrise.

Contrairement à mon attente, Barbaroja paraît très calme et disposé à parler. Il nous invite à entrer pour discuter. L'intérieur est assez sale. C'est la maison d'un homme habitué à vivre seul depuis des années : une pièce unique avec un lit et des rondins pour s'asseoir. Sur la table, quatre verres de lait attendent de nous être offerts. Je ne sais pas s'il est assez fin pour me tendre un piège mais je reste sur mes gardes. Au lieu de boire mon verre, je le verse par terre. Tout le monde en fait autant à la surprise de Barbaroja.

« Vous n'aimez pas le lait ? »

Si son offre partait d'une bonne intention, tant pis. Il a l'air peiné, mais je ne sais pas si c'est pour le gâchis ou parce qu'il avait préparé quelque chose.

« Par contre, j'accepterais un café. »

Comme il se lève, je dis à Nicolas en français :

« Suis-le et ne le perds pas de vue tant qu'il fait le café.

— Tu crois qu'il voudrait nous empoisonner ?

— Nous empoisonner, sûrement pas, mais pisser dans l'eau comme il a dû le faire dans le lait, sûrement. »

Lorsqu'il revient, il sourit déjà moins. Il me dit s'appeler Gerardo de son vrai nom et me présente les deux autres comme ses associés.

Associés, mon œil ! À la façon dont ils travaillaient, je pense surtout que ma venue les a sauvés d'une arnaque. Dans la discussion qui suit, je lui explique que ce n'est pas un orero isolé qui va venir, mais toute une compagnie, et qu'il pourra, s'il est malin, tirer profit de notre installation. Il s'agit en fait d'un dialogue à sens unique, car il m'écoute sans répondre autrement que par de vagues grognements. Ou il n'a rien compris, ou il cache son jeu. L'ambiance reste tendue et quand nous le quittons, je n'ai aucune idée de sa décision future. Le fait qu'il ne nous tire pas une balle dans le dos est déjà un bon point.

*

Nous retrouvons don Nizaro qui nous attendait. Il est tout excité :

« Alors, tu l'as tué ce salopard ? J'ai entendu la détonation. C'est une bonne chose, je vais pouvoir retourner travailler là-bas.

— Non, je ne l'ai pas tué. Mais ni toi ni personne d'autre n'irez travailler là-bas : cet endroit est à moi à partir d'aujourd'hui.

— Mais tu n'oublieras pas que c'est moi qui ai découvert l'endroit ?

— Il y a trente ans de ça. De toute façon, tu auras du travail chez moi, quand je serai prêt. Pour l'instant, on redescend. »

Je ne suis pas trop inquiet des réactions de Barbaroja. J'admets qu'il a été une terreur, mais il vit surtout sur sa réputation, entretenue par la couardise naturelle des Ticos. Peut-être ont-ils exagéré les faits afin d'excuser la peur qu'il leur inspire.

Le surlendemain, je vais chercher à Sierpe le topographe venu avec son fils, un grand dadais chargé du matériel. C'est un petit bonhomme râleur, style « je sais tout, j'ai tout vu », qui m'est tout de suite antipathique. Il me soutiendra sur le bateau du retour qu'il n'y a pas d'alligators dans le rio Sierpe, alors que j'ai tiré à l'aller sur un spécimen de quatre mètres qui se dorait au soleil sur la berge.

Il indispose assez vite tout le monde ; il a apporté une tente pour ne pas dormir dans un hamac, je lui indique généreusement un pré voisin que je sais infesté de coloradillas pour le dresser. Au matin, lui et son fils regretteront leur goût du luxe. Il la fermera quand nous parlerons d'insectes.

Ce jour-là, on monte s'installer chez le gendre de Nizaro, un paysan qui habite à Rancho Quemado. Ce village ressemble à tous ceux de la péninsule : cinq ou six maisons entourent un terrain de foot.

Notre hôte nous apprend que Barbaroja clame partout qu'il ne nous laissera pas revenir :

« Il a dit que si le Français remettait les pieds chez lui, il tirerait le premier. Méfiez-vous, il est capable de le faire.

— Moi, je ne retourne pas là-bas », dit Nizaro.

Le topographe est un peu surpris :

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ça ne fait pas partie de mon travail. Je suis là pour prendre des mesures, pas pour me faire tirer dessus. »

Et voilà cet abruti qui commence à râler et à me parler des conditions de travail. Nizaro et lui font vraiment la paire ; ces deux connards vont me démoraliser ma petite équipe, faire paniquer les deux fils de la maison que je viens d'embaucher.

« Écoute, trouillard, tu es ici pour remplir ton contrat, pas plus. Si tu refuses d'aller travailler, c'est à moi que tu auras affaire. Tu as le choix entre un possible danger futur et un danger immédiat et certain. De toute façon, je peux te garantir qu'il n'y aura pas de problèmes. »

Il n'est pas plus rassuré, mais au moins je l'ai calmé.

*

Le lendemain, nous allons chez Barbaroja. Le topographe a refusé de procéder aux mesures tant que le risque existe de se faire tirer

dessus dans les bois. Nous nous approchons, et à deux cents mètres de la cabane, Nizaro s'arrête, imité par le reste de la troupe. Je prends mes précautions avant d'aller plus loin.

Jimmy, comme tous les Indiens, est un excellent tireur : je le poste à trente mètres avec pour mission d'empêcher Barbaroja de nuire.

« S'il fait un geste menaçant, tire dans l'épaule. Le 22 ne devrait pas lui faire trop de mal, il s'agit seulement de le calmer. »

Nicolas, Jairo et moi avançons en éventail, sur le qui-vive. Barbaroja apparaît sur le pas de sa porte, heureusement les mains vides. Je lui lance :

« Alors, il paraît que tu veux me tirer dessus ?

— Mais pas du tout, je n'ai jamais dit ça. Les gens du village ne m'aiment pas et racontent n'importe quoi. »

Je n'en crois pas un mot et cet acte de faiblesse le rend moins sympathique à mes yeux.

« Regarde, lui dis-je en montrant le topographe et son fils qui arrivent lentement, ces gens-là travaillent pour moi. Ils vont mesurer les rivières autour, alors ne t'étonne pas si tu les vois passer par chez toi. »

Pendant trois semaines, le topographe va mesurer les rivières et douze cents hectares de terrain. C'est un vieux con, mais il connaît son boulot. Aidé par deux employés qui nettoient son chemin à la machette, il travaille toute la journée.

Nous partons chaque matin pour les rivières, il y a une heure de marche. Seule difficulté, un fleuve qu'il faut franchir sur un tronc d'arbre, mince et glissant. Chaque fois, à l'aller comme au retour, l'un d'entre nous tombe à l'eau, et le vieux con plus qu'un autre car on l'aide un peu. Je passe mes journées à prospecter en faisant des batées, et à discuter avec Barbaroja. Il est impressionné par la puissance de mon flingue et par tout le matériel de topographie, symboles pour lui de la connaissance et de l'autorité. Il s'est habitué à l'idée d'avoir des voisins et essaie d'en tirer parti.

« Alors, est-ce que tu vas prendre mon terrain ?

— Absolument pas, j'ai une concession sur les montagnes et ce n'est pas les trois hectares que tu occupes qui vont me manquer. Il y aura certains endroits où il ne faudra pas aller, c'est tout. Je vais construire mon campement dans le coin. Si tu es malin, tu peux en profiter pour t'enrichir, en ouvrant une pulperia par exemple.

— Tu peux t'installer à côté, si tu veux, il y a des endroits défrichés dont je ne me sers plus.

— Je te remercie, ça simplifiera les choses. Combien sors-tu d'or par mois environ ?

— Trente, quarante grammes. Mes yeux sont faibles et je ne peux pas travailler en continu, mais mes montagnes sont riches.

— “Mes” montagnes ! Il faudra que tu t’habitues. Si tu veux, et si tu t’engages à respecter nos accords, je t’offre vingt-cinq mille colons par mois pour la location du terrain que tu me proposes, plus quinze mille colons pour les problèmes que ça peut causer. Je peux aussi t’amener l’eau courante et l’électricité. Si tu marches avec moi, tu n’auras que des avantages, sinon, tu n’auras que des ennuis. Si tu choisis la violence, ça ne me dérange pas, je peux te suivre dans cette voie, mais c’est toi qui perdras, pas moi. Tu vois, tu as tout à gagner à coopérer. »

Le chiffre est énorme pour la péninsule et je sais qu’il va accepter. S’il refuse, tant pis pour lui : les intérêts en jeu sont trop grands pour être contrecarrés par une petite terreur locale. La violence ne m’effraie pas quand elle est nécessaire mais elle peut faire perdre du temps.

Comme prévu, il est d’accord. Ma proposition représente plus du double de ce qu’il peut faire à lui tout seul, mais il est contrarié d’avoir dû accepter si vite et la baffe qu’il donne devant moi à un de ses employés est sa façon de sauvegarder son prestige et d’affirmer son autorité vacillante.

*

Le topographe a fini ses mesures ; nous allons pouvoir partir pour San José. J’emporterai avec moi le bébé boa que j’ai trouvé dans la maison, et dont j’ai cassé la mâchoire d’un coup de botte. Je vais voir Barbaroja une dernière fois : « Alors, c’est d’accord ? Tu respectes tes engagements, je respecte les miens. Dans quelques jours, je vais envoyer des employés construire ici. Je vais te payer les arbres qu’ils vont utiliser pour faire les planches. Tu n’es pas obligé de les aider mais n’entrave pas la bonne marche du chantier. Voilà vingt mille colons d’acompte.

— Tout se passera bien. »

Tu parles ! Il est aussi fourbe que les autres, juste un peu plus intelligent.

*

Je redescends à Guerra où j’ai pas mal de choses à organiser en vue de ma prochaine installation. D’abord, la maison ; je charge Nizaro de recruter du monde pour la construction dont il sera

responsable.

« Combien te faudra-t-il de personnes ?

— Quatre, je pense.

— Prends-en dix, mais que tout soit fini dans quinze jours. Essaie de les réunir avant mon départ, je veux leur parler. Je vais te laisser de l'argent pour les payer et acheter du matériel sur place. Pour le reste, les lames de scie, clous et tout ce qui est nécessaire à l'équipement des chambres et de la cuisine, tu vas venir avec moi à Palmar pour faire les achats, avant que j'aille à San José.

— Si tu vas à San José, peux-tu m'emmener ? Je voudrais aller à l'hôpital passer une visite car j'ai le cœur qui ne va pas et je veux être en forme pour travailler avec toi. »

Il ne manquait plus que ça.

« D'accord, on va s'arranger. Autre chose, je vais avoir besoin de deux cuisinières là-haut. Tes filles savent-elles faire la cuisine ?

— Oui, bien sûr, elles feront l'affaire sans problème.

— Choisis celles qui mangent le moins, par prudence. Embauche aussi ton fils pour la construction. »

C'est une aubaine pour la famille ; ces nouveaux salaires vont procurer une augmentation sensible de leurs revenus.

Deux jours après, une dizaine d'employés sont réunis chez lui. Ça n'a pas été difficile, car outre sa famille et les gens du coin, il y a des habitants de Drake qui, apprenant que Juan Carlos est de retour, sont venus chercher du travail. Il y a là Max et Omar, deux pêcheurs de Drake, Miguel, un Indien de pure race, une vraie force de la nature malgré ses seize ans, Gabino, un abruti édenté de Guerra, Tonio et Jeremiah, fils et gendre de Nizaro, plus quelques autres que je ne connais pas. Le vieux qui prend son rôle au sérieux me les présente et je leur adresse un speech après avoir fait tourner une bouteille de rhum :

« Je suis votre patron. Pendant mon absence, c'est don Nizaro qui vous dirigera. Il faut que mon ranch soit fini le plus vite possible, je vous paierai trois cents colons par jour. Travaillez bien et vous n'aurez pas à vous plaindre. Quand don Nizaro ne sera pas là, Tonio et Jeremiah seront les responsables. »

Je leur dessine un plan précis de ce que je veux.

*

Je peux me rendre maintenant à Palmar, il faut faire vite car je veux également aller à Jimenez – *via* Golfito – où j'ai certains

problèmes à régler. Il est convenu que le matériel acheté sera convoyé vers Guerra par Nizaro qui reviendra m'attendre à Palmar, d'où nous remonterons ensemble à San José.

Jairo qui n'en peut plus et a déjà perdu plusieurs kilos y est parti en bus avec le topographe et son fils qui doivent dresser la carte le plus vite possible pour la demande de concession.

De mon côté, je me rends à Jimenez avec Nicolas et Jimmy : je veux rencontrer le lieutenant Nogales pour me mettre les flics dans la poche. Jimmy le connaît bien pour lui avoir vendu des objets précolombiens trouvés par son père. Nous allons directement chez lui. Il semble content de me voir. Ses premiers mots sont pour s'excuser encore une fois de l'arrestation dans les montagnes :

« J'avais des ordres et je ne te connaissais pas. Mais tout ça, c'est oublié maintenant, on va fêter ton retour. »

Et ce vieux renard sort un paquet d'herbe qu'il pose sur la table.

« Tu sais, me dit-il avec un sourire, l'herbe qu'on a confisquée à Dave et à Claude était excellente. Elle n'a pas duré longtemps à la brigade. Mais qu'est-ce qui te ramène par ici ?

— Je m'installe à nouveau dans les montagnes, mais cette fois-ci, de façon plus sérieuse et j'ai besoin de tranquillité. Lors de mon dernier passage à Jimenez, j'ai été arrêté aussitôt…

— Oui. On m'a raconté. Mais je n'y suis pour rien, je ne suis plus en poste depuis les élections. Quand un président change, tous les chefs de police changent. C'est Jeremy, le patron de Rancho de Oro qui t'a dénoncé.

— Je voudrais éviter que ça se reproduise et, en plus, j'ai besoin de dynamite pour le boulot : il me faut l'autorisation du chef de la police locale.

— Pour ça, pas de problème. Je vais te présenter au lieutenant Villanueva. Il est véreux à souhait et ferait n'importe quoi pour de l'argent. Quand je pense que c'est pour mettre un type comme ça qu'ils m'ont viré ! Les flics importants intriguent pour être en poste ici car c'est le meilleur endroit pour se remplir les poches, dit-il avec amertume.

— Puisque tu me rends ce service, je vais t'en rendre un autre. Je vais te donner une combine. »

À cette époque, la banque d'achat d'or ne faisait pas encore le test à l'acide.

« Il suffit d'acheter de l'or de bijouterie à douze carats, de le limer en paillettes et de le revendre mélangé à de l'or de rivière de vingt-quatre carats et tu gagnes deux mille cinq cents dollars par kilo.

— C'est génial ! Je n'y avais pas pensé. Pourquoi ne le fais-tu pas ?

— Je suis sur un coup plus gros.

— Merci pour le tuyau, on va fêter ça dignement. »

Il va chercher deux jeunes filles de son cheptel, sort un gramme de coke et nous passons la nuit agréablement.

Le lendemain, je rencontre Villanueva. Ce vétéran de la révolution de 1948 aux cheveux blancs, a un bras désarticulé et porte son 38 bas sur la hanche et la crosse en avant comme un pistolero professionnel. Il a au moins le mérite de ne pas cacher son jeu. À peine Nogales l'a-t-il entretenu qu'il annonce la couleur :

« Pour la dynamite, pas de problème, c'est cinq mille colons. »

Je lui en donne cinq mille, plus cinq mille autres.

« Parce que vous m'êtes sympathique. Ce sera pareil chaque mois. »

Il m'assure de son dévouement éternel, mais je n'en demande pas tant : juste le temps de son commandement à Jimenez.

Alors que nous attendons le bateau pour Golfito, deux types s'accrochent à moi pour me demander du travail et ne me lâchent plus. Venus tenter leur chance à Osa, ils ont mal tourné et crèvent de faim maintenant sans même pouvoir se payer le bateau. L'un, Chita, habite du côté de Palmar, l'autre, White, est un Nègre de San José. J'ai toujours trouvé les Nègres des Caraïbes lourds et chiants, mais celui-là fait exception à la règle : ils sont bien sympas tous les deux, bien putes. Je les emmène avec moi, et les déposerai chez Chita où ils attendront mon retour.

À Golfito, je réitère ma démarche auprès des flics. Nogales m'a indiqué les noms des nouveaux venus et des responsables les plus vénaux. Après cela il ne me reste plus qu'à m'occuper de ceux de Palmar. Je sais, toujours par Nogales, que c'est une femme qui dirige la police de cette ville. Je la rencontre dans un bar, tenu par de jeunes Allemands qui sont venus se perdre ici. Au bout de quelques verres, je sens que mon charme ne la laisse pas indifférente : vieille, grasse, et un soupçon de moustache, je préfère vous épargner les détails de notre nuit d'amour. Sachez seulement que c'est toujours bon d'enculer la loi, mais il ne faudra pas cependant qu'elle compte sur moi trop souvent.

*

Nous récupérons Nizaro, et remontons tous ensemble à San José.

Je réalise pendant le trajet qu'effectivement le vieux n'a plus l'air très solide. Je ne sais pas si c'est l'âge ou la tension des dernières semaines, mais il me paraît un peu délabré, ce qui ne fait pas mon affaire car j'ai encore besoin de lui.

Sitôt arrivé, je fonce voir Herman Weinberg, j'entre dans son bureau comme si j'étais chez moi.

« Hello Juan Carlos ! On dit que tu fais des miracles. Les topographes m'ont raconté que tu n'avais peur de rien. »

Toujours ce besoin qu'il a de me passer de la pommade. À mon tour de lui faire plaisir :

« Tout s'est bien passé. Je t'ai même ramené un petit cadeau en souvenir. »

Et je sors le boa de la poche de ma veste, le pose sur son bureau : je m'attendais qu'il soit surpris, mais pas à ce point-là ; il jaillit littéralement de son siège en le renversant et se plaque contre le mur du fond en hurlant :

« Enlève ça de là, vite, s'il te plaît.

— Mais c'est un boa, ce n'est pas venimeux.

— Ça m'est égal. Je ne supporte pas ces bêtes-là. »

Je leur trouvais pourtant un air de ressemblance.

Tant pis, je récupère mon copain qui commençait à explorer les tiroirs et le remets dans ma poche. Herman met au moins dix minutes à s'en remettre. Assis sur son siège, il est tout pâle, sa main posée sur le cœur ; pour une fois il en oublie même de sourire. Son visage reprend lentement sa couleur normale, plutôt verte, et on peut aborder les choses sérieuses.

« Alors, commence-t-il, raconte un peu, il y a de l'or ?

— Beaucoup. L'endroit est très riche, comme les autres versants de la lagune d'ailleurs, et ça ne devrait pas être trop difficile à travailler. Le seul problème, c'est l'accès : entre le bateau à travers les marécages et plus de trois heures de grimpette, ce n'est pas aussi évident que les mines du bas de la montagne. Monter le matériel sera une entreprise dingue.

— Tu penses pouvoir le faire ?

— Pas de problème : j'ai dit que ce serait très dur, pas impossible. Ça ajoute du piquant à l'affaire.

Comme pour l'histoire du moteur à Cerro de Oro, j'aime bien les challengers un peu fous.

— Et ce Barbaroja dont m'a parlé le topographe, qui est-ce ?

— Un fils de pute qui pourrait nous faire des ennuis. Je ne pense pas qu'il utilisera ouvertement la violence, mais peut-être la traîtrise. Je lui ai permis de continuer à travailler sur la concession, ses bricolages ne nous gêneront pas. J'ai préféré lui donner cette porte de sortie pour qu'il ne perde pas la face. Mais en cas de coup bas, il passera impitoyablement à la moulinette.

— Tu as raison. Une compagnie comme la nôtre ne peut tolérer

d'être entravée dans sa bonne marche par des particuliers. »

Je l'arrête avant qu'il ne me ponde un discours.

« À propos de marche, il me faut le meilleur cardiologue pour me réparer Nizaro. Le vieux a un problème de cœur et ne doit pas être loin de la fin. Je ne demande pas un miracle, on ne peut rien contre la vieillesse. Mais si on pouvait me le bricoler rapide pour qu'il tienne encore un ou deux mois, j'ai besoin de lui pour faire la liaison avec les paysans.

— Pas de problème, il doit sûrement y en avoir un qui fait partie de la famille. Je connais personnellement tous les directeurs des hôpitaux.

— Bien. Un autre truc : le topographe a dû te dire qu'il a mesuré trois rivières qui ne figuraient pas sur la carte. Je les ai baptisées Quebrada del Francés, Quebrada Rancho Quemado, et Quebrada Herman, pour te faire plaisir. »

Il rougit de fierté. C'est pas tous les jours que l'on peut donner son nom à une rivière inconnue en 1982. Ça flatte toujours de le voir écrit sur une carte officielle, quand on est comme lui un « grand aventurier ». Il revient à des choses plus prosaïques :

« Tu sais qu'une compagnie ne peut avoir plus de quatre cents hectares de concession ?

— J'y ai pensé. C'est pourquoi j'ai inclus ces trois rivières. On peut créer trois compagnies différentes portant le nom de chacune d'elles, qui seront réunies en holding dirigé par la société Quebrada del Francés.

— Pourquoi celle-là ?

— Parce que c'est la mienne, parce que c'est la plus riche, parce que j'en suis le président, et parce que c'est comme ça.

— D'accord, d'accord. De toute façon, il va falloir s'occuper sérieusement des papiers, sitôt que les géologues auront terminé.

— Je n'ai pas l'intention d'y retourner avant, je dois acheter le matériel.

— Veux-tu de l'argent ? Malessa peut prendre sa part de dépense.

— Je te remercie, je peux encore couvrir.

— Pourquoi cette obstination à refuser ?

— Parce que je ne veux dépendre de personne et désire avoir les coudées franches. Je refuse de donner à quelqu'un un motif pour mettre son nez dans mes affaires. Je ne me suis associé avec vous que pour une seule raison, mais je n'aime pas en soi l'idée d'association. Disons que je vous fais un cadeau en échange d'un service.

— Alors, tu veux tout gérer tout seul ?

— Sur le terrain, oui, il est très important qu'on se mette d'accord

là-dessus. Vous êtes des hommes de la ville, toi, Tino et les autres, restez-y et occupez-vous des papiers, à chacun sa partie. Moi, je dois pouvoir prendre seul les décisions sur place, je serai efficace à cette condition, que ce soit clair !

— Ça ne devrait pas poser de problème.

— Il ne faut pas que ça en pose : c'est la clef de notre association. »

Cette question reviendra constamment sur le tapis.

*

Il me faut maintenant préparer toute l'organisation matérielle. Ce n'est pas une mince affaire de prévoir tout l'équipement pour la survie d'une trentaine de types dans les montagnes. Je commence par faire construire une canoa spéciale de six mètres de long. Il me faut une bonne semaine pour procéder aux achats les plus divers. J'ai fait ma liste :

– moteur électrique, plus groupe électrogène,
– batteries de casseroles et ustensiles de cuisine,
– trente assiettes, verres, couverts, etc.,
– provision de bouffe, riz frijoles, etc.,
– un magnétophone avec baffles, le plus puissant que je pourrai trouver.

Voilà pour la maison.

– Quinze pelles et autant de barres à mine,
– trente machettes.

Voilà pour la mine.

– Trois paires de draps,
– trois matelas mousse,
– trois oreillers,
– trois moustiquaires,
– un rocking-chair.

Voilà pour notre confort, à Nicolas, Jimmy et moi.

Plus des dizaines de choses de moindre importance. En tout, plusieurs tonnes de marchandises. Pendant que Jimmy s'en occupe, Nicolas enregistre le plus possible de cassettes : c'est au son de Clash, Nina Hagen, Sex Pistols et autres groupes punks que j'ai l'intention de faire travailler mes employés, ça les changera de la salsa.

J'ai toujours mon boa en poche, pour quelque mauvaise blague. À l'hôtel, il dort dans une caisse où je lui ai mis des poussins pour son goûter. Mais sa mâchoire en mauvais état ne lui permet pas de manger et il doit supporter que ces méchantes petites bêtes le picorent sans arrêt. Pauvre boa ! Quelle honte !

*

Nicolas m'emmène un soir au Tubo, un bar tenu par un Allemand où se retrouvent la jeunesse dorée de San José et les voyageurs. Il y a un grand choix d'Européennes et c'est toujours agréable après un mois de jungle. On y rencontre Curtis, le gros Belge qui était avec le Français que j'ai arnaqué. Pour survivre, il a monté une petite affaire de dessous de verre en carton portant le nom du café auquel il les vend : c'est une bonne idée et le patron du bar est son premier gros client. Il est sans nouvelles de son copain.

« Il a disparu sans rien me dire. Il a dû trouver un bon commerce et a voulu en profiter seul. »

Au cours de la soirée, il aperçoit le boa. Pas effrayé du tout, il se le met autour du cou et va épater la galerie. Ça me fait un peu mal au cœur de le voir jouer à l'aventurier avec un tel physique.

« Vends-le-moi, dit-il quand je veux le reprendre.

— Mais non, ça ne se vend pas. Il faut que tu ailles le chercher toi-même dans la jungle. Ça se mérite.

— Allez, ça fait longtemps que j'en veux un, s'il te plaît.

— D'accord, deux cents dollars, dis-je en rigolant.

— C'est bien trop cher. Fais un prix raisonnable, dix dollars par exemple. »

Cette discussion à propos de centimes m'énerve un peu, mais je sens qu'il ne va pas me lâcher. D'autre part, un serpent qui se laisse picorer par des poussins, ça ne fait pas sérieux.

« Tiens, je te le donne. Offre-nous juste un verre.

— Ça, c'est super sympa. Pour la peine, plutôt qu'un verre, buvez à mon compte toute la soirée. Le patron me doit un peu d'argent des cartons. Je vais le prévenir. »

Il part pour aller frimer dans un autre bar, j'imagine qu'il s'y targue d'invraisemblables exploits pour raconter sa capture.

Quant à nous, lorsque nous sortons du bar tôt le matin, nous lui laisserons une addition de six cents dollars. Je ne sais pas si la dette du patron suffira à la couvrir, mais c'est en tout cas le boa le plus cher du monde. De cela au moins, il pourra toujours se vanter sans mentir.

*

Tous les achats pour la mine coûtent assez cher, et pour couvrir les

dépenses, je décide de vendre la pièce trouvée à Burrica mais pas à Chocho ou autres faussaires, qui paient très mal. J'entends parler par Carlos Flinca d'un Péruvien qui achète et revend aux gringos et qui paie bien, il s'appelle René Sacaretta et habite Tibas. Quand je pénètre chez lui, emmené par Carlos, ses yeux bleu délavé sur un visage ridé de Latin me rappellent quelque chose ; lui me reconnaît instantanément et appelle sa femme :

« Mama, Mama, viens voir qui nous rend visite ! »

Quand ils sont côte à côte, je les reconnais aussitôt. Ces deux vieux sont un couple d'escrocs à qui j'ai sauvé la mise en Colombie il y a quelques années. Ils étaient passeurs à l'époque dans un trafic d'émeraudes et avaient un peu triché : mon intervention en leur faveur leur avait évité une balle dans la tête, mais ils avaient dû quitter le pays.

Ce sont de grandes effusions et non moins grandes embrassades.

« La dernière fois que je t'ai vu, tu t'appelais autrement, lui dis-je.

— Tu sais, il faut savoir s'adapter, changer avec son temps. Ici, je m'appelle René Sacaretta, ailleurs, c'est autrement.

— Tu vis au Costa Rica ?

— Plus ou moins. Disons que j'ai élu l'endroit pour une tranquille retraite. Mama a un petit négoce qui rapporte, je mène quelques affaires en dehors du pays, mais jamais ici.

— Toujours bien honnêtes, tes affaires ?

— Chacun a sa définition de l'honnêteté. La mienne est assez large mais je m'en accommode. »

À voir ce vieux couple, on ne devinerait jamais qu'il s'agit d'escrocs. Sa femme a l'air d'une grand-mère gâteau que l'on imaginerait plus aisément tricotant au coin du feu que passant des armes ou de la cocaïne dans son sac à main. C'est ce qui fait leur force.

Quand René apprend que je suis associé avec les Caracas dans une histoire d'or, il me met en garde :

« Méfie-toi, ce sont des bandits et des assassins. Avec quelle branche es-tu ?

— Tino et Orlando.

— Ce sont les pires. Tino surtout qui n'a l'air de rien. C'est un fou et il a trempé dans pas mal d'histoires louches.

— Je m'en doute, mais j'ai pris mes précautions. C'est un coup de poker mais ça se gagne, et ça peut rapporter gros.

— Peut-être, mais c'est dangereux. »

Je leur ai présenté Nicolas comme le fils d'un cambrioleur célèbre que son père m'avait confié pour parfaire son éducation. L'idée amuse

beaucoup René et nous passons l'après-midi chez eux. Ce petit bonhomme a une vitalité étonnante, il ne reste jamais en place, se lève, s'assoit, bouge et parle beaucoup à grand renfort de gestes et de mimiques. À soixante-dix ans passés, il a deux passions : les petites filles et l'alcool, qu'il boit sans arrêt en croquant des piments.

« Je te raccompagne en voiture, me dit-il quand je me lève pour prendre congé. Mama a une course à faire en ville avec les enfants. »

On s'arrête en chemin pour prendre deux adolescentes de quinze ans.

« Ce sont tes filles ? lui dis-je, elles sont mignonnes.

— Pas tout à fait, je t'expliquerai. Quand comptes-tu partir ?

— Dans une semaine ou deux. Dès que mes papiers seront prêts.

— Je te téléphone avant. On se fera une fête. »

*

Quelques jours après, Nicolas tombe malade, de la même sorte de malaria que celle que j'avais contractée à Osa. Déjà pas gros de nature, il est transparent au bout d'une semaine. Alors qu'il doit être hospitalisé, je l'emmène à la plage, au soleil : il est retapé en trois jours, grâce à la méthode Juan Carlos.

Au retour, deux jours avant le départ vers le Sud, je trouve à l'hôtel un mot de René qui me demande de lui téléphoner.

« Avant que tu partes t'enfermer dans la jungle, je t'invite à une petite fête spéciale, organisée par Mama. Je passe te prendre. »

Il m'emmène dans une maison proche de chez lui. Il sonne, sa femme vient ouvrir.

« Voilà, me dit-il, ici, c'est le domaine de Mama. Je ne suis pas autorisé à aller plus loin. »

Je suis surpris par la décoration intérieure. Tout est mauve et blanc, bien meublé, et il s'en dégage une grande douceur. Mama m'entraîne dans une pièce sans fenêtre aux lumières tamisées, de grandes tentures aux murs renforcent cette impression de quiétude.

« Nous avons souvent pensé à vous pendant ces années. Je vais pouvoir vous remercier enfin pour ce grand service que vous nous avez rendu. Vous êtes mon invité », dit-elle en ouvrant une porte au fond du salon.

Là sont installées, dans une pièce plus petite mais décorée de la même manière, six adolescentes, d'une quinzaine d'années au maximum. Elles ne sont pas vêtues en femmes, mais comme des enfants ; l'une d'elles a même un uniforme d'écolière.

« Il y a des femmes qui paient très cher dans ce pays pour un moment de douceur que les hommes d'ici ne savent pas leur donner. Mes protégées sont toutes des orphelines de Bogota. Plutôt que de les laisser se prostituer dans la rue, j'essaie de leur donner une bonne éducation qui sera un bon point de départ dans la vie. Vous êtes un des rares hommes à pénétrer ici. Choisissez. »

Choisir, quel dilemme ! Elles sont toutes plus belles les unes que les autres. Devant mon hésitation, elle me prend la main et la met dans celle d'une toute jeune fille uniquement vêtue de voiles blancs.

Je n'en dirai pas plus. Sachez seulement que ma compagne de la nuit était bien armée pour la vie et prête à un grand avenir.

*

Les contrats de la compagnie sont prêts. Je vais les signer dans le cabinet Rosenberg, évidemment le meilleur de la ville et celui de la famille Caracas : la valse des papiers commence. Il y a je ne sais combien de feuillets que l'avocat me lit d'une voix monocorde. Ça m'ennuie terriblement et j'ai du mal à masquer mon indifférence : je n'ai jamais aimé les papiers, c'est une arme de faible ; pour moi, respecter un contrat ne signifie pas respecter un papier mais une parole donnée. Dans ces pays, les gens n'ont pas de parole, mais un contrat est loin d'être une garantie. Mon arme à moi, c'est ma positivité.

« Abrège, lui dis-je, où dois-je signer ? »

Je mets mon nom au bas de tout un tas de feuilles, plus creuses les unes que les autres. La seule chose qui compte est que je sois président de la compagnie Quebrada del Francés : elle possède la rivière la plus riche, couvre quatre cents hectares. Le reste m'importe peu, je n'ai pas envie de passer ma vie dans les montagnes à retourner le terrain. Dans un ou deux ans, j'espère en être sorti. Jimmy, nommé gérant, pourra prendre ma place.

Le soir même, à Malessa où j'avais entreposé le matériel, on charge tout dans un camion, un vieux bahut déglingué qui partira avec trois hommes ; les autres viennent avec moi dans la Jeep. J'ai recruté quelques types en ville : ces gars, étrangers à la péninsule, seront là-bas plus dépendants de moi, donc plus fidèles. Il y a Chiche, un voyou aux cheveux longs couvert de tatouages et des cicatrices de ses bagarres ; Eduardo, un type jeune et violent qui passe son temps à rentrer et sortir de taule ; le frère de Jimmy et un copain, deux types venus du Guanacaste dans le Nord du pays et recommandés par Herman. L'un s'appelle Barbas, a une tête de Judas, parle tout le

temps et pète encore plus : Nicolas l'a surnommé d'emblée le Pétomane, surnom qui va lui rester. Son frère, au contraire, évite d'ouvrir la bouche : bien qu'il n'ait que dix-huit ans il n'a plus une seule dent sur le devant. Il y a même un ancien chanteur d'orchestre dont la voix s'est cassée. Vers minuit, quand tout est chargé et que nous sommes prêts, je passe dans le bureau d'Herman pour un dernier café. Il est convenu que je resterai trois mois dans les montagnes et redescendrai à Noël. Je le contacterai par téléphone.

« Je pense passer te voir quand tu seras installé, me dit-il.

— Descends dans une semaine, tu pourras m'amener le bateau que j'ai acheté et qui sera prêt d'ici là.

— Non, je te le ferai parvenir autrement, je préfère venir plus tard. »

Oui, bien sûr, quand il y aura du confort et moins de danger : l'aventure d'accord, mais bien défrichée.

« Ma femme est très fière de dire que je suis vice-président d'une compagnie d'or. Cela fait très sérieux. »

Ça fait surtout moins minable que de dire que tu fais le guignol derrière un bureau, à cirer les pompes de Tino et des autres. Enfin, chacun sa spécialité.

« Avant que tu partes, j'ai un cadeau pour toi. »

Il pose une boîte en carton sur le bureau. À l'intérieur, il y a cinq à six kilos de Mango-Rosa.

« Je sais que tu fumes énormément, mais il y en a aussi pour les employés. »

Avec ça, on va pas s'ennuyer. Je pense aussi aux deux kilos de champignons hallucinogènes que Chiche et Eduardo m'ont rapportés de Monte de la Cruz où je les avais envoyés depuis plusieurs jours.

« Pour toi, spécialement, j'ai autre chose », dit-il en me tendant une boîte de la taille d'une grosse boîte d'allumettes.

Elle est remplie de coke, cent à cent cinquante grammes : là, il commence à me devenir sympathique, le gros.

« Elle est presque pure, excellente. Un arrivage direct de Colombie, saisi en douane. »

Une petite ligne, rapide. La route sera bonne. « Merci. J'y vais, maintenant. Je veux passer les postes de contrôle à l'aube, quand les flics sont fatigués et moi attentif. À dans trois mois. »

Après de grandes claques dans le dos et une série de poignées de main, toutes effusions latines auxquelles j'essaie habituellement d'échapper, nous nous quittons.

*

Je suis assis à l'avant de la Jeep, Nicolas et Jimmy se relaient pour conduire ; entassés à l'arrière tant bien que mal, les employés. Le camion nous suit, il est très lent et dans les montées de cols, nous sommes obligés de l'attendre plusieurs fois.

Le passage du col Cerro de la Muerte sous la pluie est particulièrement pénible. En pleine nuit, il y fait un froid terrible et la Jeep n'est pas couverte. À l'arrivée, les employés vêtus de chemises et de tee-shirts sont bleus de froid. Ils ne se plaignent pas mais leur enthousiasme est tombé. Quelques énormes joints les aident à passer ce moment difficile. On arrive enfin à Sierpe à trois heures de l'après-midi.

J'y retrouve White, Chita, Omar et Max qui m'attendent déjà depuis plusieurs jours. D'autres types sont là qui demandent du boulot. J'en engage quelques-uns, notamment un Tico qui se dit menuisier, un ancien flic à gueule de traître.

Il est trop tard pour aller à Guerra ; je fais décharger le camion pendant que je m'occupe de trouver un bateau. Un type me propose ses services. Je lui explique :

« J'ai besoin de bateaux susceptibles de pouvoir charger tout ce matériel ainsi que mes hommes jusqu'à Guerra.

— J'ai deux bateaux avec des moteurs de cinquante chevaux. Ils peuvent charger une tonne chacun. En deux jours, je peux tout faire.

— C'est sûr ?

— Certain. Je suis cher mais je garantis le bon acheminement des marchandises.

— O.K. Sois là demain, à quatre heures du matin. »

Tout le matériel est déchargé sur la place et le camion repart.

« Barbas et Garret, prenez le premier tour de garde. Je ne veux pas que les marchandises restent seules un instant, compris ? Je vous enverrai quelque chose à manger et on viendra vous relayer à minuit. »

Après avoir fait tourner un énorme pétard, j'emmène tous les autres manger.

Les types ne se connaissent pas encore et l'équipe manque d'unité. Le repas terminé, je les conduis jusqu'à une cantina où je leur offre à boire. Comme prévu, au bout d'une demi-heure, Eduardo commence à se battre avec un type de Sierpe. Je pousse mes hommes et ça dégénère rapidement en bagarre générale : rien de tel pour créer un esprit de groupe : j'arrête le massacre avant qu'il y ait trop d'éclopés, et je paie les dégâts.

J'ai pu les juger. Ils ont tous de la bonne volonté, mais sont dans l'ensemble un peu frêles. Ça s'arrangera dans les montagnes. En attendant, ils se connaissent tous maintenant, je les rassemble auprès du matériel.

« Vous allez dormir ici. Qu'il y ait toujours au moins deux personnes éveillées, je vais établir des tours de garde. »

Ils contemplent, un peu étonnés, leur chambre, la place du village.

« On s'installe où exactement ?

— Débrouillez-vous, ce n'est pas l'espace qui manque, dépêchez-vous de dormir, demain on commence tôt. »

Après quelques instants d'hésitation, ils s'écroulent un peu partout sur les sacs.

Avec Jimmy, nous allons occuper deux petites chambres crasseuses, qui sont une annexe du bar.

À quatre heures, quand le batelier est là, tout le monde est réveillé. Après cette inconfortable nuit s'ajoutant à celle du voyage, les types s'activent mollement. Je m'en mêle et pousse un coup de gueule : dix minutes plus tard, le transfert se fait au pas de course, je charge les types et ils repartent avec des poids énormes sur le dos, ils se découvrent des forces inconnues. Une demi-heure plus tard, les bateaux sont pleins.

« Jimmy, tu vas faire le premier voyage avec les gars. Je garde juste White et Chita avec moi. Fais décharger le plus vite possible et renvoie les bateaux. Si c'est vite fait, on peut prévoir un autre aller et retour avant la nuit. Ensuite, monte à Rancho Quemado pour aider à la construction, si ce n'est pas fini. Tu chargeras tes gars, qu'ils commencent à monter les affaires ! »

À midi, les deux bateaux reviennent, le premier tire l'autre. Le moteur du second a lâché, un seul pourra continuer les voyages. Il repart avec White et un employé du batelier ; ce dernier a été bien inspiré de s'écraser devant mon engueulade. Mais à sept heures du soir, ils ne sont pas revenus, et la rogne me prend. Ils doivent être effrayés de faire le voyage de nuit et reparaîtront demain matin ; je n'aime pas ces contretemps et j'ai envie de taper sur quelqu'un.

*

Au matin, je suis au bar avec le batelier quand je vois apparaître mes deux abrutis dans la barque de Mario, l'épicier de Guerra, ils ont l'air exténués.

« Alors, connards, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Où est le bateau ?

— Il a coulé, me dit White.

— Comment ça, il a coulé ?

— Hier soir, quand on allait sur Guerra, le moteur s'est arrêté soudain et une vague l'a submergé, il a disparu en deux secondes. On n'a rien pu sauver, j'ai même perdu mes bottes pour nager plus vite à cause des caïmans. On a passé la nuit, accrochés à une branche. Quand on a vu passer Mario, on a crié et c'est lui qui nous a récupérés. »

J'imagine la nuit qu'ils ont dû passer sur l'arbre en plein marais, avec des milliers de moustiques et des caïmans tournant sous leurs pieds. Mais j'explose, il me faut un coupable.

« Vous auriez mieux fait d'y rester, crétins ! Quant à toi, enculé, dis-je au batelier, tu m'as garanti l'acheminement du matériel, alors tu vas me le rembourser.

— Mais je n'ai pas d'argent en ce moment !

— Tant pis pour toi, connard. Je vais t'acheter une perruque, des talons hauts et une minijupe, et à dix colons la passe, tu vas me payer, enfoiré !

— Attends, il y a peut-être un moyen de s'arranger.

— Je l'espère pour toi. White, qu'est-ce qu'il y avait dans le bateau ?

— Toutes les provisions, le groupe électrogène et le générateur.

— Bon, va avec Chita dire à Mario que je loue son bateau. Je passe un coup de fil et je vous rejoins. »

De la pulperia qui possède le seul téléphone de Sierpe, j'appelle Herman :

« Un bateau a coulé avec les provisions et le matériel, je vais voir ce que je peux faire. En attendant achète de la bouffe et prépare-toi à l'envoyer le plus vite possible. »

Je lui donne rapidement une liste.

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Dépêche-toi pour les achats. Je te rappelle ce soir pour te dire ce qu'il en est du moteur. »

Et je raccroche, sans lui laisser le temps de me les gonfler davantage.

Quand j'arrive au débarcadère, l'autre connard de batelier n'y est plus. Il a eu la trouille et a préféré disparaître. Sierpe est petit, je le retrouverai et alors gare à sa gueule. Nous partons sur le fleuve et arrivons rapidement sur les lieux. Chita, courageux, plonge le premier, mais après un quart d'heure de recherches infructueuses, il veut remonter. Pour le stimuler et gagner du temps, je plonge à mon tour. L'eau glacée est boueuse et on ne voit rien. Par quatre mètres de profondeur, il faut sonder la boue : au bout d'une heure nous n'aurons

localisé qu'un sac de sucre, évidemment inutilisable.

Je préfère ne pas penser aux alligators et aux grands mérous qui hantent ces marais en avalant tout sur leur passage. Enfin, nous trouvons le moteur : à l'aide de corde, nous l'arrimons sur le plat-bord car l'embarcation est trop instable et le moteur trop lourd pour pouvoir le monter directement à bord. Il est impossible de repérer le bateau, j'imagine que le courant a déjà dû l'entraîner, et nous rentrons à Sierpe. Je téléphone à Herman de faire descendre les provisions tout de suite, un générateur et un mécanicien pour nettoyer le moteur.

*

Cette histoire commence à merder sérieusement. Les types à Rancho Quemado doivent la trouver mauvaise depuis deux jours qu'ils n'ont pas mangé. Quand ça démarre comme ça, il n'y a pas de raison pour que ça s'arrête. Chita me présente une amie, Marcella, cuisinière dans les campements ; j'ai comme un pressentiment quand je l'embauche. Sympathique, habituée à vivre en pleine forêt avec sa fille de sept ans, elle a toujours un couteau de cuisine dans son corsage.

Pendant que White et Chita cherchent le batelier, je les attends dans un bar, où je vois avec stupéfaction une blonde apparaître et se diriger vers moi. C'est Sophie, une Suédoise que j'ai connue au début de la fête à San José et avec qui j'avais passé un week-end, au cours duquel elle m'avait bien soigné. Elle était repartie chez elle et je n'en avais plus entendu parler.

« Qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas en Europe ?

— J'ai des vacances. Ça fait deux jours que je suis au Costa Rica, j'ai entendu dire que tu étais par ici et je suis venue voir si je pouvais te trouver. »

Elle est quelconque, mais ici sa blondeur surprend. Ça me fait plaisir sur le moment, mais je ne veux pas m'en embarrasser. Quand même, elle est venue d'Europe pour me sucer et ça mérite bien une nuit de récompense : je vais aller à Palmar pour avoir au moins des draps propres.

Entre-temps, White réapparaît :

« J'ai trouvé le batelier, il est dans son garage, ivre mort.

— Bon, il n'en bougera pas de la nuit, je vais à Palmar et on se retrouve demain ici, surveille les affaires. »

Sophie me soigne. Le plaisir des premiers moments passé, je me demande ce que je vais en faire. Seule mon aventure m'intéresse et je n'ai aucune envie d'une présence féminine à mes côtés. Mais elle a dû dépenser un maximum pour venir, alors il faut bien transiger un peu.

« Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

— Eh bien, rester et aller avec toi si c'est possible.

— O.K. pour quelques jours, mais écoute-moi : c'est une histoire d'hommes là-haut et il n'y aura que des hommes, alors tu bouges pas, tu regardes personne, tu fais ce que je te dis et tu te mets où je te dis. Je ne veux pas me créer de nouveaux problèmes, je n'aurai pas beaucoup de temps à te consacrer, alors tiens-toi bien ! »

Au matin, je retourne à Sierpe : mon petit copain le batelier m'attend. Il est toujours ivre et complètement écroulé quand j'arrive.

« Chita, White, traînez-moi cet abruti dehors. »

Ils le prennent chacun par un pied avec délicatesse. Quand sa tête a heurté le sol puis trois marches et les cailloux du chemin, il se réveille et se met péniblement sur ses pieds. Ils l'attrapent alors par les oreilles et le jettent dans un bateau.

Le mécanicien arrivé ce matin a déjà réparé le moteur. On le charge dans un autre bateau avec le nouveau générateur et le reste du matériel. Avec Sophie, Nicolas, Chita, White, la cuisinière et sa fille, nous avons rejoint ma victime. À l'endroit des recherches, il s'est endormi ; d'une poussée, je le balance à l'eau.

« Plonge maintenant et rends-toi utile. »

Il plonge plusieurs fois sans succès. Quand il essaie de remonter, je lui donne un coup de plat de rame sur la tête.

« Continue, tu dois retrouver mes affaires. »

J'agis alors plus par vice que dans l'espoir de récupérer quoi que ce soit, car le courant a dû tout emporter. Quand, épuisé, il a du mal à se maintenir à la surface, je juge que la plaisanterie a assez duré et je le tire par les cheveux jusqu'à un arbre.

« Tu vas rester là et goûter une nuit dans les marais, je n'ai pas le temps de te ramener. Mario, tu le ramasseras demain au passage !

— Tu ne peux pas le laisser ici ! me dit Sophie, terrifiée.

— Ta gueule, je fais ce que je veux, tu ne vas pas commencer à me gonfler. »

Si elle l'ouvre encore, elle ne va pas tarder à rejoindre l'autre vermine. Nous partons et arrivons sans encombre à Guerra.

Il pleut. La maison de Nizaro où j'ai fait entreposer le matériel est située à huit cents mètres. Le bateau s'arrête quand il n'y a plus assez d'eau et il faut marcher encore quatre cents mètres dans la vase jusqu'aux genoux avant d'atteindre la terre ferme.

« On va aller chercher des chevaux pour décharger, ne partez pas les mains vides. »

Chacun prend un sac de riz ou de frijoles de cinquante kilos. White, mal remis de sa nuit dans les marais, peine et marche pieds nus

dans la vase car il n'a plus de bottes, ça lui apprendra à prendre soin de ses affaires. Nicolas porte aussi un sac de cinquante kilos, qui, vu sa maigreur, doit représenter son propre poids : il fait trois pas en titubant, glisse et s'étale dans la vase où il disparaît complètement, écrasé sous son fardeau. Quand je le dégage en rigolant, il est devenu noir de la tête aux pieds. Même Sophie est chargée comme un baudet, elle marche à côté de moi, glisse à son tour et reste dans la vase, plantée là à attendre je ne sais quoi. Son air ahuri me fait éclater de rire et je continue mon chemin : si elle espère un geste de galanterie, c'est son droit, mais j'ai mieux à faire.

Avec les chevaux, le déchargement se fait plus facilement. Sauf pour le moteur : ce putain d'engin pèse dans les deux cents kilos et on doit le traîner dans la vase sur une espèce de brouette en bois, il nous faut plus d'une heure pour faire les huit cents mètres et j'imagine, ce que sera la montée. Nizaro n'est pas là mais toutes ses énormes filles sont présentes, encore plus grasses que la dernière fois, si c'est possible.

« Il n'y a pas de cuisinière là-haut ?

— Non, papa n'a pas voulu que l'on monte tout de suite. Il a dit d'attendre que les chevaux soient reposés. Il doit revenir nous prendre demain. »

Il est vrai que j'imagine mal ces deux grosses vaches faire le chemin à pied. Je ne dis rien, mais pense que j'ai eu le nez fin d'engager Marcella.

Tout le matériel est entreposé dans une cahute à côté de la maison sous la garde de Miguel. Peu de choses ont été montées.

« Señora, qu'est-ce que ça veut dire ? Ils n'ont rien emporté ?

— Un petit peu seulement, presque rien.

— Mais Jimmy ne leur a rien dit ?

— J'ai l'impression qu'il avait des problèmes pour se faire obéir et qu'ils se foutaient de sa gueule. »

Putain, qu'est-ce qu'il fout, cet abruti. J'ai de la sympathie pour lui, mais il va tout me foutre en l'air. J'ai hâte d'arriver là-haut. Après avoir mangé, on s'installe pour la nuit dans le bâtiment qui fait office d'école. Toute la soirée, Chita fait le clown et saute comme un diable. Il a même le courage de faire du gringue à une des énormes demoiselles qui lui retourne une baffe. Il m'apporte café sur café et raconte d'énormes mensonges pour faire rire tout le monde. Ce vieux bonhomme est complètement fou mais il a une vitalité pas possible. Il ne va se coucher que quand il n'y a plus personne pour l'écouter : dans le noir, je l'entends qui continue à baratiner.

À trois heures du matin, branle-bas de combat. J'ai réquisitionné les deux chevaux de Nizaro, Chita les charge à bloc, à la grande

désapprobation de la femme qui lui demande de les ménager. Il ne s'en laisse pas conter :

« Moi, avec deux jambes, je porte cinquante kilos ; avec leurs quatre pattes, ils peuvent bien en porter cent cinquante. Allez, zou ! en avant ! »

Et il part en poussant les deux chevaux, un gros sac sur le dos.

« Señora, je vais envoyer des hommes chercher le matériel, cela prendra plusieurs jours. Donnez-leur à manger et notez tout, je vous paierai après. »

Chacun de nous porte quelque chose. Miguel est un Indien de seize ans, au visage niais, une vraie force de la nature : il s'empare d'un sac de cinquante kilos de riz et le met sur son dos sans aucun effort apparent. Pour les autres, je charge chacun jusqu'à ce qu'il me dise stop et rajoute quelques kilos pour faire bonne mesure au cas où il voudrait tirer au flanc. Avec Miguel, c'est différent : il accepte tout, un sac de riz, une barre à mine de dix kilos et quinze kilos de sucre en bandoulière, quand j'estime que ça suffit.

« Ça ira ?

— Ça ira. »

Et le voilà parti pour trois heures de boue et de grimpette sous la pluie.

Nicolas porte la fille de Marcella sur les épaules.

Au moment de partir, Barbas le Pétomane et le chanteur arrivent en sens inverse. Ils sont contents de me voir.

« Il était temps que tu arrives, me dit Barbas. Je suis venu voir si on pouvait acheter à manger ici. Il n'y a pas grand-chose là-haut, on mange froid et la maison n'est pas prête. Personne ne sait ce qu'il faut faire et c'est un peu le bordel. »

Lui, il a déjà envie de partir.

« Tu veux t'en aller ?

— Non, maintenant que tu es là, je reste. »

Deux jours de retard ont suffi pour que tout tourne mal.

« Bon, je vais reprendre tout ça en main. Chargez-vous. On y retourne. »

Puisqu'ils sont là, autant qu'ils ne soient pas descendus pour rien.

Le chemin de la montagne est devenu un bourbier encore plus pénible que la dernière fois.

« Il n'a pas cessé de pleuvoir depuis un mois, se lamente Barbas, c'est dans cet état tout du long. »

En chemin, on rencontre Nizaro qui redescend.

« Qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi la maison n'est-elle pas

prête ?

— On a eu des problèmes avec Barbaroja et certains employés sont partis parce qu'ils avaient peur. Ce salaud ne voulait plus qu'on construise ici. Il n'a pas attendu longtemps pour se manifester.

— Où sont-ils tous, alors ?

— Jimmy a installé les employés dans un petit ranch abandonné à vingt minutes de chez Barbaroja. Ils t'attendent là-bas. »

J'imagine le bordel que ce doit être. Jimmy est serviable et gentil mais n'a pas du tout l'étoffe d'un responsable. Il aurait pu au moins faire monter du matériel au lieu de laisser les types inactifs là-haut.

« Tu as engagé une nouvelle cuisinière ? s'inquiète Nizaro.

— Oui.

— Et mes filles ?

— Tes filles devraient être là-haut depuis longtemps. Si on devait compter sur elles, je me demande ce qu'on boufferait. Ramène-les quand même quand tu reviendras, elles ne seront pas de trop. »

Quand on arrive, rien n'est prêt, personne ne travaille, les gars sont dispersés un peu partout, Jimmy a un grand sourire soulagé en m'apercevant. Pauvre vieux, je ne peux pas lui en vouloir, il a été larbin toute sa vie et ne sait pas prendre de décisions, il a dû rêver un moment quand je lui ai confié le commandement pour quelques jours…

« Je suis désolé, Juan Carlos. J'ai eu des problèmes. »

Je lui donne une tape amicale sur l'épaule. « T'inquiète pas, je comprends, relaxe-toi maintenant. On va s'occuper d'abord de la bouffe. »

Je cherche la cuisinière des yeux, elle est déjà dans la maison en train de préparer le riz aidée par Chita qui casse du bois.

Le ranch est sordide, abandonné depuis longtemps, quelques types somnolent, allongés par terre. Je tire un coup de feu en l'air pour les réveiller et rameuter tout le monde.

« Allez, levez-vous : un peu de tenue, ici vous êtes dans une maison. »

Ils sont contents de me voir et bientôt tout le monde est rassemblé autour de moi. Je commence à faire tourner les joints et ouvre une bouteille de guarro : dix minutes plus tard, l'ambiance se détend et ils commencent à plaisanter entre eux. J'attrape Sophie par le bras.

« Que tout le monde reste ici, je vais me laver. »

Ils ne semblent pas comprendre, je précise :

« Je vais niquer madame, le premier qui apparaît prend une balle. »

Nous nous dirigeons vers la forêt au milieu des rires. Sophie qui ne saisit pas bien l'espagnol n'a rien compris et trottine à mes côtés. Un peu d'eau, un peu de savon, un coup rapide, et ça va mieux. Quand je reviens, ils sont tous là appuyés sur la balustrade, vingt-cinq types qui me regardent avec un grand sourire aux lèvres.

L'arrivée de la bouffe achève de réconforter tout le monde. J'ai fait monter le magnéto et le mets à plein volume : cinquante watts de musique punk éclatent en pleine jungle. Même les singes se sont tus, c'est sans doute la première fois qu'ils entendent de la musique, et quelle musique : toute la soirée, Nina Hagen, les Sex Pistols, Clash et les Rolling Stones hurlent dans la forêt, ça doit s'entendre à des kilomètres. Les types sont complètement défoncés et passablement éméchés, une ambiance de boîte de nuit, ça rigole et chahute partout. Chita joue au pitre ; alors qu'il fait du trapèze sur le rebord de la fenêtre, je le déséquilibre du pied et il va s'écraser deux mètres plus bas dans un grand bruit d'éclaboussures au milieu des éclats de rire. Deux secondes après, il réapparaît à la porte couvert de boue, et il recommence ses clowneries. Après de longues journées de tension, les types apprécient la fête et se défoulent comme des gamins.

Peu à peu, abrutis par l'herbe et l'alcool, ils s'écroulent, certains se sont endormis sur la table au milieu des bouteilles : ils ont raison, car demain promet d'être difficile.

*

À peine allongé sur une couverture je sens des bestioles me courir sur le corps. J'allume une bougie, c'est une vision de cauchemar : la maison est envahie de cafards, des millions et des millions de cafards, il en sort de tous les trous, de chaque interstice des planches. Le soleil couché, ils sont montés par légions à l'assaut de tout ce qui est comestible, les murs sont littéralement recouverts d'une marée noire et grouillante, ce sont des cafards volants, très voraces qui s'attaquent à tout et mordent dans votre sommeil. D'abord effrayés par la lumière, ils ont repris courage et assiègent les bougies, ils les grignotent à la base et sitôt tombées elles sont recouvertes par une forêt d'antennes qui les dévorent en quelques minutes, ne laissant que la mèche. Dans la cuisine c'est encore pire, les sacs de riz et de sucre ne sont qu'une masse grouillante de cafards qui cherchent à y pénétrer, un véritable tapis mouvant que j'écrase sous mes semelles. Quant aux assiettes et gamelles, elles sont complètement nettoyées par des centaines de bestioles venues au festin. Pour parachever le tableau, de longues processions se baladent sur le corps des dormeurs. Qu'ils puissent encore dormir reste pour moi un mystère : j'aperçois le torse de Chita

constellé de morsures.

Jimmy a fait une belle connerie en s'installant ici, et, le sachant, n'aurait jamais dû nous laisser y entreposer la bouffe. Je ne veux pas dormir dans cette saloperie, mais dehors, il y a la boue et la pluie et aucun endroit pour se réfugier. Je passe la nuit éveillé à discuter avec Nicolas. Sophie qui a peur des insectes commence à drôlement apprécier ses vacances.

*

À quatre heures du matin je réveille tout le monde en douceur par des coups de feu ; le temps qu'ils s'habillent, le café et les plats de riz sont prêts. La consigne est de ne pas lésiner sur la nourriture.

« Il doit en rester chaque fois. Personne ne sortira de table en ayant faim. »

Pendant qu'ils mangent, j'organise la journée.

« Jimmy, descends à Guerra avec une dizaine de types et remonte le matériel. Tu es responsable de cette équipe, je ne veux voir personne revenir avec moins de vingt kilos sur le dos. S'il y a des problèmes, si quelqu'un refuse d'obéir, tu me le signales, je m'en occuperai personnellement. Prends Miguel, Wilson, Eduardo, Barbas, Chiche et Jeremiah, arrange-toi pour ne pas perdre de temps. Remontez en premier les pics et les pelles, ce qu'il reste de provisions, et mes affaires, matelas, draps et oreillers… Prenez aussi des piles pour le magnéto et tous les ustensiles de cuisine. Vous mangerez chez Nizaro et repartirez aussitôt ! Tout le monde a fini son café ? Alors, allez-y et ne perdez pas de temps ! »

Il fait nuit et il pleut ; à moitié réveillés et se protégeant avec des sacs de plastique ils s'apprêtent à partir quand je les rappelle, une bouteille de guarro à la main.

« Allez, je vois qu'il faut vous donner du courage. Trouvez-vous un godet. »

Ils cavalent pour se trouver un verre propre et s'alignent en file indienne devant moi. Je verse à chacun une grande rasade et ils s'enfoncent maintenant dans la forêt en chantant.

Je reviens aux autres.

« White et Garret, vous allez aider Marcella. Il faut sortir toutes les affaires de la maison et les nettoyer des cafards. Faites ça soigneusement, objet par objet. On va tout transporter dans le campement mais il ne faut pas emmener une seule de ces saloperies. Dès que ce sera fait vous prendrez les chevaux et vous commencerez le déménagement. Recouvrez la nourriture avec des sacs en plastique

pour la pluie. Tous les autres, vous allez au ranch, je vous rejoins. Je veux être sûr que ce soit bien fait : un couple de cafards oublié et tout est à recommencer.

— Juan Carlos, qu'est-ce que je fais avec les affaires personnelles des employés, il y a peut-être des œufs ? me demande Marcella.

— Mettez-les dans une couverture et balancez le tout à l'eau, laissez-les toute la journée, ça les tuera. »

Voilà qui la fait rire, mais je sais qu'elle le fera.

*

Lorsque j'arrive au ranch, je m'aperçois de l'inefficacité de Nizaro. L'armature de la maison est prête mais c'est tout. Les planches pour les murs sont coupées et empilées à côté, la charpente du toit est montée mais rien n'est installé pour poser les feuillages qui doivent la couvrir. Ce sont de longues feuilles spéciales appelées *suitas* qui, tordues d'une certaine manière sur des lattes de bois accrochées à la charpente, assurent une étanchéité parfaite. Il en faut une énorme quantité : la maison mesure dix mètres sur dix et le toit est fait de quatre poutres qui se rejoignent, cela représente une surface importante à recouvrir. Quelques ballots déjà coupés attendent d'être utilisés.

« Omar, Daniel et Max, commencez sur le toit ! Les autres, allez chercher des feuilles. Chita, tu contrôles que personne ne mette une heure à faire un ballot et que chacun soit bien rempli. Attention aux serpents, vous pouvez ramener la peau des plus beaux. »

Je soupèse chaque paquet : s'il est trop léger ou si le bonhomme a mis trop de temps, il a droit à une engueulade et repart en courant. Ils vont les chercher de plus en plus loin et reviennent avec des ballots de plus en plus gros ; à la fin ils se traînent, épuisés par le poids et la distance.

Le toit avance lentement. Je les ai fait commencer par le coin sous lequel j'ai l'intention d'installer ma chambre, car j'ai envie de passer une nuit confortable, ce n'est pas tous les jours qu'on a un cul blond dans la jungle. Je ne supporte pas d'en voir un sans rien faire.

« Carlos, qu'est-ce que tu fabriques. Tu prends le soleil ?

— Je n'ai plus de feuilles.

— Et alors, il y a d'autres trucs à faire, donne un coup de main au menuisier. Mais qu'est-ce qu'il fout, cet abruti ? »

J'avise le menuisier planqué dans un coin, qui bricole avec deux planches.

« Qu'est-ce que tu fais, toi ?

— Je fais un lit.

— Pour qui ?

— Pour moi.

— Ça ne va pas ? Tu te crois où ? Tu ne veux pas te tricoter une couverture pendant que tu y es ? »

Et je l'expédie d'une claque derrière la tête vers le coin de ma future chambre.

« Tu n'as pas remarqué que j'étais avec une dame ? À quoi tu penses, égoïste ? Tu as quatre murs de planches à clouer ici, ensuite tu fais mon lit, un grand lit à deux places, et un tabouret. Après tu prépares un foyer pour la cuisine et des étagères pour ranger les provisions. Dès que c'est fait, tu termines la table et les bancs. Dépêche-toi, la journée est bien commencée, tu peux te faire aider si tu veux mais que ce soit fini ce soir. »

Je me retourne vers Carlos :

« Arrête de faire l'oiseau, descends de ton perchoir et viens donner un coup de main. »

C'est un ancien joueur de salsa. L'alcool et le tabac lui ont cassé la voix. Il se débrouille encore bien et, toutes les occasions lui sont bonnes pour brailler un coup. Mais ce rossignol est flemmard et avec le menuisier qui essaie toujours de tirer au flanc, ils font très bien la paire, je préfère les avoir sous les yeux. Ils prennent quelques planches et s'éloignent.

« Restez à côté de moi, je pourrai vous donner des conseils.

— Mais ici c'est plus pratique ! me répond Carlos.

— Là, c'est encore mieux. Je t'aime bien et j'ai peur que tu te perdes. »

Leur manœuvre n'a échappé à personne et les autres se moquent d'eux. Quelqu'un lance :

« Faut lui couper la queue pour pas qu'il s'envole. »

*

La pluie tombe sans interruption et tout l'intérieur du ranch, piétiné par des dizaines de passages n'est qu'un vaste carré de boue. La petite Sophie, qui n'a pas très bien compris ce qui lui arrive depuis Guerra, est toujours dans mes pattes. Je n'aime pas la voir désœuvrée.

« Tu ne devrais pas rester comme ça, c'est démoralisant pour les autres. Rends-toi utile. »

Je lui jette un rouleau de toile pour qu'elle confectionne des moustiquaires.

Elle tire la gueule, mais tant pis, qu'elle aille se faire foutre ! Ce qui lui arrive d'ailleurs assez souvent, car je la trouve mignonne avec son beau jean blanc bien boueux et ses cheveux collés sur le visage par la pluie. De temps en temps, j'interromps son travail et la prends par le bras :

« Viens petite, on va voir les fleurs. »

Les types ont vite compris mon manège et profitent de mes absences pour ralentir le rythme ; quand je reviens avec mon petit paquet un peu plus boueux chaque fois, je pousse un coup de gueule qui les fait regrimper en vitesse. Qu'ils se dépêchent de finir ma chambre ! Mon pantalon commence à se salir aux genoux.

*

Quand White et Garret ont terminé leurs allées et venues entre la maison des cafards et le ranch, je les mets aussitôt à la construction d'un toit provisoire pour protéger une partie de la cuisine. Tout le monde s'active.

À trois heures, l'équipe de montée du matériel arrive. Jimmy n'a pas lésiné sur le chargement et ils sont tous crevés, recouverts de boue de la tête aux pieds. Certains voudraient se changer, l'état dans lequel ils retrouvent leurs affaires ne le leur permet pas. Ma méthode de désinfection ne plaît pas à tout le monde.

« De toute façon, la journée n'est pas finie. Vous voulez dormir à l'abri ce soir ?

— Ben oui.

— Alors, tout le monde sur le toit. »

Ils sont vingt-cinq qui s'agitent au vent, accrochés aux poutres ; c'est joli, on dirait un arbre de Noël.

Une demi-heure plus tard, un cri. C'est Garret qui rebondit de poutre en poutre pour aller s'écraser six mètres plus bas. Heureusement c'est un Nègre, il a la tête solide. Un silence, puis tout le monde éclate de rire. Il n'est pas trop abîmé, juste le visage fendu du front au menton. Je n'ai pas de trousse à pharmacie, même pas un sparadrap.

« Tu veux que je te recouse ? J'ai des aiguilles.

— Non, non, répond-il, effrayé.

— Quelqu'un a une idée ?

— Je connais une recette, dit Chita. Il faut faire un emplâtre avec de la cendre, de l'huile et du citron mélangés. »

Ça m'aurait étonné qu'il ne dise pas une connerie celui-là, mais

après tout ça marche peut-être. Pendant que Chita lui applique sa médecine, Garret hurle sous la morsure du citron. Je suis saisi de compassion :

« Tiens, prends un verre de guarro, ça désinfecte. Ça va mieux maintenant ?

— Oui, oui, répond-il, désireux d'échapper à nos attentions.

— Tant mieux. Alors remonte là-haut et fais attention où tu mets les pieds, tu pourrais te faire mal. »

Ma chambre est à l'abri maintenant et je leur fais couvrir une bande d'un mètre de large de l'autre côté pour qu'ils aient un petit endroit sec. La nuit tombe et il va falloir stopper le travail, quelle tristesse ! Un autre type, Omar, prend une gamelle heureusement sans gravité.

« Bon, ça suffit pour aujourd'hui, tout le monde en bas. Transportez la table sous la partie couverte, on va manger. »

*

J'ai allumé des bougies, je ressors les joints et un peu d'alcool et la joie reprend le dessus. Garret, dont la tête a doublé de volume, est la principale victime des moqueries. On lui propose des recettes de plus en plus farfelues, depuis la crotte de poule en pansement jusqu'à la cautérisation au fer rouge. Le magnétophone marche à fond et les hommes oublient leur fatigue dans la rigolade. Mais je pense au lendemain et les envoie au lit assez vite : façon de parler car en fait de lit chacun essaie de s'arranger avec des sacs en plastique, des bouts de planches et des feuilles pour se protéger de la boue et de la pluie. Ils sont tous entassés, empilés plutôt, sous l'étroite bande de toit, sur et sous la table et les bancs.

Dans ma chambre, un spectacle différent s'offre à mes yeux. Sur le sol, quelques planches isolent de la boue ; au milieu de la pièce trône mon lit recouvert de la moustiquaire et de draps blancs. De chaque côté, deux bougies, posées sur des barres à mine enfoncées dans le sol, en guise de chandeliers, donnent à l'ensemble un air romantique. Enfin, assise sur le lit, le « repos du guerrier », simplement vêtue d'un slip en coton blanc. Cette vision, après le spectacle des types écroulés dans la boue, décuple mon désir : j'augmente le volume de la musique pour couvrir mes ébats et les Rolling Stones m'accompagnent toute la nuit dans ma chevauchée fantastique. La coke et l'action me rendent insomniaque ; par la force des choses, Sophie ne dormira pas non plus : quand je la sors du lit à quatre heures du matin comme les autres, elle ne ressemble plus à grand-chose.

*

Elle n'est pas la seule d'ailleurs. Les types qui émergent ont de drôles de gueules, les cheveux collés au visage par la boue, ils sont trempés et mal réveillés. La nuit n'a pas arrangé la blessure de Garret dont le visage ressemble à un masque de carnaval. Chita, comme à son habitude, recommence à faire l'andouille.

Frigorifiés, les gars se pressent autour de la table en silence. Je leur demande :

« Vous avez mal dormi ?

— On a eu froid surtout.

— Pour moi, ça va, j'ai le chauffage, dit Barbas en lâchant un pet retentissant.

— Arrête tes saloperies ou je te mets un bouchon. Bon, je sais que c'est dur, mais il faut continuer. Si on veut un minimum de confort, il faut mettre les bouchées doubles, dans deux jours vous dormirez au sec. Tenez, ça va vous réchauffer. »

Je fais tourner le bidon de guarro. Les types, réconfortés par cette chaleur qui leur brûle les tripes, commencent à se détendre.

« Bon, aujourd'hui, à part Omar, Daniel et Garret, on va changer un peu. Qui veut descendre à Guerra pour le matériel ? »

Tout le monde est volontaire. En bas, ils doivent se reposer, profitant de ce que je ne suis pas sur leur dos.

« Tous ceux qui étaient sur le toit hier vont faire partie de cette équipe. Mais aujourd'hui, il y aura deux aller et retour ; si vous partez maintenant, vous pouvez revenir avant midi et faire un deuxième voyage avant la nuit. Ne traînez pas, car quelle que soit l'heure, vous ferez ces deux voyages. Jimmy, tu remonteras en priorité les tuyaux pour installer l'eau à la cuisine.

— Comment ? Y en a beaucoup !

— Prenez les chevaux, ne les chargez pas trop et accrochez-leur les tuyaux à la queue. Remontez la canoa et tout ce qui reste du matériel pour le travail de la rivière. En bas, vous mangerez des galettes, puis vous repartirez aussitôt. »

Le café à peine avalé, ils partent dans la nuit.

« Menuisier, aujourd'hui, tu travailles un peu plus qu'hier, je ne veux pas te voir flemmarder. Tu as cinq lits simples à faire et seize lits superposés. Finis de fermer toutes les parois, je vais te donner les plans pour les portes. Débrouille-toi aussi pour terminer l'aménagement de la cuisine. »

Une demi-heure après, tout le monde s'active déjà et ça me réconforte. Quelqu'un manque à l'appel pourtant, ma petite pouffiasse blonde. Je la trouve endormie dans le lit qu'elle a regagné après le petit déjeuner, je la secoue brutalement par les pieds.

« Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je me repose, je suis fatiguée.

— Il n'en est pas question, personne ne dort pendant les heures de travail. Allez, bouge-toi.

— Mais il est quatre heures ! À cette heure-là, chez moi, je dors.

— Mais tu n'es plus chez toi, tu es chez moi et c'est comme ça. Si tu n'es pas contente, prends tes affaires et tire-toi. Tu m'as gonflé avec l'égalité de l'homme et de la femme, tu vas être servie. Tu sais tricoter ?

— Oui, un peu.

— Alors, va sur le toit tricoter avec les feuilles, comme tout le monde. »

Peu à peu, la maison prend forme. Marcella a déjà pas mal arrangé sa cuisine, bien qu'elle ait toujours les pieds dans dix centimètres de boue et qu'il n'y ait pas encore de mur ni de toit. Au fur et à mesure que le menuisier installe les planches, elle y plante des clous et y accroche ses ustensiles, aidée par sa gamine.

« Señora, ici les hommes ne sont pas bien élevés, méfiez-vous pour votre fille, qu'il n'y ait pas de problème.

— Ne vous inquiétez pas, Don Juan Carlos, aucun de ces porcs ne me fait peur. J'ai toujours de quoi me défendre à portée de la main, me dit-elle avec un grand sourire, et elle me montre un couteau de cuisine planté dans le bois.

— D'accord, mais ça ne m'arrangerait pas non plus que vous coupiez les couilles à tous ces cons ; gardez toujours votre fille à côté de vous, vous en êtes responsable. De toute façon, je vais interdire la cuisine à tout le monde. »

L'un de mes ouvriers, Innocente, est un gars de la péninsule venu avec son fils, Manolito, un gamin de dix ans, voleur, sauvage et inculte. C'est lui qui porte le bidon d'alcool, je lui ai attaché un gobelet autour du cou, et il me suit partout. De temps en temps je l'envoie grimper sur le toit apporter un peu de réconfort aux hommes : ça l'amuse, et il est fier de se savoir attendu. Il me dénonce même ceux qui, à son avis, ne travaillent pas assez fort car il aime bien m'entendre gueuler.

Quand l'équipe du matériel arrive de Guerra, le toit est déjà bien avancé et les parois se montent lentement. Un rapide repas, un coup d'alcool à brûler et tout le monde repart.

« Mais, Juan Carlos, on ne pourra pas revenir avant la nuit, me dit Jimmy.

— Pas ma faute, je vous avais prévenus, il ne fallait pas traîner en route.

— Mais les chevaux marchent lentement !

— Eh bien, portez-les. »

*

L'après-midi s'écoule au même rythme. Je vais de l'un à l'autre sans un mot, je n'ai plus besoin de gueuler maintenant : il me suffit de fixer un type pour qu'il accélère la cadence. De temps en temps, j'envoie Manolito porter un verre à quelqu'un qui le mérite.

Ma pouffiasse, seule dans son coin, progresse en silence, elle travaille même assez bien. En voyant son petit corps frêle accroché là-haut, je suis pris d'un léger remords et décide de lui prêter un peu d'attention.

« Petite, viens te reposer une minute. »

Elle descend rapidement du toit, je la pousse doucement vers la chambre, trois minutes plus tard elle est de retour là-haut. Le travail avant tout.

La nuit est déjà tombée et les types poursuivent machinalement leur travail. Je les laisserais bien continuer, mais je ne peux les surveiller dans le noir, certains en profitent pour dormir.

Ce soir, pas de fête, ils sont trop crevés de toute façon. Ils mangent rapidement en silence, même les solos de trompette de Barbas ont perdu de leur vigueur. Ils installent les sept lits qui ont été fabriqués dans la journée.

« Allez vous coucher, profitez des lits avant que les autres n'arrivent, après vous risqueriez d'être serrés. »

La coke aidant, je n'ai toujours pas sommeil et reste à discuter avec Nicolas qui s'est aménagé un lit à l'écart.

Vers neuf heures, arrive l'équipe des sapeurs-pompiers traînant des centaines de mètres de tuyaux derrière eux. Ils sont exténués, tiennent à peine debout, même les chevaux semblent à bout de force. Le déchargement à peine effectué, l'un d'eux s'est écroulé sur place incapable de faire un pas de plus. Chacun reste muet, une bande de fantômes. Ils n'ont pas faim et ne pensent qu'à dormir, certains n'ont même pas la force de retirer leurs bottes et s'écroulent avec leurs habits boueux et trempés. Après une courte dispute pour la possession des lits, le silence revient.

Il est temps pour moi de retrouver ma dulcinée. Elle a lâchement profité de mon absence pour s'endormir et je la réveille brutalement par quelques délicatesses. Je ne veux pas que ses cris réveillent les hommes et leur donnent des idées, ils sont assez fatigués comme ça ; je remets le magnétophone, c'est bien plus gai. Ces festivités la tiennent éveillée jusqu'à quatre heures. Et c'est le moment de recommencer. Ici en effet, c'est l'heure du lever du jour tandis que la nuit tombe à dix-huit heures, pas question de faire la grasse matinée. Tout le monde est hagard, même l'alcool ne parvient pas à les secouer de leur engourdissement.

« Messieurs, ce soir c'est la fête. Dès que le toit est terminé, on se repose. Que l'équipe de Guerra fasse vite, il n'y aura qu'un seul voyage. Mais plus tôt vous reviendrez, plus tôt vous pourrez aider à finir le toit. Après ça, fiesta ! »

C'est un mot magique pour les Latins. La simple idée leur donne un coup de fouet, et c'est presque en courant qu'ils repartent vers Guerra.

Sophie n'a pas réapparu au petit déjeuner et je me demande si je ne vais pas aller la rejoindre. Mais je me souviens soudain de ce que me disait ma mère : « Qui veut aller loin, ménage sa monture. » Alors, exceptionnellement, je la laisse dormir un peu.

Vers dix heures, Raphaël, un des employés de Barbaroja vient me voir. Je l'avais complètement oublié celui-là, sa maison n'est pourtant qu'à cinquante mètres.

« Que veux-tu ?

— Je voudrais savoir s'il y a du travail pour moi ?

— Tu ne travailles pas chez Barbaroja ?

— Pour l'instant, je ne fais que garder sa maison pendant son absence.

— Tu sais où il est allé ?

— Il ne me l'a pas dit, mais je crois qu'il est allé chercher les flics. Il était très en colère.

— Qu'il aille se faire foutre. Toi, tu es le bienvenu ici.

— Si tu n'as pas assez de planches, il y en a un stock chez lui. Tu peux les prendre, donne-moi juste un petit quelque chose. »

J'hésite un peu, mais après tout c'est cet enfoiré de Barbaroja qui a commencé à tricher. J'appelle le menuisier.

« Va avec Raphaël chercher du bois chez Barbaroja. Prends juste ce dont tu as besoin, tu me préciseras la quantité. »

Si par hasard, celui-ci revenait à de meilleures intentions, je pourrais toujours les lui payer. Enfin, s'il est sage.

Chita et Cunado ont installé l'eau courante sur mes indications. Un demi-baril situé assez haut sur la que-brada sert de réservoir en faisant

un barrage naturel. À partir de trous percés dans le fond, cinq cents mètres de tuyaux descendent jusqu'à la maison. J'en profite pour faire installer la douche près de la cuisine.

Quand l'équipe arrive de Guerra, à deux heures, il ne manque que quelques mètres carrés pour finir le toit. Ça pourra attendre, d'autant plus que la pluie a cessé pour la première fois depuis quatre jours et qu'un timide soleil essaie de percer les nuages.

« Bon, on arrête tout, ça suffit pour aujourd'hui. Profitez du soleil pour vous laver et faire sécher vos affaires. »

Ça fait trois jours qu'ils ne se sont pas lavés et qu'ils dorment avec leurs habits boueux et trempés : ils commencent tous à sentir le moisi.

Stimulés par quelques coups de pied au cul, le menuisier et son aide ont fait des miracles. Toutes les parois sont montées et, excepté le sol boueux, la maison ressemble enfin à quelque chose. Elle est divisée en trois parties de trois mètres sur dix. Au centre, une grande pièce principale qui fait salle à manger et pièce commune, ouverte des deux côtés ; à droite, le dortoir des employés et la cuisine ; à gauche, la chambre des cuisinières, une chambre pour Jimmy, Nizaro, et la mienne.

Quand ils s'installent tous à table, ils sont propres et roses, vêtus de fringues qu'ils n'ont pas encore salies. J'ai envoyé Gabino, un petit singe dont la famille habite à deux heures du campement, acheter un porc chez lui. L'animal est en train de griller.

« Les gars, vous avez bien travaillé. En trois jours, la maison est presque terminée. Ce soir, vous aurez un lit chacun. Maintenant dites-vous bien que vous êtes chez moi. Alors, il va falloir respecter mes règles. Je ne veux rien voir traîner dans cette salle commune. Arrangez-vous pour garder votre dortoir propre, ne le transformez pas en porcherie. Personne dans la cuisine, excepté la señora et Chita : le premier que j'y surprends risque de se le rappeler longtemps. Vous n'avez rien à faire non plus dans la partie gauche de la maison et ma chambre est strictement interdite à tout le monde, sauf Marcella. Là, si jamais j'en vois un, il ne se le rappellera pas longtemps, je l'abats sur place. Je ne le répéterai pas, tenez-vous-le pour dit, et maintenant, bon appétit. »

Marcella apporte les plats de viande grillée, trente kilos de barbaque étalée sur la table. Surpris par cette abondance, ils ont un moment d'hésitation puis se ruent sur la nourriture. J'ai posé un bidon de dix litres de guarro et les gobelets ne restent pas longtemps vides. L'alcool et les énormes joints qui circulent les rendent rapidement fous et le repas de famille du début ne tarde pas à se transformer en réunion de tripot : c'est à celui qui braillera le plus fort ou hurlera le plus de conneries. J'ai distribué des cartes mais, trop soûls pour jouer,

ils ne tardent pas à se les jeter à la gueule. Quelques-uns commencent à danser entre eux, ou plutôt à chanceler, accrochés les uns aux autres. Eduardo ronfle déjà par terre, piétiné par les danseurs.

« Ça manque de femmes, gueule Cunado.

— Cours après les chevaux », lui répond Barbas.

Deux secondes après, Chita, vêtu du tablier de Marcella saute sur la table et commence une danse du ventre sous les applaudissements et les sifflets ; il a gardé ses bottes et retroussé son pantalon sur ses gros mollets velus. Il entame un strip-tease, quand, emporté par l'illusion, Gabino, montagnard fruste, lui met une main au cul. Aussitôt Chita se retourne et lui balance un magistral coup de pied dans la gueule qui l'envoie knock-out rejoindre Eduardo dans la boue.

Marcella, déjà sérieusement atteinte, se joint à Chita sur la table qui commence à plier sous le poids : les types, excités, hurlent à mort et essaient de chanter avec la musique. C'est *Africa* de Nina Hagen, ils ne comprennent rien à l'allemand mais « Africa » ça leur dit quelque chose et ils braillent le mot à pleins poumons.

Quand Marcella s'écroule ivre morte, c'est la ruée. Elle a déjà les seins à l'air et deux types tirent comme des forcenés sur son pantalon, avant que j'aie le temps d'intervenir, gêné par le fou rire qui m'a pris.

Quelques coups de pelle sur la tête calment les ardeurs des plus obsédés et, aidé par Jimmy, je traîne Marcella et la jette sur son lit : on rigole tellement qu'en chemin on l'a laissée tomber plusieurs fois. Peu de temps après, la fête touche à sa fin ; la fatigue, l'alcool et l'herbe abattent les types un à un. La plupart regagnent leur lit, mais quelques-uns restent allongés sur place.

« Chita, White, foutez-moi ces cons dehors. »

Sans ménagement, ils les traînent dehors dans la boue.

Je m'en vais retrouver ma chambre et ma nymphomane chérie. Pendant qu'elle me retire mes bottes, elle m'annonce d'une voix hésitante :

« Juan Carlos, je voudrais partir demain. »

Amour de ma vie, pourquoi veux-tu me quitter en pleine romance ?

« Tu n'es pas bien ici ? Tu n'aimes pas tes vacances ?

— Si, un peu, mais je suis exténuée. »

La pauvre, je la comprends. C'est la seule à travailler jour et nuit.

« O.K., je te ferai raccompagner demain à Guerra. »

J'avais presque fini par m'habituer à ce petit animal familier. Enfin, je dormirai mieux. Pour l'instant, autant profiter de cette dernière nuit avant qu'on me retire mon jouet : toute la nuit, je joue à pile ou face.

*

Au matin, je suis de mauvaise humeur car mon jouet n'est plus qu'un pantin amorphe entre mes mains. Marcella s'active pour le petit déjeuner. Quand je rentre dans le dortoir des ouvriers, le spectacle m'écœure : les types sont répandus plutôt qu'allongés, certains dorment la tête dans leurs vomissures. Les occupants du deuxième étage des lits superposés n'ont pu surmonter l'obstacle de l'escalade et se sont écroulés un peu partout. Ces porcs me dégoûtent, je vais chercher le tuyau de la cuisine et commence le nettoyage. Sous la gifle de l'eau glacée, les types émergent rapidement.

« Debout, bande de cochons. Vous avez dix minutes pour aller vous laver avant le petit déjeuner. »

Ils sortent un à un en titubant, encore ivres de la veille. Quand tout le monde a avalé son café, je prends la parole :

« Aujourd'hui, nous allons commencer le travail à la rivière. Si quelqu'un veut partir, c'est le moment ou jamais. Après ce sera trop tard, je ne paierai qu'en décembre. »

À mon agréable surprise, trois types seulement réagissent : le chanteur, le menuisier et Garret. Ce dernier a besoin d'un séjour à l'hôpital ; sa blessure, toujours pas soignée, vire au vert et, si la couleur ne se remarque pas trop sur sa peau noire, l'odeur de l'infection devient déplaisante : autant qu'il parte, car il commence à puer. Les deux autres sont toujours en train d'essayer de tirer au flanc et leur départ me comble d'aise. Mais le menuisier n'aurait pas dû ouvrir sa gueule :

« Tu comprends, Juan Carlos, on n'est pas des animaux. Il existe dans ce pays des syndicats, des horaires de travail.

— Ah ! oui ? C'est intéressant, raconte. »

Encouragé, il s'approche :

« Ici, au Costa Rica, les lois… », commence-t-il.

Je l'interromps d'un coup de poing en pleine gueule.

« Ici, c'est plus le Costa Rica, c'est la Quebrada del Francés et les seules lois que j'applique sont les miennes. Si je le décide, vous travaillerez vingt heures par jour, mais en contrepartie, je vous garantis bonne bouffe, confort et rigolade. Ceux qui sont satisfaits du programme restent, les autres s'en vont. Alors… ? »

Personne ne réagit. Au contraire, ils considèrent les trois lâcheurs avec mépris. Tous commencent à avoir un esprit d'équipe et sont fiers de ce qu'ils ont fait et construit en trois jours.

« Toi, Chiche, tu vas raccompagner la señorita. Prends deux

chevaux et au retour, remonte quelques trucs. »

Je paie les trois autres.

« Suivez Chiche à Guerra. Arrangez-vous avec le pulpero pour aller à Sierpe. Cassez-vous maintenant. »

Sophie qui monte pour la première fois se juche avec prudence sur le cheval. Sa grimace de douleur, quand elle s'assoit délicatement sur la selle, me fait sourire. Aurais-je abusé du côté pile ?

Je la vois partir avec soulagement. Ce petit luxe imprévu était bien agréable mais j'ai besoin de toute mon attention pour diriger l'entreprise. Et maintenant plus encore. Je m'adresse aux gars :

« On va attaquer le boulot sérieux. Vous, Daniel et tes deux fils, Max et Omar, vous continuez le toit. »

Ce sont des gens de la péninsule et des pros pour la construction.

« Gabino, Miguel, prenez chacun une machette et dégagez les abords de la maison. Chita, tu creuses un trou pour les toilettes, le plus profond possible. Jimmy, répartis entre les hommes toutes les barres à mine, les pelles et les machettes. »

J'ai décidé de travailler la rivière du Français, ma rivière. Je m'y dirige, suivi par tous les types en file indienne, les outils sur l'épaule. La perspective d'approcher l'or les rend joyeux ; Manolito, à son habitude, marche à côté de moi, la batée sur la tête. Parvenus là, je donne quartier libre à tout le monde. Je dois en effet réfléchir afin de déterminer l'endroit où démarrer ; autant qu'ils se reposent pendant ce temps, ça n'est pas si fréquent. J'étudie la rivière et ses versants. Accompagné de Manolito, je remonte le rio et fais des essais. Elle a déjà été un peu travaillée tout en haut par les oreros, et la roche est apparente par endroits.

Ma décision est prise : là où la vallée s'élargit, la rivière coule à droite ; d'après la configuration du terrain, je devine qu'elle coulait à gauche quelques centaines ou milliers d'années plus tôt. J'ai l'intention de la faire regagner son ancien lit pour la travailler.

Lorsque je reviens où j'ai laissé les gars, ils sont tous à quatre pattes en train d'examiner les graviers et les rochers : la fièvre de l'or n'est pas une légende, je l'ai constaté plusieurs fois. Certains viennent me voir tout excités avec des pierres jaunes plein les poches. Ils n'y connaissent rien et je dois être le seul à avoir déjà vu exploiter l'or.

*

D'abord le barrage. Il nous faut empiler des tonnes de rochers mélangés à des feuillages et des branchages sur une hauteur de plusieurs mètres. C'est un amalgame presque hermétique, et une

poche d'eau se crée rapidement. Petit à petit, l'eau monte et atteint le niveau de l'ancien lit. Le premier filet s'écoule sur sa nouvelle route dans un hourra général. Nous déblayons alors le terrain pour faciliter le cours de la rivière le long de la falaise.

Je compte sur cette eau pour raviner jusqu'au niveau du gravier aurifère. Mes gars, répartis sur quatre cents mètres, martèlent et cassent le sol à grands coups de barre à mine, enlevant une à une les pierres afin que le courant, devenu de plus en plus fort, emporte la terre et creuse son nouveau lit. Je montre à chacun comment faire :

« N'utilisez pas les pelles, juste les barres à mine. Essayez de ranger les pierres de façon à faire un mur compact. Mieux il est fait, moins vous avez le risque de le voir vous retomber sur la gueule. »

L'action rapide du courant et des barres à mine agit on ne peut mieux. Les hommes sont rapidement frigorifiés par l'eau glacée qui leur monte jusqu'aux genoux et la pluie qui tombe sans arrêt. Tant mieux, la seule solution qu'ils ont pour se réchauffer est de redoubler d'efforts. Ils font même des concours à celui qui portera la plus grosse pierre dans des concerts d'acclamations.

Le bruit du chantier m'enchante. À côté de moi, Manolito, un plastique sur la tête et le bidon d'alcool à la main, distribue sur mes indications des petits verres qui réchauffent et réconfortent, mais je m'agace de ne pouvoir avoir l'œil simultanément sur tout mon petit monde disséminé le long du rio. C'est cette jungle, tout ce vert inutile, qui me cache la vue. Je m'adresse à deux d'entre eux :

« Chiche, Cunado, prenez une hache et une machette et nettoyez-moi tout ce fouillis sur quatre cents mètres. »

C'est ça qui est bien avec les Ticos : dites à n'importe quel autre travailleur sensé de vous couper cent mètres d'arbres à la hache et il vous rira au nez ; ici c'est différent, ils me font confiance, obtempèrent et ne posent pas de questions. Un à un, les arbres s'écroulent et le paysage commence à changer.

Manolito me signale les tire-au-flanc et les bavards. Qu'ils se reposent une minute, c'est normal ; deux, c'est trop ; quand ça dure, un grand coup de pied au cul, un jet de pierre bien ajusté, ou un coup de feu les rappellent à l'ordre. Je surgis de partout, et ils s'habituent à mon omniprésence. White, flemmard de nature, essaie sans cesse de se cacher à ma vue derrière un coude du rio ou un arbre : le pauvre, il est le seul Noir, et si je ne les connais pas tous, son absence à lui ne passe pas inaperçue. Je le retrouve plusieurs fois endormi debout, appuyé sur sa barre à mine : une claque derrière les oreilles l'envoie invariablement dans la flotte. Je surprends Eduardo, accroupi dans un coin en train de trier des graviers dans sa main, et tire une balle qui lui rase les oreilles : il rejoint paniqué sa place en courant.

À la fin de la journée, quand j'arrête le travail, la tranchée atteint presque un mètre de profondeur et le niveau de la poche continue à baisser ; pendant la nuit, l'eau continuera le travail. Sur le chemin du retour, les hommes sont moins gais qu'à l'aller. Le travail de l'or leur semble plus aquatique que prévu. Au moment du repas, je réalise qu'il me manque quelqu'un.

« Où est Chita ?

— Il creuse toujours », me dit Marcella en éclatant de rire.

Je vais voir. Cet abruti a fait un trou de plus de trois mètres, suffisant pour une armée, un travail énorme.

« Où tu vas ? lui dis-je, en lui faisant signe de sortir. Tu rejoins les Chinois ?

— T'inquiète pas, les deux filles de Nizaro peuvent le remplir de merde à elles toutes seules en une semaine. »

*

Pendant deux jours, le même travail se poursuit, et c'est sur quatre cents mètres, une véritable muraille de Chine qu'ont formée les pierres retirées du rio. La jungle est bien dégagée, je vois les têtes dépasser de la tranchée comme dans un tir forain et la surveillance est aisée : je compte et s'il en manque une, gare au coupable.

À la fin du troisième jour, la tranchée fait deux mètres cinquante de profondeur, sur un mètre de large, et l'eau a définitivement choisi ce chemin.

Les hommes sont exténués et transis, le bout des doigts en sang à force de remuer des pierres. Pendant que tout le monde regagne la maison, je fais une batée au fond de la tranchée : quelques paillettes apparaissent, le moment est venu de travailler sérieusement.

Le soir, à la fin du repas, je fais un bref discours.

« Demain, nous allons commencer à sortir l'or. À partir de maintenant, personne à la rivière en dehors du travail et sous aucun prétexte, je tire une balle dans les couilles du premier que je surprends et je le laisse crever sur place. Je ne plaisante pas. Pour vous laver, allez à l'autre rivière, c'est à dix minutes. Si vous voyez de l'or dans la canoa ou à côté, vous n'y touchez pas, vous me le signalez : l'or est à moi, à personne d'autre. Compris ?

— Compris.

— *In gold we trust, but nobody can touch »,* dit sentencieusement White en anglais des Caraïbes.

Pour dissiper le silence qu'a provoqué ma déclaration, je fais tourner quelques joints et le bidon de guarro.

Les types vivent mieux maintenant. Ils commencent à s'habituer aux conditions de travail et la maison est agréable. Le dortoir est propre, bien tenu, chacun a son lit personnel et son petit domaine défini. C'est un luxe dans la montagne où bien souvent les oreros dorment à plusieurs sur la même couche. La boue commence à sécher et j'interdis les bottes dans la maison.

*

C'est le grand jour. J'installe la canoa dans la rivière, j'ai limité sa longueur à trois mètres. Eduardo, le seul qui sait tenir une scie et planter un clou sans se tuer, a été promu menuisier. Avec du bois il a fabriqué la tête de la canoa : elle a la forme d'un V et s'ouvre sur un mètre cinquante. La pointe vient s'emboîter dans la partie

d'aluminium et le tout est recouvert d'une sorte de moquette synthétique qui retient l'or.

Devant, douze personnes armées de pelles et de pics vont charger la canoa. Je place à sa tête, là où restent les pépites, des gens en qui j'ai toute confiance : Daniel et ses deux fils, Omar et Max. J'ai connu ces deux derniers à Drake, et quand ils ont su que j'étais dans la péninsule, ils sont venus me demander du boulot accompagnés de leur père, un drôle de bonhomme parlant très peu, sans doute parce qu'il n'a rien à dire. Panaméen d'origine, il n'a jamais porté de chaussures ni pris une douche de toute sa vie, il balade une paire de pieds grands comme des groles de clown et pue comme un bouc : une fois, ses compagnons de chambre l'ont traîné de force sous le tuyau de la cuisine.

Je leur adjoins le père de Manolito qui mérite bien son nom, Innocente ; con comme un manche, il ne ferait pas de mal à une mouche. Je leur ai expliqué la marche à suivre et le mouvement à faire pour aider le passage du gravier.

« Enlevez les grosses pierres et les cailloux un par un, après les avoir regardés. Ne jetez jamais une poignée sans l'avoir examinée soigneusement. »

Je sais que c'est un coin à pépites et ces abrutis, ne sachant pas faire la différence au simple toucher, seraient capables de les jeter. Je reste longtemps à leur expliquer, car toute information nouvelle met du temps à être assimilée. Le principal est qu'ils aient compris le mouvement, même s'ils n'en saisissent pas la finalité.

Après eux, trois autres font le même travail, simple souci de sécurité : normalement l'or ne dépasse pas la tête de la canoa, mais avec ces débutants, il vaut mieux tout prévoir. Derrière la canoa, deux types armés de pelles dégagent les cailloux rejetés afin que le courant puisse s'écouler sans entrave. Barbas et Jimmy surveillent tous ceux qui travaillent à la canoa. Quant à moi, je me suis installé un rocking-chair. Un café à la main et un pétard au bec, je surveille mon coffre-fort : placé comme je suis, j'ai une vision d'ensemble.

Le travail se poursuit ainsi toute la journée. Dans l'eau, les porteurs de barre à mine frappent le sol sans relâche ; en aval, les autres déversent à grandes pelletées le matériau dans la tête de la canoa, où Daniel, Max, Omar et Innocente semblent avoir compris la marche à suivre. Profitant de ce qu'ils sont regroupés, les types bavardent et déconnent tout en travaillant, à l'exception d'Innocente, trop appliqué à suivre mes conseils pour pouvoir se distraire. Quand la cadence se ralentit, je tire à quelques centimètres au-dessus des têtes, ils sursautent puis accélèrent en rigolant.

*

Vers midi ce jour-là, alors que nous nous apprêtons à aller déjeuner, Nizaro apparaît, accompagné de ses deux grosses. Il est stupéfait de la quantité et de la qualité du travail abattu depuis son départ, mais ne comprend guère mes intentions et vient jouer le rôle du grand-père qui sait tout.

« Pourquoi es-tu allé de ce côté ? Il fallait attaquer sur la droite.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'on a toujours fait comme ça.

— Eh bien, moi, mon intuition me dit que l'or se trouve là : s'il y en a là-bas, il y en a ici aussi.

— Enfin, c'est fait. Je n'étais pas là, tu ne pouvais pas savoir. »

Continue sur ce ton, vieux débris, et je vais t'envoyer ramasser de l'or avec les dents. Avant de taper sur le troisième âge, je préfère clore la discussion :

« On verra dans deux jours. »

Barbaroja apparaît dans l'après-midi, il prétend être allé voir sa sœur à Puerto Cortez à propos de titres de propriété. Il est impressionné par la taille de la maison et l'ampleur de notre travail. Mais il s'abstient de tout commentaire, et il fait bien.

À cinq heures, je renvoie tout le monde excepté Jimmy et Nizaro, et relève la canoa. Le vieux fait une rapide batée et me montre le résultat, une lueur d'ironie dans les yeux : quelques paillettes, deux ou trois grammes au maximum. Je ne suis pas déçu, je pense en effet que nous ne sommes pas encore arrivés à la couche qui m'intéresse ; j'espère montrer bientôt au vieux que j'ai raison sans avoir à lui taper dessus pour lui faire comprendre que je suis le meilleur.

Le lendemain, pour gagner du temps, tout le monde déjeune sur place. Le repas est apporté par les deux grosses qui rechignent ; avoir marché quatre cents mètres avec une gamelle dans chaque main est pour elles un exploit.

En fin de journée, le trou s'est agrandi mais le résultat est sensiblement le même que celui de la veille : le vieux a un air de plus en plus ironique, Barbaroja qui vient aux nouvelles doit être persuadé qu'il va bientôt reprendre sa vie de solitaire. Je suis, pour ma part, de plus en plus sûr de moi.

*

Le surlendemain, vers onze heures, Wilson, le frère de Jimmy qui

travaille à la canoa, pousse un grand cri. Il me montre avec une expression ravie une pépite, la première. Elle fait dix-sept grammes. C'est la plus belle et je sais que ses copines sont là.

Le soir, quand je relève la canoa, une multitude de points brillants apparaissent sur le tapis. Il y a plus de cent grammes en paillettes et pépites de dix à douze grammes. C'est le triomphe ! Je n'ai jamais douté un seul instant de la justesse de mon raisonnement.

Les jours suivants vont confirmer ce succès : cent, cent vingt, quatre-vingts grammes. Je suis euphorique et ma joie a gagné les ouvriers qui se sentent tous concernés.

Bien qu'ils travaillent toujours autant, sinon plus, l'ambiance est plus relaxe. Il faut dire que si, comme promis, je les tue à la tâche, je ne triche pas sur les autres promesses.

La bouffe est copieuse : le matin, à quatre heures et demie, petit déjeuner consistant ; à dix heures, café et repas d'énormes crêpes excellentes et bourratives ; à midi et demi, déjeuner servi à la quebrada par les deux immondes ; à trois heures et demie, re-café et en-cas ; enfin dernier repas à sept heures.

Le campement continue à s'améliorer. La jungle a reculé, les alentours de la maison sont dégagés et les risques de serpents ont sensiblement diminué : en une semaine, on n'en a tué que douze « mortels », dont un sous le lit de Nicolas. Eduardo a pratiqué des fenêtres dans les panneaux et cette nouvelle aération a complètement asséché la boue. Il a ajouté un petit auvent pour protéger les selles des chevaux, et commence une cabane pour les outils.

Étant donné que la journée de travail s'arrête à quatre heures et demie environ, encore que ça ne soit pas vraiment défini, cela leur laisse le temps de laver leurs vêtements ou d'améliorer le menu : ils reviennent souvent de la jungle avec des régimes de bananes, des racines de yucca et des cœurs de palmier.

Ils commencent même à aimer la musique punk qui hurle sans arrêt : au début, personne n'aimait ça, ils me demandaient souvent leur éternelle salsa que, bien entendu, je refusais ; à force de l'entendre à la maison ou sur le rio, ils connaissent les paroles sans en savoir le sens.

Seules les conditions de travail restent les mêmes et les vêtements sont mouillés en permanence. Chaque matin, la pluie commence vers dix heures, quelquefois avant et ne cesse que tard dans la nuit. Le trou est plus grand, plus profond, ils restent pendant douze heures dans l'eau glacée jusqu'à la poitrine, seulement réchauffés par des verres d'alcool et je me demande comment ils font pour finir chaque soirée en une sorte de petite fête.

Après le dîner, les joints circulent, je leur ai laissé les cartes et ils

se gagnent et se regagnent mutuellement leurs salaires. Je me contente de leur taper leurs cigarettes. Ils peuvent traîner aussi tard qu'ils le désirent, dès l'instant qu'ils sont au trou à quatre heures et demie, et je reste à déconner avec eux.

*

L'eau du trou est vraiment très froide, j'ai essayé d'y faire ma toilette mais je dois avouer que je n'ai pas pu. Quant à mes hommes, ils ne se plaignent pas trop : ils n'ont pas vraiment le choix. J'ai dû sélectionner les ouvriers qui y travaillent ; devenu trop profond, les plus petits d'entre eux buvaient la tasse à chaque pelletée.

Un jour, un serpent est tombé de la falaise directement dans le trou. J'ai dégainé et tiré, et j'ai vu tout le monde sortir en cavalant. Ils m'avouèrent ensuite avoir moins craint l'animal que mes balles qui ricochaient autour d'eux. Ils se demandent sans doute jusqu'où peut aller ma folie ; désormais quand je sors le flingue, ils s'éparpillent rapidement.

Un seul problème vraiment sérieux m'ennuie tout autant qu'eux, car il diminue le rendement : à force d'être sans arrêt trempés dans leurs bottes en caoutchouc, leurs pieds pourrissent. C'est une sorte d'infection qui les recouvre de plaques d'où s'écoule un jus verdâtre. Rien n'y fait et certains d'entre eux travaillent pieds nus, incapables qu'ils sont d'enfiler leurs bottes. La seule solution pour tout désinfecter serait de les faire bouillir, personne n'accepte.

*

Cela fait dix jours que le succès dure. Nizaro a fini par fermer sa gueule ; mieux, il raconte à qui veut l'entendre qu'il se doutait bien que l'or était là et que c'est sur son instigation que j'ai découvert la rivière du Français. Vieux menteur.

Barbaroja, émerveillé, n'a jamais vu autant d'or. Selon ses propres paroles, je suis un magicien. Il est plein de dépit d'avoir vécu si longtemps à côté de cette richesse. Ce qu'il ne veut pas s'avouer, c'est que même au courant, il aurait été incapable d'entreprendre un travail de cette envergure. Il vient tous les soirs au ranch manger avec nous et participer à nos fêtes quotidiennes. Il adore l'alcool et je lui ai offert plusieurs fois un litre de guarro qu'il boit dans la nuit. L'ancienne terreur locale regagne sa maison en titubant et n'impressionne plus personne, sa gueule de bois du matin est devenue habituelle. Sa vie s'est améliorée, il bénéficie de l'eau courante, mais il recourt sans

doute davantage à mon stock d'alcool. Le père de Miguel me fournit en guarro de contrebande. Il m'a aussi vendu un très bon prix deux chevaux, il me fallait bien rendre les siens à Nizaro. Il était d'ailleurs temps car ils commençaient à être en mauvais état : chaque jour, quelqu'un fait le voyage à Guerra et remonte du matériel ; si la personne change, les chevaux restent les mêmes, avec en prime le dos en sang.

Nous avons atteint la roche. Dorénavant les ouvriers commencent à cinq heures et demie, car je veux être seul durant la première heure. Gênés par la forme irrégulière de la roche et la couleur opaque de l'eau rendue trouble par la boue, les hommes ne peuvent racler soigneusement le fond et une partie du matériau échappe à la pelle. De plus, les coups de barres à mine désagrègent le sol, et l'or mélangé aux fines particules s'infiltre au plus profond. Aussi une partie de l'or ne peut-elle être sortie avec les outils.

Chaque matin, avant le réveil général, je pars seul à la quebrada. Marcella, déjà debout, a pour consigne de surveiller que personne ne me suive. Ce n'est pas difficile car, fatigués comme ils le sont, aucun des hommes ne gâcherait une minute de son précieux sommeil.

Là, je m'enduis le corps de graisse car l'eau est gelée, un masque de plongée sur les yeux, le revolver dissimulé sous des feuilles à portée de la main, je descends à la pêche aux pépites. L'eau est claire, car la boue s'est déposée. Sous l'eau, je balaie doucement pour ne pas faire de nuage de poussière et je mets à nu la roche dégagée la veille. La récolte est fantastique. Logées dans toutes les anfractuosités ou posées à même le rocher, de nombreuses pépites m'attendent. C'est un moment d'excitation intense, pas vraiment pour l'or mais pour sa quantité. Chaque matin, je ramasse au moins le double de ce qui a été sorti la veille : si la production a été de quatre-vingts grammes, je ramasse cent cinquante grammes, ou plus.

Je ne m'emballe pas facilement d'ordinaire, mais là, c'est fabuleux ! De retour dans ma chambre où nul ne pénètre, je contemple les pépites dont la plus grosse fait deux cent soixante grammes. Je connais bien l'or, j'ai déjà vu des endroits riches, mais un filon comme celui-ci, jamais.

Je sais que les grosses compagnies travaillent à partir d'un seuil de rentabilité de un gramme par mètre cube. Ce n'est pas la teneur qui compte alors mais la quantité de gravier travaillée.

Ici, la mine est extraordinairement riche, trop riche peut-être pour un seul homme. C'est une immense fortune potentielle, un coffre-fort inépuisable, je suis assis sur des centaines de millions de dollars. Les premiers temps, j'avais pensé qu'il s'agissait d'une seule poche riche, mais, chaque jour, le résultat reste constant. Il y a quelques journées

moins productives mais prévisibles car on attaquait les couches supérieures moins riches en métal précieux.

*

J'ai eu la chance de connaître l'argent très jeune, de très grosses sommes obtenues dans des commerces lucratifs ; mais quel qu'en fût le montant, il pouvait être d'avance calculé, ce n'était pas une surprise. Là, c'est complètement différent, le résultat dépasse toutes mes espérances.

Jusqu'ici, aucune somme n'a été assez importante pour ne pas être dépensée ou plutôt dilapidée très rapidement en plaisirs. Pour la première fois, je peux faire des projets : cette mine devrait rapporter suffisamment pour me permettre de réaliser un vieux rêve sans que je sois obligé pour autant de faire des économies, ce qui serait contraire à mes principes. C'était cela qui m'avait animé jusqu'alors et m'excite maintenant chaque matin : préparer l'avenir tout en profitant complètement du présent. Voilà la raison de cette ténacité à rester coûte que coûte dans ce coin pourri.

On ne vit pas l'aventure sans exiger énormément de son corps, et le mien a pris de sérieux coups. On ne peut pas dépasser ses propres limites sans devoir le payer plus tard ; je sais que l'addition risque d'être lourde. Aussi dois-je foncer tant que je suis encore en pleine possession de mes moyens, ma dernière aventure doit être grandiose, plus folle que toutes les autres : la rivière du Français est peut-être cette occasion.

*

Tout n'est pas encore gagné : on ne possède pas cinquante pour cent d'une fortune fabuleuse sans provoquer quelques envieux et, par expérience, je sais que, quand une affaire atteint des chiffres astronomiques, ni parole, ni papier, ni promesses ne tiennent longtemps. C'est sur ces réflexions que j'arrête mes cogitations : cinq heures et demie, il est temps de réveiller tout le monde.

C'est chaque matin la même scène : à l'entrée de la chambre, je tire un coup de feu, une seule détonation du 357 Magnum suffit à jeter tout le monde au bas du lit. S'il est vrai que les réveils stressants influent sur le cœur, mes ouvriers ne vont pas vivre vieux ; je vise toujours la même planche, elle me sert de calendrier.

Pour des raisons de sécurité évidentes, je ne me sépare jamais de l'or. Je le porte constamment dans une boîte en fer cadenassée,

achetée à San José. Bien que ma chambre soit interdite à tous, je connais le pouvoir d'attraction de l'or, et le meilleur moyen de prévenir un vol est de n'offrir aucune tentation. Personne n'est au courant de mes récoltes matinales et les pesées régulières se passent sans témoins : l'accès à ma chambre passe par celle de Jimmy et Nizaro, elle-même interdite aux ouvriers ; ainsi isolé, je suis à l'abri des visites importunes.

*

Quoique personne ne connaisse la réelle teneur de la mine, tous les hommes sont conscients de sa richesse. Leur premier contact avec l'or ne les a pas déçus, mais passé l'excitation du début où les agitait cette pensée constante qu'à n'importe quel moment une pépite pouvait apparaître dans leurs mains, leur enthousiasme s'est modéré, ou plutôt leur centre d'intérêt s'est déplacé. La seule question est d'imaginer quelle sera la production de la journée. Ils voient ça comme un challenge personnel, un record quotidien à battre. Ils savent cette mine la plus riche de la péninsule et notre production supérieure à celle des autres. Chaque soir l'annonce de la quantité extraite est accueillie par de grandes acclamations : ils en tirent gloire et moi profit.

Seul White, le plus malin, garde la tête froide. Un jour qu'il considérait ses mains devenues calleuses par le maniement de la pelle, je lui dis :

« Allez, ne te plains pas, pense à tous ces souvenirs que tu te prépares. Tu pourras dire à tes enfants que tu as travaillé dans une mine d'or, une des plus riches.

— Et s'ils me demandent où est l'or ? Qui va passer pour un con ? »

Pas moi en tout cas.

*

Je ne suis pas dupe du désintéressement de mes ouvriers ; même s'ils sont enthousiastes et bien conditionnés par mes soins, je sais qu'à la première occasion, la pépite qui leur passerait entre les mains sans témoins irait directement au fond de la poche. Une pépite de cent grammes représente l'équivalent de dix mois de salaire, la tentation est grande : c'est humain. Mais pas de ça chez moi, ceux qui s'y essaieraient savent qu'en cas d'échec, la punition serait démesurée, je leur ai annoncé la couleur :

« Je comprends que vous soyez tentés, mais rappelez-vous que si je vous prends, il n'y aura pas de pardon. »

À moi de ne pas leur laisser d'opportunité. Je suis là tout le temps, j'arrive le premier et repars le dernier. J'ai installé mon rocking-chair sur les berges, afin de dominer tout le monde ; dès que l'un d'eux lève la tête, il croise mon regard. Cette omniprésence est plus efficace que toutes les menaces, et en bon exploiteur surveillant ses esclaves, je donne la cadence.

*

Aujourd'hui, ils ont fait connaissance avec la dynamite. Un énorme rocher, impossible à déplacer, gêne le travail : Miguel s'en charge, et assis à califourchon, un pic et un marteau de deux kilos à la main, il fore un trou. Avec la régularité d'un métronome, il tape dessus sans relâche toute la journée. À la fin de l'après-midi, le trou est assez grand pour recevoir la dynamite. J'y installe quelques bâtons avec un détonateur et deux minutes de mèche. Les gars sont nerveux et tout en travaillant, ne me quittent pas des yeux. Pour eux, la dynamite est quelque chose d'inconnu, d'une puissance qu'ils pressentent terrible. Leur frayeur m'amuse et, masqué par Jimmy, j'allume la mèche.

« Señores, vous avez une minute cinquante pour vous mettre à l'abri, emmenez vos outils. »

Sage recommandation car c'est l'affolement. Ils jaillissent littéralement du trou et cavalent à toute vitesse de tous côtés. Nicolas et moi allumons une cigarette à la mèche fumante et allons calmement nous abriter derrière un arbre. Une violente explosion retentit et une gerbe d'eau monte à vingt mètres de hauteur. Le rocher est pulvérisé et tout le vallon est envahi de fumée. Les hommes remis de leur peur applaudissent en hurlant et, excités par le bruit et la fumée, plaisantent sur leur panique de l'instant précédent. Ils ne s'habitueront jamais à ces explosions et en garderont toujours une peur bleue ; comme des gamins, la puissance et le bruit les effraient et les excitent : entre les réveils en fanfare et la dynamite, ils sont servis.

L'équipe est homogène, chacun a sa place et mérite son salaire, les deux filles de Nizaro exceptées. Le spectacle affligeant de ces deux grosses vaches m'écœure : elles ne foutent rien de la journée. Ainsi que l'avait prédit Chita, elles passent leur temps à s'empiffrer et à chier. Elles ont peur de moi et font mine de s'activer en ma présence, mais je sais pertinemment qu'une fois que j'ai le dos tourné elles ne se bougent plus. Je leur ai interdit d'allumer les hommes, de porter des pantalons collants, je ne veux pas qu'une relation se crée car l'idée qu'un de mes employés puisse baiser cette masse de chair répugnante

me dégoûte. Elles le savent et me haïssent pour cela. D'autre part, elles m'ont plusieurs fois entendu parler d'elles en termes plus qu'injurieux. Marcella, heureusement, suffit à la tâche. Je lui ai donné pour consigne de constamment superviser la bouffe afin d'éviter une action nocive de ces deux sacs à merde, comme je les appelle publiquement.

La caisse que je promène constamment avec moi s'alourdit de plus en plus, c'est devenu très peu pratique, et je ne veux pas garder tout cet or ici : il vaudrait mieux qu'il soit en sécurité à San José. D'autre part, je veux montrer la richesse de la mine à mes associés, afin qu'ils accélèrent les démarches administratives. Je vais envoyer Jimmy téléphoner à Herman et profiter de l'occasion pour renforcer ma position auprès des flics. Je me méfie de Barbaroja, je ne suis pas dupe de son attitude apparemment soumise et je le soupçonne de me préparer des emmerdes. Il m'a laissé entendre qu'étant donné la richesse de l'endroit, les trente-cinq mille colons convenus n'étaient pas suffisants, j'ai fait celui qui ne comprenait pas. Je m'en tiendrai à ce qui a été dit, mais je n'ai aucune confiance en la parole d'un Tico.

« Jimmy, voilà cent cinquante grammes d'or. Tu vas d'abord aller à Palmar téléphoner à Herman. Dis-lui que l'opération est rentable et que je l'invite à venir discuter, qu'il en profite pour descendre le bateau. Ajoute qu'il n'y a plus de serpents ni de vilaines bébêtes et qu'il peut venir sans tarder. Ensuite, va à Jimenez vendre cet or à la banque et ramène-moi le reçu. Enfin, je t'ai préparé trois enveloppes : tu en donneras une au responsable des flics de Jimenez, une au chef de Golfito et une à la grosse de Palmar, précise bien que cela vient de moi. »

Dans chaque enveloppe, j'ai glissé dix mille colons, ma cotisation mensuelle aux bonnes œuvres des flics, avec mon nom écrit en gros derrière. En prévision d'un mouvement de Barbaroja, je préfère qu'ils se souviennent de moi.

Je charge également Jimmy de ramener un sac de ciment. Pour l'instant, en effet, la dynamite est entreposée dans ma chambre, sous mon lit, à la merci d'une étincelle. Ces deux cents bâtons de dynamite transformeraient facilement le camp en spectacle son et lumière, et nous en torches. Aussi ai-je l'intention de faire construire un petit bunker cadenassé et étanche.

Il devra enfin me rapporter une centaine d'ampoules, car le moment est venu d'installer l'électricité. Ceci pour une raison simple : j'ai des ouvriers en surnombre. Même si je décompte ceux que leurs pieds infectés ont rendus inutiles, je ne peux en mettre plus de dix dans le trou et quatre à la canoa, et je ne veux pourtant renvoyer personne. En outre, la pensée de ce grand trou tout nu dans le noir me

rend triste. J'ai donc décidé d'instaurer deux équipes dont une travaillera la nuit. Je pense qu'une cinquantaine de lampes et des réflecteurs éclaireront suffisamment, mais il faudra pour cela monter le moteur, ce qui ne sera pas une partie de plaisir.

À première vue, cela semble impossible, mais il suffit d'avoir la foi. Je devrai y aller moi-même, je connais bien mes hommes : seuls, ils n'y parviendront pas, le découragement les fera déserter au sens propre, car s'ils abandonnent le moteur dans les montagnes, ils n'oseront pas se représenter devant moi. Je décide donc d'attendre le retour de Jimmy et d'y aller.

La veille au soir, après le repas, alors que tout le monde s'apprêtait à se coucher, un type sorti de la nuit est apparu sous la pluie. C'est Demesio, il habite à trois kilomètres, c'est lui qui me vend la viande, en grosses quantités. Je ne l'aime pas beaucoup, c'est un petit pirate local, dégénéré, voleur et menteur. Il vient vers moi :

« Don Juan Carlos, on m'a dit que tu avais besoin de chevaux ?

— Effectivement, tu en as à vendre ?

— Je t'en ai amené deux, de très belles bêtes, je te vends la paire seize mille colons.

— Pourquoi te paierais-je ce prix-là, alors que j'en ai acheté deux pour neuf mille colons dernièrement ?

— Ah ! Mais les miens sont différents. Ils sont plus grands et peuvent porter jusqu'à trois quintaux chacun, sans problème.

— Trois quintaux ? Tu es sûr de ce que tu avances ? Attention, n'oublie pas que nous sommes voisins et que je n'aurai pas de mal à te retrouver si tu as triché.

— Je m'engage devant tout le monde à te les reprendre s'ils ne te plaisent pas, dit-il en montrant les autres. Je te donne ma parole.

— D'accord, mais à ce prix-là, je veux deux selles en bon état et deux bâts en bois. »

Après une brève discussion, je lui donne dix-sept mille colons pour les chevaux et leur équipement. Avant de partir, il renouvelle sa promesse et moi mon avertissement.

Le matin suivant, à la lumière du jour, je les observe. L'un est effectivement une très belle bête bien plus grande et plus solide que les chevaux que l'on trouve habituellement à Osa. L'autre est une vieille carne qui se tient à peine debout, juste bonne à la boucherie. Vieux salopard ! Si tu crois t'en tirer comme ça, tu te trompes. Pour l'instant, j'ai d'autres choses plus importantes à faire, mais tu ne perds rien pour attendre.

L'électricité d'abord. Après le repas du soir, j'annonce la couleur.

« Messieurs, demain nous allons monter le moteur. »

Il y a un grand silence, chacun devine l'effort qu'il faudra fournir. Je désigne sept personnes parmi les plus solides et dont les pieds sont en bon état.

« Miguel, Chita, Chiche, White, Gobino, Omar et Barbas, vous descendrez demain. Couchez-vous tôt, car nous partons à trois heures. C'est dur mais il faut le faire. »

Cette phrase est devenue un leitmotiv ; quand je la prononce ils savent qu'ils vont en chier. Mais ma présence les rassure.

*

Je descends à cheval, mes hommes vont à pied devant moi. J'ai laissé le campement à la garde de Jimmy. Personne ne travaillera à la quebrada, tous seront occupés à la construction. La veille, à la première heure, j'ai nettoyé la roche ; et dans la journée, nous n'avons travaillé que la première couche non porteuse : sauf coup de chance, il est pratiquement impossible de sortir de l'or. J'ai tout de même chargé Jimmy d'interdire l'abord de la rivière. Il est devenu de plus en plus efficace, son échec du début n'est plus qu'un mauvais souvenir. Je l'ai aidé à prendre de l'assurance et il s'est affirmé auprès des hommes qui le respectent, sa gentillesse suppléant à la force qui lui fait défaut. Il se promène continuellement avec un authentique borsalino sur la tête provenant d'on ne sait où, décoré d'une plume.

Arrivé à Guerra, j'examine le moteur, et nous faisons quelques tentatives de transport. Il est trop lourd pour être chargé sur le dos, et, vu l'état de la route, il est impossible de le porter à plusieurs. J'essaie différents moyens dont une petite carriole empruntée à Mario, mais celle-ci s'enfonce dans la boue. Il ne reste plus qu'une seule solution, le brancarder. Je fais couper deux longues perches d'un bois résistant au milieu desquelles nous fixons le moteur. Quatre hommes à l'avant et quatre à l'arrière les tiennent sur les épaules. Mon cheval nous suit, je porte comme tout le monde afin de stimuler les hommes. Il était six heures lorsque nous avons commencé. Cinq heures plus tard, nous avons fait quatre kilomètres, sur terrain plat pourtant. La marche est terrible. Écrasés par le poids du moteur, nous nous enfonçons profondément dans la boue gluante qui retient les bottes. Un effort pour décoller le pied, un pas, un effort pour l'autre pied, un pas ; à chaque mètre, quelqu'un perd sa botte et s'écroule dans la boue. Les autres doivent retenir le moteur jusqu'à ce qu'il se relève, puis redémarrer jusqu'à la prochaine chute. Tous les cent mètres, nous devons nous arrêter et poser le moteur, les jambes tremblantes. Omar, qui, du fait de sa taille, porte plus que les autres, s'est écroulé, à bout de force. Malgré nos efforts, il ne peut plus bouger et reste allongé

dans la boue, les bras en croix, à la limite de l'évanouissement. Je récupère sur chaque épaule l'extrémité des deux perches et nous continuons, ce n'est que deux heures après qu'il nous rejoint en titubant. Nous arrivons au bas de la côte, enfin sortis du bourbier, je sais que nous ne pourrons grimper la montagne.

« Chita, prends mon cheval et remonte au campement. Dis à Jimmy de venir avec tous les hommes le plus vite possible.

— Tous ?

— Tous, sans exception. Dis-leur qu'ils prennent des lampes électriques et qu'ils ramènent du café et des crêpes à profusion. Fais vite ! »

Après une heure de repos, je me lève :

« Messieurs, c'est dur…

— Mais il faut le faire, me répondent-ils en chœur.

— Un dernier effort. On attaque la côte avant la relève. »

Quand Jimmy arrive avec le reste de l'équipe, plus personne ne tient sur ses jambes : nous avons gravi un quart de la montée presque à quatre pattes, avec pas mal de glissades et de chutes. Pendant que, morts de fatigue, nous mangeons et buvons le café, les autres nous remplacent. Tout le monde se relaie. Manolito fait des aller et retour au bas de la montagne où coule une rivière et ramène de l'eau dans les bidons.

Nous attaquons le dernier tronçon à la lueur des lampes électriques ; pendant que les uns portent, les autres éclairent le sol sous leurs pieds, ceux qui sont en tête signalent aux suivants les trous et les racines. La clarté est insuffisante et l'inévitable se produit : dans une pente particulièrement raide, un porteur trébuche et s'effondre, un autre l'imite, et, entraînés par la rupture de l'équilibre, tous s'écroulent en lâchant le moteur. Chita, courageux mais inconscient, essaie de le retenir ; il reste dessous, écrasé par la masse, les yeux exorbités, la respiration sifflante.

On le dégage en vitesse. Par une chance inouïe, il est tombé dans une ornière profonde dont les bords ont arrêté le moteur, empêchant l'écrasement total : il s'en tire avec juste la cage thoracique enfoncée. Il a eu très peur et récupère lentement, on le laisse assis contre un arbre et on continue. Il est dix heures et demie quand on arrive au camp, on a mis seize heures et demie pour monter ce putain d'engin. Personne n'est indemne. Pour ma part, je me suis écrasé un ongle, mais on a réussi l'impossible : après ça, je crois qu'ils se sentiront capables de tout faire. Le repas est expédié rapidement et tout le monde va se coucher en silence.

Exceptionnellement, je les laisse dormir une heure de plus, ils l'ont bien mérité.

Je forme deux équipes. L'une travaille à la quebrada, comme d'habitude, pendant que l'autre va installer l'électricité. J'ai nommé Barbas responsable et Eduardo, l'homme à tout faire, technicien de haute précision. Je leur fais construire un abri pour le moteur, à mi-chemin entre la maison et la rivière.

Quinze personnes procèdent à l'installation. Dans la journée ils ont tiré les câbles électriques du moteur jusqu'à la maison, puis à la quebrada où cinquante ampoules réparties sur quatre panneaux réflecteurs attendent le courant. Je stoppe l'équipe de la canoa à cinq heures et tout le monde se réunit autour du moteur. Ils le regardent comme une machine un peu diabolique. Ce truc bizarre qui fait de l'électricité ne leur inspire pas confiance, ils ont même une certaine répugnance à toucher les fils et les ampoules, surtout les gens d'Osa qui se tiennent légèrement en retrait.

Omar, batelier de son état, est le seul qui soit un tantinet familiarisé avec ces engins.

« Allez, démarre-moi ça », lui dis-je.

Dans un grand silence et d'un air très professionnel, il enclenche la manivelle et tourne de toutes ses forces. Un tour, puis deux, la manivelle se déclenche et vient le frapper en pleine gueule. Il part à la renverse, le sang gicle de son arcade sourcilière complètement ouverte. Il est sérieusement amoché.

Je calme l'hilarité générale d'un mot :

« Suivant ! »

Les types sont sur la défensive et à juste titre ; un à un, ils essaient de le démarrer, mais avec mollesse car la peur de s'éclater la tête leur coupe les forces.

« Bon, dis-je après plusieurs essais infructueux, on va essayer autrement. Qui est gaucher ? »

Étant donné le sens de la rotation de la manivelle, le risque devrait être moins grand. Personne ne répond, mais Eduardo m'annonce avec un grand sourire :

« White ! Il est gaucher mais ne veut pas le dire. »

Effectivement, habituellement toujours au premier rang, celui-ci essaie de se faire tout petit derrière les autres, il est gris de peur.

« C'est vrai, White ?

— Oui, un peu.

— Alors, montre-nous ce que tu sais faire. »

Il donne quelques timides tours sans conviction.

« Double ration d'herbe pour toi si tu me démarres cette saloperie. »

C'est la seule chose qui puisse le faire bouger, il y met cette fois

toute son énergie. Trente secondes plus tard, le bruit du premier moteur jamais installé à Osa s'élève dans les montagnes et tout le campement s'illumine : c'est une grande première. La joie est complète, les hommes chantent et beuglent des hourras. À la ville, l'électricité est une chose naturelle à laquelle on ne prête pas attention ; dans cette jungle, c'est un luxe inouï : tout le monde en a chié pour en arriver là.

Dans la maison, il y a plusieurs lampes dans chaque pièce et cette clarté inhabituelle donne un air de fête et de confort nouveau ; Barbaroja, chez qui on a installé une ampoule, regarde ça d'un air émerveillé. On va tous à la quebrada où le spectacle est accueilli avec force exclamations : l'impression qui se dégage de ce trou vaseux éclairé *a giorno* par quatre projecteurs est fantastique ; il ne manque qu'une starlette à moitié nue évoluant dans l'eau pour parfaite l'illusion hollywoodienne.

« C'est beau, me dit Chiche, ému.

— Ça va être encore plus beau avec quinze types dedans qui se défoncent : l'équipe de nuit, au trou ! »

Et, en fait de starlette, ce sont mes barbus qui vont plonger. Ils marquent la surprise : tout à la joie d'installer l'électricité dans la jungle, ils avaient un peu perdu de vue le côté professionnel de la chose, s'abandonnant presque à l'émotion esthétique.

Après quelques hésitations les hommes glissent dans l'eau glaciale, mais emportée par l'excitation de la nouveauté, l'équipe de jour les rejoint, et pendant une heure, tout le monde travaille de concert.

*

Désormais, il y aura toujours deux équipes et les horaires changent : celle de jour travaille de six heures et demie à midi et de treize heures et demie à seize heures et demie, moment où l'équipe de nuit vient relayer jusqu'au repas de dix-huit heures, puis recommencer de dix-neuf heures à minuit. Chacun a ses préférences et les équipes se sont constituées sans problème. Le temps s'est amélioré avec du soleil entre les averses, devenues rares la nuit, et l'eau est moins froide.

Tout se passe bien, pourtant quelque chose me gêne : je n'aime pas voir tout ce monde inoccupé dans la journée. Je suis à la quebrada pendant les deux tours, et j'apprends que, pendant mon absence, c'est le foutoir avec de violentes discussions et des bagarres. Le travail physique et l'abondance de nourriture ont fait de mes gars des athlètes. Ces maigrichons du début se sont étoffés et ils débordent de vitalité ; il faut donc utiliser ce trop-plein d'énergie. L'ennui et

l'inactivité sont en effet les pires des vices ; ils donnent le temps de réfléchir.

Aussi, progressivement, vais-je affecter les hommes de l'équipe de nuit à l'aménagement du ranch : ça commence par de petits coups de main, ça se durcit au bout d'une semaine, et ils travaillent bientôt de jour comme de nuit. Mis à part quelques réactions désabusées, exprimées sur le mode de la plaisanterie, ils ont rapidement admis le fait. Ils savent que plus ils travaillent, plus je les aime ; et que plus je les aime, plus je leur fais de cadeaux : ainsi des cigarettes auparavant décomptées de leur salaire que je leur offre gracieusement.

Pour qu'il n'y ait pas de jaloux, l'autre équipe est soumise au même régime : tous travaillent de six heures à minuit maintenant.

Par l'intermédiaire de Mario le pulpero, j'ai fait acheter à Palmar et déposer à Guerra quatre-vingts sacs de ciment : deux sacs sont montés quotidiennement et aussitôt utilisés, car j'ai décidé de cimenter tout le sol de la maison. Comme elle est bâtie sur un terrain légèrement en pente, il faut d'abord combler avec des graviers pris à la quebrada. C'est à ça que j'occupe l'équipe qui n'est pas dans le trou, et ils font le va-et-vient de jour comme de nuit avec d'énormes sacs sur le dos.

Ne voulant pas m'absenter de la rivière, je ne peux surveiller le travail au campement, mais leurs allées et venues me renseignent sur l'efficacité de chacun. Excepté quelques-uns qui s'endorment à table, les hommes supportent assez bien ce nouvel horaire. Pour ma part, je ne dors pas la nuit. Il m'arrive, dans la journée, de somnoler dans mon rocking-chair ; une impression de ralentissement de la cadence me réveille souvent : je tire alors à tout hasard un coup de feu, c'est devenu un réflexe maintenant. J'ai, comme une cible, un énorme tronc coupé, posé en équilibre sur la falaise. À chaque tir, les éclats du bois rejaillissent sur les hommes, et plus d'un sursaute, croyant avoir été atteint par une balle.

Le ramassage de l'or est régulier, l'ambiance est bonne, et les deux équipes font même la compétition. Je suis devenu moins pointilleux sur le temps de travail ; à chaque break au moment du café ou des repas, je fais bloquer la canoa et regarde la production, et lorsqu'une grosse pépite apparaît, je stoppe tout pour la journée.

L'or est partout. En déblayant un petit éboulement de la falaise dans un endroit même pas travaillé, Jimmy a trouvé une pépite de soixante-deux grammes : ça me renforce dans l'idée d'interdire à quiconque la quebrada en dehors de ma présence. Mes plongées de l'aube sont toujours aussi fructueuses. Ce matin a été le plus beau jour : j'ai trouvé une pépite de quatre cent vingt grammes. Autour d'elle, large et plate comme une soucoupe, une multitude de points

scintillaient, deux cents grammes en pépites de cinq à dix grammes.

En souvenir de ces virées, je me suis accroché au poignet gauche cinq pépites sur une chaîne en or, et ne me sépare plus d'une de cinquante grammes, très belle, ayant la forme de l'Amérique latine, que je porte autour du cou.

*

Je me sens bien. Je n'ai plus d'inquiétude depuis longtemps sur la richesse du terrain, et Barbaroja, qui vient régulièrement à l'heure de la levée de la canoa ne s'y fait toujours pas ; avec Nizaro ils évoquent Beta Madré, le filon d'or de la légende. Nizaro, quant à lui, commence à se monter la tête, et me gonfle régulièrement avec des allusions du genre : il était le premier à connaître l'endroit, c'est grâce à lui que j'en suis là, etc. Un soir, je l'entends se lamenter auprès de Jimmy :

« J'ai semé l'or, Don Juan Carlos le récolte. »

Là, c'en est trop ! Le lendemain il se retrouve dans le trou, une batée à la main. Il passe maintenant ses journées à faire des catiadoras là où la pelle n'a pu nettoyer, il sort environ dix grammes par jour soit six fois son salaire, et ferme sa gueule. C'est un voleur et je m'en méfie : Nicolas, assis sur un rocher à moins d'un mètre de lui, le surveille sans arrêt. Cette présence constante et ce nouveau travail ont dû lui faire comprendre qu'il n'était plus dans mes bonnes grâces ; il se plaint régulièrement de son sort, je le renvoie à son travail. J'avais initialement l'intention de lui attribuer un bon poste mais ses vantardises quotidiennes en plus de son inefficacité m'ont fatigué. Il ne me sert à rien. J'avais pensé que ses trente-cinq années d'expérience dans les montagnes me seraient utiles, mais j'en connais davantage que lui : il peut crever.

Barbaroja m'a invité à venir manger un poulet chez lui, je sais trop bien de quoi il va me parler. Voir tant d'or a renforcé chez lui l'idée qu'il aurait dû mieux traiter avec moi : il va sans doute prendre son courage à deux mains et m'exposer ses nouvelles exigences. Je pourrais lui donner un peu plus, mais il n'y aurait pas de raison que cela s'arrête ; de surcroît, la somme que je lui verse chaque mois est déjà assez coquette par rapport à la vie du pays et il boit et mange gratuitement tous les jours. Je serais prêt à l'aider pour installer une pulperia, mais je n'augmenterai pas d'un colon la somme fixée au départ. À moi de le lui faire comprendre, en douceur.

Comme prévu, au bout de cinq minutes de banalités, il commence à me soûler de ses réclamations. Et merde ! Quel con ! Tant pis pour lui. J'ai une bûche à la main et je lui en assène un grand coup sur la

nuque, ce qui le fait tomber à genoux. Au deuxième coup, son compte est bon. Le choc a fait un drôle de bruit et il ne bouge plus. Manquerait plus qu'il soit claqué. Je ne veux pas le toucher pour le ranimer, alors je ne trouve rien d'autre que de lui pisser dessus. Il ne bouge toujours pas. Je saisis la gamelle où cuit la soupe de poulet et la lui jette à la gueule : l'eau bouillante fait son effet, ses cris d'écorché me rassurent. Je prends sa carabine et fracasse la crosse sur le pilier central ; puis avec un maillet, je défonce le mécanisme et casse la gâchette et le chien. Je sors de la maison, le laissant gigoter sur le sol : je suis un peu triste, la soupe avait l'air bonne.

De retour à la maison, je m'assois à ma place habituelle devant les employés qui mangent tous ensemble.

« Chita, toi qui t'entends bien avec Barbaroja, tu vas aller chez lui. Dis à ce fils de pute que je ne veux plus le voir ici ni à la quebrada, et même ne plus le voir du tout, qu'il n'apparaisse plus devant moi. Pendant que tu seras là-bas, ramène l'ampoule et le fil. »

Je m'adresse ensuite à tout le monde :

« À partir de ce moment, Barbaroja n'est plus notre ami. Il ne doit plus venir ici et personne ne doit aller là-bas, que ce soit clair ! Si vous voyez ses cochons près de la maison, dégagez-les, ça fait pas propre. »

Dans la soirée, Chita, qui a vu Barbaroja, leur décrit son état et ça les fait bien rire.

Au matin, alors que tout le monde prend son petit déjeuner, je constate que le cheval de Barbaroja n'est plus là : il a dû aller chercher les flics. Je me demande quelle punition je vais bien pouvoir lui infliger quand un de ses cochons passe la tête par la porte de la cuisine. Je me lève et lui loge une balle dans le groin à la surprise générale. Marcella éclate de rire mais les deux grosses sont horrifiées, car à Osa où les animaux sont élevés en liberté, tout le monde respecte la propriété de son voisin.

« Nettoyez-le, leur dis-je, c'est un cadeau de Barbaroja.

— Mais on ne sait pas faire !

— Apprenez, c'est l'occasion. White, Chiche, Cunado, allez chercher les planches qui restent chez Barbaroja, elles sont à nous maintenant. »

Le cochon est bien gras et le soir c'est la fête. On a de la viande en quantité et les hommes apprécient ma façon de faire les courses. Ils sont heureux car demain et après-demain, samedi et dimanche, je vais leur donner leur premier week-end de repos : j'ai un peu de fièvre et je sens venir une crise de malaria. On est en plein repas quand Tonio, un des fils de Nizaro, apparaît, il vient à moi aussitôt :

« Bonsoir, Don Juan Carlos.

— Bonsoir, Tonio, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Il y a des gens qui sont arrivés à Guerra en bateau : Herman Weinberg, Orlando Caracas et Pablo Garcia. Ils veulent que tu envoies des hommes avec des chevaux, il les leur faut ce soir pour pouvoir monter demain matin, ainsi que des hommes pour charger du matériel. Et tout ça, maintenant.

— Oh ! Calme-toi. Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Tu vas redescendre si tu veux, mais tout seul. Dis à ces abrutis que je leur envoie tout demain, mais à cette heure-ci, on se repose : ajoute qu'ici, nous, on travaille. »

*

Le lendemain, je ne me sens pas très bien, j'ai mal dans tous les muscles. J'envoie cinq hommes en avant avec deux chevaux, Nicolas et moi partons sur les deux autres plusieurs heures après. Nous rencontrons le groupe en bas de la côte, les hommes sont chargés de matériel divers comme pour un pique-nique, et Omar porte même une télévision sur la tête. Herman et Orlando sont à cheval. Ce dernier a placé sur sa selle une caisse de dynamite. Le troisième, un gras qu'on me présente comme le comptable, marche péniblement dans la boue et s'éponge avec un grand mouchoir. Ils s'arrêtent à la rivière, morts de fatigue avant d'avoir seulement commencé la montée.

Le spectacle de ces trois citadins, rouges et suants, contraste avec la vue des hommes qui marchent d'un pas rapide et sans effort. Tous trois portent des jeans courts et des bottes, et Herman, qui s'est mis un revolver à la ceinture, a même sorti les lunettes noires. Le comptable, Pablo Garcia, est rapidement distancé, il s'arrête tous les dix mètres. Puis Orlando Caracas l'est à son tour, il monte très mal à cheval et lors d'un passage difficile, glisse lentement, cramponné à la caisse de dynamite. Il tente de se redresser et appelle à l'aide, mais, sachant ce que contient la caisse, les hommes, contrairement à son attente, s'éparpillent en laissant tout sur place et plongent derrière les arbres pour se mettre à l'abri. Il n'y a pas de danger, la dynamite n'explose pas comme ça, mais ils n'ont pas confiance. Orlando marque la surprise, puis s'écroule dans un grand bruit d'éclaboussure. Il est offusqué : il n'a jamais été traité comme ça, lui, le neveu du président, et il tempête contre les ouvriers qui rigolent à gorge déployée. Vexé, il attache la caisse sur son cheval et, le tirant par la bride, continue à pied.

Je laisse un homme pour leur indiquer le chemin et nous continuons. Herman me pose des tas de questions auxquelles je réponds à peine car je n'ai pas envie de parler maintenant. Meilleur

cavalier que les autres, il parvient à rester à notre hauteur, par chance, le terrain est traître, et alors qu'il caracole fièrement, son cheval trébuche et l'entraîne dans sa chute. Il dévale une dizaine de mètres dans l'indifférence générale ; quand il se relève, ses lunettes ont disparu et il est couvert de boue. Il rit jaune, remonte sur son cheval sous les regards ironiques des employés. Quelques gamelles plus tard, il a perdu sa fière allure et avance lentement, avec prudence.

J'en profite pour accélérer afin de couper court à ses questions. Nicolas, qui chevauche à mes côtés, s'amuse beaucoup et c'est en plaisantant que nous arrivons au ranch, bien avant tout le monde.

Je vais jeter un coup d'œil à la quebrada, l'habitude. Lorsque je reviens, ils sont tous là et font beaucoup de bruit. Orlando est assis sur mon siège, je lui demande de se lever pour m'asseoir. Ça n'a pas l'air de lui plaire, mais il faut qu'il s'y fasse.

Herman, tout sourire, entreprend une campagne de popularité. Il a installé la télévision et commence à la régler : il s'active beaucoup, fait du bruit, sans grand résultat. Les employés le regardent, intéressés, beaucoup n'ont jamais vu la télévision et cette nouveauté les passionne. Au bout d'une heure, Herman n'a réussi qu'à obtenir quelques crachotements, et les types commencent à le regarder de travers, pas du tout contents qu'on leur ait donné de faux espoirs et je sens qu'ils la lui casseraient volontiers sur la tête. Ils finissent par ne plus s'y intéresser et réclament la musique.

« C'est parce qu'il faut installer l'antenne, dit Herman. Toi et toi, allez l'accrocher sur le toit. »

Personne ne bouge et les hommes ont un air amusé devant ce petit gros qui crie. Il commence à s'énerver et je lui viens en aide.

« Chiche, Cunado, allez installer ce machin pour faire plaisir au monsieur. »

Herman vient s'asseoir à côté de moi.

« C'est incroyable, me dit-il, ils savent que je suis ton associé, ils doivent m'obéir. Je me demande comment tu peux t'en tirer avec eux.

— Écoute, ici, tu es dans les montagnes, pas dans ton bureau. Les types ne travaillent pas pour un salaire mais parce que l'ambiance leur plaît : le respect et l'autorité ne sont pas des faits acquis mais doivent se gagner. Si tu continues à leur parler comme ça, méfie-toi, tu risques d'avoir des surprises et de prendre un mauvais coup. »

Ça le calme aussitôt et il change de conversation :

« Et l'or, il y en a beaucoup ?

— Énormément !

— Tu me le fais voir ?

— Tout à l'heure. On n'est pas pressés. Vous restez combien de

temps ?

— Deux jours.

— C'est plus que suffisant.

— À quelle heure commences-tu le travail, qu'on assiste au spectacle ?

— Aujourd'hui, il n'y a pas de travail, je leur ai promis deux jours de repos. Demain, peut-être travailleront-ils une heure pour te montrer. »

Désappointé, il insiste.

« Un seul jour leur suffirait, j'ai l'impression que tu les gâtes énormément : de la viande à tous les repas, un lit et un matelas chacun… Tu sais, ce ne sont que des animaux, ils ne sont pas habitués à tant de confort. »

La crise de malaria qui s'annonce me fatigue et je n'ai pas la force de lui raconter ni de lui expliquer le pourquoi de mes actions. Mais ses réflexions n'échappent pas aux hommes qui commencent vraiment à regarder les trois nouveaux venus d'un sale œil. Ils ne cadrent vraiment pas dans le décor. Mes gars travaillent dur mais ils sont habitués à une certaine ambiance familiale de copains qui rigolent ensemble, et la manière de parler, hautaine, des citadins envers les paysans qu'ils sont, leur déplaît souverainement.

À part Nizaro qui leur fait des courbettes, les autres préfèrent les ignorer. Même physiquement ils sont gênants : ces trois gros en short qui laissent apparaître une chair blanche et malsaine sont répugnants à regarder.

« Quel dommage de devoir s'associer avec des larves pareilles, dis-je à Nicolas, qui partage mon dégoût. Dire que ce sont des types qui dirigent le pays !

— De la part du neveu d'un président, je m'attendais tout de même à un peu plus de tenue. Tu as remarqué combien les gars, dès le premier coup d'œil, ne les ont pas aimés ?

— C'est normal, ils arrivent ici en conquérants. Pour les hommes, Weinberg et Caracas ne signifient rien, ils ne voient que deux citadins ridicules qu'ils pendraient par les pieds avec plaisir, juste pour rire. »

À ce moment, Herman m'amène le troisième gros à qui je n'ai même pas adressé la parole.

« Juan Carlos, je t'ai amené Pablo Garcia pour la comptabilité.

— Quelle comptabilité ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Les papiers qu'on fait pour Malessa et aussi ceux des ouvriers. On va faire un recensement, dis-leur de venir avec leur carte d'identité.

— Tu fais erreur, personne ne va marcher là-dedans, plus de la

moitié des types ici sont hors la loi et fuient quelque chose : une pension alimentaire ou la justice. Personne n'est vraiment clair et ils ne seront pas d'accord pour voir apparaître leur nom sur des papiers légaux.

— Mais il faut faire ça dans les règles, imagine qu'il arrive un accident.

— Je crois qu'ils préfèrent courir le risque plutôt que celui de la prison. De toute façon, on verra ça demain, maintenant c'est l'heure de manger.

— On se fait installer une table à part ?

— Sûrement pas, ici c'est une grande famille : il n'y a pas ce genre de ségrégation. »

À la fin du repas, Herman sort deux bouteilles de whisky :

« C'est pour fêter la mine, j'ai apporté ça pour nous.

— Bonne idée. Hé, les gars ! Amenez vos verres, Herman nous a apporté un cadeau. »

Pendant que, ravis de l'aubaine, ils se pressent en riant autour de moi, je vois à la gueule d'Herman que ça lui fait mal au cœur de partager cet excellent whisky avec les ouvriers. L'air ennuyé, Chiche vient me demander :

« C'est vrai ce que m'a dit Herman, qu'on va travailler demain ?

— Sûrement pas, je vous ai promis deux jours de repos et vous les aurez. On fera juste un petit travail d'une heure pour leur montrer. »

La soirée continue et les hommes, heureux à la perspective d'une nouvelle journée de repos, se relaxent en chahutant. Les deux bouteilles sont rapidement finies et je sors le guarro de contrebande. Je remplis tous les verres à ras bord sous l'œil intrigué d'Herman qui renifle son verre.

« À la mine ! Santé ! »

Et je vide mon verre cul sec aussitôt imité par tous mes hommes. Ils ont le gosier brûlé par cet alcool à quatre-vingt-dix degrés et le supportent très bien. Orlando, bon buveur, est tout de même surpris, il est devenu tout rouge et s'étouffe sous les regards narquois. Herman, prudent, n'a avalé qu'une gorgée.

Je remplis les verres et le même manège se répète. Au bout d'une demi-heure, Orlando est complètement anéanti, vaincu par la fatigue et l'alcool, et tombe du banc sous les moqueries : il a perdu toute dignité et éclate en sanglots dans un chagrin d'ivrogne, balbutiant des mots sans suite ; il est ridicule.

Jimmy et Herman le traînent jusqu'à son lit. Nizaro et Jimmy ont laissé le leur à Herman et Orlando, et Pablo se retrouve un peu perdu : avec quelques réticences, deux hommes se sont mis d'accord pour lui

en laisser un.

*

Avant d'aller se coucher, Chita vient me voir.

« Juan Carlos, je vais partir.

— Pourquoi ?

— Je ne supporte pas les deux grosses, elles ne font que me dire des conneries et me traitent comme un chien.

— Tu ne vas pas te laisser abattre par ces gigots ? On en reparlera demain. »

J'ai eu vent d'altercations entre Chita et les deux immondes, mais je n'y avais jamais prêté attention. Je prends ça pour un caprice et n'y pense plus. Je ne me sens pas bien et si la crise n'est pas très forte, j'ai mal dans tous les membres. Marcella vient me faire des massages : elle a des bras comme des jambes de catcheur, et bien que je sois robuste, son délicat traitement me sonne un peu. La maison est silencieuse et je suis prêt à m'endormir quand un ronflement sonore s'élève :

Sans me déplacer, je gueule :

« Quel est l'abruti qui fait ce boucan ?

— C'est Pablo, me répond Chiche.

— Réveille-le, qu'il arrête ça. »

Dix minutes après, le ronflement recommence de plus belle.

« Chiche, mets une baffe à ce con-là ou ça va mal se passer. »

Le bruit sec d'une gifle retentit, suivi d'une exclamation de Pablo au milieu des rigolades. Dix minutes après ça repart : cette fois, c'en est trop.

« Chiche, White, Cunado, Miguel, Raphaël, et tous ceux qui ne dorment pas, assommez-moi ce crétin et jetez-le dehors. »

J'entends un remue-ménage suivi d'une suite de jurons. Je suppose qu'ils ont dû le pousser du deuxième étage des lits superposés : sous la grêle de coups, Pablo pousse des cris déchirants.

« Faites-le taire, bordel ou allez jouer dehors. »

Le bruit se poursuit dehors dans un concert de hurlements et de rires, je jette un coup d'œil par la fenêtre. Accoudé sur le rebord, j'assiste à un spectacle d'une rare beauté : ils sont tous sortis et infligent au malheureux comptable une correction soignée. Quatre le tiennent par les bras et les cheveux tandis que les autres lui en mettent plein la tête. D'abord un peu brouillon dans leur empressement à bien faire, ils s'organisent et le descendent méthodiquement : debout en file indienne, ils attendent gentiment leur tour et lui allongent chacun

deux ou trois pains sur la tête puis retournent faire la queue. Les yeux se ferment, le nez et la bouche éclatent, je me rends compte qu'ils sont devenus très forts maintenant ; rapidement Pablo cesse ses cris. Décidément, je crois qu'ils n'ont pas tellement aimé sa manière hautaine de leur parler, et ils le montrent bien, avec quelle joie ! Herman est sorti, il essaie de les calmer en hurlant mais n'ose approcher. Il m'aperçoit à la fenêtre et m'appelle…

« Juan Carlos, fais quelque chose, ils vont le tuer !

— Je t'avais prévenu qu'ils étaient un peu durs. Ils ne dorment pas beaucoup et Pablo les a dérangés, je n'y peux rien. »

Puis, comme je commence à craindre effectivement qu'ils ne l'achèvent, j'interviens :

« Bon, ça suffit les gars. Allez le jeter chez Barbaroja et retournez vous coucher. »

Ils le prennent par les bras et les jambes et l'emmènent au pas de course chez Barbaroja. Ils prendront à peine le temps d'ouvrir la porte et d'un seul élan le jetteront à l'intérieur sans ménagements : le spectacle est fini et je retourne dormir.

Ça paraît un peu sauvage, mais quelle idée, aussi, de ronfler aussi fort ! Au petit déjeuner, Pablo n'apparaît pas, Marcella vient me dire qu'il s'est enfermé chez Barbaroja et refuse de sortir.

« Il a la tête toute bleue et a perdu deux dents », me dit-elle en riant.

Elle est sympa, cette grosse. Rien ne l'effraie et toutes les conneries l'amusent.

Je n'ai tout de même pas perdu de vue la raison de la visite de mes associés et j'emmène tout le monde à la quebrada.

En sortant, je découvre une merde à quelques mètres de la porte. Quel est le dégueulasse qui a pu chier ici ? Ce n'est sûrement pas un ouvrier, car ils ont appris à respecter leur environnement. Orlando était trop bourré et a fait dans son froc, il y a peu de chances que ce soit Pablo. Je devine que ce porc d'Herman a eu peur des serpents et n'a pas eu le courage d'aller jusqu'aux toilettes.

À la quebrada, les types ont rapidement pris leur place, je suis assis sur le rocking-chair, et les deux gros se sont installés sur un tronc d'arbre. Au bout de trois heures, j'arrête le travail, j'ai promis aux hommes deux jours de repos et je veux tenir ma parole. D'autre part, je ne supporte pas le spectacle des deux affalés sans rien faire, c'est mauvais pour le moral de l'équipe. Si mes hommes marchent à la baguette, ils ont chacun leur dignité ; que je sois assis à les surveiller est une chose normale et admise, mais ces deux porcs n'ont rien fait pour le mériter, et je considère qu'il est humiliant pour mes gars de travailler devant eux.

Je les envoie tous à la maison et relève la canoa : la démonstration est positive, il y a une dizaine de grammes sur le tapis. Herman et Orlando n'en croient pas leurs yeux, c'est la première fois qu'ils voient de l'or et sont tout excités, ils contemplent les pépites et se jettent des regards entendus.

Je leur explique la richesse de l'endroit et les possibilités de travail : ils saisissent difficilement qu'ils ont sous leurs pieds un filon de légende et qu'il y a plusieurs millions de tonnes de matériel porteur à nettoyer. Mais peu à peu, ils se rendent compte de l'importance du cadeau que je leur ai fait, ils sont fous de joie et, dans leurs regards, brille l'étincelle de la fièvre de l'or : quand ils arrivent au ranch, ils ont repris pas mal de l'assurance qu'ils avaient perdue.

« J'ai entendu dire que tu avais eu des problèmes avec Barbaroja, me dit Herman. Si tu veux, on peut t'en débarrasser. Il suffit de lui coller une fausse accusation sur le dos, je m'en charge, et il se retrouvera avec vingt ou trente ans de taule, rien de plus facile. »

Ni de moins glorieux.

« Non, je déteste ces méthodes de lâche, je me bats avec des armes honnêtes et refuse les moyens déloyaux ; enfin j'aime régler mes comptes moi-même. »

Il a senti mon dégoût et tente de se rattraper en changeant de sujet.

« Regarde, me dit-il en fouillant dans ses affaires, je t'ai préparé des papiers qui pourront t'aider. Il serait bien que l'on travaille en étroite collaboration, je pense qu'une mine comme celle-là doit être administrée de manière ordonnée, et pour ça, je peux t'être d'un grand secours. »

Il me donne une liasse de papiers : ce sont, imprimés sur des feuilles à en-tête de Malessa, des horaires et des consignes de travail et autres conneries avec sa signature. Où se croit-il cet abruti ? On n'est pas dans son bureau de San José ; il ne s'imagine tout de même pas que je vais afficher pareilles stupidités ? Et, en plus, signées par Herman Weinberg qui n'est rien ici et n'a aucun droit. Je jette la liasse sur la table.

« Messieurs, Herman nous a apporté du papier-cul et du beau, avec des dessins. »

Je lui fais signe de me suivre et nous allons dans ma chambre.

« Maintenant, regarde ce que j'ai fait avec ma manière inorganisée et sans tes conseils. »

Et je vide la cassette sur le lit. Il est sidéré par le spectacle, il prend les pépites une par une en répétant :

« C'est pas vrai, c'est pas vrai. »

Puis, sortant de l'état de stupeur où il vient de plonger pendant de merveilleuses minutes, il demande tout excité :

« Combien y a-t-il ?

— Sept kilos, mon gros, le travail d'un mois. »

Il ne dit plus un mot et contemple cette richesse étalée sur le lit. Je ne pense pas qu'il lui reste des doutes quant à ma positivité.

« Bon, j'ai rempli ma part du contrat. J'ai trouvé l'or et je l'ai sorti. Maintenant, à votre tour. Où en sont les papiers et la concession ?

— Ne t'inquiète pas pour ça, on s'en occupe, ça prend quand même du temps.

— Ne déconnez pas ! Ça ne doit pas nous glisser sous le nez, il ne faut pas lésiner sur les moyens. Qui est responsable de l'obtention des concessions ? Il y a ici assez pour l'acheter. Balancez-lui dix ou vingt mille dollars s'il le faut, mais ne perdez pas de temps. À propos, où en sont mes papiers de résidence ? As-tu arrangé mon histoire de passeport ?

— On s'en occupe. Il y a certaines voies légales auxquelles on ne peut échapper. On va te balancer président d'une compagnie bananière qu'on a au Panama pour faciliter les choses.

— Et mon permis de port d'arme ?

— On s'en occupe, mais…

— Vous n'avez rien foutu, quoi !

— Voyons, Juan Carlos, ne prends pas ça comme ça ! Dans n'importe quel pays au monde, même ici, c'est très dur de légaliser une arme au numéro limé, il y a des règlements. »

Je préfère ne pas continuer, il m'énerve. Il faut bien que je leur fasse confiance.

« Bon, maintenant je compte sur vous pour les machines. Le travail à la main va bientôt devenir impossible car la roche s'enfonce, on perdrait trop de temps à nettoyer la terre. De plus, je ne pourrai pas imposer aux hommes ce rythme plus de trois mois, ils vont finir par craquer : il me faut le permis de travail avec les machines le plus vite possible.

— J'y ai déjà pensé et je te prépare une surprise : j'ai mis mon meilleur mécanicien sur la fabrication d'une machine qui combine aspiration et jet d'eau. C'est un prototype secret, on va l'expérimenter ici et on le commercialisera après. »

Je ne suis pas tellement chaud pour ce genre de chose. Il y a des pompes aspirantes excellentes dans le commerce et je ne suis pas là pour jouer l'apprenti savant. Mais enfin, il a l'air très sûr de son mécanicien, le meilleur du Costa Rica à ses dires…

On convient qu'il m'enverra un tracteur à chenilles avec une pelle

à l'avant pour dégager la terre non porteuse et les cailloux.

Nous pesons l'or. Il y a 6,853 kilos en pépites. Je les lui passe et garde la poussière d'or pour payer les frais de la mine.

« Tu le mets en sécurité, on partagera à mon retour en décembre, une fois les frais déduits. »

Au moment de lui remettre l'or, j'ai surpris une expression dubitative sur son visage, le regard de quelqu'un qui se pose des questions. Je suis sûr que cette larve se demande si je n'en ai pas gardé pour moi, et ça me met en rogne.

« Maintenant, écoute bien. Je te confie tout sans aucun papier ni décharge. Alors, ne trichez pas, vous n'avez pas grand-chose à faire, profitez de cette chance qui vous tombe du ciel mais ne trichez pas, je le répète.

— Tu n'as pas à t'en faire, me dit-il avec son sourire éclatant, on a trop besoin de toi. Toi seul peux obtenir ce résultat, tu as été fantastique. »

Et c'est reparti pour le couplet du lèche-bottes et des compliments. C'est toujours agréable, mais venant d'un hypocrite comme lui, ça sonne vraiment trop faux.

*

Le lendemain, ils repartent. Pablo est réapparu et s'éloigne à pied. Herman, à qui j'ai prêté mon cheval, nous fait le show du cavalier solitaire : debout sur ses étriers, il nous adresse de grands signes d'adieu de la main. Je l'ai mis une nouvelle fois en garde avant son départ et je les regarde disparaître avec joie, mais songeur.

Herman semble être bien renseigné sur la vie du camp, il était notamment déjà au courant de l'histoire de Barbaroja, de la bagarre de Sierpe et d'autres détails qu'il n'avait pas besoin de savoir. Ce n'est pas important, mais ça me gêne. J'appelle Jimmy :

« Herman t'a posé beaucoup de questions ?

— Non, il ne m'a pratiquement pas parlé. »

Je lui fais part de mes préoccupations.

« Je t'assure que je ne lui ai pas parlé de tout ça. Je sais ce qu'il faut dire ou taire, et ce n'est pas mon genre de trahir. »

Je le crois. Alors, il y a quelqu'un qui parle trop dans l'équipe…

*

Maintenant, il faut que je reprenne les hommes en main. Ces deux jours de semi-vacances et la présence de ces abrutis ont été néfastes à la production. Alors que l'équipe de jour est prête à partir, Chita vient me voir :

« Don Juan Carlos, c'est décidé, je pars.

— Tu en es sûr ?

— Oui, je ne supporte plus les filles de Nizaro et on ne m'apprécie pas ici. »

J'essaie un peu de le convaincre car, jusqu'ici, il m'a donné pleine satisfaction et je l'aime bien. Mais personne n'est indispensable. Par égard pour sa bonne conduite, je le paie, contrairement à mes avertissements.

« Et où vas-tu aller maintenant ?

— Chez Barbaroja. Je connais mieux l'or maintenant et j'ai pensé m'associer avec lui qui a de l'expérience.

— Attention, si tu vas avec lui, tu subiras le même régime. Tu ne remets plus les pieds ici, ni à la quebrada. C'est entendu ?

— C'est entendu. »

Et il s'éloigne.

*

Deux jours ont passé et je l'ai oublié. Je suis à la quebrada en train de relever la canoa, c'est l'heure du repos du soir et j'ai envoyé les gars manger. Je n'ai avec moi que Jimmy, White, Chiche et Nizaro. Je surveille l'opération quand je vois apparaître Chita qui vient vers nous. Il est torse nu comme à son habitude et a une machette à la main.

« Je veux te parler, Don Juan Carlos.

— Tu n'as rien à faire ici, fils de pute, casse-toi !

— En tant que gardien de la maison de Barbaroja, j'ai le droit…

— T'as le droit de te tirer et plus vite que ça.

— Tu crois que tu me fais peur », dit-il en levant sa machette.

Là, il est allé trop loin. Je dégaine et en escaladant le muret, je vise la jambe et tire. La balle arrache son pantalon à la hauteur du genou. La stupeur se lit sur son visage puis la frayeur quand il comprend que je lui ai tiré dessus. Il lâche tout et s'enfuit en courant, en proie à la panique. Il trébuche, tombe, se relève : c'est la terreur. Il vole littéralement, attendant la deuxième balle qui va l'abattre et réussit à franchir les quatre cents mètres qui le séparent de la forêt. Quand, après cette course désordonnée, il disparaît derrière les arbres, il a dû

battre des records de vitesse.

Pendant cinq minutes, personne ne parle et le travail se poursuit en silence. Puis on se détend et les plaisanteries fusent. Quand on rentre à la maison, une heure après, tout le monde nous attend avec le sourire. Ils ont vu Chita, très fier, s'engager dans la forêt malgré les avertissements de Marcella, puis entendu la détonation et l'ont vu ressortir en courant comme un fou. Rien que de le raconter, ils sont morts de rire. Il était couvert de sang, paraît-il, suite aux nombreuses chutes qu'il a faites dans sa course paniquée.

Après le repas, je remarque que les hommes sont un peu crispés. Par bribes, j'ai l'explication : Chita a menacé d'empoisonner l'eau et de mettre le feu au ranch, les hommes l'ont vu préparer une torche. Ils sont effrayés, car bâti de feuilles et de bois, le ranch peut flamber en une minute. Ils savent aussi qu'il y a une caisse de dynamite sous mon lit et certains refusent d'aller se coucher. Ce ne sont, à mon avis, que menaces et vantardises d'un type qui ne veut pas perdre la face, et bien que je doute qu'il les mette à exécution, il me faut tranquilliser les esprits.

Quand je me dirige vers le ranch de Barbaroja, une boîte de balles à la main, ils sont sur le pas de la porte et m'observent. Je tire dans le toit et invite Chita à sortir pour parler. Comme il ne répond pas, je l'avertis à voix haute de renoncer à ses idées de vengeance. Puis, pour donner plus de poids à mes paroles, je m'installe bien en face et crible la maison de balles. Je commence par la porte qui se volatilise sous l'impact puis continue sur les murs. Dans un fracas de détonations, chaque balle du 357 Magnum arrache un morceau de planche. Quand j'arrête, la boîte des cinquante cartouches est vide et tout l'avant de la maison pend lamentablement. Pauvre Chita, j'espère qu'il a eu le temps de se mettre à l'abri. Dans le silence revenu, j'annonce aux hommes qu'ils peuvent aller se coucher.

Le lendemain, Chita a disparu. Il est introuvable et j'imagine que la panique lui a fait choisir la fuite. Je crois que le moment des règlements de comptes est arrivé, car nous sommes installés depuis quelques instants quand Manolito vient en courant m'avertir que Barbaroja vient d'arriver avec un flic. Effectivement, quelques minutes après, ils se dirigent vers moi. Assis sur le rocking-chair, je les regarde s'approcher. Barbaroja a l'air sûr de lui et d'un geste large, il montre la quebrada au flic. Je ne le connais pas, un jeune type de vingt-cinq ans environ, le visage qui se veut dur, retranché derrière le prestige de son uniforme.

« Julio Cortes, de la brigade de Sierpe, dit-il en me saluant militairement. C'est vous, Don Juan Carlos ?

— Qu'est-ce que vous foutez là ? On ne vous a pas dit que c'est une

propriété privée ? »

Ma réponse le désarçonne. Il s'éclaircit la voix et essaie de reprendre l'avantage.

« Je viens sur la plainte du señor Gerardo. Il se passe des choses illégales ici, j'ai vu l'état de la maison. En attendant le jugement du tribunal, je vais être obligé de stopper le travail. »

Je me lève et m'approche de lui, je le domine d'une bonne tête.

« Tu vas stopper quoi, empaffé ? »

Les employés ont abandonné le travail et l'entourent, rigolards. Du coup, il se sent un peu seul et se rend compte que faire respecter la loi dans la jungle n'est pas la même chose qu'en ville : l'uniforme ne suffit pas à assurer l'autorité ici. Il commence à bafouiller :

« Je disais ça comme ça, mais on peut sûrement reconsidérer la question, parler calmement. »

Il a un regard haineux pour Barbaroja qui l'a attiré dans ce guêpier.

« Il vaudrait mieux, car si tu continues à parler trop, je vais te mettre au trou. »

Les hommes, enchantés par la tournure des événements, commencent à scander « au trou », « au trou ». Le pauvre flic comprend que la situation lui a complètement échappé et essaie de sauver sa peau.

« Je m'excuse, je ne savais pas. Moi, je fais ce qu'on me dit de faire ; peut-être m'a-t-on donné de mauvais renseignements, c'est lui qui m'a emmené. »

Il désigne Barbaroja qui, voyant comment tournent les choses, a reculé et essaie de s'échapper discrètement.

« Attrapez-le, dis-je aux hommes et amenez-le-moi ! »

Avant qu'il ait pu faire un geste, il est saisi par une dizaine de paires de bras et traîné devant moi, tout tremblant. Je le fais tourner et lui balance un magistral coup de pied au cul. Emporté par l'exemple, les gars s'en donnent à cœur joie et le savatent avec plaisir. Il se débat, laisse sa chemise en lambeaux entre leurs mains et s'échappe. Les hommes reviennent vers le flic qui sent que ça va mal se passer pour lui.

« Vous avez raison, dit-il, vous avez bien fait de lui taper dessus : c'est un menteur, je le dirai dans mon rapport. Bon, bon, je vais y aller maintenant, le chemin est long.

— Mais non, tu as le temps, reste un peu avec nous, relaxe-toi », dis-je en le prenant par l'épaule et en le forçant à s'asseoir.

Les types commencent à le chahuter un peu et sa casquette vole à la flotte. Ce sont tous des repris de justice et ils ont la haine de

l'uniforme. De plus, au Costa Rica, les flics n'ont aucune formation car ils changent tout le temps, ils sont flics comme ils seraient maçons et font autre chose au bout de quelques mois. Quelques amicales claques derrière la tête lui ont fait complètement perdre contenance.

« Don Juan Carlos, me dit sérieusement Cunado, l'obsédé du groupe. White et moi, on trouve qu'il a une bonne gueule, on voudrait l'enculer, on peut ? »

Là, c'est marrant comme idée. Le flic a verdi et Cunado lui passe la main dans les cheveux. J'hésite un peu avant de répondre afin de laisser planer le doute quelques instants.

« Non, ce n'est pas propre. Il ne faut pas avoir trop de rapports avec la loi. Laissez-le maintenant, il a du chemin à faire. »

La plaisanterie a assez duré et je ne veux pas que ça dégénère : le flic pourrait se rappeler qu'il est armé.

Il me serre la main, s'excuse, me remercie, et après une nouvelle poignée s'en va d'un pas rapide, trop content de s'en tirer à si bon compte, sa casquette trempée sur la tête.

Quand on rentre à midi, les types sont encore tout excités.

« Un cochon, un cochon ! » réclament-ils.

Ils leur courent derrière, en ramènent deux en les tirant par une corde accrochée aux pattes. J'accède à la demande générale et j'en abats un, puis après un moment de réflexion, un deuxième : après tout, c'est Barbaroja qui offre.

Le soir, on fait bombance. Les deux cochons sont étalés sur la table en pièces détachées. Merci Barbaroja !

*

Don Nizaro a craqué. Depuis plusieurs jours maintenant, il fait des batées sans interruption sous le regard inquisiteur de Nicolas. Il a sorti hier une pépite de quatre-vingt-deux grammes ; à peine était-elle apparue dans la catiadora que Nicolas la lui a arrachée des mains pour me l'apporter : ce manque de confiance a dû le peiner. Ce matin, quand tout le monde s'apprêtait à partir, il a demandé à me parler en particulier après avoir longtemps hésité, et là, éclate en sanglots.

« Tu n'as pas confiance en moi, Don Juan Carlos, je le sens bien ; pourtant je suis prêt à tout faire pour toi. »

Ce vieux qui pleure sur mon épaule sans dignité m'indispose plus qu'il ne m'apitoie, ses larmes m'écœurent.

« Mais non, rassure-toi, je n'ai confiance en personne, en toi pas moins qu'en un autre : au boulot, on a perdu assez de temps comme

ça. »

Dix minutes après, il est à nouveau à la catiadora, les reins douloureux et je pense qu'il ne va pas tarder à partir de lui-même. Le pauvre, en plus de ses petits problèmes, doit être pas mal préoccupé par la santé de ses filles…

Il faut dire que je ne porte plus la famille Nizaro dans mon cœur ; ils ont confondu générosité et faiblesse. Au cours des aller et retour des employés à Guerra, ceux-ci s'arrêtaient pour manger chez la femme de Nizaro et l'addition finale présentée par la grosse femme était un peu trop exagérée. Ils sont en train de se construire une nouvelle maison grâce à moi, et au lieu de m'en être reconnaissants, ils continuent à me gonfler. Je ne supporte plus les deux immondes, elles ont encore engraissé de manière plus qu'indécente, cela devient de l'obscénité. Leur obésité me gêne et m'inquiète, ça ressemble à une maladie.

Aussi ai-je décidé, avec la complicité de White et au moyen d'une purge ramenée par Jimmy de Palmar, de les soigner tendrement. Il s'agit d'un purgatif pour les bêtes, les doses que je leur donne depuis plusieurs jours doivent convenir à un éléphant. Les premières fois, Jimmy et White l'ont discrètement mélangé à leur bouffe, l'effet a été désastreux et je pense que les prédictions de Chita vont se réaliser. En quelques jours, elles ont adopté un teint verdâtre.

Inquiet de leur mauvaise mine, je leur donne chaque matin une tasse de tisane dont je vous laisse deviner la composition et continue à faire mélanger discrètement le purgatif à leur nourriture. Elles passent leur temps aux toilettes ; toutes les dix minutes, l'une d'elles ou les deux ensemble, poussées par un torrent de merde avide de liberté, courent vers les chiottes. Courir, c'est une façon de parler, car, gênées par leur gros cul, elles ne peuvent que se dandiner comiquement, fesses serrées, en allant le plus vite possible : plus les jours passent, plus elles maigrissent et font des progrès. Les ouvriers râlent, car les chiottes sont toujours occupées par un des deux sacs à merde qui se vide, et ils commentent en rigolant leurs départs précipités vers la fosse ainsi que les petits concerts de bruits divers qu'elles y orchestrent : le spectacle d'une grosse à mi-chemin du trajet fait maintenant partie du paysage.

Les joues creuses, le teint cireux, elles se déplacent dans une constante odeur de merde, parfum en parfait accord avec leur physique. Marcella, qui partage la même chambre, se plaint avec raison, c'est une infection. Alors qu'à la supplication générale je vais les mettre dehors, elles m'annoncent leur départ, qui sera laborieux car elles ne se résignent pas à quitter les chiottes. Elles partent enfin, après un dernier bol de tisane, le cul serré et sous les moqueries. Max

les accompagne, peu fier. Il rentre tard, du fait de leurs innombrables arrêts obligés : mais, conclut-il, il n'est plus permis de se perdre : on n'a qu'à suivre l'odeur.

Mon interdiction de toucher aux femmes dans l'enceinte du camp, plus cette anecdote ont remonté la cote de la Puta : j'apprends en effet peu à peu l'existence de la seule histoire d'amour du camp.

Nos quatre chevaux s'appellent Pingon (grosse bite), Huevon (grosse couille), Cabron (salopard) et la Puta (la putain).

Cette dernière est la seule jument du groupe, c'est la carne que m'a vendue Demesio. Elle a une très longue crinière, le tour des yeux noir, et ressemble effectivement à une vieille pute. Barbas est responsable du bon état des bêtes, c'est un ancien flic du Guanacaste, recherché pour viol de mineurs : en plus d'être pétomane, c'est un obsédé sexuel. J'avais bien remarqué que les autres le blaguaient en appelant la Puta sa fiancée, mais sans y prêter attention.

C'est Marcella qui me dévoile le pot aux roses. Depuis que la Puta est arrivée au camp, Barbas se l'encule régulièrement ; j'ai eu bien raison de lui confier les chevaux, car il les aime vraiment.

Cunado, à l'origine garçon de chambre dans un bordel, s'inscrit bientôt sur la liste des amoureux, à la grande joie de la Puta, je suppose, car il est doté par la nature d'un membre impressionnant : les autres l'ont surnommé Trois Pattes.

Maintenant, une dizaine d'employés se disputent les faveurs de la jument, celle-ci semble bien s'en accommoder : vu son grand âge, c'est une occasion inespérée. Les types se sont même organisés et ont construit un tabouret spécial pour être à la bonne hauteur ; White, ancien mac, a bien essayé de s'associer avec Barbas pour faire payer ces moments de détente, mais, menacé de prendre la place de la jument, il a dû renoncer.

Imaginer les petits Ticos, debout sur un tabouret, en train de limer furieusement, m'a bien fait rigoler et je les laisse faire : les risques de jalousies amoureuses sont minimes, et tant qu'ils ne touchent pas à mon cheval…

En outre la Puta ne rechigne pas : à mon avis, c'est elle qui les a allumés. Le soir, je peux voir les types se diriger carrément vers le pré un grand sourire aux lèvres, le tabouret dans une main, un lasso dans l'autre. Ils en parlent ouvertement et si Barbas est fier d'être le premier à l'avoir eue, Cunado, lui, se vante d'être le seul à la faire hennir.

*

Je continue mes récoltes matinales, la mine réitère ses cadeaux : le quarante-deuxième jour, je trouve une pépite de trois kilos et demi, un morceau d'or gros comme la main. Jusqu'où iront les surprises, je ne sais pas, mais je suis sûr d'avoir la mine la plus riche du Costa Rica.

La plus grosse pépite trouvée à Osa faisait cinq kilos, je n'ai pas encore battu le record, mais je sais que quelque part, cachées sous mes pieds, il y en a de plus grosses encore et que je les trouverai, simple question de temps.

J'attends maintenant les machines avec impatience, poussé non par le seul souci de productivité mais également par la curiosité de connaître la potentialité de cette mine et la grosseur qu'atteindront les pépites.

*

Depuis quatre jours, Jimmy est parti avec quatre personnes à Palmar afin de réceptionner le skidder, sorte de tracteur à chenilles, doté d'une pelle à l'avant, qui a été amené en camion par le mécanicien. De là, ils vont emprunter la nouvelle piste que l'État fait percer à travers la forêt, de Piedras Blancas à Rincón. Ce n'est pour l'instant qu'un chemin boueux de trente kilomètres, un peu plus large que les autres, mais le tracteur, conçu à l'origine pour le transport du bois en forêt, devrait passer grâce à ses chenilles. Ensuite, de Rincón à Vanegas, le chemin est aisé car tout est plat et défriché. Les réelles difficultés vont commencer quand ils attaqueront la partie Vanegas-Roncho Quemado. La piste n'est plus qu'un étroit sentier qui serpente le long des crêtes, aucun engin à moteur n'est jamais passé par là. Le tracteur devra tracer son propre chemin. Les types sont partis avec pelles, barres à mine, et le mécanicien doit apporter des tronçonneuses.

Il fait nuit quand Jimmy arrive, les traits tirés et couvert de boue.

« Alors Jimmy, où est le tracteur ?

— Il s'est enlisé au passage de la rivière juste devant chez Demesio, à cinq kilomètres. On essaie depuis ce matin de le sortir, mais il est immergé jusqu'au moteur, et ne peut avancer ni reculer.

— Bon, repose-toi, on va s'en occuper demain, tous ensemble. Tu as laissé quelqu'un pour surveiller ?

— Oui, tous les autres sont là-bas, mais ils aimeraient bien être remplacés. On n'a pas beaucoup dormi les nuits dernières.

— O.K. Eduardo, Raphaël, Ramón, prenez vos couvertures et allez dormir sur le tracteur. Renvoyez-moi les autres ici. Prenez ça pour vous aider à supporter le froid », dis-je en leur tendant une bouteille

de guarro.

Pendant qu'ils s'éloignent, Jimmy me raconte le voyage.

« Ça a été facile, on n'a mis qu'une journée pour arriver à Vanegas. Mais après, ça a été super dur. Il a fallu trois jours de Vanegas jusqu'ici, sans manger, et en dormant très mal. Entre les arbres qu'il a fallu couper et déblayer et les ravines qu'on a dû combler, ça a été un boulot de fou. En plus, le skidder n'est pas assez puissant pour monter certaines côtes et on a fait des détours. On s'en est quand même sortis, mais cette fois, il est vraiment bloqué. »

Le lendemain, tous les hommes sont rassemblés et je fais distribuer les outils.

« Jimmy, fais seller trois chevaux et accroche la Puta derrière le tien, tu l'échangeras à Demesio au passage. »

Je lui ai déjà envoyé un message pour lui rappeler qu'il s'est engagé à la changer, mais il a fait la sourde oreille. À l'annonce de cette nouvelle, je vois les hommes se concerter puis Barbas, Cunado et Max viennent me voir :

« Don Juan Carlos, tu veux vraiment rendre la Puta ?

— Oui, elle est trop vieille et ne peut rien porter.

— Nous, on l'aime bien et, si tu la gardes, on s'engage à porter nous-mêmes plus de choses quand on viendra de Guerra. »

Ah ! Le pouvoir de l'amour ! « D'accord, dis-je en rigolant, on va demander à Demesio qu'il nous en donne un autre ou qu'il l'échange contre une jument. »

Mon côté romantique m'empêche de briser cette histoire d'amour.

*

Une heure plus tard, nous arrivons au skidder. Le spectacle est impressionnant. Ils ont dû choisir le pire chemin et le tracteur a presque complètement disparu dans la boue. De fabrication russe, c'est un monstre imposant, conçu pour le transport du bois dans la neige. Je me demande comment il a pu atterrir ici. On dirait un char d'assaut sans tourelle : deux énormes chenilles sur lesquelles est ajusté un plateau avec un treuil ; à une extrémité, la cabine grillagée et, tout à l'avant, une large pelle pour ouvrir la route. Le plateau est chargé de marchandises : des sacs de ciment pour terminer la maison, deux containers d'essence et tout un tas de trucs divers ; au milieu, un bizarre assemblage de ferraille, pistons, courroies et tuyaux soudés ensemble, le tout peint en jaune : Herman nous enverrait-il une sculpture d'art moderne pour décorer le ranch ?

« Qu'est-ce que c'est que ce machin ? ne puis-je m'empêcher de

demander au mécanicien.

— C'est la machine », répond-il en se rengorgeant.

J'examine de plus près : à part les deux roues de chaque côté, le reste m'est totalement inconnu. On dirait le résultat monstrueux du croisement d'une moissonneuse-batteuse et d'un ouvre-boîte dernier modèle.

« Et ça fonctionne ? »

Le mécanicien a l'air offusqué de mon scepticisme.

« C'est moi qui l'ai inventée et construite. »

Alors c'est lui le fameux mécanicien, le meilleur de tout le Costa Rica. Espérons qu'il est meilleur inventeur que conducteur. Mais pour l'instant, il faut sortir le tracteur de son bourbier, le dégager en marche arrière. Des hommes déchargent le plateau pendant que d'autres coupent branchages et troncs d'arbres que l'on pose derrière les chenilles. Puis ils assemblent des pieux et les plantent profondément en terre afin de fixer des chaînes reliées à des tire-fort.

Quand tout est prêt, le mécanicien s'installe et démarre sa casserole. Aidé par les chaînes et les branchages, le skidder recule d'un mètre après plusieurs essais. Ensuite, il faut tout stopper et changer la position des chaînes, remettre des troncs d'arbre et recommencer. Cet engin est dix fois trop lourd : les troncs, sous les chenilles, sont réduits en copeaux.

Au bout de cinq heures, le tracteur est dégagé. J'ai envoyé des hommes chercher du café au ranch. On fait une pause quand j'avise un des fils de Demesio, notre vendeur de chevaux malhonnête, venu assister à l'opération. Je l'appelle.

« Dis à ton père de venir me voir. On a des problèmes à régler ensemble.

— Il n'est pas là, me répond le gamin, un sourire aux lèvres. Il est en voyage à Jimenez depuis deux jours et il revient dans une semaine.

— Ce n'est pas vrai, dit Cunado. Je l'ai vu ce matin en apportant le café, il s'est caché derrière son ranch et nous regardait passer.

— Bon, puisqu'il refuse de coopérer, on va se servir nous-mêmes. »

J'appelle Jimmy.

« Tu veux te faire plaisir ? Prends avec toi White et Chiche, et allez à cheval chez Demesio. Là, choisissez la plus belle monture et ramenez-la, il est temps de régler nos comptes. Faites ça bien, mais pas de violence, tu es responsable. »

Ravis de l'aubaine, les trois partent au galop. Je fais jeter des dizaines de troncs d'arbre en aval, là où la boue est moins profonde, et cette fois le skidder franchit la rivière sans encombre. On est prêt à repartir quand nos cavaliers réapparaissent, le sourire aux lèvres,

chacun tenant un nouveau cheval accroché à sa selle.

« Ça s'est bien passé ?

— Au début, on est arrivés discrètement pour observer de loin où se trouvaient les bêtes. On ne voyait rien, on en a eu marre et on a foncé au galop dans la cour. Il y avait trois chevaux ; ne sachant pas lequel choisir, on les a tous pris. On lui a juste laissé une vieille carne, sans doute la mère de la Puta.

— Très bien. Pas de réactions ?

— Quand on a débarqué dans la cour, il n'y avait que ses fils et un voisin, ils essayaient de cacher les chevaux. Quand on les a pris, Demesio est sorti de la maison, un revolver à la ceinture. Il a crié que jamais on ne les lui volerait, a menacé de tirer mais ça n'a pas été plus loin. Par contre, il a dit qu'il t'interdisait de venir chez lui, et que si tu réapparaissais, cela se passerait très mal.

— Bon, on va aller lui rendre une visite de politesse, dis-je aux hommes qui écoutent l'histoire. On va même faire passer la route par chez lui, c'est plus court pour aller à la Quebrada del Francés. En avant ! »

*

Le skidder s'ébranle. Tout le monde se juche dessus à part Innocente et Daniel qui n'ont jamais vu un tel engin et ont une trouille bleue. Sur le plat, il fait merveille, arrache tout sur son passage, souches, monticules de terre, et nous arrivons rapidement en vue de chez Demesio. La première barrière vole en éclats et le skidder s'arrête au milieu de la cour. Le spectacle est impressionnant : je suis assis sur la cabine ; cramponnés derrière, sur la plate-forme, une vingtaine d'employés rigolards ; galopant à côté de nous, une escorte de six cavaliers. Prêt à réagir si Demesio a un mauvais réflexe, je gueule :

« Demesio, sors, je veux te parler. »

Comme personne ne répond, je suppose qu'il doit se terrer dans un trou.

« Allez, on continue, dis-je au mécano.

— Par où ?

— Tout droit, c'est le tracé de la nouvelle route. »

Un séchoir à grain est emporté, le poulailler disparaît sous les chenilles dans un concert de caquettements. Puis c'est le tour de quelques dépendances inutiles et inesthétiques.

La maison est bien tentante, mais les deux visages de gamins effrayés entr'aperçus par la fenêtre la sauvent.

Quand je me retourne après la pulvérisation de la deuxième barrière, je constate avec satisfaction que grâce à mes soins, la civilisation a changé la face de ce pays ; le progrès est enfin passé chez Demesio.

*

C'est dans cette humeur d'euphorie civilisatrice que nous arrivons au camp, après avoir tout aplati sur notre passage. J'avise le poulailler de Barbaroja. À quoi peut bien servir un poulailler sans poules ? Quelques minutes après, il a cessé de déparer le paysage.

« La maison ! la maison ! » crient mes gars excités.

Je n'hésite pas longtemps. Depuis que Chiche, très content de sa blague, est allé chier dans des bottes de Barbaroja et pisser sur son lit, je me sers de sa maison comme chiottes personnelles et ça commence à devenir insalubre. Mais cette politique du char d'assaut devient monotone, on va renouveler un peu : assisté de Chiche qui adore la dynamite, j'attache douze bâtons au pilier central avec sept minutes de mèche ; tous les hommes sont à l'abri dans le ranch et regardent par les fenêtres. Dans un fracas de fin du monde, la maison de Barbaroja se volatilise : le toit s'envole tandis que les murs giclent un peu partout ; la baraque s'est ouverte comme une fleur au matin, et, quand la fumée se dissipe, il n'y a plus qu'un petit tas de paille et de planches. Une allumette bien placée et le feu nous purifie à jamais de l'existence de Barbaroja.

Enfin on y voit plus clair et je me sens plus à l'aise ; je n'ai jamais aimé la promiscuité des pavillons de banlieue. Seul son hangar trouve grâce à mes yeux, car il contient des tas de planches, qui m'appartiennent désormais. Je m'assure que rien ne reste à nettoyer, je regrette presque l'absence des deux grosses. J'ai bien une dernière petite pensée pour le hangar mais évacuer toutes ces planches tuerait la spontanéité de la fête ; tant pis, un peu de sérieux, je trouverai d'autres jouets.

*

Nous essayons le skidder dans l'après-midi : la puissance de ce nouveau joujou m'amuse, il déplace plusieurs tonnes de rochers en dix minutes, mais au cours de la onzième, il déchenille. Le mécano est stupéfait.

« C'est une chose qui n'arrive jamais, dit-il confus. Logiquement, ça ne peut pas se passer.

— Ici, mon vieux, la logique est différente. Ce n'est pas un chantier ordinaire, c'est Osa. »

Au bout d'une heure, c'est réparé, mais cinq minutes après, l'autre chenille manifeste à son tour son indépendance. Plus tard enfin, un piston de la pelle casse net, ce qui achève de plonger le mécanicien dans la perplexité. Je ne sais pas où ils ont déniché cette antiquité, mais on ne peut vraiment pas compter sur ces guignols. Je suis en train de me demander si je vais le dynamiter, le jeter dans le ravin ou le faire manger, pièce par pièce, au mécano, quand un type, qui dit habiter Vanegas m'apporte un pli. C'est un mot de Herman Weinberg, il est à Vanegas avec Ureba. Ils ont suivi jusque-là en Land Rover les traces du skidder, mais n'osent continuer car ils ont déjà passé une nuit embourbés. Bloqués, ils me demandent gentiment de leur envoyer des chevaux.

Je les laisserais bien plantés là-bas, mais la journée de travail est de toute manière foutue, autant aller les chercher : Herman pourra se rendre compte de l'utilité de son matériel.

« Jimmy, selle quatre chevaux. On va prendre Herman et Ureba à Vanegas. Miguel, prends un vêtement pour la pluie, tu viens avec nous. »

Je laisse le campement à la garde de Chiche et un quart d'heure plus tard, nous sommes en route pour Vanegas. Grâce au passage du skidder, on peut faire tout le trajet à cheval. Nous galopons tout du long mais il fait nuit noire quand nous arrivons à la pulperia de Vanegas, où sont assis les deux gros, une bière à la main.

Herman a toujours son revolver au côté. Ureba, l'air farouche, a un couteau passé à la ceinture, masqué par son bide proéminent.

« Content de te voir, dit Herman, j'ai des couvertures dans la voiture, on peut s'arranger pour dormir ici sans problème.

— Qui te parle de dormir ? J'ai amené des chevaux pour tout le monde : montez en selle, Miguel va suivre à pied. »

Apure me regarde avec des yeux ronds.

« Mais c'est de la folie, dit-il, on ne voit rien. C'est dangereux, il y a des serpents, on peut se perdre, et…

— Écoute, mon gros, je n'ai pas l'intention de laisser la mine sans surveillance ; si tu veux venir, c'est maintenant. Sinon, tu peux attendre le retour d'Herman à Vanegas.

— Non, non, je viens ! Mais comment je vais faire, je ne suis jamais monté à cheval !

— T'inquiète pas, tu t'assois juste dessus et c'est lui qui te dirige. Tu veux qu'on t'attache ? »

Après quelques bières, nous repartons. Les chevaux sont fatigués

d'avoir galopé toute la journée et avancent lentement. Ureba, dont le poids achève le cheval est rapidement à la traîne, loin derrière, malgré ses protestations. On l'entend crier :

« Arrêtez ! Attendez-moi, soyez sympas, je vais vous perdre. Attendez, quoi ! »

Ses plaintes sonnent comiquement dans la nuit, peu à peu la distance s'agrandit et on s'arrête pour l'attendre. Quand il arrive, il est vert de peur, ses dents claquent et il ne dit plus un mot.

Lorsque nous sommes en vue de chez Demesio, j'y remarque une grande animation. Une dizaine de personnes s'agitent autour d'un feu au milieu de la cour. Demesio fabrique de l'alcool de contrebande et, de temps en temps, les gens du village de Rancho Quemado viennent boire chez lui. Ils sont déjà bien ivres et certains gisent sur le sol.

Le spectacle du feu qui semble surgir de la jungle et des hommes qui gueulent et titubent est assez impressionnant ; Herman et Ureba, à qui j'ai raconté mes démêlés avec Demesio ne sont pas rassurés. Sobres, les Ticos ne sont pas violents ; bourrés, ils sont capables de tout. Demesio a pu les exciter après mon dernier passage. Ureba répugne à passer devant eux, ma menace de l'abandonner le contraint à nous suivre ; de toute façon, nous n'avons pas le choix, c'est notre seul chemin.

Je pénètre dans le cercle de lumière, le revolver à la main ; Herman, dont le bras tremble un, peu a aussi dégainé. Notre apparition crée le silence mais personne ne réagit, nous traversons la ferme sans encombre. Nous avons disparu dans l'ombre quand retentit le premier cri des types remis de leur stupeur ; tant qu'ils ne feront que crier…

*

Nous prenons le petit déjeuner tous ensemble vers neuf heures. Herman et Ureba, exténués par leurs efforts de la nuit ont demandé à dormir un peu plus et je ne veux pas que mes hommes travaillent pendant que d'autres se reposent. J'en profite pour cuisiner à ma manière les deux lapins blancs de Barbaroja, tués ce matin.

Nous sommes prêts pour la quebrada, quand apparaît sur le chemin une petite troupe d'une vingtaine de personnes qui se dirige vers nous.

« Je vois un type avec des lunettes noires, me dit Jimmy. C'est Barbaroja.

— Bien, va chercher les armes dans la cachette et distribue-les à leurs propriétaires. Dis-leur bien qu'ils ne fassent rien sans mon

ordre. »

Les hommes sont pratiquement tous venus armés. Par mesure de sécurité, j'ai interdit les armes dans le campement, elles sont entreposées dans une cache en forêt. Depuis la première visite du flic, j'ai aussi fait ménager une cache spéciale, étanche et introuvable – nous ne sommes que trois à la connaître – pour l'herbe et la coke.

Au loin, les nouveaux arrivants se sont arrêtés et semblent se concerter. Quand ils se remettent en marche, je distingue deux uniformes, les autres sont en civil. Personne ne dit mot quand ils s'approchent. Je reconnais en tête Villanueva, le lieutenant qui dirige le poste de Jimenez et que je paie régulièrement, suivi par son second qui a participé à mon arrestation à Cerro de Oro. À côté de Barbaroja, un gars de la ville, bien habillé. Derrière suivent une quinzaine de personnes, des types de la péninsule aux gueules patibulaires. Gobino m'en désigne quatre comme étant de la famille Vargas dont j'ai déjà entendu parler. Ce sont quatre frères, copains de Barbaroja et de la même espèce ; ils font équipe pour résoudre leurs problèmes par la manière forte. Je les avais surnommés les Frères Dalton. Tous sont armés, avec un air menaçant, et restent sur le qui-vive.

Villanueva vient vers moi et se présente militairement, feignant de ne pas me connaître :

« Bonjour messieurs, je suis le lieutenant Villanueva, chargé de faire respecter la loi dans la péninsule. Qui est Don Juan Carlos ? »

Je me prête au jeu.

« C'est moi.

— Bien, je suis ici sur la demande du señor Gerardo. Puis-je vous parler en privé ? »

Pendant que les hommes descendent de cheval, j'entraîne Villanueva à la cuisine. Aussitôt qu'il est hors de vue, il abandonne son attitude rigide et redevient amical et obséquieux. Il me débite rapidement son histoire.

« Désolé. Il y a des dizaines de plaintes officielles de Barbaroja, il faut dire que tu as eu la main lourde. Je suis venu moi-même, afin de maîtriser les événements et t'aider. Barbaroja est terrorisé et ne veut plus vivre ici, il a engagé un avocat, le petit qui l'accompagne ; ils sont là pour traiter et ont demandé à leurs copains de les protéger. Moi-même, je suis censé défendre cette salope de Barbaroja et surtout maintenir le calme. Méfie-toi tout de même des hommes de main, mais ne t'inquiète pas, on les aura, ces fils de putes. »

Décidément, il tient à son enveloppe mensuelle.

À notre retour, l'ambiance est tendue. Les arrivants sont réunis devant l'entrée, surveillés par mes hommes qui ne les quittent pas des yeux. J'explique à Herman la situation en deux mots, puis j'invite

Barbaroja et l'avocat à venir parler dans ma chambre. Au moment de pénétrer dans la pièce, il y a un petit intermède comique.

Herman me demande de ne pas le laisser seul avec Barbaroja, et celui-ci refuse d'entrer si le lieutenant ne nous accompagne pas, belle brochette de courageux ! La violence de mes premières réactions l'a terrorisé et il assiste à la discussion en silence. Au début, je ne dis rien, laissant Herman et l'avocat, hommes de papier, discuter un arrangement. Le conseiller de Barbaroja a repris de l'assurance, c'est un type de San José qui a une propriété à Osa, un jeune con, frais émoulu de l'école, qui croit encore à la loi. Sans doute le seul honnête homme du pays, du moins pour l'instant. Il lance d'un ton ferme :

« Ce que vous avez fait est inqualifiable. Vous êtes dans un pays démocratique et le fait d'être étranger ne vous dispense pas de suivre ses lois. »

Résolument xénophobe, il commence un violent réquisitoire contre les gringos et la violence qu'ils perpétuent, parle de l'influence néfaste des Européens.

La vue de ce qui reste de la maison de Barbaroja et de l'état de son cheptel domestique, réduit à une vache et un poulet trop méfiant, l'a sidéré et mis hors de lui.

« Pourquoi avez-vous osé brûler la maison ?

— Parce qu'elle me gênait et je me doutais que le señor Barbaroja allait vendre. Comme je suis le seul acheteur possible, me considérant comme le futur propriétaire de ce terrain, je l'ai nettoyé.

— Mais les affaires personnelles de mon client, son mobilier ?

— Là, je vous assure que personne n'y a touché, tout est là où il l'avait laissé, dis-je en désignant le tas de cendres qui indique l'emplacement de la maison de Barbaroja. »

Mon ironie le déconcerte et le met en fureur, bien qu'il n'ose pas trop s'énerver.

Villanueva intervient pour le calmer.

« Il faut excuser Don Juan Carlos, il n'est pas d'ici et ne connaît pas toutes les lois de notre pays, il faut tenir compte de ce qu'il vient d'un autre continent, où les habitudes ne sont pas les mêmes. »

L'avocat finit par comprendre qu'il ne lui reste plus qu'à essayer d'arranger les choses au mieux et de sauver ce qui peut encore l'être.

Il demande deux millions de colons pour le terrain de Barbaroja. Herman, heureux de voir que la discussion a pris une tournure moins dangereuse, est presque prêt à accepter. Je propose deux cent mille colons et reste inflexible : la mine m'appartient légalement, et ne peut faire l'objet d'aucune transaction.

« Si j'ai bien compris, dit l'avocat, ce terrain est très riche, le prix

ne me semble donc pas élevé.

— Oh ! Mais vous faites erreur ! Qui vous parle d'acheter une mine, alors que je suis le seul propriétaire ? Barbaroja n'a jamais exploité le sous-sol, il n'y a jamais eu de mine auparavant, la transaction n'a rien à voir avec elle : il s'agit uniquement de l'achat du terrain où j'ai construit ma maison. Ce terrain, je l'avais loué à Barbaroja d'un commun accord ; s'il veut vendre, je lui propose deux cent mille colons et pas un sou de plus, c'est dix fois sa valeur. »

La discussion se poursuit mais je reste sur mes positions. Je jette de temps en temps un coup d'œil à Barbaroja qui, aussitôt, baisse la tête, souhaitant visiblement être ailleurs.

Lorsque je me lève pour me dégourdir les jambes, il sursaute et je me rends brusquement compte à quel point il a peur. Il n'a pas bonne mine, il a beaucoup maigri depuis la dernière fois, les soucis ne lui réussissent pas.

Dans la pièce à côté, l'ambiance est très tendue : deux groupes s'observent en silence, attendant le résultat de nos palabres. Ureba, assis sur son lit, se ronge les ongles jusqu'au sang, se demandant avec angoisse ce qu'il est venu faire dans cette histoire et comment cela va se terminer. À chacune de mes apparitions, il m'accable de questions et me gonfle avec ses conseils de trouillard ; ce sont sans doute les moments les plus durs de son existence et il en a oublié même de manger. Il est en effet grand temps de se restaurer, et j'ai fait apporter les deux lapins dans la chambre où le débat se poursuit ; j'ai invité Ureba à venir nous rejoindre.

« Je n'ai pas faim, me dit-il, je suis trop nerveux.

— Ne te laisse pas aller, tout se passera bien.

— J'ai plutôt l'impression que ça va commencer à tirer d'une minute à l'autre. Ça me coupe l'appétit.

— C'est dommage, tu vas louper les meilleurs lapins jamais cuisinés à Osa.

— Tu ne vas quand même pas servir à Barbaroja ses lapins ?

— Bien sûr que si ! Je crois qu'il les aime beaucoup, autant qu'il en profite une dernière fois. »

Pendant ce temps, dans la grande salle, les deux groupes se sont attablés face à face : chacun avale rapidement en surveillant son vis-à-vis puis il retourne à sa place.

Vers onze heures du soir, nous parvenons à un accord. Autrement dit, l'avocat a fini par céder : nous achetons le terrain deux cent mille colons, payables en plusieurs mensualités.

Comme les papiers de la compagnie ne sont pas encore établis, le terrain est acheté au nom d'Herman Weinberg, ça ne me plaît pas,

mais il n'y a pas d'autre solution.

Barbaroja est content et soulagé, c'était sa dernière tentative et il n'espérait pas s'en tirer à si bon compte : il savait avoir triché et perdu.

Comme la nuit est tombée, je propose à l'avocat qui a maintenant abandonné ses grands airs et se comporte bien, de dormir ici. Il refuse d'abord, prétextant le travail, puis finit par m'avouer la véritable raison.

« Tu comprends, me dit-il gêné, avec la réputation que tu as, j'ai pris mes précautions. J'ai prévenu ma famille et mes amis que si je n'étais pas revenu ce soir, il faudrait qu'ils alertent la police et viennent me chercher. Excuse-moi, ne prends pas ça mal, je ne pouvais pas savoir et Barbaroja avait l'air tellement terrorisé ! Tout le monde a peur de venir à la Quebrada del Francés. »

Il repart accompagné de son escorte et des copains de Barbaroja, à la déception des employés qui s'étaient préparés à une bataille en règle. Barbaroja va dormir dans son hangar, le seul toit qui lui reste. Comme les deux flics vont pour le suivre, je leur propose de rester coucher au ranch.

« Nous vous remercions, Don Juan Carlos, mais nous devons accompagner le señor Gerardo. »

Il fait quelques mètres puis revient m'avouer :

« Ce n'est pas que je ne préfère pas ton hospitalité, mais je dois protéger Barbaroja, il nous a payés pour ça. »

Décidément, celui-là mange à tous les râteliers !

*

Le matin, Barbaroja essaie de rassembler ses dernières possessions. Il ne lui en reste plus lourd : tous ses cochons ont été abattus, dix-sept en tout, ses lapins et pratiquement tous ses poulets y sont passés. Les seuls rescapés ont été avertis par un sixième sens et sont retournés vivre à l'état sauvage dans la bananeraie. Il ne lui reste que sa vache laitière, il l'attache à son cheval, puis part à la recherche des survivants. Les deux flics l'attendent à côté de ses affaires, je vais discuter avec eux. Tout en parlant, je considère la vache ; elle a une bonne tête sympathique, et je pense à tous ces tracas qui l'attendent, cette longue descente fatigante jusqu'à Vanegas. Aussi ai-je pitié d'elle, et sans prévenir je lui mets une balle dans la tête : elle a un soubresaut et s'écroule. Les deux flics sont sidérés puis éclatent de rire, je fais signe à mes hommes.

« Dépecez-moi ça en vitesse. »

Cinq types rigolards se ruent dessus, armés de machettes et l'écorchent en quelques minutes. À ce moment apparaît Barbaroja qui sort de la bananeraie, un coq à la main. Le spectacle lui colle un choc : il n'y a plus rien au bout de la ficelle qui pendouille de son cheval, et cinq types s'acharnent sur sa vache, sa belle vache laitière, à grands coups de machettes, du sang jusqu'aux coudes, l'un tirant une patte, l'autre la queue au milieu d'exclamations de joie. Ça, c'est un coup dur, la vache qui lui donnait son lait chaque matin depuis des années, disséquée devant ses yeux par ces fous sanguinaires. Il se tourne vers les flics qui ont repris une figure grave, et demande de l'aide. Villanueva s'approche, je lis sur son visage ses efforts pour garder son sérieux, il pose une main sur l'épaule de Barbaroja et commence d'une voix solennelle :

« Don Gerardo… »

Puis éclate de rire, incapable de se contenir plus longtemps. Secoué d'un fou rire, il essaie de bafouiller de vagues excuses, en vain. Les rires redoublent et Chiche vient gentiment attacher la tête de la bête derrière le cheval de Barbaroja. Celui-ci, complètement désarmé, protège son dernier poulet serré dans ses bras, monte à cheval et s'éloigne sans répondre à mon invitation à déjeuner. Les deux flics, toujours en riant, le suivent, je le regarde s'éloigner sur sa monture, je me dis qu'il était temps qu'il parte : j'aurais fini par lui manger son cheval pour le dîner.

*

Le lendemain, nous allons tous à la quebrada pour essayer la machine, je suis curieux de voir comment fonctionne cette ferraille. Toujours un peu sceptique, ses capacités décrites par le mécanicien m'ont néanmoins paru merveilleuses, et n'étant pas du tout manuel, j'ai tendance à croire les techniciens : si ça marche, je pourrai faire trois tours par jour.

Arrivés à la quebrada, Herman se lance dans un speech.

« Mes amis, à partir d'aujourd'hui, fini le travail manuel. Je vous ai amené le progrès. Grâce à cette machine, mise au point par José, et unique en son genre, votre travail sera simplifié et beaucoup moins dur. »

Il est tout excité et me confie les grandes espérances qu'il place dans la commercialisation de cette invention. Les ouvriers enthousiastes descendent la machine dans le fossé avec des rires et des acclamations. Avec difficulté aussi, car elle n'est pas très adaptée au

terrain accidenté.

Quand José la fait démarrer, tout le monde regarde, très intéressé. D'un côté, un gros tuyau doit aspirer l'eau et le matériel et rejeter celui-ci dans la canoa ; de l'autre, deux tuyaux plus fins se terminent par deux pistolets d'où l'eau doit sortir sous pression pour attaquer le sol et faciliter le travail des barres à mine. À première vue, c'est astucieux. Mais après deux heures d'efforts, la machine a presque vidé le trou de son eau en rejetant trois graviers dans la canoa ; quant aux deux jets rachitiques qui sortent des tuyaux, je ne leur vois aucune utilité, excepté peut-être pour se laver les oreilles.

Herman et José se démènent sous les moqueries des employés qui ne se font plus guère d'illusions. Pour être unique en son genre, cet engin est unique ! Quelle bande de guignols que ces apprentis chercheurs d'or !

Herman essaie de sauver la face.

« Ça marche, dit-il avec un sourire jaune en criant pour couvrir le bruit du moteur. Tu penses pouvoir t'en sortir ?

— Oui, bien sûr, c'est Marcella qui va être contente d'avoir un jet sous pression pour faire la vaisselle. »

La pompe se bloque soudain d'elle-même dans un grand bruit de métal martyrisé, consciente, à mon avis, de son inutilité. C'est le délire, les gars chahutent ouvertement Herman et lui proposent de faire un stage dans le trou avant de jouer les ingénieurs. Je les modère :

« Messieurs, je pense que vous avez pu admirer les merveilles de la civilisation, maintenant virez-moi cette saleté de là.

— Tu as une idée de ce que tu vas en faire ? me demande Herman.

— Oui ! Les gars, balancez-moi cette merde dans un trou profond, elle dépare le paysage. »

Tirée, roulée, portée, la machine a vite fait d'atteindre l'ancien lit de la rivière en contrebas, où elle s'écrase après un vol d'essai raté.

Deux minutes après, les hommes sont dans le trou et travaillent dur pour rattraper le temps perdu ; Eduardo tend une pelle à Herman qui fait la sourde oreille ; le mécano pleure ses rêves déçus, dans l'eau jusqu'à la ceinture, une barre à mine à la main, chaperonné par White qui lui enseigne les subtilités des machines à huile de coude.

À midi, Herman à qui j'ai montré l'état du skidder est assez abattu et parle de retourner aujourd'hui à San José. Je reviens aux choses sérieuses :

« Bon, où sont les papiers maintenant ?…

— Ça avance. Si tu veux, je te les apporte dans une ou deux semaines et tu pourras les signer.

— Non, non, dans quelques semaines c'est Noël et je vais retourner à San José, je m'en occuperai là-bas. Je préfère que vous ne reveniez pas ici, ça fout en l'air mon planning, on perd du temps et de l'argent. À propos, combien ont coûté ces deux tas de ferraille ?

— Quinze mille dollars pour le skidder, dix mille pour la pompe.

— Mais c'est pas vrai ! Ça fait vingt-cinq mille dollars foutus en l'air, arrêtez vos conneries ! Je me tue ici pour sortir ce fric, ce n'est pas parce que la mine est riche qu'il faut tout gaspiller en accumulant les erreurs. Ne vous occupez plus de la partie exploitation, vous avez fait assez de gâchis comme ça. Heureusement que la mine continue de produire ! Tiens, regarde ça. »

Je lui tends la pépite de trois kilos et demi. Il la prend, reste quelque temps coi, puis il la tourne, la retourne entre ses mains. Quand il comprend enfin, il pousse un hurlement de joie et danse autour de la pièce en embrassant la pépite, en la serrant dans ses bras. Je me demande si le choc n'a pas été trop fort pour lui.

« Tu me la donnes aussi ? dit-il, quand il s'est un peu calmé.

— Bien sûr, je ne peux rien en faire ici, il faut la mettre à l'abri à San José. »

Il recommence son manège, gigote autour de la pièce ; je m'apprête à lui mettre une grande claque pour le stopper, mais il s'est assagi. Après avoir pesé le tout, il me sort deux grands registres et me dit, ragaillardi :

« Tu sais, je pense que c'est un gros coup, un trop gros coup. Il faut prendre des précautions pour ne pas déchaîner les envies ; la demande de concession a déjà attiré l'attention et je crains les autres branches de la famille Caracas, qui sont aussi très puissantes. Je te propose de faire deux comptabilités : l'une pour nous deux avec les chiffres réels, elle restera secrète ; l'autre dans laquelle on exagère les frais et diminue la production, destinée à ceux qui viendront y mettre le nez, car il y a des espions partout. Qu'en penses-tu ?

— Comme tu veux. C'est toi qui connais ces rats. Cette famille n'est vraiment pas jolie, après avoir vu les fils, je me demande ce que vaut le père ; fais comme tu l'entends, mais surtout écoute-moi bien : je vais te signer les pages de ton cahier à l'avance, tu ne foutras plus les pieds ici : occupe-toi de la paperasse et, s'il te plaît, ne viens plus jouer les cow-boys. »

Il s'en va vexé, il n'a pas apprécié la façon dont ont été traités son mécanicien et ses machines, et lui-même. Qu'un de ses anciens employés se foute maintenant ouvertement de sa gueule, c'est dur à avaler pour l'homme de confiance de la puissante famille Caracas. Ureba le suit, soulagé ; les serpents, la jungle et la tension de la veille ont été trop pour lui, il paraît même avoir maigri.

Noël est proche et tout s'est bien passé. En trois mois, il s'est opéré de nombreux changements chez les hommes comme dans le lieu.

Le campement est très propre, la maison entièrement cimentée et aérée, parfaitement entretenue. Les gars en ont fait leur chez eux, beaucoup n'ont rien connu d'aussi luxueux, certains n'ont jamais eu de toit ; par rapport aux autres constructions d'Osa, c'est un château. Les hommes se déchaussent d'eux-mêmes pour entrer, le dortoir est toujours impeccablement tenu, lavé et ciré. Cet endroit est le leur, et je n'y pénètre que lorsque je suis invité, ils y organisent des petites fêtes, quand ils ne sont pas trop fatigués. Ils jouent leur salaire aux cartes, certains en ont perdu déjà plus des trois quarts dans ces parties de poker où il m'arrive de les entraîner toute la nuit. J'autorise l'alcool, mais chacun sait qu'une gueule de bois n'excuse pas de travailler moins…

Les types ont pris des initiatives pour l'entretien : les insectes ont été peu à peu éliminés et si une colonne de termites s'attaque à une paroi, je n'ai pas besoin d'intervenir, ils la détruisent d'eux-mêmes. Tous les abords ont été entièrement nettoyés, la jungle repoussée, et le danger des serpents considérablement réduit. Les murs s'ornent en effet des peaux séchées de cent vingt-deux de ces bêtes, à côté de celles d'autres animaux tués : cela va des singes aux boas, et la salle commune commence à ressembler à un pavillon de chasse.

Le travail est plus relaxe, même s'ils font autant d'heures et dans des conditions toujours aussi pénibles. Chacun a pris sa cadence, et je n'interviens plus ; s'ils s'arrêtent deux minutes pour souffler ou aller pisser, ils reprennent d'eux-mêmes.

La saison sèche a commencé, il fait très chaud et aller dans le trou n'est plus désagréable. Ils savent aussi que les conditions vont s'améliorer après Noël, et que ceux qui ont tenu ces trois mois de fou et reviendront, auront des postes privilégiés. Je tire toujours au-dessus des têtes, par habitude, mais je ne remarque plus cette attitude fuyante du type qui cherche à voler, ils travaillent sans plus penser à l'or, je veux dire sans convoitise, machinalement : je peux maintenant m'absenter quelques instants.

Un jour que je les ai quittés, j'entends des cris de joie en provenance de la quebrada. Quand je reviens, tout le monde travaille avec un grand sourire et m'observe du coin de l'œil.

« Où est l'or, dis-je en me doutant de la raison de leur joie.

— Ici », me répondent-ils en pointant le doigt vers la falaise.

Un tout petit éboulement a détaché quelques pierres de la paroi, laissant apparaître le bout d'une énorme pépite. Tout le monde l'a vue, personne n'y a touché, ils ont attendu que j'arrive pour la récupérer.

Je profite de ces répits pour visiter mon domaine à cheval : j'ai des projets futurs pour faire un terrain d'atterrissage.

J'ai eu droit aussi aux visites d'un inspecteur forestier. La première fois, il me précise bien que je n'avais pas le droit de couper un arbre, ni de défricher sans permission écrite, mais qu'il consent à fermer les yeux devant ce qui a été fait. La deuxième fois, la jungle a reculé de cinquante mètres et il est estomaqué par l'ampleur du désastre ; il faut dire que j'ai deux personnes qui débitent du bois en permanence. Je lui promets d'arrêter car je crains que son cœur ne lâche.

La troisième fois, il préfère parler d'autre chose, feignant d'ignorer les centaines de planches découpées. Quand un arbre énorme et sans doute centenaire est abattu avec fracas, il regarde ailleurs et nous continuons de parler écologie. Je ne pense pas bien sûr l'avoir rallié à mon goût de la destruction, mais le ranch est pour lui le seul endroit où dormir à plusieurs kilomètres à la ronde et ces petites concessions lui évitent une nuit dans la jungle.

J'ai toujours aimé changer les choses autour de moi. Ces semaines, passées dans un rocking-chair, ont vu une nette amélioration du paysage : tout poussait de façon désordonnée et archaïque dans cette verte vallée, mon ardent désir de rangement l'a transformée en un désert de pierres et de boue bien ordonné. C'est plus net, on dirait un paysage lunaire ; j'envisage toutefois d'y planter du gazon.

Mes gars ne se plaignent pas. Ils ont ici un sentiment de totale impunité. Ils avaient déjà tourné la loi, mais jamais au grand jour ; ici, ils fument et emmerdent tout le monde en liberté. La conquête de la jungle, nos troubles de voisinage, la tension maintenue ont forgé un excellent esprit d'équipe.

Ce sont des gars solides maintenant, qui déplacent sans y penser des pierres qui leur paraissaient naguère impossibles à bouger. Ils se sont habitués aux coups de feu, à la pluie, à la boue, au travail continu, à tout, excepté la dynamite. Chaque fois que j'allume une mèche, c'est une cavalcade effrénée.

Chiche m'a fabriqué un jour un faux bâton de dynamite, un bout de bois entouré de papier marron avec une vraie mèche. Sans prévenir, je l'ai lancé allumé dans le dortoir un lendemain de fête où ils avaient du mal à se réveiller. En deux secondes, la chambre était vide, certains avaient sauté par les fenêtres, d'autres, escaladant les lits superposés étaient passés par-dessus les parois, très peu avaient pensé à la porte.

Nous avons la chance de ne pas avoir de blessé grave : le groupe électrogène a bien trois arcades sourcilières et une rangée de dents de devant à son actif, mais guère plus et heureusement, car il n'y a pas de pharmacie. Miguel, qui s'est transpercé le pied avec une barre à mine,

s'est soigné à l'alcool de contrebande ; les crises de malaria, fréquentes au début, sont soignées à l'aspirine et ont fini par disparaître.

Seul le frère de Barbas, Ramon, a eu droit à un peu d'attention : en plantant un clou, il a ébranlé la paroi et provoqué une chute du haut-parleur de trois mètres directement sur sa tête. Le crâne ouvert, il s'est écroulé net, s'est relevé les yeux chavirés pour retomber dans le coma. Je l'ai fait transporter dans son lit. Je le voyais condamné par une hémorragie cérébrale, et nous n'avions que de l'aspirine pour le soigner. D'abord pleins de compassion, les commentaires n'ont pas tardé à tourner à la rigolade : comme Ramon devenait de plus en plus blanc, chacun se découvrait être son meilleur ami et revendiquait son salaire ; Barbas cria le plus fort et, en tant que frère, obtint gain de cause, du coup les autres se mirent à parier sur ses chances de survie, puis sur l'heure de son décès.

Ce fut une longue nuit de veille. Jamais Ramon n'avait été l'objet de tant d'intérêt : à chaque instant, quelqu'un allait vérifier son état ; certains le déclaraient mort et il fallait s'assurer des quelques très faibles signes de vie ; au fur et à mesure que les heures passaient, il se faisait injurier par les perdants ; je veillais à ce que personne ne triche. Il se réveilla le lendemain à midi, il s'était fait beaucoup d'ennemis. Il eut droit à un après-midi de repos.

*

Nous avons eu la joie d'avoir la visite d'un commando antiterroriste, au moment de la visite de Ronald Reagan au Costa Rica. Nous étions sur le chemin de la quebrada quand une vingtaine de flics en tenue de combat ont surgi de partout et encerclé le ranch. L'histoire se répète mais j'ai pu m'apercevoir que j'avais fait des progrès depuis Cerro de Oro, car ils étaient ce jour-là deux fois plus nombreux.

La tension s'est calmée assez vite quand ils ont vu qu'ils n'avaient affaire qu'à un inoffensif campement de chercheurs d'or et le chef m'a expliqué la raison de sa venue : l'usage de la dynamite, plus les exagérations des gens d'Osa nous ont fait signaler comme campement de guérilleros possédant des armes lourdes et le bruit est parvenu aux oreilles du ministre de la Sécurité rendu parano par la visite de Reagan.

L'officier m'explique qu'il y a des hélicoptères remplis de troupes prêts à décoller au cas où la première vague d'assaut se ferait exterminer.

Je sus plus tard, par Ureba, que la radio avait annoncé une

importante opération visant à nettoyer un camp de terroristes ; ils avaient effectivement mobilisé la moitié des forces du Sud. Cependant, vu l'état de fatigue dans lequel ils sont arrivés, épuisés par le poids de leur équipement de combat, ils n'auraient pas fait long feu en face de véritables guérilleros.

J'appris alors qu'il y avait un nombre incroyable de plaintes contre nous.

« Je pense qu'il y a beaucoup d'exagération, me dit l'officier, mais il y a des plaintes pour vol, violence, tentative d'assassinat, viol.

— Viol ? À part la Puta, je ne vois vraiment pas qui a pu se faire baiser dans ce campement !

— La Puta ?

— Oui, la jument de service. Mais je ne pense pas qu'elle ait porté plainte et elle est majeure. »

Renseignements pris, le type qui nous accusait d'avoir violé sa femme n'était pas marié… L'officier se rend compte de la fausseté des accusations, et comprend que nous ne sommes qu'une paisible compagnie : je les garde à dîner et les soûle au guarro de contrebande. Pour la nuit, Chiche les invite à s'installer dans l'ancien appentis de Barbaroja. Depuis qu'il est inoccupé, il a été envahi par des milliers de puces et, au matin, les vingt flics sont dans la rivière en train de laver leurs habits, le corps rouge de piqûres, à la grande joie de mes hommes. Ils sont repartis comme ils sont venus, sans même fouiller le ranch.

*

Aujourd'hui, c'est le dernier jour de travail. Nous terminons la partie la plus dure, je suis vraiment content du résultat obtenu en trois mois : une très bonne équipe, un campement confortable, et surtout une mine très prometteuse. J'ai sorti dix-sept kilos d'or en travaillant avec des pelles et des barres à mine, et nous n'avons nettoyé que quarante mètres cubes de terrain aurifère : une réussite qui dépasse toutes les espérances.

Avec la mise en service des machines, bientôt, je prévois des résultats démesurés. Je suis dans la peau d'un milliardaire en puissance. Toutefois, je sais que rien n'est acquis, mes associés peuvent aisément tricher et j'ai malheureusement besoin d'eux. Espérons qu'ils ne seront pas assez cons pour tuer la poule aux œufs d'or. Plus tard, pourtant, quand tout sera bien organisé, il faudra que je me méfie.

Je suis triste de devoir arrêter, mais, pendant cette période de

Noël, personne ne travaille dans le pays. C'est le moment de la paie : la plupart savent que leur salaire est diminué de moitié par suite des dettes contractées à la compagnie, dettes de jeu ou achats effectués par Jimmy lors de ses sorties. À leur grande surprise, je verse à chacun l'intégralité, plus un bonus ; normal, ils ont tenu le choc et je les aime bien. En trois mois, ils se sont métamorphosés : White, ancien mac, flemmard et voleur, a travaillé pour la première fois de sa vie ; Eduardo, taulard de profession, n'a jamais passé autant de temps en liberté ; Chiche, voleur à la tire, ne regarde même plus l'or ; Ramón, le play-boy de campagne, a perdu toutes ses dents de devant et la moitié des cheveux sur le côté ; Jimmy, ancien larbin, est respecté par les hommes. Barbas le Pétomane, Cunado Trois Pattes, Miguel l'Indien, tous me disent au revoir en m'annonçant leur décision de revenir après Noël. Personne, il y a trois mois, ne se serait risqué à le prédire. Ils ont rangé leurs affaires personnelles dans le casier que chacun s'est aménagé au dortoir.

Je leur conseille de passer les fêtes de Noël dans le Sud. Leur nouvelle situation ne doit pas leur faire oublier qu'ils sont pour la plupart recherchés. Je reste quelques jours de plus à attendre l'arrivée des deux flics que m'a promis le lieutenant Villanueva pour garder la mine pendant mon absence. Je ne redoute pas qu'on vienne puiser mon or, car j'ai pris soin de faire effondrer une partie de la falaise à l'emplacement du trou, de quoi décourager les amateurs. Je crains davantage que mes amis et voisins, profitant de l'aubaine, ne pillent et détruisent le campement.

C'est son propre fils que le lieutenant nous envoie, accompagné d'un autre flic. Après avoir fait un inventaire et tout expliqué, je descends vers Guerra avec Jimmy et Marcella. Nicolas repart à San José. Il a téléphoné à René pour qu'il prépare une super fête bien méritée après ces trois mois de jungle : j'ai six kilos d'or, et la ferme intention d'en flamber une bonne partie.

*

Lorsque j'arrive à Palmar, René m'attend dans la maison d'un ami. Il a apporté tout ce que je lui ai demandé : les cinq musiciens d'un orchestre de mariachis descendus par camion sont là pour commencer la fête ; lui est venu par avion avec trois des protégées de la Mama ; il a apporté également de la coke, des provisions, et une caisse de bouteilles de champagne français. C'est exactement ce dont j'ai besoin : j'ai rencontré en ville quelques-uns de mes gars enivrés de mauvais alcool au bras de prostituées du coin, j'ai envie de jouissances plus raffinées. Un cousin d'Omar m'a laissé sa maison, je vais

m'enfermer pendant deux jours pour consommer ces douceurs dont j'ai été privé.

Je me suis installé dans la plus grande pièce avec mes trois amies. J'ai retrouvé ma compagne d'une nuit, elles semblent heureuses de me voir, moi aussi. Elles ont mis leur plus beau déshabillé et sentent le parfum français, ce qui est très rare dans ce pays.

Les cinq musiciens sont dans la pièce voisine, séparée par une tenture : ils ont pour consigne de ne pas s'arrêter de jouer tant que durera la fête. Ils ont à leur disposition, coke, bouffe, alcool, et même une prostituée locale pour les aider à tenir le choc. Les trois fraîches enfants ne portent pas encore les stigmates du péché, elles s'amusent en toute innocence, tout ce luxe les éblouit, et l'idée des musiciens leur plaît beaucoup. Ceux-ci, enthousiastes au début, se relaient maintenant pour jouer. René, qui orchestre la fête n'a rien laissé au hasard, il a même prévu une grande baignoire remplie d'eau chaude.

Il me semble d'abord que je pourrais profiter inlassablement de ces jouissances, mais si le répertoire des musiciens n'est pas très étendu, la résistance humaine a aussi ses limites. Quand, pour la centième fois, ils attaquent d'une voix éraillée *La cucaracha y a no puede caminar,* le rythme des maracas s'est hélas autant ralenti que celui de mes couilles. Pendant que René range tout et s'occupe de réparer les dégâts, je remonte en taxi à San José accompagné de mes trois nymphettes et le chemin me paraît moins long que d'habitude.

*

Je vais chez Herman aussitôt arrivé, pour me débarrasser de la corvée. Voir sa sale gueule après m'être rempli les yeux de beauté pendant deux jours n'a rien de réjouissant et je suis plutôt de mauvaise humeur en entrant dans son bureau. À son habitude, il est tout sourire et gentillesse ; je préfère finalement le rencontrer ici, en chemise et cravate, son physique s'accorde mieux avec le cadre.

« Juan Carlos, bienvenue à la civilisation ! Tout s'est bien passé ?

— Oui, bien sûr. »

Je lui raconte les dernières semaines et l'épisode de la montée des flics.

« J'ai entendu l'annonce à la radio, mais il était trop tard pour intervenir. Nous qui voulions être discrets, c'est réussi, il est difficile de garder le secret maintenant.

— Il est temps de toute façon de sortir de l'anonymat et de faire connaître la compagnie, tu ne penses pas ?

— Oui. À propos, il faut faire la comptabilité : j'ai appris que tu

avais payé les employés plus que prévu, c'est contraire à toutes les règles de l'économie.

— Économie, mon cul ! Tu peux parler avec tes achats à la con. Vous gagnez assez comme ça pour ne pas refuser un cadeau aux gars qui n'ont pas économisé leurs forces. S'il le faut, je les paierai sur ma part d'or.

— À propos d'or, la production a-t-elle été bonne ?

— Oui, comme d'habitude.

— Ah bon ! Tu en as sorti beaucoup ?

— Dans les six kilos environ.

— C'est vraiment fantastique, il y a aussi des pépites ? »

Il tourne autour du pot et n'ose pas se lancer à l'eau ; comme je ne l'aide pas, il se décide.

« Mais où est-il ?

— C'est moi qui l'ai.

— Tu ne me le donnes pas ?

— Non, c'est ma part, je la garde.

— Mais enfin, Juan Carlos, tu ne peux agir ainsi. Dans une compagnie, chacun ne décide pas lui-même, il faut que ça passe par la comptabilité, puis le conseil d'administration, etc.

— Oh ! arrête, qu'est-ce que tu me racontes ? Qu'est-ce que tu me parles de compagnie ? Je vous ai fait un cadeau, et vous avez eu plus que votre part. J'ai pris six kilos, c'est moins que ma part. Il reste quatre kilos en caisse pour les frais éventuels. Cesse donc avec tes histoires de papiers, j'ai eu des dizaines de compagnies, je sais comment ça marche. À propos, où sont les papiers, depuis le temps qu'on en parle ?

— Ça avance, c'est une question de jours.

— Vous vous foutez de ma gueule, non ! Ça fait trois mois que vous me faites des promesses non tenues. Je vous sors de l'or et vous vivez dessus, sans rien donner en échange : tu parles d'une association, j'aurais pu prendre à votre place n'importe quel balayeur. Vous avez dépensé le pognon avec des conneries, et rien fait de ce que je vous ai demandé : tu parles d'une protection ! Vous êtes bidon, oui. »

J'en ai marre et je me lève avant de ne pouvoir me retenir de lui taper dessus. Comme je traverse l'atelier, il me court après.

« Mais non, ne le prends pas comme ça. On va avoir des résultats. Tes papiers sont pratiquement prêts. Ne te fâche pas, notre boulot n'est pas toujours facile.

— Parce que le mien était facile peut-être ?

— Écoute, ça ne sert à rien de s'énerver, me dit-il avec un grand sourire. Oublie un peu tout ça et détends-toi. Je t'invite chez moi le 25 pour le repas de Noël, ma femme veut te connaître. Depuis le temps que je lui parle de toi… »

Ça me fait carrément chier, mais il insiste tellement que je finis par accepter par politesse. On peut vivre dans la jungle et garder les bonnes manières.

En sortant de là, je me demande où aller. Les plaisirs de la ville ont perdu leur intérêt ; le casino m'ennuie et je connais toutes les putes de San José. Après avoir réfléchi un bon moment, je décide de m'offrir le nec plus ultra et je vais réinstaller chez René.

Je ne rentrerai pas dans les détails quant aux plaisirs de ces quelques jours qui, malgré la cuisine pimentée de la Mama amusée, m'ont vidé aussi bien physiquement que financièrement : les plaisirs de roi se paient royalement. Mais j'étais bien dans cette ambiance familiale, où j'ai eu le loisir de faire connaissance avec le reste des protégées. J'y suis resté dix jours sans bouger, ne sortant que pour me rendre à l'invitation d'Herman.

Il m'a présenté sa femme, un vagin affamé de trente-cinq ans qui n'a pas arrêté de me fixer les couilles de toute la soirée. Les vertus aphrodisiaques de la coke aidant, elle a commencé à me faire du pied sous la table, mais écœuré en imaginant ce qu'elle pouvait penser, je suis parti bien vite retrouver la pureté. La pauvre, je ne lui en veux pas, avec la gueule d'impuissant de son mari elle ne doit pas se dérider souvent les fesses.

*

Après ces quelques jours de rêve, je décide de me remettre aux affaires. Je n'ai pas perdu de vue la mine et mon prochain retour à Osa. Je pense avoir, dans peu de temps, le permis pour les machines. Le travail pourra commencer sérieusement : je prévois de nettoyer, avec une bonne pelleteuse, et une canoa géante, plusieurs tonnes par jour. Mais je n'ai plus l'intention de continuer cette histoire de fou, avec surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; le plus dur a été fait et j'envisage de continuer l'exploitation de manière plus relaxe tout en restant toujours aussi productif. Pour cela il me faut davantage de personnes de confiance, qui pourraient diriger chaque équipe. Je pense à Lars, le vieux Danois rencontré à Punta Burrica et je décide d'aller le chercher. Je laisse l'or en sécurité dans un coffre de banque à San José et redescends à Golfito. De là, je loue les services d'un Tico pour m'emmener en barque à Penas Blancas.

C'est une vieille barque toute pourrie mais le moteur est en bon état. Nous mettons la journée pour arriver en vue de la maison de Lars. Nous sommes le 1er janvier 1983. J'ai quelques difficultés à convaincre le batelier d'accoster car toute cette côte est très dangereuse à cause du ressac très violent. D'autres bateaux s'y sont fracassés, comme celui de la pulperia, et le coin est infesté de requins. Après lui avoir assuré que je l'avais fait maintes fois sans problème, ce qui n'était pas tout à fait juste, il accepte et réussit un accostage parfait.

Lars, qui nous a vus arriver, est content de me revoir. Il s'est construit une nouvelle maison sur la colline qui surplombe la plage et m'invite à boire un café pour discuter tranquillement. Nous montons chez Lars et je commence à lui expliquer, il est tout de suite enchanté. Sa vie d'ermite commence à lui peser et il en a marre de vivoter sans un rond. Il me confie son rêve d'aller en Australie, de quitter ce continent. Il veut donner à son fils une éducation plus étoffée que celle qu'il peut recevoir au Costa Rica, et a besoin d'argent. Nous discutons depuis une heure quand des cris et des appels au secours nous parviennent de la plage. Du haut de la colline, nous pouvons voir que la marée a monté et que les vagues ont atteint le bateau. Celles-ci, très violentes, l'ont pris et jeté sur les rochers. Les rames, le moteur, le réservoir se sont fracassés et s'éparpillent dans toutes les directions. Le pauvre batelier, cramponné au plat-bord, essaie de retenir son bateau, déjà à moitié assommé par les vagues qui lui mettent des gifles pas possibles. J'ai du mal à retenir mon fou rire et si Lars n'était pas là, je crois que je m'assiérais pour apprécier le spectacle, même si je dois me taper quatre jours de marche pour revenir. Ça fait partie de ma nature, les catastrophes m'ont toujours fait rire. Quand on arrive à tirer le bateau à l'abri des vagues, il ne ressemble plus à grand-chose. Il est rempli d'eau et fuit de partout. Il y a un grand trou à l'avant et de longues fissures de plusieurs centimètres de large sur les côtés. Lars pense que c'est irréparable, mais je n'ai plus envie de revenir à pied. Nous clouons des planches sur les fentes et colmatons avec des chiffons. Le bateau est tellement pourri qu'il suffit par endroits d'appuyer avec le doigt pour enfoncer les clous. Nous passons la nuit chez Lars car avec une barque dans cet état, il est impossible de passer la barre dans l'obscurité. Lars, persuadé que le bateau va se démanteler à la première vague, essaie de me dissuader.

*

Le lendemain, j'ai enveloppé toutes mes affaires dans un sac en plastique, en cas de pépin, et nous poussons le bateau à l'eau sous le

regard de Lars. Le moteur démarre difficilement et nous franchissons les premières vagues avec de grands chocs qui font craquer sa membrure, mais nous passons. Pensant être sorti d'affaire, je me dresse pour faire des signes de victoire à Lars, quand le batelier pousse un cri en montrant derrière moi une énorme vague. Elle nous déferle dessus et remplit la barque. Pendant que j'écope à toute vitesse, nous sortons de la zone dangereuse.

Notre coquille est dans un triste état, mais elle a tenu. Je fais mettre le cap sur Jimenez, car je veux monter à la Quebrada del Francés jeter un coup d'œil au campement : j'ai besoin de me rassurer. Le moteur qui n'a pas apprécié son séjour dans l'eau cale assez souvent ; c'est ennuyeux car chaque fois que l'avant ne pointe plus au-dessus des vagues, surélevé par la force du moteur, l'eau pénètre dans le trou. Il faut écoper tout en nettoyant les bougies ou le carburateur. Chaque fois, le Tico me gonfle avec ses jérémiades.

À deux cents mètres des côtes de Jimenez, le moteur cale à nouveau, je m'apprête à écoper quand l'autre recommence ses plaintes. Il commence à m'énerver, car avec le prix qu'il m'a fait payer il peut presque s'acheter un nouveau bateau. Je me lève et ramasse le plastique contenant mes affaires.

« Tu sais nager, Ducon ?

— Oui, un peu, répond-il en me regardant, intrigué. Pourquoi ?

— Parce que ça va te servir. »

Et sans lui laisser le temps de comprendre, je plonge. Tandis que je nage sur le dos vers le bord, je le vois qui gesticule en criant des injures et qui écope frénétiquement tout en essayant de bricoler le moteur. Quand je touche terre, le bateau n'a pas bougé et il s'enfonce lentement.

Après une heure de marche je suis à Jimenez, je me mets aussitôt en quête du seul taxi du village. Nous sommes en saison sèche et je pense qu'une Land Rover peut me conduire un bon bout de chemin avant de s'enliser : il suffit de suivre les traces du skidder.

Le chauffeur de taxi ne connaît pas l'endroit, et pour cause.

« C'est plus loin que Vanegas ? demande-t-il.

— Un peu plus mais pas trop.

— Mais il n'y a plus de route par là !

— Si, si. Une nouvelle, en très bon état. Si tu veux, je peux conduire. J'ai l'habitude de ce chemin. »

Mon assurance finit de le convaincre. Lui aussi me demande un prix fou, je le paie mais je sais déjà qu'il ne s'en tirera pas comme ça : il a des pneus lisses et pas de batterie, exactement ce qu'il faut pour la jungle ! Effectivement, cinq kilomètres après Vanegas, dans le sillon

du tracteur, en traversant un bourbier trop lentement, il s'enlise jusqu'aux portières : il est bloqué et bien bloqué. Malgré mes conseils, il s'évertue à essayer d'en sortir et ne fait que s'enliser davantage, je le regarde disparaître peu à peu. Quand le moteur surchauffé s'arrête, il y a une vingtaine de centimètres d'eau boueuse dans la voiture. La nuit tombe quand je m'engage à pied dans la forêt, le chauffeur me rattrape aussitôt.

« Hé ! tu ne vas pas me laisser là ?

— Si, pourquoi ?

— Mais j'ai peur de passer la nuit tout seul dans la jungle, il y a des tigres, des serpents !

— Alors, viens avec moi, dis-je en m'éloignant. Il n'y a que quatre heures de marche. »

Il jette un dernier regard à son taxi et me rattrape en courant.

Pas du tout équipé pour cette expédition, il n'a sur lui qu'un short et une paire de sandalettes qui disparaissent bientôt dans la boue. Habitué à la jungle, je marche d'un pas rapide, lui court pieds nus à mes côtés, ne comprenant plus comment une simple course de taxi comme il en fait des dizaines par jour a pu l'emmener dans cette jungle, en pleine nuit, sa voiture engloutie dans la boue.

Lorsque j'arrive chez Demesio, il me reste cinq kilomètres et je suis fatigué. Je décide de lui louer un cheval. Après tout, entre voisins, il faut s'entraider. Mon appel le réveille et il est très surpris de me voir. Je sais qu'il me déteste, mais je connais la nature humaine et le prix que je lui propose pour la location de son cheval lui fait oublier toute velléité de vengeance. Il en profite pour essayer d'aplanir notre contentieux ; visiblement il recherche la paix.

« Tu comprends, me dit-il, mielleux, je ne suis pas riche et je me suis dit que je ne te faisais pas trop de tort en te vendant cette jument.

— Je t'avais prévenu pourtant.

— Oui, mais je ne pensais pas mériter une telle punition. Je pense qu'on est quittes maintenant, tu as cassé ma ferme et pris mes chevaux, on peut peut-être s'arranger pour que tu m'en rendes un ou deux. Il n'est pas bon dans cette montagne hostile d'avoir de mauvaises relations entre voisins, il faut s'aider et puis je t'aime bien moi. »

À hypocrite, hypocrite et demi : je lui assure que tout est oublié, que ça va s'arranger, qu'on en parlera à mon retour. De toute façon, je suis rancunier et il me dégoûte, j'ai besoin de lui pour l'instant et on verra après.

Je prends le chauffeur de taxi en croupe, et nous arrivons bientôt au campement où nous réveillons les gardiens. À ma grande surprise,

ce sont le lieutenant Villanueva lui-même et son fils qui gardent la mine. Ils n'ont pas d'uniforme et ne sont armés que de carabines 22 qui n'ont rien à voir avec leurs armes habituelles. Au récit d'une confuse histoire où il est question de vol, de tabassage, je comprends qu'il a été viré de son poste et chassé de la police pour corruption. Quelle injustice ! Il a dû tirer la ficelle un peu trop loin et un autre intriguer pour avoir son poste, le plus envié du pays.

C'est pas grave, il me suffira de changer le nom sur l'enveloppe mensuelle. Le plus amusant est que Villanueva m'assure de sa bonne foi et de son honnêteté.

Après un rapide tour à la quebrada, je constate, bien qu'il fasse nuit, que tout est en ordre. Mon pressentiment n'était pas fondé. Je me sens plus tranquille d'y être passé tout de même.

Je laisse le chauffeur de taxi au campement, lui propose de louer les services des fils de Demesio pour son taxi, paie la course avec un bonus pour la main-d'œuvre. Je prends mon propre cheval, Pingon, et redescends à Vanegas après avoir laissé la monture louée chez Demesio, j'arrive à l'aube. Je ne sais pas si c'est la fatigue due à ces aller et retour ou si c'est le temps qui est devenu fou, mais il fait un froid terrible et je passe le reste de la nuit, accroché à l'encolure de mon cheval pour profiter de sa chaleur. Je le confie au propriétaire de la pulperia de Vanegas qui me mène à Jimenez en voiture. Le bateau jusqu'à Golfito puis l'avion, et j'arrive à San José le 3 janvier 1983.

*

Je vais directement à Malessa car j'ai décidé de régler au plus tôt tous les problèmes de la prochaine descente. Je veux être prêt à repartir dans quelques jours, aux alentours du 10 janvier. Herman, prévenu par téléphone, m'attend avec Jimmy. Il m'expose sa nouvelle idée :

« Juan Carlos, tu m'as dit que tu avais repéré sur la concession des cimetières précolombiens ?

— C'est exact.

— J'ai pensé qu'on pourrait miser sur deux tableaux. Le père de Jimmy que tu as vu une fois est un excellent pilleur de tombes. Je pense qu'on pourrait lui demander de venir travailler avec nous, qu'en penses-tu ?

— Ça peut être une idée, effectivement.

— Seulement, il y a un problème, le vieux est à moitié fou et il n'en fait qu'à sa tête. Ça serait bien que tu ailles à Limon avec Jimmy pour essayer de le convaincre ; il a dit qu'il t'aimait bien et tu es le

seul à pouvoir le décider. »

J'ai deux jours libres devant moi et la côte Atlantique est jolie ; de plus, c'est vrai que le vieux est un personnage. Jimmy et moi partons le lendemain chez son père.

*

Celui-ci accepte, après avoir fait semblant de refuser pour se faire prier. Il viendra nous rejoindre là-haut. Le vieux bonhomme est complètement barjo, il alterne les moments de lucidité avec des crises de folie au cours desquelles il se prend pour la réincarnation d'un chef indien qui discute avec le dieu de l'Or, et c'est bien sûr celui-ci qui l'aide à trouver les figurines dans les tombes. Il a soixante-dix ans, est marié avec une Indienne qui en a quinze, sa troisième femme ; il est vicieux, méchant comme une teigne et dangereux, car il tire sur ses voisins ; c'est un semeur de merde né, une vraie langue de vipère.

Tous ces défauts me le rendent sympathique, c'est le genre de vieux insupportable, capricieux comme un gamin qui a décidé de faire chier tout le monde jusqu'à son dernier souffle et qui en plus refuse tout net de vieillir : il sera tout à fait à sa place dans l'ambiance du campement. Jimmy, qui le craint un peu, m'affirme que malgré tous ses défauts c'est un des meilleurs pilleurs de tombes. Je le crois sans problème car le fils a un extraordinaire feeling pour l'or, et l'attire comme d'autres attirent les emmerdes. Nous passons la nuit dans la ferme à écouter le vieux qui nous raconte des histoires de protection divine dans un délire ésotérique. Avant de repartir, Jimmy me demande de l'argent pour acheter de l'herbe.

« Mon père a une grande plantation qui produit une herbe de très bonne qualité, Herman voudrait que je lui en ramène un kilo.

— C'est plus pratique de l'acheter en ville, ça évite de la trimbaler à travers les postes de contrôle.

— On peut bien la cacher dans la voiture, et puis Herman sait que ça aide mon père qui a des problèmes d'argent.

— D'accord, après tout, c'est ton business. »

*

Nous arrivons à San José l'après-midi et allons directement à Malessa. Jimmy donne l'herbe à Herman, nous la goûtons, elle est très bonne et chacun en ressent vite les effets. L'ambiance est relaxe et on rigole en racontant les conneries du vieux fou. Herman est content de

savoir que celui-ci accepte de venir et nous mettons les choses au point pour la prochaine rentrée.

« Je ne sais pas ce que tu as fait à tes hommes, mais ils n'arrêtent pas de téléphoner ici pour demander quand ils vont repartir. Ils ont tous envie de remonter et ont peur de louper la date. Je ne sais plus quoi leur dire pour les rassurer.

— Donne-leur rendez-vous ici le 10 janvier. »

Ça me fait plaisir de voir qu'il n'y a aucune désertion. Ce n'est sans doute pas uniquement pour la paie qu'ils veulent revenir. Je pense, en toute modestie, qu'ils n'ont jamais trouvé une telle ambiance dans aucun autre boulot et m'aiment bien. Dans la discussion, Herman redonne à Jimmy le paquet d'herbe, qui a déjà été bien entamé.

« Tiens, garde ça pour moi. Le coffre-fort est fermé et je vais directement à une réception chez Juan Caracas en sortant d'ici, tu me la repasseras demain. »

Alors que nous allons prendre congé, Pablo, le comptable édenté, me dit en sortant des papiers :

« Don Juan Carlos, on a de la comptabilité à faire ensemble, pour une fois que tu es là.

— Pas aujourd'hui. Je n'aime pas les papiers et j'ai besoin de prendre une douche et de me changer : j'ai un rendez-vous ce soir.

— Et tu vas encore disparaître avec tes femmes pendant une semaine et on ne pourra plus te trouver. Personne ne sait où te joindre quand tu es en ville et je voudrais régler ça cette semaine. À quel hôtel es-tu ?

— À l'Astoria pour cette nuit, après je ne sais pas. »

J'imagine ce que ce gros pourrait faire s'il apprenait l'existence des protégées de la Mama, et je préfère contacter mes associés quand ça me plaît.

Je retourne à ma chambre de l'Astoria où René doit venir me chercher car je laisse la voiture à Jimmy qui habite en dehors de la ville. Il s'apprête à me quitter quand on frappe. Après avoir glissé le paquet d'herbe sous l'oreiller, je vais ouvrir, pensant que c'est René. Un type entre aussitôt, pistolet au poing, et se dirige vers le fond de la pièce tandis qu'un autre, également armé, reste à la porte.

« Narcotiques ! » me dit-il.

Il fouille la chambre, visiblement à la recherche de quelque chose, et trouve le paquet d'herbe en deux secondes : il nous passe aussitôt les menottes, l'autre m'enlève rapidement mon flingue. Tout s'est fait très vite : ce n'est pas la première fois que je suis arrêté en flagrant délit et j'ai l'habitude de calmer le jeu avec un peu de diplomatie et beaucoup d'argent, mais là, impossible d'engager la conversation. Ils

refusent tout dialogue et nous emmènent dehors où une voiture nous attend. Nous nous retrouvons bientôt au bureau des Narcotiques. Ils nous laissent au fond d'une grande salle où se réunissent tous les agents, supposés secrets, mais qui, en attendant, défilent tous sous nos yeux : le genre de bourde très typique du Costa Rica. J'en connais quelques-uns pour avoir pris des cafés avec eux et j'en profite pour repérer la tête de tous les autres : il y a dans le lot un petit vieux d'aspect tranquille et une femme qui paraîtrait plus à sa place dans son foyer que chez les flics.

Ils jouent avec mon Magnum avec force commentaires, ils n'ont sans doute jamais vu une arme aussi belle. Ils remplissent ensuite des fiches d'identité et nous font entrer dans une pièce avec plusieurs lits trop spacieux pour être une cellule. Jimmy est catastrophé, j'essaie de lui remonter le moral. Je ne suis pas inquiet, j'ai l'habitude de me sortir de ce genre de mauvais pas, mais intrigué, l'histoire me semble louche. Qu'il y ait une descente de flics, d'accord, mais pourquoi les Narcotiques ? Et surtout à cette heure-ci. Je sais par expérience qu'ils passent habituellement le matin. En outre, j'ai eu la très nette impression que le flic cherchait quelque chose de précis, leur rapidité et le refus de discuter me surprennent. Ça ne ressemble pas aux flics d'ici qui ne laissent jamais échapper l'occasion d'un rapide bénéfice ; serais-je tombé sur le seul gars zélé du pays en quête d'une promotion ?

Je fais part de mes doutes à Jimmy.

« Jimmy, en toute franchise et tes sentiments mis à part, penses-tu que cela puisse être un coup monté par Herman ?

— Non, c'est impossible, il ne ferait jamais une chose pareille. J'ai grandi avec lui, c'est un copain d'enfance, il était témoin avec Tino Caracas à mon mariage, ça fait dix ans que je travaille pour lui. Non, ne cherche pas de ce côté-là, ce n'est pas le style d'Herman, je peux te l'assurer.

— Tu as peut-être raison. Alors… »

Alors, quoi ? Peut-être une énorme coïncidence ? J'ai déjà connu des hasards étranges, et les coups du sort les plus improbables, qu'on pouvait croire mathématiquement impossibles, ont eu lieu : la malchance peut parfois emprunter d'étranges voies.

Et puis, je n'arrive pas à comprendre quel pourrait être leur profit à me faire incarcérer, ils ont encore trop besoin de moi. J'ai beau réfléchir toute la nuit, au matin, je n'ai toujours pas trouvé de réponse.

En me levant, je remarque que Jimmy n'a pas dormi non plus, je suis stupéfait en regardant son visage. Il a pris dix ans en une nuit, les traits tirés, d'énormes poches sous les yeux et le visage profondément

soucieux.

« Fais pas cette tête-là, lui dis-je, le danger n'est pas si grand, ça va s'arranger.

— Ce n'est pas uniquement ça, Juan Carlos. Je ne sais pas si tu es au courant, mais quelque temps avant de te rencontrer j'ai eu un procès pour avoir arraché le doigt d'un type dans une bagarre. On m'a laissé en liberté conditionnelle avec trois ans de sursis. Au premier problème, au moindre délit, au plus petit contact avec les flics, je plonge d'office pour trois ans plus la peine actuelle. Ce n'est pas que j'aie peur de la prison, mais j'ai une femme et deux enfants à nourrir. Qu'est-ce qu'ils vont devenir si je suis enfermé ? »

Pauvre Jimmy, je comprends maintenant son angoisse. Je l'aime bien ce petit bonhomme et ses préoccupations familiales me touchent. C'est un type droit qui mérite qu'on lui vienne en aide. Après avoir réfléchi, je lui dis :

« Ne t'inquiète plus, je vais au front, je prends toutes les charges sur mon dos : dans une heure tu seras dehors. »

Bien sûr, je suis absolument innocent dans cette histoire et ce n'est pas moi qui ai commis l'erreur, mais je ne peux pas abandonner Jimmy : avec son passé, il n'a aucune chance d'en sortir. À moi d'assumer une situation que personne d'autre ne peut prendre en charge, et il ne s'agit pas d'une générosité imbécile qui me mènerait à l'abattoir comme un mouton, car j'ai confiance en moi. Je sais que je peux m'en sortir, ce ne sont jamais que des cerveaux humains que j'ai en face de moi, accessibles à un bouffeur de crânes. En outre, au Costa Rica, la loi réprime sévèrement le commerce d'herbe, mais reste assez floue pour sa simple détention. Propriétaire de mines d'or, président d'une compagnie, comment pourraient-ils croire que je m'occuperais d'en vendre quelques grammes ? Je ne suis ni un délinquant, ni un touriste. Je suis installé dans le pays et le nom de mes associés peut à la limite servir de garantie.

Pendant l'interrogatoire qui suit, j'adopte mon système habituel de défense : oui, je fume énormément et cette quantité fait partie de ma consommation personnelle, je suis habitué à l'usage de l'herbe depuis mon enfance, je vis dans la jungle et j'ai besoin de ça pour dormir et apaiser mon corps malade. À l'appui de mes dires, je peux citer les déclarations enregistrées à l'hôpital et attestant que j'use de cette drogue pour supporter mon mal. Je démonte ainsi l'accusation de revente, et prenant tout sur mon dos, déclare avoir acheté l'herbe à Golfito.

L'arme, dont les numéros sont limés, les intrigue.

« À qui est-elle ? interroge mon interlocuteur.

— À moi, depuis des années.

— Pourquoi les numéros sont-ils limés ?

— Je trouve que ça fait plus propre. »

Peu à peu l'ambiance se détend, les flics se relaxent et commencent à plaisanter. Je demande à passer un coup de fil, mais ma demande est rejetée. Le chef des Narcotiques, le colonel Altamira, vient discuter avec moi. C'est un fils de pute notoire, très redouté. Je sais qu'il est affilié au *Partido del Pueblo Unido,* mais il fait la sourde oreille à toutes mes allusions concernant mes relations.

Lorsque je retrouve Jimmy après mon interrogatoire, il est plus calme. Les flics lui ont dit que je l'avais complètement blanchi et qu'il allait être libéré.

« Tu peux te tranquilliser maintenant. Sitôt dehors, va prévenir Herman ; si on ne m'a pas sorti dans la journée, demande qu'il intervienne, mais pour l'instant, je préfère me débrouiller tout seul. »

Nous sommes en train de plaisanter quand apparaît Luis, le jeune inspecteur qui m'avait interrogé à Golfito, à qui j'ai prêté de l'argent pour l'avortement de sa fiancée. Il est surpris de me voir.

« Juan Carlos, quelle surprise, qu'est-ce que tu fais ici ? »

Je lui explique toute l'histoire.

« Écoute, lui dis-je, j'aimerais que tu me rendes un service. J'ai l'impression d'un coup monté, veux-tu vérifier d'où vient l'ordre de perquisition ? On m'a dit que c'était sur dénonciation d'employés de l'hôtel qui m'auraient trouvé une attitude suspecte. Ils auraient même parlé de "gueule patibulaire", mais je n'y crois pas. Peux-tu essayer de te renseigner ?

— Bien sûr, je te dois bien ça. Contacte-moi à la maison dès que tu sors. Combien d'herbe avais-tu ?

— Environ cinq cents grammes, je n'ai fait qu'endosser la responsabilité. »

Une heure après, Jimmy est libéré : il est soulagé mais extrêmement gêné.

« Je ne sais pas comment te remercier, Juan Carlos, ce que tu as fait est super.

— C'est rien mon vieux, ne t'inquiète pas pour moi : on se retrouve dans quelque temps. »

Puis le gradé qui a dirigé mon interrogatoire vient me voir.

« On se rend bien compte que tu n'es pas un trafiquant, mais on va tout de même t'emmener devant le juge d'instruction. Pour diminuer les charges, Altamira a ordonné qu'on fasse disparaître ton flingue du rapport, tu n'auras pas d'accusation de port d'arme. »

Si en effet la détention d'arme n'est pas un délit, celle-ci doit avoir été achetée légalement avec certificat en faisant foi, ce qui n'est pas

mon cas.

*

On me remet les menottes et je suis conduit au palais de justice. Là, j'attends plusieurs heures, pris en charge par un flic en uniforme qui m'accompagne dans tous mes déplacements. On finit par m'emmener devant le juge. C'est une femme jeune et sympathique, j'ai vite fait de la gagner à ma cause.

« Pour moi, me dit-elle, l'accusation de trafic de drogue ne tient pas debout, je ne pense pas qu'on puisse retenir cette charge, je vais demander le non-lieu. Malheureusement, la décision finale ne m'incombe pas, seul le fiscal peut décider la mise en liberté.

— Quand pourrai-je le voir ?

— Il n'est pas là aujourd'hui, mais rassurez-vous, je prévois que vous nous aurez quittés dans un jour ou deux. »

Merde, ça se complique.

*

On me mène au dépôt de la prison centrale. Au greffe, un employé à tête de voleur enregistre mes affaires. J'ai mon sac avec moi et dedans toutes mes possessions sauf l'or laissé au coffre-fort de la banque. Je dois tout retirer, même mes bijoux : j'ai, dans une petite bourse, quelques émeraudes achetées pour offrir à mes six petites maîtresses. Je réalise à temps que cet enculé de greffier les a, mine de rien, inscrites sous le terme anodin de simples « pierres de couleur verte », « jaunes », pour les pépites que j'ai autour du cou et du poignet. Charognard de merde ! Il me prend vraiment pour un con. Je n'ai pas du tout l'intention de me laisser dépouiller.

J'obtiens de pouvoir téléphoner à Jimmy qui vient chercher mes affaires. On rigole tous les deux de ma tenue ; j'ai dû retirer mes fringues et suis vêtu d'une salopette bleue trop petite pour moi. Comme ils n'ont pas de chaussons à ma taille, j'ai pu garder mes bottes, et j'ai ma veste de cuir car il ne fait pas chaud.

*

Il était trop tard à mon arrivée pour ouvrir un dossier, et je passe la nuit dans une salle nue au sol en béton : pas de cigarettes, rien à

manger, pas de lit, il faut s'allonger par terre, ça commence mal.

Au matin, j'ai ma première altercation. À travers les barreaux, le gardien qui nous verse une sorte de café me renverse sa lavasse sur la manche d'un geste volontairement maladroit : j'essaie de l'attraper mais il recule hors de ma portée et je ne peux que l'injurier. Nous allons ensuite aux formalités d'enregistrement, j'ai droit aux mensurations et photos d'identité judiciaire face et profil avec un beau numéro ; on me photographie même le bras, pour immortaliser le tatouage *made in Hong Kong,* que je porte au poignet : une fleur décorée de deux feuilles de marijuana. C'est la première fois que je suis fiché et je n'apprécie guère : hors-la-loi sans aucun doute – j'ai tendance à suivre la mienne qui me semble plus juste –, mais délinquant, sûrement pas.

*

Alors qu'on nous transfère dans une grande salle, j'aperçois le gardien de ce matin qui nous surveille. J'ai mal dormi, je suis énervé et son air supérieur ne me plaît pas : je l'injurie, il me répond et je me dirige vers lui en menaçant de l'étrangler. Effrayé, il appelle au secours et bientôt une dizaine de gardes accourent. Je récupère à temps mon sang-froid et arrange le coup avec un peu de diplomatie, mais l'incident m'inquiète un peu : je réagis toujours très violemment en cas de manque de respect, et le risque existe en prison qu'un gardien en profite pour me provoquer, puis m'abattre impunément.

Nous arrivons enfin dans une salle commune d'une soixantaine de lits, des détenus y attendent leur procès ou la décision du juge d'instruction.

Je fais la connaissance d'un Italien, Carlo, le seul Européen du pavillon : il s'est fait prendre à la douane avec de la coke et des faux dollars, et attend depuis six mois de passer en jugement.

Le troisième jour, j'ai la visite d'Herman. Lorsque j'arrive au parloir, il est assis derrière la vitre, pour une fois il ne sourit pas. Je suis énervé et la discussion est rapide, je l'accuse de négligence et le somme de me faire sortir le plus vite possible :

« Tout est ta faute, je ne suis pour rien là-dedans. Tu as été imprudent en faisant acheter de l'herbe à Limon et en la confiant à Jimmy qui était à l'hôtel. Si je suis là, c'est parce que j'ai voulu sauver Jimmy qui était en sursis, mais il s'agit de ton herbe : j'ai dû tout endosser à ta place, maintenant sors-moi de là. Tu parlais de me protéger, d'assurer ma sécurité, et je me retrouve ici pour une minable histoire d'herbe, qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que tu attends

pour faire intervenir les copains ?

— C'est pas si simple. Tino représente la branche puritaine de la famille Caracas et il est absolument contre toute sorte de drogue, je ne lui en parlerai qu'en dernière extrémité. Le problème, c'est que le fiscal a refusé ta mise en liberté, car il pense qu'il y a trafic.

— C'est grotesque ! Tu m'as dit que tu avais les meilleurs avocats du pays, alors mets-les dessus ! Il n'y a aucune preuve pour étayer une accusation de trafic et ma liberté ne doit pas poser de difficultés.

— Je vais faire mon possible, Juan Carlos.

— Tu as tout intérêt car cette histoire n'est pas du tout claire pour moi. Maintenant, écoute-moi bien : je n'ai pas l'intention de rester là plus longtemps à cause de toi ; alors si je suis encore là à la fin de la semaine, je te promets que tes ennuis seront plus importants que les miens. Ce n'est pas parce que je suis ici que je suis complètement coupé avec l'extérieur, tu me connais et tu sais que je suis un homme de parole.

— Mais je t'assure que c'est une série de coïncidences, je te le jure.

— Le problème n'est pas là. Tu es responsable : c'est ton herbe et ta maladresse, ça me suffit, démerde-toi ! »

Considérant l'entretien terminé, je me lève et retourne dans la salle des « provisoires ». Mes menaces ne sont pas gratuites, je peux facilement faire contacter Wayne ou René qui seront contents de me rendre service et c'est ce que j'ai l'intention de faire si je ne suis pas dehors à la fin de la semaine. À partir de ce jour, je m'organise : je ne sais toujours pas d'où vient l'attaque et je préfère prendre mes précautions, il est trop facile de faire éliminer quelqu'un en prison pour quelques dollars. Grâce à l'aide d'une assistante sociale, Maria Urlate, que j'ai conquise, j'ai pu obtenir des calmants, je peux donc dormir une grande partie de la journée. Je reste éveillé la nuit, car c'est le moment privilégié pour les règlements de comptes, je porte sur moi une paire de ciseaux empruntés à l'infirmerie. J'ai convaincu Maria que je ne supportais pas la nourriture de la prison et elle s'occupe de m'avoir un certificat médical qui me permettra de me fournir à l'extérieur.

*

Les lits ne sont que des bat-flanc en ciment scellés au mur, mais j'ai réussi à obtenir un matelas et une couverture. J'ai fini par être populaire dans le pavillon : j'ai fait acheter par le gardien des balles et des raquettes de ping-pong pour la salle de jeu, du savon et du dentifrice pour tout le monde ainsi que des produits d'entretien pour

récurer les chiottes et les douches qui étaient vraiment crados. Les gardiens me connaissent et me laissent circuler librement avec Carlo ou d'autres, du dortoir à la salle de détente normalement ouverte deux heures par jour, où nous jouons au ping-pong et regardons la télévision.

Il y a des gens détenus pour toutes sortes de délits. J'ai rencontré un chercheur d'or d'Osa emprisonné pour une dette ridicule de cent cinquante colons (trois dollars). Je lui ai donné l'argent et il est sorti. Beaucoup me demandent du boulot en prévision de leur libération. Il m'arrive souvent de déambuler en criant « liberté pour le Français » ; au bout de quelque temps c'est devenu un leitmotiv ; parfois, l'un des détenus le clame à son tour et tout le monde le reprend en chœur.

*

Un jour, deux travestis sont arrivés dans la taule. La traversée de la cour a été saluée à grand bruit car ils relevaient leurs jupes et montraient leur cul aux types accrochés aux barreaux. On les a installés chez nous, j'ai observé toute la nuit une grande animation dans l'obscurité. Au matin, tous leur étaient passés dessus, et chacun arborait un large sourire. Celui des travestis était un peu crispé, ils ont dû être emmenés à l'infirmerie.

De temps en temps, je pense à mes petites amies. Dire qu'il y a quelques jours encore, j'étais au milieu d'elles, en plein paradis : ma première visite sera pour elles, j'espère ne pas leur avoir trop manqué.

*

Le huitième jour, je commence à en avoir sérieusement marre, Herman m'a fait annoncer ma sortie pour ce jeudi, mais à sept heures du soir, je suis toujours là, quand Maria vient me voir. À sa tête je comprends tout de suite, et commence sérieusement à échafauder l'hypothèse d'un guet-apens. Mais bon sang ! Quel serait leur intérêt ? Je rumine des idées de vengeance quand un type en civil demande à me parler.

« Bonjour, señor, je viens vous annoncer que vous êtes libre. »

Je suis surpris et méfiant.

« C'est sérieux ? Qui êtes-vous ?

— Señor Garcia, du cabinet Rosenberg. Herman m'a chargé de votre cas et j'ai obtenu un non-lieu, préparez vos affaires, dans une heure vous serez dehors. »

Je l'embrasserais presque. Je retourne au dortoir en criant de toutes mes forces « liberté pour le Français ». Cinq minutes après, la salle entière braille et c'est au son de cette musique que le gardien vient me chercher pour remplir les formalités de sortie : il était temps.

Debout devant les grilles, Herman m'attend. Il a retrouvé son sourire et m'accueille par un flot de paroles.

« Regarde, me dit-il en m'emmenant à sa voiture, j'ai de quoi fêter ta libération. »

Assises sur la banquette arrière, deux filles aux mœurs légères nous regardent en gloussant.

« Et j'ai de la coke aussi, me confie-t-il. À tous les quatre on va bien s'amuser. Je t'ai réservé une suite au Balmoral. »

La pensée de faire une fête avec ce gros porc me dégoûte. De plus, j'ai toujours des doutes concernant cette histoire. J'accepte la coke, mais refuse la fête.

« Tu as tort, dit-il, elles sont fameuses. Ce sont deux lesbiennes qui font un show super, je les ai déjà essayées. »

Raison de plus pour refuser : passer après ce tas de saindoux, jamais !

Il déploie toutes ses marques de sympathie mais je reste sur ma réserve, et nous parlons surtout de la mine dont il me donne les dernières nouvelles.

« Jimmy est parti depuis trois jours à Osa avec les employés. Ceux-ci étaient au rendez-vous le 10, tous fauchés. Lars, le Danois, est venu te voir, je ne savais pas comment le faire attendre, je lui ai dit que tu étais au Nicaragua et que tu avais des problèmes pour revenir, une question de visa. Il va monter à la Quebrada del Francés aux alentours du 19, 20 janvier. »

Une fois seul, j'essaie de contacter à son domicile Luis, mon copain des Narcotiques. Sa femme me répond qu'il est en mission sur la côte Atlantique et qu'il n'y a pas de message pour moi.

J'ai récupéré mes affaires et vais fêter ma libération chez René, j'offre les cadeaux heureusement rescapés à mes petites chéries.

René, à qui j'ai raconté l'histoire, me met en garde et me fait promettre de lui demander son aide au cas où d'autres problèmes surgiraient. Je sais que je peux compter sur lui.

*

Je redescends à Osa en Jeep, conduit par Fabio, un mécanicien de Malessa qui va venir travailler à la mine. J'ai avec moi un nouveau

compagnon, King, un jeune doberman que j'ai l'intention de dresser dans les montagnes. Il a passé toute sa vie enfermé et, âgé d'un an, il est déjà agressif à souhait.

Je vais prendre à Palmar un nouvel employé, un comptable engagé à la demande d'Herman pour s'occuper de tous mes papiers. J'y dépose Fabio et pars seul à Golfito pour voir Wayne. J'ai retiré de la banque l'or qu'il me reste, trois kilos et demi seulement car les fêtes m'ont coûté cher. Je ne veux pas garder tout ça là-haut, mais désire le savoir à portée de main, et Wayne a toute ma confiance ; il se serait occupé d'Herman avec joie si je le lui avais demandé. Comme la police a gardé mon revolver, Herman m'a prêté un vieux 38 en mauvais état dont le barillet ne tourne plus automatiquement. Habitué au 357 Magnum, j'ai l'impression d'avoir un jouet d'enfant. Wayne me vend un 44 Magnum d'occasion : une arme splendide et en parfait état qui fait encore plus de bruit et de dégâts que le 357, et relègue le 38 au rang des pistolets à amorces.

Je récupère le mécanicien et le comptable à Palmar et nous arrivons à Osa. Grâce à la saison sèche, il est possible d'emprunter sans problème la piste qui relie la panaméricaine à Puerto Jimenez. Notre Jeep est un modèle de l'armée russe, énorme, solide, mais peu maniable car trop lourde ; avec un engin pareil, un pique-nique devient une aventure. Herman doit nous faire parvenir plus tard de quoi l'équiper pour rouler dans la boue ; telle quelle, elle n'est guère plus efficace que mon taxi englouti et elle ne fait que quelques centaines de mètres de plus, avant de s'immobiliser. Pour la deuxième fois, je dois me taper ce chemin à pied, mes deux nouveaux sont un peu refroidis.

En arrivant chez Demesio, j'avise son cheval : le propriétaire n'est pas là, mais nous sommes censés avoir fait la paix : j'en déduis qu'il ne verra pas d'inconvénient à me le prêter et termine le chemin plus confortablement.

*

Le matin suivant, je me réveille de mauvaise humeur : j'ai eu le temps de constater un certain laisser-aller dans le camp, il est temps de reprendre les hommes en main après ces deux semaines de vacances.

C'est dans cet état d'esprit que j'entends soudain les cris de douleur de King. Je sors aussitôt, il a une grande balafre sur le museau.

« C'est le chat de Barbaroja qui l'a griffé, me dit Chiche, le chien l'a cherché. »

Les gars en ont peur et je suppose qu'ils prennent plus facilement la cause du chat que j'aperçois sur le toit. Depuis que Barbaroja nous a quittés, il est en passe de retourner à l'état sauvage. Mon nouveau revolver demande à être essayé, et une balle jette le chat du toit dans l'herbe où il disparaît en sautillant, juste blessé. Tant pis, on ne le mangera pas. Comme Jimmy demande ce que l'on doit faire du cheval de Demesio, je me le fais amener. Une dernière petite caresse sur la tête et le fracas du 44 l'accompagne dans son ultime galop : j'ai fait la paix avec Demesio et, en bon voisin, il n'aimerait sûrement pas me voir manquer de viande.

Les employés sont sidérés, ils ont vu abattre des vaches, des cochons ou des poulets, mais un cheval, c'est la première fois. On mange très peu de viande chevaline dans ce pays, surtout dans les campagnes où il est considéré comme un instrument de travail. Je peux tester l'efficacité de Glandulon (grand couillon), le fils de Villanueva, qui a décidé de rester travailler avec nous. Ancien boucher, il ne s'étonne de rien et en moins de deux heures, le cheval est complètement découpé et préparé. La table ressemble à un étal et c'est agréable à voir ; j'aurais bien aimé garder la peau, mais ç'aurait été pousser la plaisanterie un peu trop loin : Demesio aura sûrement des soupçons sur qui a piqué son dernier cheval, mais n'ira jamais imaginer qu'on le lui a mangé. Je suis comme ça, pas rancunier, non, mais j'aime régler mes comptes jusqu'au bout ; la pensée de Demesio maintenant réduit à aller à pied me satisfait.

Ces deux meurtres, coup sur coup, ont marqué les esprits et remis les gars dans l'ambiance. La surprise passée, ils rigolent de la blague jouée à Demesio, contents de retrouver aussi vite le même esprit. Le jour même, nous commençons le travail.

*

J'avais promis aux employés que l'exploitation serait vite mécanisée, mais je n'ai plus aucune confiance en mes associés et je risque d'attendre des mois avant de voir la première machine à succion. Le vieux Nizaro m'avait dit en posséder une. Il a pu maintenant se faire construire, grâce à mon argent, la plus belle maison de Guerra et n'a plus besoin de travailler, je la lui achète donc. C'est un modèle assez vieux mais bien pratique, et Fabio, en échange, lui bricole le moteur du fameux prototype d'Herman pour lui procurer l'électricité. Avec cette nouvelle machine le travail est nettement moins pénible : il faut toujours casser le sol avec les barres à mine, mais la pompe aspirante remplace la pelle. Nous sommes en saison sèche et il y a très peu d'eau dans la quebrada, ce qui n'aide pas.

D'autre part, quelques doutes quant à l'honnêteté de mes associés m'enlèvent l'envie de me tuer au travail : sortir de l'or par n'importe quel moyen n'est plus le but, la richesse de la mine est prouvée, il faudra bien en venir à l'exploitation industrielle. Mon principal souci dans l'immédiat est de préparer l'hiver, je suis fatigué de la boue et du reste ; si je dois m'installer un an ou deux, ce sera dans le plus grand confort que l'on a jamais vu à Osa.

*

Je me lance donc à fond dans la construction. Pendant que Lars, arrivé avec son fils, surveille une équipe réduite à la quebrada, j'emploie tous les autres à défricher et préparer les nouveaux aménagements.

Le campement se transforme en énorme chantier, j'ai fait appel à tous les gens d'Osa possédant une tronçonneuse, tout le monde coupe les arbres et les débite en planches. J'embauche systématiquement toute personne des villages voisins qui se présente, et il m'arrive d'avoir jusqu'à quarante types qui courent dans tous les sens du matin au soir. Les nouveaux venus ne restent jamais plus d'un jour ou deux, peu habitués à notre rythme, d'autant que les anciens se font un plaisir de leur refiler les travaux les plus difficiles. L'enfer des premiers mois les a blindés, ils se sentent supérieurs et ne font pas de cadeaux. Quand l'un des nouveaux se plaint, ils lui racontent avec fierté l'épisode de la montée du moteur parmi d'autres souvenirs ; devant cette équipe soudée, les autres font figure d'intrus, les demandes se font de plus en plus rares et il ne reste bientôt que les anciens.

Entre-temps, de nombreuses constructions sont sorties du sol. Le skidder qui a été réparé transporte le matériel dans des aller et retour incessants : des milliers de feuilles sont coupées chaque jour pour la confection des toits ; dès que les planches d'un bâtiment ont été assemblées, le sol est aussitôt cimenté : une vraie ville champignon. Le campement est entièrement entouré maintenant de barrières en bois et de fil de fer barbelé, d'énormes panneaux rouge et blanc avertissent l'éventuel passant : PROPRIÉTÉ PRIVÉE, ENTRÉE INTERDITE, ATTENTION, CHIENS MÉCHANTS. Si je n'en ai qu'un, il est méchant pour deux. La vue de ces panneaux placés tous les cinq mètres fait son effet, un tel spectacle a de quoi surprendre en pleine jungle.

Il n'y a désormais qu'une seule entrée, avec barrière à bascule et guérite à côté. Faisant cinq mètres de diamètre, de forme octogonale, elle est très jolie : c'est l'unique maison ronde d'Osa. Mario y habite, un nouvel employé que j'ai nommé gardien car c'est un extraordinaire fusil. Il fait des merveilles avec un 22, ne loupe jamais son coup,

quelle que soit la taille de la cible. Il a pour consigne d'empêcher toute entrée au campement par une méthode très simple : un coup d'intimidation au-dessus de la tête, puis une balle entre les deux yeux.

Marcella n'est pas revenue et il exerce aussi les fonctions de cuisinier ; comme je n'ai plus personne pour s'occuper de mes affaires, je lui ai demandé d'amener sa femme. Mario a beaucoup hésité car elle serait la seule de son espèce, mais un petit speech à tous mes gars et l'autorisation accordée publiquement à Mario de descendre le premier qui manquerait de respect à sa femme l'ont rassuré : à eux deux, ils cumulent les fonctions de gardien, chasseur, jardiniers, valets, cuisiniers et personnel de ménage. Ils sont très bien payés mais s'engagent à ne pas prendre de vacances pendant un an.

Les hommes ont maintenant un dortoir pour eux, une maison de dix mètres sur cinq où chacun a son propre lit avec draps et matelas. Jimmy, Lars et le comptable se partagent une aile du premier bâtiment et j'occupe entièrement l'autre dont j'ai abattu les cloisons. Mes appartements sont interdits à quiconque, excepté Mario et sa femme. Un électricien est venu installer un téléphone intérieur à piles, qui relie la quebrada, la maison du gardien et ma chambre. À l'origine, il s'agissait que Mario puisse me prévenir, où que je sois, de l'arrivée éventuelle d'un visiteur ; mais il fonctionne surtout dans l'autre sens : je m'endors tard le soir, et si une envie de café me prend en pleine nuit, il me suffit de tourner la manivelle pour que, quelques minutes plus tard, Mario ou sa femme, les yeux embrumés de sommeil, me l'apporte au lit. Ce genre de petit confort finit par rendre la jungle tout à fait vivable.

*

Parmi d'autres réalisations, un bâtiment pour les douches, une cuisine, des ateliers pour le matériel, etc. J'ai fait commencer un réfectoire, un énorme bâtiment rond, au toit qui monte, du jamais vu à Osa. La disposition des bâtiments à suivi le défrichement, et il s'est produit un fait amusant : le bunker pour la dynamite avait initialement été construit à l'écart ; au fur et à mesure des constructions, il s'est retrouvé en plein centre du campement…

Je n'ai pas pour autant arrêté la production. Je ne fais qu'un tour par jour à la quebrada, mais en permanence une équipe y travaille, que surveille Jimmy ou Lars qui me seconde très efficacement. Il est stupéfié par le travail abattu, dit n'avoir jamais vu en vingt-cinq ans de Costa Rica, des Ticos ramer autant en ayant l'air d'aimer ça.

Je ne pousse pas à la surenchère pour l'or, je compte sur les machines et ne veux pas tuer les ouvriers. D'autre part, je n'ai pas

l'intention de faire de cadeaux à qui que ce soit tant que j'aurai le moindre doute. Je travaille juste ce qu'il faut pour couvrir les frais de matériel et de main-d'œuvre.

Chaque nouvelle personne appelée à séjourner quelque temps avec nous passe par un stage dans le trou. Fabio a été très surpris : hautain, il se voulait différent du fait de son statut de mécanicien, il a vite fait d'apprendre que tout se mérite à la Quebrada del Francés. Le deuxième jour, il contemplait du haut de sa petite taille les autres qui marnaient dans la boue.

« Qu'est-ce que tu fais là, lui dis-je, à ne rien foutre ?

— Mais j'ai été embauché comme mécanicien ! À Malessa, on m'a dit que je serais mécanicien en chef.

— On n'est pas à Malessa, plonge et prie pour avoir du résultat si tu veux sortir de l'eau. »

Le comptable aussi a eu droit au bain d'égalité. Indien de pure race, mais ayant fait des études poussées, il est très mince, à la limite de la maigreur, des bras comme des fils de fer et une démarche souple qui le font vite surnommer la Panthère rose. Il a les cheveux mi-longs, bien coiffés, un visage régulier et il porte de grosses lunettes d'intellectuel. Timide, il parle très peu ; bien élevé, il ne dit jamais une grossièreté : un doux rêveur égaré dans ce monde de brutes.

J'ai dû le protéger au début et lui faire une chambre à part car son visage aux traits féminins avait attiré la convoitise de Barbas et Cunado. Engagé comme comptable, il va tout faire, sauf de la comptabilité, qui reste le dernier de mes soucis. Comme il n'était pas capable de soulever une pelle, je l'ai mis à la canoa après lui avoir gentiment expliqué qu'il pourrait faire de la comptabilité, certes, mais en dehors des heures de travail. Réservé et calme au début, il n'a pas tardé à se transformer et il est vite devenu aussi brutal et grossier que les autres. Au fur et à mesure que ses muscles naissaient, il s'affirmait. Il s'est découvert une personnalité méchante et vicieuse et il ne fait pas bon désormais lui tourner le dos après s'être moqué de lui. Il a d'abord poursuivi sa comptabilité, mais au bout de quelques semaines, l'abus d'alcool et d'herbe ont transformé en un véritable merdier ses livres de comptes, naguère impeccables, et il a fini par les balancer.

Lui et Fabio ont eu droit aux blagues habituelles. Fabio, en tant que mécanicien professionnel, s'est vu inviter à faire démarrer le groupe électrogène sous les yeux de ses petits camarades attentifs qui se sont écroulés de rire quand la manivelle lui a éclaté la pommette. La Panthère rose, à qui Chiche a proposé d'essayer ses nouvelles forces, n'a pas eu plus de chance. Elle est restée une semaine avec les lèvres comme deux saucisses rouges et violacées, à la grande joie de White qui avait l'impression de retrouver un frère de race. Ce dernier

m'a confié que ce qui l'ennuierait dans un accident mortel, c'est le fait qu'au lieu d'être pleuré, tout le monde se moquerait de lui, et qu'il passerait pour un con. Mourir n'est supportable que si on vous prend au sérieux.

Pour Puntarenas, le stage a été différent. Ce gars-là, toujours souriant et se marrant pour un rien, est pêcheur à Drake. Il est venu avec sa tronçonneuse pour débiter des planches. Quand nous en eûmes un stock suffisant, il m'a demandé comme une faveur d'aller dans le trou : faveur aussitôt accordée. Malheureusement, il mesure à peine un mètre trente et y perdait pied. Malgré son désir de bien faire, il n'était d'aucune utilité car l'eau lui arrivait à la bouche et comme il ne peut pas s'arrêter de rigoler, il a bu plusieurs fois la tasse : j'ai dû le mettre à la canoa avant qu'il ne se noie. Sa bonne humeur permanente lui a attiré la sympathie de tout le monde et en plus il sait se faire respecter.

Glandulon, le fils de l'ex-lieutenant Villanueva est la cinquième des nouvelles recrues. Il est aussi bête qu'il est fort, et Dieu sait s'il est costaud ! Il est niais et crédule, et les autres profitent de sa simplicité pour le blaguer, pas trop toutefois, car il cogne dur. C'est sans doute le seul à avoir un passé honnête, mais son père fait la balance. Ancien boucher, c'est une recrue idéale car, grâce au fusil de Mario, le gibier abonde. Il bâfre énormément et c'est un des rares à avoir mangé du cheval volontairement. Pour que cette viande ne soit pas perdue, j'ai dû la faire sécher et la mélanger au gibier. Lui, ne s'étonne de rien et tout est bon pour son estomac, même le chat de Barbaroja qui est revenu.

Il est réapparu en effet un jour que nous mangions tous ensemble, la balle lui avait emporté les deux pattes arrière et il se traînait sur des moignons en miaulant misérablement : d'un côté la blessure s'était cicatrisée et l'os blanc et sec apparaissait, de l'autre la gangrène ravageait la cuisse en dégageant une odeur insupportable. On dit que les chats ont une résistance extraordinaire et je veux bien le croire après avoir vu celui-là. Ça faisait une semaine qu'il se trimbalait dans cet état, je lui ai rapidement donné le soulagement qu'il venait chercher. Seul Glandulon a été tenté de savoir quel goût il avait, les autres étaient écœurés. Avec lui, si un de mes gars a un accident mortel, je compterai les morceaux avant de l'enterrer.

*

Grâce au skidder qui essaie de mériter l'essence qu'il me coûte, j'ai amélioré la route qui monte chez nous et j'ai pu faire venir la voiture. Elle est maintenant équipée de pneus de tracteur, qui la font

ressembler à un énorme insecte. Grâce à ses crampons de quinze centimètres, c'est la seule automobile qui peut gravir la montagne. Je ne me déplace plus qu'en voiture à l'intérieur de ma propriété ; White, dont la diplomatie et les efforts pour obtenir un poste de tout repos méritent récompense, me pilote dans ma tournée des différents chantiers. À chaque arrêt, White, debout sur son siège, lit un passage de la Bible aux gars, puis déchire la feuille, roule un énorme joint que j'allume et fais tourner. White tire chaque fois quelques bouffées et à la fin de la journée, écroulé sur son siège, il a du mal à repérer les arbres.

Nous ne sommes plus aussi isolés qu'avant et tant que dure la saison sèche, il est facile de se rendre en voiture à Puerto Jimenez, situé à quarante-cinq kilomètres. Un bon conducteur peut faire l'aller et retour en une journée et souvent Jimmy, White, Barbas ou Fabio y partent en Jeep vendre de l'or à la banque ou faire des achats. Ils sont toujours au moins deux ; en cas d'accident ou de panne, l'un va chercher du secours et l'autre surveille le matériel. Jimmy transmet mon enveloppe au nouveau chef des flics, à qui il achète d'ailleurs les provisions de coke qu'il me ramène. Ça me permet de tenir patiemment le coup quand je voudrais que les choses s'accélèrent un peu.

*

De temps en temps, pour éviter que les gars ne s'amollissent et faire rentrer plus d'or dans les caisses, je décrète la journée continue. Pendant une semaine, je fais travailler tout le monde à la quebrada, en trois tours de huit heures. Pour ma part, soutenu par la coke, je ne dors pas, juste une petite heure par-ci, par-là ; ma mauvaise humeur augmente en conséquence et mes coups de gueule effraient tout le monde. Quand je décide d'arrêter ce rythme, chacun s'en trouve soulagé, jusqu'à la prochaine fois.

Un soir, l'envie me prend de changer de tête et je me rase le crâne. Au matin, tout le monde me regarde en coin, ne sachant s'il doit rire ou non. À midi, je prends la paire de ciseaux et appelle Puntarenas, le seul qui rigole ouvertement. Le sourire aux lèvres, il vient s'asseoir en face de moi. Quelques coups de ciseaux, puis un fignolage au rasoir et Puntarenas change de gueule. Puis c'est le tour de Cunado et tout le monde y passe. Certains sont réticents au début, puis la rigolade prend le dessus et ils se bousculent pour passer avant les autres. En peu de temps, tout le monde a une boule de billard. Ils se les coupent mutuellement et chaque apparition d'une nouvelle tête est saluée par des cris et des exclamations.

Pour certains, l'effet est heureux, pour d'autres, moins ; si Miguel se retrouve avec une grosse citrouille, le crâne de Cunado, lui, ressemble à une bite avec deux grosses oreilles. L'ambiance tourne à la fête et c'est super sympa, ils se touchent mutuellement le crâne ou se le frottent l'un contre l'autre, amusés par cette sensation nouvelle, se montrent du doigt en s'esclaffant. Presque tous avaient des cheveux longs, qui s'entassent maintenant par kilos dans la pièce : Puntarenas propose d'en faire une couverture et de l'accrocher au mur avec les autres trophées, Barbas en remplit un tee-shirt pour se faire un oreiller confortable.

Le spectacle de ces vingt-cinq têtes lisses et rondes est saisissant. Seul White a une coupe d'Iroquois qui lui donne d'ailleurs un air plus intelligent. Jimmy a prétexté une paire d'oreilles décollées pour échapper à la tondeuse, il est le seul ; eu égard à ses nombreux voyages à la ville, je l'ai épargné. Trois types de Vanegas, venus là pour quelques jours, y passent aussi ; emportés par l'enthousiasme général, ils s'y sont prêtés avec joie. J'apprendrai plus tard que, lors de leur retour, leurs femmes ont pleuré et que le village les a regardés comme des pestiférés. Maintenant, le pli est pris, cette série de crânes rasés ajoute à l'image du groupe : c'est devenu – mieux qu'un uniforme – sa marque de distinction.

*

Entre-temps, la vie du camp s'est radoucie, et tous les samedis, on se massacre de manière organisée.

J'ai fait défricher un bout de terrain et construire deux cages de but. Jimmy a ramené de Golfito un ballon de foot et les hommes, divisés en deux équipes, disputent des matchs amicaux. Façon de dire, car les rencontres sont d'une rare violence. Tous sont passionnés en bons Latino-Américains, mais à part moi, dont la carrière de footballeur a été interrompue par une expulsion malencontreuse, personne n'a réellement touché un ballon. Ça tient du match de rugby et du combat de boxe car les règles sont très élastiques. Profitant du respect qu'ils ont pour moi, je marque but sur but en savatant tout sur mon passage : gare au premier qui me rend le coup, il risque de faire les trois-huit pendant une semaine.

De leur côté, les gars ne se gênent pas entre eux et les matchs se terminent le plus souvent en mêlée générale. Plus personne n'ose servir d'arbitre, car les premiers ont vu leurs décisions contestées de manière assez brutale. De toute façon, c'est toujours mon camp qui gagne, car j'ai interdit à l'autre équipe de trop marquer sous peine de se voir sucrer le repos hebdomadaire : je déteste perdre et ils le

savent.

Au début réservés à la détente du samedi, les matchs se jouent par la suite plusieurs fois par semaine, quand je m'ennuie ou quand les employés ne sont pas trop fatigués. C'est pendant l'un de ces matchs, alors que King est en train de persuader Barbas de ne pas marquer de but, que je vois apparaître un petit cul blond surmonté d'une tête non moins blonde, s'avançant à pied par le chemin de Guerra : Sophie !

*

Ma nymphomane préférée, en chair et en os. Elle m'explique qu'elle a une semaine de vacances et vient directement de Francfort pour me voir. Dix mille kilomètres, plus la traversée de la jungle à pied pour se faire traiter comme une chienne, cela démontre soit ses qualités d'aventurière, soit une forte dose de masochisme.

Je trouve ça marrant, cette féministe qui vient se faire dominer et maltraiter, loin des regards. Car je ne vois pas d'autre raison : je suis, sans vouloir me vanter stupidement, grâce à mes nombreuses expériences, fort capable de régaler n'importe quelle femme qui le mérite, mais mon égoïsme et ma misogynie me font rechercher avant tout mon propre plaisir : j'ai suffisamment vécu pour savoir que je n'ai rien à prouver. Alors, qu'elle revienne après le traitement que je lui ai infligé me surprend pour le moins ; et m'excite, il faut le dire. Sans lui laisser le temps de se reposer, je l'emmène à la douche pour la laver à grandes eaux. Puis, une fois qu'elle est récurée, je lui explique les subtilités du foot en marquant quelques buts contre nature : heureusement qu'elle est réparée depuis la dernière fois. Avouez que je sais pratiquer l'hospitalité : lavée, sodomisée, quinze minutes après son arrivée, qui peut en offrir autant ?

Je suis content d'avoir un nouveau jouet pour étrenner ma nouvelle maison et je passe ma nuit à marquer mon territoire. De jour, dissimulé en partie derrière un arbre, je surveille le travail à la quebrada, tout en chevauchant madame accrochée à un tronc. La nuit suivante, le traitement est le même. Au petit matin, elle me quitte ou plutôt s'enfuit, profitant d'un voyage de Jimmy à Puerto Jimenez. Cette fois-ci, elle n'aura pas duré longtemps et je serais étonné qu'elle revienne.

*

Le travail à la quebrada tourne au ralenti et je ne sais plus quoi faire construire. Comme je m'ennuie, je fais maintenant une sortie par

semaine. Chaque samedi matin, je pars en virée pour Jimenez avec quinze employés à tour de rôle. White, bouffeur de crâne très doué, s'arrange toujours pour y participer en échangeant une place par toutes sortes de transactions. Je laisse la garde du camp à Mario sans inquiétude : la réputation de l'endroit, les nombreux panneaux dissuasifs, plus l'accueil réservé aux rares visiteurs assurent notre tranquillité.

Nous partons avec la voiture, Jimmy au volant, moi assis à côté de lui et quinze types entassés derrière. C'est le maximum que je puisse charger et il y en a partout, assis sur les sièges, debout sur les pare-chocs, accrochés en grappes au montant du toit : le trajet est épique.

De temps en temps, les cahots font lâcher prise à quelques-uns et ils doivent courir derrière la voiture jusqu'à la première côte. En effet, pour l'alléger, à chaque montée, ils descendent et cavalent jusqu'au sommet pour se réentasser. La voiture, qui a des problèmes de batterie, ne s'arrête jamais ; plus d'une fois un employé qui n'avait pas été assez rapide est resté en rade au milieu de la forêt. Ils arrivaient couverts de boue et ils ont rapidement compris la technique : ils partent maintenant tous en short ou en slip, leurs affaires propres dans un plastique ; à la traversée de la dernière rivière avant Jimenez la voiture s'arrête ; ils se lavent, se pomponnent et s'habillent pour être impeccables à la ville.

Ces fêtes de deux jours sont entièrement à mes frais et je suis généreux. La première chose que je fais est de les emmener tous au bordel de Jimenez, l'Indija. C'est une baraque crado, où travaillent quatre grosses putes immondes. Autant ils sont à leur aise dans les bagarres, autant ils sont empruntés avec les dames : c'est amusant de les voir, une serviette à la main, faire la queue en attendant leur tour ; ils rigolent, flambent, mais rougissent comme des gamins au moment de franchir la porte et ils appellent les putes Madame.

Plus d'une fois, surtout au début, les putes, exaspérées, doivent les attraper par la manche pour les emmener accomplir leur devoir. Pour la suite, à les entendre, ce sont les meilleurs baiseurs du monde. Cunado, lui, se vante de pratiquer les caresses buccales ; comme je manifeste mon dégoût, il me répond, très grandiloquent :

« Pour moi, une pute est avant tout une dame. »

Tu parles ! Après le passage de cinquante types, ce n'est plus une dame, c'est un repas complet. Il finit par avouer la véritable raison :

« Tu comprends, quand elles voient comment je suis monté, elles refusent toutes. »

Je comprends maintenant son amour pour la jument.

*

Quelques week-ends après, Cunado, dont c'est l'anniversaire, est solennellement emmené au bordel. Je suis assis au bar de la maison close avec mes gars déjà soulagés quand une pute à poil débarque dans la pièce en injuriant Cunado qui la suit avec une mine de petit garçon malheureux, une serviette autour des reins, son anomalie lui battant les mollets.

« Don Juan Carlos, dit-il tout triste, elle ne veut pas.

— Allez lui donner un coup de main, dis-je à mes hommes écroulés de rire. Ce manque de conscience professionnelle doit être puni. »

Désireux de faire plaisir à leur petit camarade, White, Chiche, Fabio et Miguel attrapent la demoiselle et la plaquent au sol, bras et jambes écartés. Tout en la maintenant offerte, ils font signe à Cunado en lui chantant : « Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire. » Cunado, touché aux larmes par tant d'attentions, son ardeur décuplée par la coke, se rue sur son cadeau et lime furieusement. Les cris de la pute et la chanson braillée à pleins poumons ont attiré les curieux qui observent ce rare spectacle en rigolant ; même le barman, choqué au début, chante en chœur.

Après cela, Cunado et une bonne partie de mes hommes seront interdits au bordel et on devra plus d'une fois forcer la porte.

*

Chaque samedi soir, il y a un bal à Jimenez, à Rancho de Oro ou dans un autre bar. L'arrivée de quinze hommes au crâne rasé dans cette voiture militaire ne passe pas inaperçue. Tout le monde admire la Jeep et les hommes très fiers prennent des airs détachés. Nous sommes rapidement connus, et très souvent, à notre entrée dans la salle, le chanteur annonce « l'arrivée des gens de la Quebrada del Francés » à la grande fierté de mes employés. Il faut dire qu'ils ne sont pas discrets et ont une conduite légèrement incorrecte : l'abstinence, l'alcool et le besoin de provocation leur font toucher tous les culs qui passent à portée de leurs mains ; des bagarres éclatent souvent, que notre nombre et notre réputation font tourner court. Ce n'est pas l'envie qui manque aux habitants de Jimenez de faire un carton, mais les types ont peur de nous, ce qui assure notre impunité.

Nous sommes assis à notre table, tranquilles pour une fois, quand une escarmouche éclate entre un homme et une femme devant nous. Celle-ci le gifle à tour de bras et l'homme, vraisemblablement bloqué par un fond de galanterie, essaie de la calmer sans oser porter la main

sur elle. Puis, exaspéré, il finit par lui flanquer une énorme gifle qui l'allonge pour de bon. Des types le prennent à partie et l'entraînent dehors. D'autres interviennent pour le défendre et en quelques minutes, le bal entier n'est plus qu'un vaste champ de bataille : quatre-vingts personnes, heureuses de l'occasion, s'étripent à qui mieux mieux. Les chaises, les tables et les bouteilles volent en tous sens, le champ s'élargit et la bataille continue dehors : un peu à l'écart, nous sommes installés dans la voiture, aux premières loges pour admirer le spectacle. Juste en face de nous, une femme, une chercheuse d'or aux bras énormes, attrape des types un par un et les aligne d'un seul coup de poing. Partout sur le sol, on s'assomme sans faire de distinction, uniquement pour le plaisir de s'en mettre plein la gueule.

Peu à peu la bagarre se déplace et entoure la voiture ; ils abîment la peinture et on essaie de les écarter, d'abord gentiment, puis à grands coups de pied sur la tête. Le comptable, avec son visage tout doux, en a bloqué un sous la voiture et, le tenant par les cheveux, lui éclate la tête à coups de talon.

Un premier cri retentit, « Mort aux étrangers », puis un autre « Mort au Français », et en quelques minutes tous les types se réconcilient contre un ennemi commun. Comme ils deviennent menaçants et parlent de retourner la voiture, je dégaine et les tiens en respect, aussitôt imité par Jimmy et ceux qui ont des armes, pendant que les autres poussent la Jeep pour la faire démarrer. Quand nous montons dedans, les injures recommencent puis quelques bouteilles volent. Jimmy au volant, déjà bien bourré, roule dix mètres et prend un coup de sang : il fait demi-tour et fonce sur la foule amassée. Alors que les types s'écartent en vociférant, il dégaine sans prévenir et tire dans le tas. En deux secondes, tout le monde se jette au sol et les injures cessent, nous nous éloignons au milieu des cris de frayeur.

Arrivés dans la cour de l'hôtel dont les six chambres nous sont réservées chaque week-end, je cache toutes les armes non déclarées ; le chef des flics est acheté, mais s'il y a mort d'homme devant témoin, il ne pourra pas faire grand-chose. Jimmy, dessoûlé, se mord les doigts, les hommes s'écroulent un peu partout pour dormir, surveillés par Miguel qui monte la garde. Au matin, je vais aux nouvelles et j'apprends que les flics ne se sont pas dérangés. Depuis ce jour, à Jimenez, personne ne nous cherche la bagarre, mais les employés restent toujours groupés.

*

La fête continue tous les week-ends jusqu'à ce qu'ils tombent, ivres morts. On rentre le lundi matin vers cinq heures. Je réveille les moins

bourrés à coups de pied et ils m'aident à charger les autres dans la voiture.

Arrivés à la mine, je mets tout le monde au boulot : ils ne tiennent pas debout et c'est un chargement de moribonds que j'amène de la voiture au trou où ils sont jetés sans ménagement par ceux qui n'ont pas eu droit à la fête.

Ces derniers connaissent le scénario pour l'avoir vécu à leurs dépens et, sitôt qu'ils voient la voiture, courent au trou pour le déchargement. Pressés de vider leur rancune envers les noceurs, ils les ramassent et les balancent sans douceur dans le trou, en un vol plané de trois mètres. L'eau froide les réveille mais certains, mal lancés, n'atterrissent pas toujours dans l'eau ; Chiche s'ouvre une fois le crâne sur un rocher. Raphaël, en plein coma éthylique, flotte à la surface, les hommes le ressortent à moitié noyé et le mettent à sécher sur une pierre d'où il n'émerge qu'en fin de journée.

Malgré cet état, cette virée est primordiale pour eux. Ils savent qu'à l'extérieur tout est permis, ils essaient chaque fois de faire mieux. Lors d'un retour, un dimanche matin, alors que, exceptionnellement, ils n'étaient pas soûls, on a ramassé tous les animaux domestiques rencontrés sur la route. Les hommes cavalaient après les poules et les cochons et le soir, je vous prie de croire qu'on a fait un dîner de rois.

Coursés par une laie furieuse, ils ont réussi à ramener un porcelet que je garde afin qu'il engraisse. Rituellement à l'aller comme au retour, j'arrache les clôtures de Demesio ; inlassablement, il les répare.

*

Herman est revenu nous voir, il nous a apporté un poste émetteur-récepteur, un gadget inutile selon moi, et très cher selon ses dires. Il est accompagné de son fils, un gamin de douze ans qui a la chance inouïe de trouver une pépite de cent cinquante grammes dans la canoa.

Nos relations ont changé et le dialogue est difficile. Tant qu'il me restera des doutes, je serai incapable de lui parler normalement. Quand je le regarde, je me mets à penser qu'il a peut-être tout machiné et j'ai envie de le tuer. Il est au courant des virées à Jimenez, du bordel qu'on y met, et manifeste quelque inquiétude.

« Tu as sorti de l'or ?

— Oui, un peu.

— Tu en as pour moi ?

— Non, je produis juste de quoi couvrir les frais du campement et les plaisirs.

— Mais tu travailles très peu, pourquoi ?

— Viens, je vais te l'expliquer. »

Je l'amène à la quebrada et lui montre la paroi qui s'élève verticalement à six mètres au-dessus du trou.

« Regarde ça, lui dis-je, ça risque à tout moment de s'écrouler. Si ça tombe, je suis sûr de perdre cinq ou six ouvriers. Je n'ai pas envie de sacrifier des hommes parce que vous n'êtes pas foutus de tenir vos promesses. On ne peut plus travailler à la main, il nous faut des machines : tant que vous ne décrocherez pas le permis, il n'y aura pas de production. »

Ce n'est pas que je sois soudain respectueux des lois, mais je ne veux pas rester toute ma vie dans les montagnes. La meilleure exploitation de cette mine pour moi serait de la vendre à une grosse compagnie pour plusieurs millions de dollars. Pour cela, il me faut les papiers en règle, je ne veux pas aller à l'encontre du ministère de la Géologie et des Mines.

Herman ne reste pas trop longtemps et quitte le camp. Deux semaines après, il est de retour pour réparer la radio, discrètement détraquée par mes soins. Il appelait tous les jours et ce contrôle quotidien m'énervait.

Nous sommes en train de prendre le café, quand apparaît sur le chemin un camion chargé d'hommes. Excepté la nôtre, c'est la première voiture qui vient ici. Sans tenir compte des panneaux d'interdiction, le chauffeur descend et soulève la barrière. Mario est à la cuisine et j'envoie White pour les stopper ; ils ne l'écoutent pas et continuent d'approcher. Je ne sais pas qui ils sont mais ils vont apprendre que l'on ne me défie pas impunément. Je me mets en position de tir et ajuste le chauffeur pour les arrêter de manière radicale. Aussitôt le camion pile et le chauffeur plonge sous le tableau de bord. Son voisin saute à terre et hurle : « Ne tirez pas. Herman ! Hé ! Herman !

— Ne tire pas, me dit celui-ci, d'une voix blanche, c'est Adriano. »

Adriano Caracas, le fils de Juan, l'enfant terrible de la famille. Il a été mercenaire au Nicaragua et a une mauvaise réputation ; ses escroqueries, impunies à cause de son nom, défraient la chronique. Jimmy, qui le connaît, me l'a décrit comme un type dangereux. Que vient faire ici ce serpent ?

Les types descendent du camion, Adriano arrive le premier. Je suis surpris, c'est un nabot qui porte la barbe bien taillée du complexé. Derrière lui vient un géant de deux mètres, gros et gras dont tout le corps se barre en couilles. À première vue, celui-ci a l'air d'un gringo comme les autres mais son regard vif et perçant dénote une intelligence hors du commun. C'est Carano, un Américain recherché

par Interpol et qui prête ses services à la branche véreuse de la famille Caracas. Ensuite viennent deux autres gringos, les gardes du corps, tatoués partout, sales gueules, vraisemblablement mercenaires ou échappés de taule. Puis viennent une dizaine de Ticos à l'allure décidée, les hommes de main. La bande d'Adriano au grand complet.

Ils sont assez connus, et viennent de faire une arnaque sur le Rio Tigre de plusieurs millions de dollars. Cette branche de la famille a la réputation d'utiliser les cerveaux américains en cavale, dont le plus célèbre fut Robert Vesco. Ils leur donnent l'asile politique et les demandes d'extradition n'aboutissent jamais. En échange de leur protection, ils utilisent leur intelligence pour réaliser des escroqueries impunies. Celui qui y trouverait à redire encourt le risque de finir en taule ou au fond d'un fossé.

Je ne sais pas quelles sont les intentions d'Adriano, mais tout fils de président qu'il soit, il ne fera pas la loi ici, et il le sent. Protégé par son nom, il pensait pouvoir opérer une manœuvre d'intimidation, il ne s'attendait certainement pas à une telle réception. Ma première réaction à leur arrivée, mon manque d'intérêt quasi total à l'énoncé de son nom et mes vingt-cinq hommes à la tête rasée qui les observent en silence lui prouvent qu'il a perdu la partie. Pendant qu'il discute avec Herman, je reste muet. J'ai le 44 dans le holster, le 38 passé à la ceinture ; ça, plus mon silence et ce crâne rasé qui n'adoucit pas l'expression de mon visage, le mettent mal à l'aise, et il jette de fréquents coups d'œil de mon côté. Carano, qui a remis ses lunettes noires, m'observe également du coin de l'œil. Lorsque je m'éloigne, Adriano lance :

« C'est lui, le mercenaire français ? »

Sa voix vibre de haine. Sans qu'une parole ait été échangée, sans heurt, il vient de perdre la face devant tout le monde. Il est blanc de rage rentrée : petit, il devine qu'ici son nom ne le protégera pas d'un coup de pied au cul.

Venu en conquérant, il me demande maintenant, par l'intermédiaire d'Herman, la permission de visiter la mine.

« D'accord, dis-je, mais je vais avec eux. »

Adriano, Carano, les deux gringos et Valverde, un avocat véreux du ministère, rentrent dans la jungle. Je ferme la marche. Je n'ai toujours pas prononcé un mot. Pendant qu'Herman leur montre le trou, ils sont tous les cinq assis sur un tronc d'arbre, je reste debout derrière eux, toujours silencieux. Finalement, après dix minutes, Adriano, mal à l'aise, donne le signal du départ et sort rapidement de la jungle. Au moment où ils sont regroupés, je les compte, il me semble qu'il en manque un : je prends la carabine de Jimmy et la donne à Lars.

« Va voir si un de ces enculés n'est pas resté à la quebrada. Si tu le vois, mets-lui une balle dans la tête sans avertissement.

— Avec joie, répond-il, je n'ai jamais pu sentir ces fils de putes. »

Mon geste n'a échappé à personne et le silence s'épaissit. Peu de temps après le retour de Lars, triste de n'avoir trouvé personne, ils remontent tous en camion et s'éloignent.

*

Je les escorte jusqu'à Vanegas en Jeep pour leur montrer ma gueule une dernière fois puis je fais demi-tour. Ce coup-ci, je pense qu'on n'est pas passés loin. Ce n'était pas des demi-portions comme nos visiteurs habituels ; ces hommes n'avaient pas une tête à reculer devant le danger. Carano est un type d'une intelligence aiguë. Ce qui leur a manqué, c'est un chef, un vrai. Adriano se cache derrière son nom : son père a dû être quelqu'un de valable, mais lui est un usurpateur, un minable qui joue sur sa réputation, faute de mieux.

À mon avis, ils étaient venus pour tâter le terrain : le nom de Caracas, l'allure inquiétante des gardes du corps et hommes de main, la présence experte de Carano, la couverture juridique assurée par l'avocat, suffisaient, pensaient-ils, à impressionner. Mais au lieu de quelques paysans effrayés et soumis qu'ils pensaient rencontrer, ils se sont retrouvés dans un camp à l'organisation semi-militaire, avec des bonshommes hostiles m'obéissant au doigt et à l'œil. Dès lors, il ne leur restait plus d'autre issue que de camoufler leur expédition guerrière en simple visite de politesse… Adriano n'est pas prêt de l'oublier.

Jimmy est très content. Lui que toute la famille Caracas a considéré pendant des années comme un larbin, était pour une fois du bon côté du manche.

« Adriano m'a demandé si tu aurais tiré sur lui en sachant qui il était. Je lui ai répondu par l'affirmative et ça lui a donné un frisson. »

Herman jubile et raconte la discussion : « Alors je lui ai dit : tu comprends, Adriano, nous avons conquis cette mine par les balles et personne ne nous la prendra, c'est pour ça que nous réagissons violemment. »

Qui ça, nous, baudruche ? Décidément, il n'y a pas un Tico pour racheter l'autre. Tous aussi minables.

*

À l'approche de Pâques, je stoppe complètement le travail à la quebrada. Je sens qu'à n'importe quel moment, la falaise peut s'effondrer et mes hommes sont devenus pour moi plus que mes employés.

Chaque année à cette époque, Herman organise une sortie avec son personnel. Malessa a une équipe de football qui a fait ses preuves et il me propose par radio une rencontre entre elle et ceux de la Quebrada del Francés pour un match amical sur le terrain de Rincón. J'accepte avec joie car mes gars sont fatigués de se massacrer entre eux.

Le jour de la rencontre, nous descendons à Rincón. La moitié des hommes est dans la voiture, l'autre moitié court derrière. Les employés de Malessa ont planté une tente et nous attendent depuis hier. Herman, à ma demande, a amené des chaussures et des tee-shirts imprimés dont le motif est simple : une pépite entourée du sigle « Quebrada del Francés Sport Club ».

Avant le match, les deux équipes posent pour la photo ; le contraste est saisissant. D'un côté, celle de Malessa : quatorze jeunes à cheveux longs, portant la tenue avec aisance, sourient au photographe. De l'autre, celle de la Quebrada : vingt nabots, râblés, le crâne rasé, la barbe en bataille, font des signes obscènes à la caméra en se bousculant pour être au premier plan.

*

Avant de donner le coup de sifflet d'envoi, l'arbitre, un habitant de Rincón, fouille mon équipe et confisque les revolvers, couteaux et poings américains qui se trouvaient par mégarde dans nos poches. Puis le match commence.

Mes hommes ont pour la première fois des chaussures de foot et ne sont pas habitués aux crampons. Plusieurs, dont Miguel qui a les pieds très larges, les balancent rapidement et continuent en bottes de caoutchouc ou pieds nus. L'équipe de Malessa a une excellente technique et connaît les règles ; les miens savent juste où il faut mettre le ballon, mais ils ont par contre de l'agressivité à revendre : si, à la première mi-temps, Malessa gagne 2 à 0, on mène par 3 blessés à 1.

La deuxième mi-temps est plus animée, mon équipe utilise les ruses les plus délicates pour gagner : Miguel qui est gardien n'a pas digéré qu'on lui mette un but ; à la remise en jeu, il attrape discrètement le joueur adverse et l'assomme d'un coup de poing sur la nuque ; emporté par le feu de l'action, Chiche se trompe de ballon et dégage en corner les burnes d'un adversaire ; chaque fois qu'un joueur adverse s'approche trop près de nos buts, les trois arrières le

persuadent à grands coups sournois de l'inutilité de sa démarche. L'arbitre, bien qu'acheté, doit en expulser quelques-uns, mais ils reviennent dès qu'il a le dos tourné : à un moment nous sommes vingt de la Quebrada sur le terrain.

L'équipe adverse est cependant très forte et plus on en descend, plus ils marquent. Une tentative désespérée d'Eduardo qui court le ballon à la main échoue, malgré White et Barbas qui lui nettoient le passage. Heureusement, la perte de son short n'a pas handicapé Puntarenas qui, profitant de sa petite taille, trompe la défense adverse et va savater le goal dans les tibias pendant que leur équipe est occupée à nous marquer un but. Bientôt, les survivants de l'équipe adverse refusent de jouer, Herman, qui voit ses hommes tomber les uns après les autres, demande la fin du match. Lorsque l'arbitre, réfugié en dehors du terrain et qui soigne son œil au beurre noir, siffle l'arrêt du match, je suis en train de courir derrière José le mécanicien qui m'a effleuré de son coude, pendant que Mario, Cunado et Raphaël expliquent, à grand renfort de coups de pied, un truc à Pablo le comptable qui a eu le courage ou l'inconscience de jouer.

Le match se termine par 12 à 3 en leur faveur, il paraît que le score des blessés est de 13 à 2, à notre avantage, mais ça n'est pas homologué.

Après ces instants mémorables, je donne une semaine de repos aux employés. La plupart restent dans le Sud à dépenser leur paie en fêtes et soûleries. Mario a craqué, il a refusé de rester seul à la mine avec sa famille et je l'ai viré ; j'ai installé Puntarenas à sa place, très content de ce nouveau poste où il peut me soigner ; il a fait venir sa femme, une vieille sorcière de vingt ans son aînée. Je lui laisse la garde du campement et remonte avec la Jeep à San José, accompagné de Jimmy et des quelques employés qui veulent passer cette semaine en ville.

Sitôt arrivé, je me débarrasse de tout le monde, Jimmy y compris, et contacte Luis, l'agent des Narcotiques qui devait se renseigner sur mon histoire.

Il est assez distant au téléphone.

« J'ai ce que tu m'as demandé, me dit-il, mais je préférerais ne pas parler au téléphone. Peux-tu passer chez moi ce soir, discrètement ?

— Bien sûr, à quelle heure ?

— Vers minuit, ce sera parfait. »

Pas besoin de me faire un dessin, je me doute de la nature des nouvelles. Le soir, on en vient rapidement aux faits.

« Ce que je vais te dire est confidentiel, promets-moi de ne jamais révéler qui t'a donné ces informations !

— Tu as ma parole.

— Bon. J'ai discrètement interrogé les flics qui t'ont arrêté. Ça n'a rien à voir avec le rapport. L'ordre d'agir est venu d'Altamira, le chef des Narcotiques. Il leur a dit de se rendre à l'hôtel Astoria immédiatement, où ils devaient arrêter un Français – il avait donné ta description – qui aurait un paquet d'herbe et un revolver. Il leur a même précisé d'être prudents, car le type était dangereux. Comme tu peux voir, il n'y a jamais eu de dénonciation émanant de l'hôtel, l'ordre est parti d'en haut. C'est ce que tu voulais savoir ?

— C'est parfait, je te remercie beaucoup, Luis.

— Heureux de t'avoir retourné le service ; n'oublie pas, tu n'en parles pas. Au revoir. »

Je ne m'étais pas trompé : ces salauds m'ont bel et bien trahi. Les seuls qui connaissaient mon hôtel étaient Herman et le comptable, personne d'autre n'a pu donner ces renseignements à Altamira. Mais lequel des deux ? Pablo, par vengeance personnelle ? Herman, par machination ? À mon avis, les deux.

C'est un coup dur, et cette révélation m'a fait un choc. Bordel de merde ! Pourquoi faut-il que tout le monde triche ? En tout cas, ils ne vont pas y échapper, je n'ai besoin que d'un peu de temps pour assurer mes arrières.

Mais la grosse question reste la même : pourquoi ont-ils fait ça ? Où est leur intérêt ? S'ils avaient voulu purement et simplement voler la mine, il était tout aussi simple de me laisser enfermé. Pourtant, c'est l'avocat d'Herman qui m'a libéré. Et à quoi cela peut-il leur servir puisque je bénéficie d'un non-lieu et que je suis donc blanchi de cette accusation ? Je ne peux pas imaginer que mes menaces aient pu le forcer à me libérer, je ne comprends vraiment pas leur façon d'agir.

Pendant ces quelques jours que je passe à San José, je me demande quelle est la meilleure conduite à tenir. Ce coup est rude, mais ne me fera pas fuir le pays, la queue entre les jambes ; je ne refuse jamais le combat, bien au contraire ; et si on me provoque, je rends au centuple. Mais quelle attitude adopter ? Ma mine est trop riche pour tout gâcher sur un coup de tête ; couper les couilles à Herman me ferait sans doute plaisir, mais c'est prématuré. Le mieux est de ne rien laisser paraître, laisser venir en tâchant de prévoir d'où viendra le prochain coup : le jeu promet d'être amusant.

J'ai un avantage. Ils ne savent pas que je les ai percés à jour. S'ils me donnent le temps de me préparer, c'est moi qui mènerai la danse. Qu'ils m'accordent juste le temps !

*

Quand je repars dans les montagnes à la fin de la semaine, je n'ai pas revu Herman. Je lui ai fait simplement parvenir un mot l'informant de mon départ et lui demandant d'envoyer à la mine ceux de mes hommes qui le contacteront. Malgré mes bonnes résolutions, je me sais incapable de lui parler naturellement ou de lui jouer la comédie ; je ne pourrais m'empêcher de l'écraser sur le mur, cette enculée de charogne. Tout ce jeu hypocrite de l'amitié, du sourire, de l'invitation familiale ! Dire qu'il n'a pas hésité à se servir de Jimmy pour m'avoir et qu'il a pris le risque de lui faire écoper cinq ans de taule froidement, malgré leur vieille amitié. Un jour ou l'autre, il paiera !

*

Deux jours avant mon départ, un tremblement de terre assez sérieux a secoué le pays. Des pans de montagne se sont affaissés sur la panaméricaine, et le voyage du nord au sud en est allongé d'autant. L'épicentre se situait à Golfito, en pleine mer, et plus je descends, plus je m'inquiète pour la mine. Si à San José, les dommages ne sont pas très importants, je sais que plus au sud, certaines régions ont été durement éprouvées. Le pont de Palmar, dont l'armature métallique a souffert, n'est ouvert au trafic que quelques heures par jour, et sur la piste qui mène à Rincón, de grandes failles se sont ouvertes dans le sol d'où est sorti du sable sulfureux. Plus j'approche de la mine et plus il y a de dégâts, parois éboulées, arbres déracinés.

Lorsque j'arrive au campement, je constate avec soulagement qu'il ne semble pas avoir été touché. Mais Puntarenas, très excité, me conduit sur les lieux mêmes de l'exploitation. C'est un désastre. Une partie de la falaise n'a pas résisté et s'est effondrée dans le trou. Des dizaines de mètres cubes ont rebouché la partie que nous creusions. C'est un énorme coup de chance que ce tremblement de terre ait eu lieu pendant cette période où la mine était fermée. Quelques jours auparavant, le glissement de terrain aurait englouti à coup sûr une dizaine de mes hommes. Mais c'est quand même une sacrée tuile, il est impossible maintenant de travailler à la main. Vu le peu d'eau qu'il y a, il faudrait des semaines avec la machine à succion pour nettoyer le trou, et le danger subsiste que le reste de la falaise tombe sans prévenir.

*

La seule solution qu'il me reste maintenant est d'attendre les

machines. Par la radio, qui marche tant bien que mal, j'avertis Herman de l'arrêt complet de l'exploitation, s'il ne me les envoie pas rapidement. Il me dit espérer l'obtention prochaine d'une dérogation d'un mois qui permettra leur utilisation mais je ne constate dans les faits toujours aucun progrès.

Pour meubler les journées, je fais ouvrir des chantiers à différents endroits afin de tester la richesse de ma propriété dans les couches les plus profondes. Le résultat est partout positif, il y a même parfois présence d'or en surface. Cette mine est vraiment quelque chose de fantastique, pourvu que ces connards de Malessa me laissent tranquille, au moins jusqu'à ce que j'aie pu contacter d'éventuelles compagnies européennes, intéressées par un travail à grande échelle à Osa ; pourvu qu'ils ne me gâchent pas tout. De toute manière, je me sens chez moi à la Quebrada del Francés et j'ai l'intention de m'y installer confortablement, sans tenir compte de leurs magouilles.

Je fais continuer la fabrication du réfectoire, ma grande fierté, car c'est le bâtiment le plus grand de toute la péninsule, une sorte de monument qui répond à ma folie des grandeurs : son toit en pointe fait sept mètres de haut. Lars, craignant sans doute pour l'éducation de son fils qui, au contact de mes hommes, devenait un vrai voyou, nous a quittés et j'ai annexé toute la maison pour mon usage personnel. Je me suis fait construire un lit de trois mètres cinquante de large mais je m'y sens un peu seul. Le célibat était bon lors du combat des premiers temps, mais maintenant que je projette de m'enfermer dans les montagnes, je n'ai plus l'intention de vivre comme un ascète. De plus, avec cette incertitude permanente, véritable épée de Damoclès, je ne sais pas si cette aventure pourra durer et je compte bien en profiter au maximum, ne me refuser aucun plaisir : je projette d'installer peu à peu un harem dans les montagnes.

*

Puntarenas et sa femme sont d'Osa et connaissent beaucoup de monde. Je les envoie comme hérauts annoncer partout que Don Juan Carlos veut se marier et est prêt à examiner toutes les propositions à partir du moment où celles-ci sont jolies et vierges, et qu'elles ne sont pas âgées de plus de quinze ans.

J'ai vu passer une ou deux fois devant le campement une jeune fille bien faite, d'une beauté exceptionnelle pour la péninsule. C'est une métisse très mignonne. Puntarenas, qui la connaissait, est allé voir son grand-père chez qui elle vit pour leur annoncer la bonne nouvelle :

« Don Juan Carlos est intéressé par votre fille. »

Quelques jours après, le vieux bonhomme vient m'amener sa petite fille au campement. Avant de la laisser, il tient à se justifier moralement en discutant des conditions de la transaction. Le vieux est intéressé par une union possible : je jouis d'une certaine considération locale et les gens savent que ma mine est très riche ; être le beau-père d'un personnage aussi important que moi est une promotion sociale pour lui.

« Je ne peux m'engager à rien, lui dis-je. Je dois d'abord l'essayer afin de voir si elle est digne d'être une de mes femmes. Si elle me convient, elle restera avec moi.

— Oh ! Elle vous donnera toute satisfaction. Julia est très bien éduquée et n'a jamais connu d'homme. »

Je l'espère bien. De toute façon, c'est une condition *sine qua non*, car à Osa, l'inceste est une chose courante et je n'aimerais pas passer après ce vieux bavard.

Il me fait promettre, si par hasard elle ne me satisfait pas, de ne pas la jeter à la rue comme une traînée, de la lui ramener. À part l'attitude servile du vieux, ce marchandage n'a rien de sordide : la jeune fille n'est pas une vache amenée à l'abattoir, elle est consciente de la transaction et vient de son plein gré. Je n'ai rien d'un don juan, mais elle n'a que la perspective peu réjouissante de finir dans la peau d'une grosse Tica travaillant toute la journée, mariée à un fermier stupide qui lui colle un gamin tous les ans : ma proposition est pour elle une occasion unique d'échapper à cette misère. Le vieux repart le soir même après m'avoir soûlé de paroles toute la journée.

Je ne veux pas brusquer Xionara. Ce n'est pas d'une pute dont j'ai besoin, une fille qui m'attend dans mon lit, les jambes écartées par nécessité. Ma tête rasée n'inspire pas l'amour spontané et je veux qu'elle s'habitue à moi d'abord. Elle sait très bien dans quoi elle s'est engagée, mais n'en est pas moins effrayée car elle est restée pure. Elle dort la première nuit dans la maison de Puntarenas et de la señora, nommée chaperon pour la circonstance, et le lendemain nous allons faire des courses à Golfito tous ensemble : je lui offre quelques bijoux et les babioles qu'une fille de son âge peut apprécier. Même à l'hôtel, elle dort dans une chambre séparée et ce n'est que quelques jours après être rentrée au campement qu'elle partage mon lit, à sa demande. J'ai fait venir de Puerto Jimenez une infirmière qui lui explique les principes de la contraception et l'usage de la pilule : je n'ai que faire d'une fille enceinte et n'ai pas l'intention de repeupler la péninsule.

Xionara est mon moment de détente : elle est confiée le jour à la garde de la señora qui lui apprend à s'occuper de mes affaires, me servir et devancer mes désirs ; le soir elle est avec moi. J'ai fait

acheter à la frontière panaméenne du parfum français et de la lingerie fine, chemises de nuit et autres, ramenés de la zone franche du canal de Panamá : je la bichonne comme doit l'être un bijou dans les montagnes. Elle s'accommode peu à peu et devient femme. Elle prend soin de mon intérieur et j'ai maintenant des draps roses cousus spécialement aux dimensions de mon lit. Ce n'est pas une romance mais c'est bien agréable car elle me soigne aussi bien que je la soigne. Un doux spectacle dans la dure réalité de la jungle.

La vie du campement continue et un jour, enfin, Herman m'annonce l'arrivée prochaine du matériel, ce n'est pas trop tôt. Je vais enfin pouvoir me secouer et le feu de l'action me reprend. Les employés, eux aussi, sont très contents car cette situation leur pesait, ils se sont habitués à un rythme plus trépidant.

Sitôt la date fixée, je laisse le campement à la garde de Puntarenas. Xionara est à celle de la señora, et je descends avec quinze hommes réceptionner le matériel. Nous nous installons à Los Modos, un bar-pulperia, situé à mi-chemin de Rincón et de la panaméricaine et nous attendons. Nous attendons quatre jours, quatre longs jours durant lesquels mes hommes désœuvrés cherchent des conneries à faire, courent après les filles des alentours et provoquent des bagarres.

Nous avons annexé le bar, à la grande peur du propriétaire qui se demande comment ça va finir : sa fille, âgée de treize ans, m'envoie des messages codés. Un jour, une Jeep qui passe sur la piste s'arrête au bar et quatre gringos en descendent. Deux types et deux filles. Ils sont en short et baskets, typiques touristes à la recherche du frisson, un peu effrayés par leur propre audace. Quand ils entrent, le spectacle qui s'offre à leurs yeux leur fait un choc. Je suis assis au milieu de la pièce, crâne rasé, un bandeau noir sur le front. J'ai le 44 à l'épaule et le 38 dans la ceinture. Morgon, derrière moi, roule mes joints et Chiche me cire les bottes. Tout autour de la pièce, mes hommes, rasés également, sont affalés sur des chaises ou des sacs de riz, la plupart d'entre eux, un pistolet à la ceinture ou une carabine à la main. Les touristes hésitent un instant puis traversent la salle en direction du bar, un sourire crispé aux lèvres. Les filles doivent sentir le regard des hommes sur leurs jambes nues. Ils boivent un Coca rapide et sortent aussitôt. Quelques commentaires en espagnol sur le cul des Américaines saluent leur sortie. Ils s'enfuient littéralement à bord de leur Jeep. Rien n'a été dit mais je suis sûr qu'ils ont eu la frousse de leur vie.

Quand les machines arrivent, c'est avec soulagement que le pulpero nous regarde partir. La traversée de la jungle et la montée sont très pénibles car les pluies ont recommencé. Nous mettrons deux jours. Il y a une pelleteuse avec une pelle à l'avant et un bras à l'arrière, un tracteur à double traction, une canoa géante montée sur

roues, une pompe avec tous ses tuyaux et plein de petites choses, notamment des provisions.

Je n'y connais rien en machine mais je suis tout de même surpris par la vétusté de la pièce principale : la pelleteuse. C'est un gros truc long tout rouillé qui doit avoir servi à tracer la panaméricaine en 1943.

« Fabio, toi qui es mécanicien, qu'est-ce que tu en penses ?

— Eh bien, pour être franc, je n'aurais pas cru qu'un engin pareil pouvait fonctionner.

— C'est une vieille merde, quoi !

— Une merde, je ne sais pas. Peut-être que ça travaille bien, mais vieille, ça oui. Ce sont les morceaux de deux vieux modèles différents bricolés ensemble, mais ça devrait aller. »

Pourvu qu'il ait raison ! J'espère qu'Herman sait ce qu'il fait et que ces connards ne m'ont pas encore envoyé une saloperie. La pelleteuse est tirée par le tracteur dans la montée, les hommes poussent la canoa, nous passons par chez Demesio où, comme d'habitude, nous arrachons toutes les clôtures, réparées depuis notre dernier passage : je suis surpris par la constance de ce type.

Sitôt arrivés, nous installons tout. La pelleteuse charge de terre la canoa ; celle-ci, sur la berge, est alimentée en eau par la nouvelle pompe couplée au tracteur, d'où elle peut être réutilisée : ce système dont je suis très fier permet de pallier le manque de flotte. En un après-midi, la pelleteuse a dégagé toute la terre tombée de la falaise.

Le lendemain, alors qu'elle attaque une nouvelle couche, le bras de la pelleteuse se tord et casse après une heure de travail. Là, j'ai vraiment les boules. Cet enculé d'Herman fait exprès de saboter le boulot en m'envoyant des merdes : du début à la fin, ce fils de pute n'aura fait que des conneries.

Ma déception est énorme. Quand je vois la puissance de ces engins, j'imagine ce que l'on aurait pu faire avec une machine en bon état et si on l'avait eue plus tôt. Elle peut effectuer en une journée le travail à la main de six mois. Alors, avec un engin neuf ! Herman a acheté la pire saloperie qu'il a pu trouver pour économiser des queues de cerise, je le soupçonne d'agir sciemment.

Je suis doublement déçu car, après cette période d'inactivité, je sentais qu'on allait redémarrer fort. Le soir même, j'ai une conversation avec Herman, ou plutôt une tentative car la transmission est mauvaise. La discussion est orageuse, mais si je l'entends parfaitement lui ne me comprend pas. Il saisit juste que la machine est cassée, et ce minus, ce trouillard, de son bureau, ose m'accuser de détérioration de matériel et de négligence. Je vide mon sac d'injures, mais la communication est interrompue.

*

Trois jours après, je vais à Puerto Jimenez pour lui téléphoner. Herman s'excuse :

« J'étais un peu énervé, je regrette d'avoir dit tout cela. J'ai deux nouvelles pour toi, une bonne et une mauvaise. D'abord la bonne : nous allons avoir les papiers de la concession dans très peu de temps, c'est enfin arrangé. La mauvaise maintenant : il y a un mandat d'arrêt national contre toi pour trafic de stupéfiants. Mais ne t'inquiète pas, ce n'est pas grave, le principal est d'avoir bientôt la concession. »

Et il m'annonce ça comme ça ! Autrement dit, j'ai toute la police du pays au cul et je risque d'être arrêté à n'importe quel moment. Je mets un terme à notre conversation, pressé de remonter à la mine. En chemin, alors qu'encore une fois j'arrache la clôture de Demesio, deux détonations éclatent coup sur coup et une balle de 22 vient s'écraser sur ma portière, me manquant de peu.

Il tombe bien, celui-là. Je saute de la voiture et pars à sa recherche, le 44 à la main, mais le couard reste introuvable, et nous rentrons bredouilles. Dommage ! Sa tête empaillée aurait fait bien dans la salle à manger, à côté de la photo de Barbaroja.

Le soir, je réfléchis. Je n'ai pas l'intention de me faire arrêter comme un vulgaire malfrat. Si Herman veut la guerre, il l'aura.

*

Le matin suivant, j'envoie Jimmy à San José.

« Prends la voiture et va voir ce connard d'Herman. Dis-lui qu'il arrête immédiatement ses conneries, que s'il ne calme pas le jeu, je fais sauter la mine et viens lui régler son compte, autrement dit que j'irai lui couper les couilles. Par la même occasion, tu ramèneras les gars. »

Je garde avec moi White, Chiche, Eduardo, Puntarenas et Miguel, les cinq plus fidèles et renvoie tous les autres. Je ne veux garder que les hommes sûrs et solides avec moi car je vais préparer l'état de siège. Herman espère sûrement que je vais paniquer et m'enfuir au Panama en laissant tout : un plan longuement prémédité pour m'éliminer en douceur : il en sera pour ses frais.

Je mine tout le campement : trois cents bâtons de dynamite sont répartis dans chacun des bâtiments, chacune des machines et sur la falaise du gisement. Toutes les armes sont chargées et prêtes. Le

sentier d'accès est surveillé en permanence. En cas d'attaque nocturne, je serai prévenu par les chiens qui couchent dehors et patrouillent toute la nuit. J'en ai cinq maintenant : deux dobermans, King et Queeny, et trois bâtards pour la chasse, achetés aux fermiers des environs. King et Queeny sont d'excellents chiens de garde, ils détectent une présence longtemps avant les autres.

Je suis résolu, prêt à recevoir de la visite. Si les flics se montrent, j'ai l'intention d'en abattre le plus possible, un tir surprise fait toujours du dégât. J'allumerai les mèches avant d'engager le combat ; quelle que soit l'issue de la bataille, personne ne profitera de mon travail. J'espère ensuite pouvoir dégager, à la faveur de la panique provoquée par les explosions, et aller régler son compte à Herman. Je sais que c'est un combat inégal et désespéré, et que je me brûle partout, mais personne n'a jamais essayé de m'avoir sans le payer et Herman ne fera pas exception.

*

Deux jours après, j'ai le contact radio avec ce porc qui me jure son innocence. Il n'y a pas de dialogue possible car la radio ne marche que dans un sens : il promet d'arranger l'histoire au maximum, de tout faire pour empêcher une action policière, et me renvoie Jimmy qui doit tout m'expliquer.

Pendant les quatre jours qui suivent, la tension est extrême. Les hommes sont désœuvrés et sensibles à cette ambiance électrique ; ils ne savent pas jusqu'à quel point nous sommes menacés mais devinent que quelque chose se prépare et que ça peut éclater d'un moment à l'autre.

Je passe le plus clair de ces journées avec Xionara. Si ce combat doit être le dernier, je tiens à profiter au maximum de la vie. Dans l'attente de l'irrémédiable, je redoute d'être dérangé dans mes nuits car j'ai encore plein de choses à faire avec elle.

*

Jimmy arrive ; d'après lui, Herman est sincère quand il parle d'arranger l'histoire.

« Il a une peur terrible que tu fasses sauter le campement. Il te connaît et sait que tu en es capable : à mon avis, il a déjà fait marche arrière pour protéger la mine. D'autre part, j'ai appris à Sierpe que deux flics sont venus pour t'arrêter mais n'ont pas osé entrer quand ils ont vu les panneaux. »

Cette information me fait plaisir. Que deux flics après s'être tapé trois heures de bateau et quatre heures de marche dans les montagnes munis d'un mandat d'arrêt en bonne et due forme contre moi repartent sans avoir levé le petit doigt, me rend fier. Je les imagine tous deux, discutant devant les panneaux d'interdiction sur la conduite à tenir, puis faire demi-tour, la queue entre les jambes, en préparant déjà le mensonge qu'ils vont servir à leur chef.

*

Je ne sais plus que penser.

J'ai conscience d'engager un combat inégal qui peut facilement tourner à mon désavantage. Je ne peux réellement compter sur personne, car mes gars, tout fidèles qu'ils soient, n'ont pas ma motivation. Ils ne se battent pas pour leur mine, et j'imagine qu'ils me lâcheront au premier gros pépin. Je ne crains pas la mort, mais la pensée de laisser Herman derrière moi me dérange.

D'autre part, même dans l'hypothèse où je réussirais sur tous les points, la situation est sans issue. Un siècle plus tôt, j'aurais pu livrer bataille, et, avec une bonne équipe, accomplir ma vengeance quitte à mettre le pays à feu et à sang. Mais en 1983, je n'ai pas l'ombre d'une chance : avec un mandat d'arrêt international, traqué par Interpol, je ne serai en sécurité nulle part. C'est le revers de la civilisation ; pour un acte commis dans l'hémisphère Nord, on vous recherche dans l'hémisphère Sud, et tuer la famille d'un ex-président ne passe pas inaperçu.

Je me vengerai donc de ces salauds, mais d'une manière inattaquable : je ferai en sorte qu'ils ne puissent m'emmerder, même à titre posthume.

*

La décision est dure à prendre, mais c'est la meilleure.

Je renvoie Xionara dans sa famille avec tous les cadeaux que je peux lui offrir. Ça me fait mal au cœur d'interrompre cette histoire qui commençait si bien, mon harem aura tourné court.

Je ferme la mine que je laisse à la garde de Puntarenas : nous sommes au mois de mai 1983 ; en six mois, j'ai sorti à la main plus de vingt-trois kilos d'or sur vingt mètres de terrain. Je quitte l'endroit avec tristesse car j'ai le sentiment que c'est la dernière fois que je vois ma mine.

ÉPILOGUE

« Ne bougez pas ! Police ! »

Les deux types, qui sirotaient un Coca, à une table voisine, dans le patio de l'hôtel Poas, viennent de se dresser subitement devant moi.

« Don Juan Carlos ?

— Oui.

— Passeport, s'il vous plaît. »

Je me baisse machinalement pour prendre mon passeport, qui se trouve à son habitude dans une de mes bottes. Aussitôt c'est la panique : les deux types se jettent de côté et sortent leurs flingues. Six autres, surgis de partout, me mettent en joue avec des mitraillettes. Le patio de l'hôtel Poas, où j'attendais un ami en buvant un café, s'est brusquement animé. La moitié des « clients » se sont levés et me braquent. D'autres flics, en civil, accourent par l'entrée pendant qu'un fourgon cellulaire fait crisser ses pneus avant de s'arrêter devant l'hôtel. Pour un beau piège, c'est un beau piège, mais je crois qu'ils m'ont surestimé.

Ils sont plus d'une douzaine qui tremblent au bout de leurs armes, je suis seul et désarmé. Ils l'ignorent et l'atmosphère est terriblement tendue ; je ne fais pas un geste, conscient qu'un simple battement de cils leur serait une excuse suffisante pour qu'ils me criblent de plomb : ils sont nerveux, les petits flics ; il faut dire que ces trois années dans la jungle où j'ai donné libre cours à ma folie et à ma violence ont laissé des stigmates et que mon crâne, toujours rasé, n'arrange rien. Ils ont plus peur que moi, aussi je me laisse mener au fourgon, mitraillettes dans le dos, sans esquisser le moindre geste. En ce clair matin du 18 février 1984, je vis ma dix-huitième arrestation costaricienne, acte III, scène XVIII de la *Quebrada del Francés,* et je connais mon rôle par cœur.

Tout s'est passé très vite, sous les regards étonnés des rares vrais consommateurs. Seul, Juan, le garçon qui est au courant de mes problèmes, a compris ce qui se passait. Avant de sortir, je lui fais un rapide clin d'œil auquel il me répond par un regard entendu. C'est un ami et il connaît mes avocats. Heureusement car je sais que ces enfoirés ne me laisseront pas téléphoner.

Dans le fourgon, la tension ne se relâche pas. Le gros lard qui semble commander est installé devant avec le chauffeur, trois autres sont derrière avec moi. Tous gardent leur arme à la main. L'un d'eux, un jeunot, est appuyé contre la porte à l'arrière, il a sa mitraillette braquée sur moi, le doigt crispé sur la détente. La trouille le rend nerveux, j'espère que cet abruti sait se contrôler et qu'il ne va pas

m'envoyer une rafale dans le ventre au premier cahot.

Je jette un œil par la fenêtre et aussitôt le chef, ce gros porc, éructe.

« Ne regarde pas, baisse la tête ! »

Comme, étonné, je tarde à m'exécuter, un des types de l'arrière bondit et m'appuie le canon de son arme sur la nuque, me forçant à obéir.

« Fais ce qu'on te dit, me gueule-t-il, ou ça va mal se passer. »

Ce n'est vraiment pas le moment de faire le mariolle, d'autant plus que l'autre connard, dont la peur est perceptible, accentue sa pression sur ma nuque.

Ça commence à sentir carrément mauvais et il flotte comme un parfum d'exécution sommaire dans l'air : ma dix-huitième arrestation pourrait bien être la dernière. Bien qu'apparemment démocratique, ce pays regorge de morts inexpliquées et je ne serais pas la première victime de ces macabres promenades.

J'enregistre les bruits de la circulation, si le fourgon sort de la ville, je suis bon ! Je n'ai pas l'intention de me laisser mener à l'abattoir sans réagir ; j'ai dans une poche de mon battle-dress une matraque plombée qui a échappé à leur première fouille rapide, je n'espère pas m'en sortir avec ça, mais je ne me laisserai pas faire : si c'est la fin de la route pour moi, je ne partirai pas seul, perdu pour perdu autant partir en beauté.

Quand le fourgon s'arrête, je ne sais toujours pas où nous sommes. Les portes arrière s'ouvrent avec fracas, je jette un coup d'œil rapide. À trente mètres une sentinelle en uniforme referme une grille qui nous a livré passage, je peux voir des murs d'enceinte, des bâtiments administratifs, quelques voitures, des flics en civil vont et viennent dans la cour. Je respire plus librement. Ce n'est pas ici que ma carrière s'arrêtera, il y a trop de témoins. Au pire, ce sera un passage à tabac.

Le cirque de la fouille commence dès ma descente du fourgon.

« Enlève tes bottes, le Français », me dit le chef.

Il s'est placé en face de moi pour jouir du spectacle. C'est un immonde tas de graisse qui sue et qui pue, un trou du cul de porc, mais en bien plus repoussant.

Le flic qui ramasse mes bottes les secoue, y jette un coup d'œil et balade la main à l'intérieur. La seule chose qui s'y trouve, mon passeport, tombe par terre ; le gros tas de merde le ramasse et le fourre dans sa poche sans même le regarder.

« Remets tes bottes », me dit-il.

Il examine ma matraque que le flic vient de trouver et la fait claquer dans la paume de sa main.

Je n'aime pas sa gueule, ni son sourire, alors je ne peux m'empêcher de lui dire :

« Tu peux te la foutre dans le cul, si tu veux ! »

Il ne réplique pas, c'est bizarre. Peut-être que l'idée lui plaît, au fond, bien au fond. Ses subordonnés ne doivent pas trop l'aimer, car ils éclatent tous de rire. Gros Lard l'a mauvaise. Encore un ami de plus !

« Ne fais pas le malin », me conseille-t-il.

Les flics m'encadrent jusqu'au bâtiment. Je me laisse mener le long du couloir, avec l'autre abruti qui ouvre la marche ; j'entre dans la geôle sans faire d'histoire.

Ils vont me laisser moisir huit heures dans cette taule pourrie. Seule compagnie, un Nègre qui agonise, inconscient, le corps et le visage tuméfiés de coups, menottes aux mains. Quels emmerdeurs !

*

Depuis que j'ai laissé ma mine, il y a huit mois maintenant, j'ai eu droit à toutes les accusations possibles, il faut quand même leur reconnaître une certaine imagination : trafic d'or, faux dollars, intimidation (ça c'est le comble !), menaces de mort, etc. Bref, l'ennemi public numéro 1. J'ai pu ainsi visiter tous les organismes policiers du pays : Narcotiques, Émigration, O.I.J. (Gestapo locale). Chaque fois c'est la même histoire et, passée l'émotion du début, il n'en reste qu'une impression de fatigue et de lassitude. Moi qui n'aime pas faire deux fois la même chose, je suis servi !

*

Alors, j'en ai marre. Marre de tout, de ces adversaires minables qui salissent mon aventure. Cette lutte ne me plaît plus. Je ne suis pas fait pour me battre juridiquement. C'est la première fois et la dernière fois que j'essaie. Je me bats depuis huit mois contre des ombres. La famille Caracas et le *Partido del Pueblo Unido* sont tout-puissants dans le pays. Ils occupent tous les postes clefs du Costa Rica et ont beau jeu dans la lutte qui nous oppose.

Ma mine d'or est un cadeau empoisonné. Ils ne vont sûrement pas tarder à se bouffer entre eux. Et puis, une mine d'or, c'est comme le reste, une de perdue, dix de retrouvées. Je suis dans cet état d'esprit quand le gros con d'abruti de flic vient me prévenir, avec un sourire crispé, que mes avocats, prévenus, sont là. Je suis libre, il me rend

mon passeport. Je l'insulte une dernière fois et c'est fini.

*

Nous sommes le 21 février 1984. Depuis quelques heures déjà, je marche sur cette longue plage de Punta Burrica.

René m'a déposé ce matin à Rio Claro, là où s'arrête la route. Depuis, j'ai fait vingt kilomètres sous le soleil qui tape dur.

Je suis en maillot de bain, le 44 dans mon holster, mes bottes de cuir accrochées autour du cou. Répartis entre les deux, trois kilos d'or récupérés chez Wayne, un jean et une chemise, quatre bâtons de dynamite et mon passeport. C'est tout ce qu'il me reste. Après-demain je pénétrerai en territoire panaméen à Puerto Annuelles, après avoir traversé les montagnes. Le poste de douane m'est interdit et je dois sortir illégalement du Costa Rica.

*

La lutte était trop inégale et je l'ai perdue. Sitôt descendu de la mine, j'ai réuni tous les associés. La discussion fut orageuse. Tout le monde a mis carte sur table, pour une fois sans hypocrisie. Seul Herman, quantité négligeable, a fermé sa gueule. Il fallait remédier à notre mésentente, je leur ai annoncé que j'étais prêt à vendre mes parts au plus offrant, nous avons décidé de fermer la mine en attendant un acheteur. Je n'avais pas d'autre solution, Herman étant propriétaire du terrain, et il me fallait parer au plus pressé. J'ai obtenu de faire lever le mandat d'arrêt en payant une caution : dans l'attente du procès, je n'ai pas le droit de quitter le pays.

Mes ex-associés ont fait encore quelques tentatives stupides pour m'embarquer dans d'autres commerces lucratifs et illégaux, des affaires très rentables, mais je voyais clairement le rôle qu'ils auraient voulu m'y faire jouer : un autre piège réussi et il n'aurait pas été difficile de m'emprisonner à vie. Toutefois, j'ai feint d'accepter, j'ai pu ainsi découvrir la vérité que dissimulaient leurs honnêtes façades.

Tino m'a emmené chez le colonel Julio, trafiquant d'armes dont les références étaient éloquentes. Quelques années auparavant, il avait escroqué la révolution salvadorienne sur une cargaison d'armes payées, jamais parvenues à destination. Il a dû alors rester caché pendant un an aux États-Unis, et vit maintenant dans une villa transformée en forteresse. C'est le meilleur copain de Tino, le soi-disant puritain.

Chez Julio, Tino qui joue le rôle de l'homme d'affaires bien propre, s'est dévoilé. Il était mouillé à fond dans le trafic d'armes et la revente locale de cocaïne. Il en a sorti deux kilos de son attaché-case et m'a proposé de la revendre. Quand je pense que cet enculé d'Herman m'avait dit ne pas pouvoir le faire intervenir lors de mon arrestation à cause de ses principes anti-drogue ! Toutes les marchandises qu'il vendait provenaient des stocks saisis en douane par les Narcotiques sous les ordres du colonel Altamira. Je comprends vite alors que tout le pays est contrôlé par la mafia du *Partido del Pueblo Unido*, et en particulier la famille Caracas. Il n'est pas, dans tout le pays, un seul poste important qui ne soit pas occupé par un homme à eux, impliqué dans des combines louches.

Au fur et à mesure que je découvrais tout cela je m'apercevais que je n'avais aucune chance : seul contre eux, le jeu était trop truqué.

*

Je me suis séparé d'eux en leur faisant un petit coup vicieux. Herman avait la pépite de trois kilos et demi qu'il n'acceptait de vendre qu'à très bon prix ; cette pépite était un peu le symbole de la mine et je ne voulais pas qu'ils en profitent. Lors de ma dernière visite à Malessa, j'ai embrouillé Pablo, le comptable, chargé de veiller sur l'or ; en rusant avec lui j'ai pu la récupérer, il a dû se faire passer un sacré savon.

Ensuite, pour la première fois de ma vie, j'ai décidé de me battre par voie juridique. J'ai lancé six avocats sur les papiers de la Quebrada del Francés. Je leur ai raconté toute l'histoire en minimisant la teneur en or pour ne pas éveiller de nouvelles convoitises : on ne peut plus avoir confiance en personne dans ce pays. Ils eurent vite fait de découvrir que rien sur les papiers ne correspondait à la réalité, tout était falsifié depuis le début. Ils avaient imité ma signature, et elle apparaissait sur des formulaires que je n'avais jamais vus. De principal actionnaire dans les faits, je n'y figurais plus qu'à trente pour cent, ils avaient triché sur tout. Mes avocats voulaient attaquer pour fausse comptabilité, usage de fausse signature, abus de confiance, etc., je leur ai dit de laisser tomber. Les rênes du pouvoir en main, mes adversaires auraient eu beau jeu de gagner, je ne voulais pas leur donner cette satisfaction. Mes avocats, naïfs, croyaient en la justice ; je savais, moi, que j'avais perdu la partie.

En fait, leur seule utilité fut de me sortir sain et sauf d'innombrables arrestations : une fois percés à jour, mes ex-associés ont tout essayé pour m'éliminer.

Sur l'instigation d'Herman, un flic était descendu à Osa et revenu

avec quatre-vingts plaintes contre moi, vraies et fausses. Ils ont constitué un dossier : le rappel des actes de violence passés, ordinaires dans le cadre d'Osa et sortis de leur contexte, me faisait apparaître comme un monstre dangereux.

J'évitais au maximum de monter dans la capitale, évoluant le plus possible dans le Sud en laissant les avocats se débrouiller. J'habitais un ranch situé sur les contreforts du Talamonca accessibles seulement à cheval, je n'ai revu aucun de mes employés, ils faisaient déjà partie d'une histoire ancienne, j'appris seulement que c'était Barbas qui me trahissait et renseignait Herman.

Là, j'étais plus ou moins en sécurité car j'avais conservé quelques amitiés policières : la plupart des chefs de flics du coin s'étaient rempli les poches grâce à moi et m'en étaient reconnaissants. J'avais fait une nouvelle demande de concession, car en fouinant à droite et à gauche et en écoutant les histoires du pays, j'avais découvert une autre mine, beaucoup moins riche mais extrêmement facile d'accès. J'avais réussi à intéresser des actionnaires, représentants d'une compagnie basée au Nicaragua, qui s'était intéressée à l'achat de la Quebrada del Francés mais qui avait reculé en découvrant les magouilles d'Herman et compagnie. Cette fois, ce qui m'intéressait, ce n'était pas l'exploitation, ça commençait à bien faire, mais je projetais d'en vendre la concession, sitôt les papiers obtenus. J'avais décidé de m'occuper moi-même de toutes les formalités, leur simplicité m'a définitivement convaincu de l'inefficacité d'Herman.

J'étais malheureusement très gêné par les pressions et les surveillances constantes dont j'étais l'objet de la part des policiers à chacun de mes passages, je perdais beaucoup de temps à essayer de leur échapper. De plus, l'interdiction de quitter le pays ne me permettait pas d'aller traiter directement au Nicaragua avec mes futurs associés. Or, mon temps était précieux, car j'avais commencé une course contre la montre. Je devais passer en jugement le 23 février, pour répondre de l'accusation du prétendu trafic d'herbe lancée par le fiscal. Théoriquement, ce n'était qu'une formalité, et je devais en sortir complètement blanchi, mais je soupçonnais mes ex-associés de préparer mon élimination définitive de la scène.

Mes avocats, un peu trop confiants ou peut-être achetés par le camp adverse, m'assuraient qu'il n'y avait pas de risques. Dans le cas, plus qu'improbable d'après eux, où je serais reconnu coupable, la loi costaricienne me laissait quinze jours de liberté, le temps de faire appel. Toutefois, le juge se réservait le droit de supprimer cette clause dans le cas, exceptionnel, toujours selon mes avocats, où l'accusé serait reconnu dangereux pour la sécurité publique.

Et c'est là que j'ai compris le plan ourdi par mes associés : en

faisant intervenir des faux témoignages de dernière minute, il était facile d'affirmer que je poussais mes employés à la consommation de drogue, et ainsi me convaincre de trafic ; puis, grâce au dossier des quatre-vingts plaintes déposées contre moi et constitué à cet effet, il était encore plus aisé de me dépeindre comme un homme dangereux. Le tour était joué.

Dès lors, il ne s'agissait plus de se rendre à un simple procès. Je serais conduit directement en taule d'où je sortirais quinze ou vingt ans plus tard, en admettant que j'en sorte un jour, car il serait facile de provoquer un incident pour m'abattre en toute impunité ; et même sans cela, pour moi qui suis épris de liberté totale, la prison serait ma fin.

Mes avocats refusaient d'imaginer pareille machination, mais je savais ce procès truqué, et ses conséquences, personne ne les vivrait à ma place.

Trois jours avant le procès, je décidai de quitter clandestinement le pays et de me réfugier au Panamá.

*

Cela fait deux jours que je marche maintenant. Je ne dois plus être très loin du Panama. J'ai laissé la plage hier, et depuis, j'avance dans les montagnes. Alors que je me roule mon dernier pétard d'herbe costaricienne un paysan apparaît.

« Où sommes-nous, ami, Costa Rica ou Panama ?

— Panamá », me répond l'homme.

Et voilà, Costa Rica c'est fini ! C'est aussi simple que ça. Il y a peu de chance que le paysan comprenne jamais la raison de mon sourire. Je le laisse s'éloigner, puis je détruis la dynamite et enterre le 44 Magnum. La violence était la partenaire d'une aventure qui fait partie du passé maintenant. Adieu, petits Ticos, je vous aimais bien, vos femmes et vos petites filles aussi d'ailleurs. J'ai une dernière pensée pour Jimmy, mon ami, mon petit frère que je laisse derrière moi. Pauvre vieux ! Avoir tant progressé, tant rêvé et tout ça pour rien. Je me rappelle aussi un à un les membres de ma joyeuse équipe, des types au départ sans grande envergure mais dont j'avais extirpé le meilleur. Ils étaient devenus des copains.

Et maintenant, place aux plaisirs que vont me procurer mes trois kilos d'or, unique et éphémère souvenir du Costa Rica.

*

Herman, immonde porc, je tiendrai ma promesse.

[1] *Huaquero* en espagnol.
[2] Moteur employé pour l'exploitation de l'or.